


A classic oil painting of Queen Victoria, showing her from the chest up. She has dark hair styled in a bun with a tiara, and is wearing a dark, off-the-shoulder dress with a lace collar and a small pendant necklace. Her hands are clasped in front of her. The background is dark and indistinct.

*L. Strachey*

*La Reine  
Victoria*

*Payot*



Digitized by the Internet Archive  
in 2024

Paul Desrochers  
Jean Cagnon

hp





*La Reine  
Victoria*



**Lytton Strachey**

*La Reine  
Victoria*

1819-1901

Traduit de l'anglais par  
F. Roger-Cornaz

**Payot**

106, boulevard Saint-Germain 75006 Paris

*Le lecteur trouvera à la fin de l'ouvrage une bibliographie des sources auxquelles a puisé l'auteur et dont seules quelques-unes sont mentionnées, sous une forme abrégée, en bas de pages.*

*L'auteur remercie les administrateurs du British Museum pour la permission qu'ils lui ont donnée d'utiliser certains passages inédits du manuscrit des mémoires de Greville.*

Cet ouvrage a été publié en 1921 dans la « Bibliothèque Historique ».

La présente édition reproduit sans changement le texte de la version originale.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays. Lytton Strachey : *Queen Victoria*, Chatto et Windus publishers, Londres.

© *The literary executors of James Strachey*

## CHAPITRE PREMIER

### ANTECEDENTS

#### I

Le 6 novembre 1817, la princesse Charlotte, fille unique du Régent et héritière de la couronne d'Angleterre, mourait après une courte vie dépourvue d'agréments et de bonheur. Naturellement impulsive, capricieuse, violente, elle avait toujours désiré la liberté et ne l'avait jamais obtenue. Son enfance s'était écoulée parmi les querelles de famille : toute jeune encore, elle avait été séparée d'une mère sans honneur qui ne songeait qu'à des folies et confiée à un père sans dignité qui ne songeait qu'à lui-même. Dès qu'elle eut dix-sept ans, le Régent voulut se débarrasser d'elle en la mariant au prince d'Orange. Elle accepta d'abord cette union. Mais, s'étant tout à coup éprise du prince Auguste de Prusse, elle décida de rompre ses fiançailles. Elle n'en était pas à sa première aventure de cœur ; elle avait, quelque temps auparavant, entretenu une correspondance clandestine avec un certain capitaine Hess. Le prince Auguste était déjà marié, morganatiquement il est vrai ; mais elle l'ignorait, et il n'avait pas pris la peine de l'en informer. Tandis qu'elle retardait les négociations de ses fiançailles avec le prince d'Orange, les souverains alliés, en juin 1814, arrivaient à Londres pour y célébrer leur victoire. Dans la suite de l'empereur de Russie se trouvait le jeune et beau prince Léopold de Saxe-Cobourg. Il fit de vains efforts pour attirer les regards de la princesse ; à peine si elle le remarqua : son cœur était engagé ailleurs. Un mois plus tard, le Régent, ayant découvert que sa fille avait des entre-



vues secrètes avec le prince Auguste, intervint tout à coup, congédia la maison de la princesse et la condamna elle-même à une étroite réclusion dans le palais de Windsor.

— Dieu tout puissant, s'écria-t-elle, donnez-moi de la patience!

Et elle tomba à genoux, en proie à la plus furieuse agitation. Puis, soudain, elle se releva, gagna la rue en courant, par un escalier de service, héla un fiacre qui passait et se fit conduire chez sa mère à Bayswater. Sa fugue fut bientôt découverte : on la poursuivit, et, cédant enfin aux sollicitations des ducs d'York et de Sussex, ses oncles, de lord Brougham et de l'évêque de Salisbury, elle rentra à Carlton House. Il était deux heures de la nuit. Elle fut enfermée à Windsor. Mais on n'entendit plus parler du prince d'Orange. Le prince Auguste, lui aussi, disparut. La voie était libre enfin pour le prince Léopold de Saxe-Cobourg<sup>1</sup>.

Ce jeune homme eut l'esprit de se faire bien voir du Régent, de se concilier les ministres et de s'assurer l'amitié du duc de Kent, autre oncle de la princesse. Son intimité avec le duc lui permit de communiquer directement avec la prisonnière de Windsor, qui déclara bientôt qu'elle ne saurait être heureuse sans lui. Quand, après Waterloo, il fut obligé de passer quelque temps à Paris, l'aide de camp du duc de Kent fit sans cesse la navette entre Paris et Londres, chargé des lettres du prince et des réponses de la princesse. En janvier 1816, Léopold fut invité en Angleterre; et en mai fut célébré son mariage avec Charlotte.

Le caractère de Léopold était en curieux contraste avec celui de sa femme. Fils puiné d'un petit prince allemand, il était alors âgé de vingt-six ans. Il avait servi avec distinction dans la guerre contre Napoléon; il s'était

1. Greville, II, 326-8; Stockmar, ch. I, 86.



montré habile diplomate au congrès de Vienne. Il lui fallait maintenant employer ses talents à apprivoiser cette princesse vive à l'excès. De tempérament froid, guindé dans ses manières, pondéré dans ses discours, prudent dans ses actions, il ne tarda pas à dominer une compagne violente, désordonnée, généreuse. Que de choses en elle qu'il ne pouvait approuver ! Elle se moquait de tout, elle frappait du pied, elle riait aux éclats. Elle manquait de cette retenue si nécessaire aux princes ; elle avait les façons du monde les plus mauvaises ; et le prince était grand clerc en fait de façons. Bien des années plus tard, il expliquait à sa nièce Victoria qu'il avait fréquenté la meilleure société d'Europe et qu'en vérité « il était lui-même la *fleur des pois*, comme disent les Français ». Il y avait entre lui et sa femme de continuelles disputes ; mais elles finissaient toutes de la même manière. Debout devant lui, les mains derrière le dos, les joues en feu, les yeux étincelants, l'air d'un méchant garçon habillé en fille, elle déclarait à la fin qu'elle était prête à faire tout ce qu'il voudrait.

— Si vous le voulez, disait-elle, je le ferai.

Et il répondait invariablement :

— Je ne veux rien pour moi-même ; je ne vous presserais pas de faire quelque chose si je n'étais sûr que ce fût pour votre bien.

Parmi les hôtes du château de Claremont, près d'Esher, où le couple princier était installé, il y avait un jeune médecin allemand, nommé Christian-Friedrich Stockmar. C'était le fils d'un petit magistrat de Cobourg. Après avoir fait la guerre en qualité d'officier sanitaire, il s'était établi comme médecin dans sa ville natale. C'est là qu'il avait rencontré Léopold. Ce prince, frappé par ses talents, l'avait, au moment de son mariage, amené en Angleterre et attaché à sa personne. Une bien étrange destinée était promise à ce jeune homme ; l'avenir lui réservait des pré-

sents nombreux et divers : l'influence, le pouvoir, le mystère, l'infortune, la gloire douloureuse d'un cœur brisé. A Claremont, sa situation fut d'abord des plus modestes. Mais la princesse s'enticha de lui. Elle l'appelait « Stocky » et jouait à la course avec lui le long des corridors du château. Bien qu'affligé d'un mauvais estomac et d'une humeur mélancolique, il savait s'animer à l'occasion, et, à Cobourg, il s'était fait une réputation d'homme d'esprit. Il avait aussi l'âme vertueuse et observait le ménage princier avec une approbation attendrie. « Mon maître, écrivait-il dans son journal, est le meilleur mari qu'on puisse trouver dans les cinq parties du monde; et sa femme lui porte un amour dont l'étendue ne se peut comparer qu'à celle de la dette anglaise. » Bientôt, il fit preuve d'une autre qualité, dont toute sa vie devait se ressentir : une prudente sagacité. Quand, au printemps de l'an 1817, on sut que la princesse était enceinte, on offrit à Stockmar de devenir un de ses médecins ordinaires; et il eut la sagesse de refuser. Il comprit que ses collègues seraient jaloux de lui, qu'on ne suivrait sans doute pas ses conseils, mais que, s'il survenait quelque accident, c'est le médecin étranger qu'on en rendrait responsable. Et bientôt, en effet, il se rendit compte que le régime sévère et les continuelles saignées qu'on imposait à la malheureuse princesse étaient des erreurs. Il prit le prince à part et le supplia de communiquer son opinion aux médecins anglais. Mais ce fut en vain. Le traitement débilitant qui était alors à la mode n'en fut pas moins continué pendant des mois. Le 5 novembre, à neuf heures du soir, après un travail de plus de cinquante heures, la princesse accoucha d'un garçon mort-né. A minuit, ses forces épuisées l'abandonnèrent. Alors seulement Stockmar consentit à la voir. Il la trouva mourante, malgré le vin dont ses médecins tâchaient de la soutenir. Elle saisit sa main et la pressa.

— Ils m'ont rendue grise, dit-elle.

Au bout d'un moment, il sortit de la chambre. Mais il s'était à peine éloigné de quelques pas qu'il s'entendit appeler d'une voix forte :

— Stocky! Stocky!

Il accourut en hâte au chevet de la princesse. Elle avait déjà la gorge soulevée par le hoquet de la mort. Elle se jetait d'un côté à l'autre de son lit. Puis, soudain, elle leva les genoux. Et ce fut la fin.

Le prince Léopold, qui l'avait veillée pendant des heures, avait quitté la chambre pour prendre quelques instants de repos. Ce fut Stockmar qu'on chargea de lui annoncer la mort de sa femme. Tout d'abord il sembla ne pas comprendre. Comme ils se dirigeaient tous deux vers la chambre mortuaire, le prince s'affala sur une chaise et Stockmar s'agenouilla à côté de lui. N'était-ce pas un mauvais rêve? Il était impossible que la princesse l'eût quitté! Enfin, le prince s'inclina auprès du lit et baisa les mains glacées de la morte. Puis il se leva et s'écria :

— Maintenant, je suis tout seul. Promets-moi de ne jamais m'abandonner.

Et il se jeta dans les bras de Stockmar<sup>1</sup>.

## II

Rien de plus troublant que cette mort de la princesse Charlotte. La destinée venait de secouer tout à coup le kaléidoscope royal, et nul ne pouvait dire quel en serait le nouveau dessein. La succession au trône, qui avait semblé si bien établie, était entièrement remise en question.

Le vieux Georges III vivait toujours, relégué à Windsor, privé de raison et tout à fait insensible aux impres-

1. Stockmar, *Biographische Skizze*.

sions du monde extérieur. De ses sept fils, le plus jeune approchait déjà de la vieillesse et aucun n'avait de rejetons légitimes. Qui donc hériterait du trône?

Le prince Régent venait de renoncer à porter un corset, et semblait l'image monstrueuse de la débauche obèse; à supposer même qu'il divorçât et prît une autre femme, pourrait-il encore avoir des enfants? Cela semblait bien peu probable. Mettons à part le duc de Kent, dont nous parlerons plus tard. Les autres frères du Régent, par rang d'âge, étaient les ducs d'York, de Clarence, de Cumberland, de Sussex et de Cambridge. Disons quelques mots de leur état et de leur situation par rapport à la couronne.

Le duc d'York avait jadis payé assez cher ses escapades avec Mrs Clarke et son inconduite dans l'armée; il partageait maintenant sa vie entre Londres et un vaste château, très mal dirigé et parfaitement incommode; il s'y occupait de courses et de whist et s'y amusait de racontars inconvenants. Il se distinguait de ses frères par un trait : il était le seul des princes, nous affirme un observateur des plus compétents, qui eût les sentiments d'un gentleman. Il était marié depuis fort longtemps à la princesse royale de Prusse, étrange dame qui n'aimait point à se mettre au lit et vivait entourée d'une troupe nombreuse de chiens, de singes et de perroquets. Ils n'avaient pas d'enfants.

Le duc de Clarence avait, pendant de longues années, vécu dans une obscurité complète à Bushey Park avec Mrs Jordan, la célèbre actrice. Il en avait eu plusieurs fils et plusieurs filles. On croyait généralement qu'ils étaient mariés; mais le duc quitta soudain sa compagne et voulut épouser Miss Wykeham, riche et folle, qui refusa cet honneur. Peu après, Mrs Jordan mourut dans la misère à Paris.

Le duc de Cumberland était sans doute l'homme le plus

impopulaire d'Angleterre. D'une laideur repoussante, les yeux louches, l'humeur acerbe et vindicative, il était de plus violemment réactionnaire en politique; on le soupçonna plus tard d'avoir tué son valet de chambre et d'avoir donné dans une intrigue galante de l'espèce la plus scandaleuse<sup>1</sup>. Il avait épousé depuis peu une princesse allemande, mais n'en avait pas encore d'enfants.

Le duc de Sussex avait des goûts vaguement littéraires et collectionnait les livres. Il avait épousé lady Augusta Murray, dont il avait deux enfants; mais, d'après la loi qui régissait les mariages de la Maison royale, cette union était nulle. A la mort de lady Augusta, il épousa lady Cécilia Buggin; elle changea ce nom mal sonnant en celui d'Underwood; mais le mariage n'en fut pas pour cela plus valable.

Quant au duc de Cambridge, le plus jeune des princes, on n'en savait pas grand'chose. Il vivait à Hanovre, portait une perruque blonde, bavardait et s'agitait plus que de raison; il n'était pas marié.

Outre ses sept fils, Georges III avait cinq filles encore vivantes. Deux d'entre elles, la reine de Wurtemberg et la duchesse de Gloucester, étaient mariées et sans enfants. Les trois autres, Augusta, Elisabeth et Sophie, étaient filles et avaient dépassé la quarantaine.

### III

Edouard, duc de Kent, quatrième fils de Georges III, avait cinquante ans. C'était un homme grand, gros, vigoureux, haut en couleur, les sourcils broussailleux, le sommet du crâne chauve, et ce qu'il lui restait de cheveux teint d'un beau noir luisant. Très soigné dans ses vêtements, il avait un aspect d'austérité que ne démentait pas son caractère. Sa jeunesse s'était écoulée dans l'ar-

1. Stockmar, 95; Creevey, I, 148.



mée, à Gibraltar, au Canada, dans les Indes occidentales. La vie militaire avait fait de lui d'abord un amateur, puis un forcené de discipline. En 1802, envoyé à Gibraltar pour remettre à l'ordre une garnison rebelle, il avait exercé de si sévères représailles qu'on avait dû le rappeler à Londres. Ainsi s'était terminée sa carrière de soldat. Depuis lors, il avait passé sa vie à organiser sa maison jusque dans le plus exact détail, à s'occuper des affaires de ses nombreux domestiques, à dessiner des pendules et à s'efforcer de mettre de l'ordre dans ses finances. En effet, bien qu'il fût, disait quelqu'un qui le connaissait bien, *réglé comme du papier à musique*, et malgré un revenu annuel de vingt-quatre mille livres sterling, il succombait sous les dettes. Il s'était brouillé avec presque tous ses frères, et particulièrement avec le Régent. Ainsi, tout naturellement, il avait passé à l'opposition et était devenu le pilier du parti whig.

On peut se demander quelles étaient réellement ses opinions politiques; on a dit qu'il était libéral, ou même radical. Et Robert Owen va jusqu'à en faire un socialiste. Rien de curieux et de caractéristique comme les rapports du duc de Kent avec Owen, ce père du socialisme, si clairvoyant et si crédule, si noble et si insensé, si remarquable et si absurde. Le prince parlait souvent de visiter les moulins de New Lanark; de fait, il présida une des conférences publiques d'Owen; il entretint avec lui une correspondance confidentielle, et Owen nous assure même que, après sa mort, il descendit de la « sphère des esprits » pour donner confiance aux Owénites de ce monde. « L'esprit de S. A. R., le feu duc de Kent, dit Owen, m'informa bientôt qu'il n'y avait pas de titres nobiliaires dans la sphère spirituelle où il avait pénétré; il avait le plus grand désir d'être utile non à une classe, à une secte, à un parti, ou à un pays en particulier, mais à tout le genre humain à venir. » — « Je n'ai qu'à me



louer de la conduite parfaite de cet esprit envers moi, ajouta Owen. Il me donnait lui-même des rendez-vous; et il y venait toujours avec la plus fidèle ponctualité. » Mais Owen était optimiste. Il nommait aussi parmi ses prosélytes le président Jefferson, le prince Metternich et Napoléon. En sorte qu'il convient de laisser planer quelques doutes sur les opinions socialistes du duc de Kent. Ce qui du moins est certain, c'est que le duc emprunta à Owen, en diverses circonstances, diverses sommes d'argent qu'il ne lui rendit jamais et dont le total s'élevait à plusieurs centaines de livres sterling.

Après la mort de la princesse Charlotte, il sembla convenable, pour plusieurs raisons, que le duc de Kent se mariât. Le manque d'héritiers dans la Maison royale rendait ce mariage presque nécessaire aux yeux de la nation, et très indiqué aux yeux du duc lui-même. En effet, s'il se mariait par devoir patriotique et pour assurer la succession au trône, ne mériterait-il pas quelque récompense de la nation reconnaissante? Le duc d'York avait reçu à son mariage une annuité de vingt-cinq mille livres sterling. Pourquoi n'en ferait-on pas autant pour le duc de Kent? Mais la situation n'était pas si simple. Il ne fallait pas oublier le duc de Clarence; il était l'aîné, et, s'il se mariait, c'est à lui d'abord qu'iraient les largesses du pays. D'autre part, on se rappellerait sans doute que, pour le duc de Kent, le mariage entraînerait un grand sacrifice : le sacrifice d'une dame.

Le duc avait médité tous ces faits avec la plus minutieuse attention. Environ un mois après la mort de sa nièce, comme il passait par Bruxelles, il apprit que M. Creevey faisait un séjour dans cette ville. M. Creevey était l'ami intime de tous les principaux whigs; il était, en outre, le plus infatigable bavard. Le duc s'avisa que nul n'était mieux placé que M. Creevey pour communiquer ses vues aux cercles politiques de Londres; mais il

ne s'avisa pas en même temps que M. Creevey était une fort méchante langue et que, peut-être, il tenait un journal de sa vie. Il le fit donc venir sous un prétexte quelconque, et eut avec lui le plus remarquable entretien.

Après avoir rappelé la mort de la princesse, le duc remarqua que le Régent sans doute ne voudrait pas divorcer, que le duc d'York n'avait pas d'enfant et que le duc de Clarence pouvait se marier. Il en vint enfin à lui-même :

— Si le duc de Clarence ne se marie pas, dit-il, c'est moi qui viens immédiatement après lui dans l'ordre de succession. Certes, je suis prêt à répondre en tous temps à un appel de mon pays. Mais Dieu sait le sacrifice que je devrai m'imposer si le devoir m'oblige à me marier. Il y a maintenant vingt-sept ans que je vis avec Mme Saint-Laurent; nous sommes du même âge, nous avons connu ensemble des climats divers, nous avons partagé les mêmes vicissitudes, et vous imaginerez sans peine, M. Creevey, l'affreux chagrin que j'éprouverais à me séparer d'elle. Je fais appel à vos propres sentiments; si jamais vous deviez quitter Mrs Creevey... Quant à Mme Saint-Laurent, que deviendrait-elle, grand Dieu, si l'on m'oblige à me marier? Cette idée la trouble déjà profondément.

Et le duc décrivit une scène qui avait eu lieu, un matin, quelques jours après la mort de la princesse Charlotte. Un article du *Morning Chronicle* faisait allusion au mariage éventuel du duc de Kent. Le duc avait reçu le journal avec son courrier, au moment du déjeuner.

— Comme j'ai l'habitude de le faire chaque jour, je jetai le journal à travers la table à Mme Saint-Laurent et je me mis à ouvrir et à lire mes lettres. Au bout d'un moment, je fus tiré de ma lecture par un bruit bizarre échappé à la gorge convulsée de Mme Saint-Laurent. Un instant, je craignis même pour la vie de la pauvre femme.

Quand elle eut repris ses sens, je lui demandai la raison de cette crise, et elle me montra l'article du *Morning Chronicle*.

Le duc, ensuite, revint au duc de Clarence :

— Mon frère, le duc de Clarence, est l'aîné et il a certes le droit de se marier s'il le veut et je n'aurai garde, à aucun prix, de l'en détourner. S'il lui plaît d'être roi, de se marier et d'avoir des enfants, le pauvre homme! grand bien lui fasse, et que Dieu lui vienne en aide! Quant à moi, je suis dépourvu de toute ambition, et tout ce que je demande c'est de demeurer comme je suis... Pâques, vous le savez, est de bonne heure cette année, le 22 mars. Si, avant cette date, le duc de Clarence n'a pris aucune décision, il faudra que je trouve un prétexte pour aller quelque temps en Angleterre sans trop inquiéter Mme Saint-Laurent. Là-bas, il me sera facile de voir avec mes amis ce que je devrai faire. Si d'ici là le duc de Clarence n'a pas fait mine de prendre femme, il sera sans doute de mon devoir de songer à me marier moi-même.

Le duc ajouta que deux noms avaient été prononcés, celui de la princesse de Bade et celui de la princesse de Saxe-Cobourg. Il pensait que la seconde de ces deux princesses serait peut-être la plus indiquée, par le fait de la grande popularité en Angleterre du prince Léopold. Mais, avant de donner suite à aucun projet de mariage, il espérait et comptait bien qu'on ferait justice à Mme Saint-Laurent.

— Elle est, expliqua-t-il, d'excellente famille, n'a jamais été actrice, et n'a jamais vécu avec un autre homme que moi. Quand elle est venue partager ma vie, elle n'a eu d'abord que cent livres sterling de pension. Cette pension a été portée plus tard à quatre cents livres et a atteint enfin mille livres; mais, quand mes dettes m'obligèrent à sacrifier une grande partie de mon revenu, Mme Saint-Laurent insista pour que sa pension fût réduite de nou-

veau à quatre cents livres. Si Mme Saint-Laurent était jamais obligée de retourner vivre parmi ses amis, il faudrait que ce fût dans des conditions telles qu'elle fût assurée de leur respect. Je ne demanderai pas pour elle une fortune : mais un certain nombre de domestiques et une voiture lui seront indispensables.

Quant aux sommes qu'on lui accorderait à lui-même, le duc pensait que le mariage du duc d'York servirait de précédent :

— Car ce mariage aussi, dit-il, fut contracté pour assurer la succession, et, de ce fait, un revenu de vingt-cinq mille livres fut accordé au duc d'York, sans préjudice de tous ses autres revenus. Je me contenterai du même arrangement, sans rien demander de plus, comme je serais en droit de le faire, eu égard à la dépréciation de l'argent depuis 1792. Quant à mes dettes, conclut le duc, elles ne sont point si grandes; la nation, au contraire, est grandement ma débitrice.

A ce point de l'entretien, une pendule sonna fort à propos, comme pour rappeler au duc qu'il avait un engagement. Il se leva et M. Creevey prit congé.

Qui aurait pu garder le secret de ces confidences? M. Creevey moins que personne. Il courut les répéter au duc de Wellington qui s'en amusa fort, et il en fit, par écrit, un long récit à lord Sefton qui reçut la lettre fort à point, au moment où un chirurgien le sondait pour voir s'il avait la pierre. « Je n'ai jamais vu un gaillard plus surpris que ce chirurgien, répondit lord Sefton, quand il me vit éclater de rire dès que l'opération fut terminée. On ne peut rien imaginer de plus excellent que la naïveté du royal Edouard. On ne sait ce qu'il faut admirer davantage de son délicat attachement à Mme Saint-Laurent, de son amour fraternel pour le duc de Clarence, ou de son parfait désintéressement en matière d'argent. »

En fin de compte, les deux frères décidèrent de se

marier l'un et l'autre. Le duc de Kent choisit la princesse de Saxe-Cobourg à l'exclusion de la princesse de Bade et l'épousa le 29 mai 1818. Et le duc de Clarence célébra son union avec une fille du duc de Saxe-Meiningen le 11 juin de la même année. Mais, en fait d'argent, tous deux virent leurs espérances réduites à néant; en vain le gouvernement proposa à plusieurs reprises d'augmenter leurs pensions et celle du duc de Cumberland; la Chambre des Communes refusa de ratifier ces motions. Le duc de Wellington n'en fut pas surpris. « Par Dieu, s'écria-t-il, il y aurait beaucoup à dire là-dessus. Peut-on imaginer de plus terribles carcans au cou d'aucun gouvernement? Ils ont insulté, insulté personnellement, les trois quarts des gentlemen d'Angleterre. Et l'on s'étonne que leurs victimes se vengent d'eux à la Chambre des Communes? C'était la seule occasion qu'elles eussent de le faire; et, par Dieu, je trouve fort bien qu'elles en aient profité! »<sup>1</sup>. Finalement, le Parlement augmenta la pension du duc de Kent de six mille livres. Mais qu'advint-il de Mme Saint-Laurent? La suite de son histoire ne nous est point connue.

#### IV

La nouvelle duchesse de Kent, Victoria-Marie-Louise, était fille de François, duc de Saxe-Cobourg-Saalfeld, et sœur du prince Léopold. La maison de Saxe était fort ancienne et descendait de l'illustre maison de Wettin qui, depuis le <sup>xr</sup> siècle, avait régné sur la marche de Meissen sur l'Elbe. Au <sup>xv</sup> siècle, toutes les possessions de cette famille avaient été divisées entre la branche Albertine et la branche Ernestine; la première fut la tige des électeurs et des rois de Saxe; la seconde régna sur la Thuringe et se divisa en cinq branches dont l'une possédait

1. Creevey, I, 276-7



le duché de Saxe-Cobourg. Ce petit Etat ne comptait guère que soixante mille habitants, mais il jouissait de droits indépendants et souverains. Pendant la période troublée qui suivit la Révolution française, les affaires de la principauté s'embrouillèrent. Le duc était dépensier et ouvrait largement sa maison à la troupe des réfugiés qui fuyaient vers l'est, devant les forces françaises. Parmi eux se trouvait le prince de Leiningen, petit maître sur le retour, dont les domaines au bord de la Moselle avaient été saisis par les Français, mais à qui on avait accordé en compensation le territoire d'Amorbach, en Basse-Franconie. En 1803, il épousa la princesse Victoria, alors âgée de dix-sept ans. Trois ans plus tard, le duc François mourait, complètement ruiné. La herse napoléonienne passa sur les terres de Saxe-Cobourg. Le duché fut pris par la France, et c'est tout juste si la famille ducale, réduite à la mendicité, ne mourut pas de faim. Dans le même temps, la petite principauté d'Amorbach fut dévastée par les marches et les contre-marches des armées françaises, russes et autrichiennes. Il ne resta presque pas une seule vache dans tout le pays qui, pendant des années, produisit à peine de quoi nourrir un troupeau d'oies. Voilà où en était réduite cette famille qui, une génération plus tard, devait avoir pied dans la moitié des maisons régnantes d'Europe. Certes la herse napoléonienne avait fait son œuvre, la terre avait reçu le grain, mais la récolte eût fort surpris Napoléon. Le prince Léopold, obligé, à quinze ans, à ne plus compter que sur lui-même, se tira d'affaire brillamment et épousa la princesse d'Angleterre. Quant à la princesse de Leiningen, aux prises, à Amorbach, avec la pauvreté, les réquisitions militaires et un mari incapable, elle acquit une indépendance de caractère et une fermeté de décision qui devaient lui être très utiles plus tard et sur un tout autre théâtre. En 1814, le prince mourut, et elle



demeura seule, avec la garde de deux enfants et la régence de la principauté. Quand son frère eut épousé la princesse Charlotte, il fut question d'un mariage entre elle et le duc de Kent; elle refusa : ses enfants et ses domaines l'occupaient trop pour qu'elle pût songer à former d'autres liens. Les choses cependant changèrent d'aspect à la mort de la princesse Charlotte; et, le duc de Kent ayant réitéré ses offres, elle les accepta. Elle avait trente-deux ans; elle était courte, forte, les yeux et les cheveux bruns, les joues roses; enjouée et bavarde, elle se vêtait avec somptuosité de soieries bruissantes et d'éclatants velours.

Ce n'est pas en vain que la Providence lui avait donné une nature facile à contenter; toute sa vie, elle devait être en butte à mille difficultés. Son second mariage, avec de douteuses espérances, sembla ne lui apporter d'abord que des ennuis et des désagréments. Le duc, sous couleur d'être encore trop pauvre pour vivre en Angleterre, parcourait la Belgique et l'Allemagne, toujours agité et toujours exact, et, coiffé d'une jolie casquette militaire, assistait à des revues et visitait des casernes; les notabilités anglaises le regardaient de travers et le duc de Wellington le surnommait « le Caporal ». Un jour, à Valenciennes, la duchesse parut à un grand dîner suivie d'une dame d'honneur fort vieille et fort laide. Le duc de Wellington ne savait que faire : « Qui diable, répétait-il, conduira la dame d'honneur à table? » Enfin, il décida de faire chercher le maire de Valenciennes. On amena le maire et, nous affirme M. Creevey, le personnage en fut excellent. Quelque temps après, à Bruxelles, M. Creevey, lui-même, fut mis à une rude épreuve. Il s'agissait de visiter une école militaire avant déjeuner. La compagnie se rassembla et tout marcha d'abord à merveille. Mais le duc de Kent s'attarda si longtemps à examiner chaque détail et à poser des kyrielles de questions méticuleuses

que M. Creevey ne put se retenir de dire enfin à son voisin qu'il mourait de faim. Le duc de Wellington, qui l'entendit, en fut enchanté : « Ayez toujours grand soin, dit-il, de déjeuner avant de partir pour une expédition avec la famille royale, et surtout avec le *Caporal*. »

Lui-même et son état-major n'avaient pas manqué à la précaution, et le grand homme, tandis que se prolongeait indéfiniment l'enquête du prince, s'amusa à montrer du doigt M. Creevey, en disant en français :

— Voilà le monsieur qui n'a pas déjeuné!

Installé enfin à Amorbach, le duc ne sut que faire de son temps. La résidence était petite, le pays appauvri; et l'on se lasse de tout, même de construire des pendules. Il se mit à songer à la prophétie d'une gitane qui, jadis, à Gibraltar, lui avait prédit toutes sortes de vicissitudes terminées par une fin de vie heureuse, et un grand trône pour sa fille. Le duc, malgré toute sa piété, était superstitieux à ses heures. Bientôt il parut certain qu'un enfant allait lui naître. Le duc décida qu'il devait naître en Angleterre. L'argent manquait pour le voyage; mais le duc n'en fut pas moins ferme dans son propos. Quoi qu'il pût advenir, déclara-t-il, son enfant devait être anglais de naissance. On loua une voiture. Le duc lui-même monta sur le siège; à l'intérieur prirent place la duchesse, sa fille Féodora, âgée de quatorze ans, des femmes de chambre, des nourrices, des petits chiens et des serins. Et les voilà lancés à toute bride à travers l'Allemagne et la France. Les mauvaises routes, les auberges de bas étages, rien ne pouvait arrêter l'inflexible duc et la bonne, l'abondante duchesse. Ils traversèrent la Manche et arrivèrent à Londres sains et saufs. Les autorités anglaises leur fournirent des appartements dans le palais de Kensington. C'est là que, le 24 mai 1819, naquit une petite fille.

## CHAPITRE II

### L'ENFANCE

#### I

On ne s'occupa guère tout d'abord d'un enfant né dans des circonstances aussi ordinaires. Rien encore ne faisait prévoir son étonnante destinée. La duchesse de Clarence avait, quelques mois auparavant, donné naissance à une fille qui, à vrai dire, était morte presque aussitôt. Mais il semblait très probable que la duchesse aurait d'autres enfants, ce qui arriva en effet. Bien plus, la duchesse de Kent était jeune et le duc était vigoureux. On pouvait penser qu'un frère viendrait bientôt arracher à la petite princesse ses faibles chances de devenir reine un jour.

Ce n'était point l'avis du duc. N'y avait-il pas des prophéties?... A tout prendre, il décida d'appeler sa fille Elisabeth; ce nom lui paraissait de bon augure. Mais il avait compté sans le Régent. Ce prince, charmé d'être désagréable à son frère, annonça soudain qu'il assisterait au baptême et que l'un des parrains serait l'empereur Alexandre de Russie. Le jour de la cérémonie, l'archevêque de Canterbury demanda sous quel nom il devait baptiser l'enfant. Le Régent répondit :

— Alexandrina.

Le duc alors hasarda qu'un autre nom pouvait être ajouté au premier.

— Très bien, dit le Régent. Que diriez-vous de Georgina?

— Ou peut-être Elisabeth? dit le duc.

Il y eut une pose. L'archevêque, qui tenait l'enfant dans

ses manches de linon, regardait alternativement le Régent et le duc.

— Très bien, dit enfin le Régent, donnez-lui le nom de sa mère.

C'est ainsi que la jeune princesse, à la grande mortification de son père, fut baptisée Alexandrina-Victoria <sup>1</sup>. Le duc avait bien d'autres sujets de plaintes. La maigre pension que lui avaient accordée les Communes n'avait nullement mis fin à ses embarras financiers. Fallait-il croire que la nation ne rendait pas justice à ce qu'il faisait pour elle? Ses dettes continuaient à augmenter. Pendant bien des années, il n'avait pas dépensé plus de sept mille livres sterling par an : il lui en fallait juste le double à présent. Il ne voyait aucun moyen de faire des économies. Il n'y avait pas chez lui un domestique qui ne fût occupé du matin au soir. Il se répandit en plaintes dans une lettre à Robert Owen dont la sympathie avait du moins le mérite d'être pratique. « J'avoue franchement, dit-il, que, après avoir considéré la question sous toutes ses faces, j'en suis arrivé à la conclusion que, si nous devons continuer à vivre en Angleterre, même avec le train de vie si simple qui est le nôtre, *sans éclat et sans étalage, il nous faut au moins le double de nos sept mille livres*, car je ne vois aucun moyen de réduire notre dépense. » Il se verrait certainement forcé à vendre sa maison pour cinquante et un mille et trois cents livres; et, s'il n'y parvenait pas, il irait vivre sur le continent. « Si mes services sont utiles à mon pays, n'est-ce pas un devoir *pour ceux qui le peuvent* de me dédommager des nombreuses pertes que j'ai subies pendant la longue servitude que ma carrière m'a imposée dans les colonies? S'ils ne le font pas, *j'y verrai la preuve que mes services ne sont pas appréciés*, et, dans ces conditions, je n'aurai aucun scrupule à me retirer de nouveau, en temps et lieu, à l'étran-

1. Murray, 62-3; Lee, 11-12.

ger, quand nous aurons, la duchesse et moi, accompli notre devoir en établissant bien la nationalité *anglaise* de notre enfant, et en lui permettant de recevoir ses premiers soins sur le sol maternel de la vieille Angleterre; toutes choses que nous répéterons si la Providence daigne augmenter notre famille. »

En attendant, il décida de passer l'hiver à Sidmouth, « pour que la duchesse, dit-il à Owen, pût jouir des bains tièdes et notre enfant de l'air marin, sur la belle côte du Devonshire, pendant les mois qui sont si odieux à Londres ». Ils s'établirent donc à Sidmouth en décembre. Dès le début de la nouvelle année, le duc se souvint d'une autre prophétie. Une diseuse de bonne aventure lui avait prédit que, en 1820, deux membres de la famille royale mourraient. Qui serait-ce? Il envisagea diverses possibilités. Il était clair que le roi ne pouvait vivre longtemps encore, et la duchesse d'York était atteinte d'une maladie mortelle; c'était sans doute le roi et la duchesse d'York que visait la prophétie; ou bien était-ce plutôt le roi et le duc d'York, ou bien encore le roi et le Régent? Quant à lui-même, n'était-il pas un des hommes les mieux portants d'Angleterre?

— Mes frères, déclara-t-il, ne sont pas si robustes que moi. J'ai mené une vie des plus réglées. Il est naturel que je leur survive. La royauté m'est promise, à moi et à mes enfants.

Là-dessus, il sortit pour faire une promenade et rentra avec les pieds mouillés. Il négligea de changer de bas et prit un rhume. Une fluxion de poitrine ne tarda pas à se déclarer et, le 22 janvier, il était à l'article de la mort. Par un hasard curieux, le jeune docteur Stockmar était alors l'hôte du duc. Deux ans auparavant, il avait assisté à la mort de la princesse Charlotte et, maintenant, c'est lui encore qui veillait le duc de Kent à l'agonie. Sur son conseil, on se hâta de préparer un testament. Pour tous



biens terrestres, le duc n'avait guère que des dettes, mais il importait que fût assurée à la duchesse la tutelle de l'enfant, encore inconscient, dont la destinée soudain changeait si étrangement. Le duc demanda si son écriture était parfaitement lisible, puis il perdit connaissance; il mourut le lendemain matin. Six jours après, la prophétie de la tireuse de cartes acheva de s'accomplir : Georges III, roi d'Angleterre, terminait sa longue vie, si dépourvue de bonheur et de gloire.

## II

Le duc laissa ses affaires dans un tel embarras que la duchesse se trouva sans argent pour payer son voyage de Sidmouth à Londres. Le prince Léopold accourut et, lui-même, par de lentes et douloureuses étapes, ramena sa sœur à Kensington. La veuve, enveloppée de crêpes volumineux, eut besoin de toute sa bonne humeur pour s'accommoder d'une situation plus douteuse que jamais. Elle avait en propre six mille livres sterling de revenu. Mais, devant elle, les dettes de son mari se dressaient comme une montagne. Elle apprit bientôt que la duchesse de Clarence était de nouveau enceinte. Que pouvait-elle encore espérer en Angleterre? Pourquoi demeurer dans un pays étranger, parmi des gens dont elle ne parlait pas la langue, dont elle ne comprenait pas les coutumes? Ne valait-il pas mieux s'en retourner à Amorbach, où elle pourrait, au sein même de sa famille, élever ses filles, sans éclat et sans frais? Mais rien n'avait de prise sur l'optimisme de la duchesse. Elle avait passé sa vie à lutter contre les événements; elle ne se laisserait pas vaincre aujourd'hui. Et, de plus, elle adorait son enfant. « *C'est mon bonheur*, disait-elle, en français, *mes délices, mon existence.* » Il fallait que cet ange fût élevé comme une princesse anglaise, quelle que dût être sa destinée.



Le prince Léopold offrit généreusement à sa sœur trois mille livres sterling de rente, et la duchesse demeura à Kensington.

La petite princesse, extrêmement grasse, ressemblait étonnamment à son grand-père.

— C'est l'image du feu roi ! s'écriait la duchesse.

Et, tandis que l'enfant se traînait de l'une à l'autre, les dames d'honneur répétaient :

— C'est le roi Georges en jupons !<sup>1</sup>

Peu à peu, le monde commença de donner quelque attention à la nursery de Kensington. Et, quand, au début de l'année 1821, la princesse Elisabeth, seconde fille de la duchesse de Clarence, mourut en bas âge, l'attention ne fit que croître.

De grandes forces, de furieuses rivalités semblaient obscurément à l'œuvre autour du berceau royal. Le temps était aux colères et aux factions, aux répressions violentes, aux violentes rancunes. Un mouvement puissant, longtemps contenu par des circonstances peu favorables, commençait d'agiter tout le pays. De nouvelles passions, de nouveaux désirs animaient les cœurs, ou, plutôt, d'anciennes passions et d'anciens désirs se manifestaient avec une puissance nouvelle : c'étaient l'amour de la liberté, la haine de l'injustice et l'espoir d'un glorieux avenir pour le genre humain. Les grands de ce monde restaient encore fièrement assis sur leurs trônes, exerçant autour d'eux l'antique tyrannie. Mais déjà l'orage se préparait dans l'ombre ; déjà les éclairs brillaient dans le ciel. Les plus grandes forces ne peuvent se manifester que par de frêles instruments humains ; et il sembla longtemps que la grande cause du libéralisme anglais fût liée à la vie de la petite fille de Kensington. Il n'y avait plus qu'elle entre le pays et son terrible oncle, le duc de Cumberland, image hideuse de la réaction. Tout naturellement, la

1. Granville, I, 168-9.

duchesse de Kent s'était ralliée au parti de son mari. Des chefs whigs, des agitateurs radicaux se groupaient autour d'elle. Elle était intime avec l'audacieux lord Durham; elle entretenait des rapports amicaux avec le redoutable O'Connell lui-même. Elle recevait Wilberforce, sans aller cependant jusqu'à le prier de s'asseoir. Elle déclarait publiquement qu'elle mettait toute sa confiance dans les « libertés du peuple ». La jeune princesse ne manquerait pas d'être bien dressée. Pourtant, juste derrière le trône, le duc de Cumberland attendait, sinistre. Lord Brougham, scrutant l'avenir avec son grossier sans-gêne, y découvrirait des possibilités effrayantes. « Je n'ai jamais prié de si bon cœur pour la santé d'un prince, écrivait-il à la nouvelle que Georges IV était tombé malade. S'il était mort, toutes les difficultés de ces misérables (les ministres du parti tory) s'en allaient avec lui, et Fred I<sup>er</sup> (le duc d'York) aurait été leur homme tant qu'il aurait vécu. Mais Fred I<sup>er</sup> ne vivra pas longtemps lui non plus, et « Frère William », ce prince des coquins, n'est pas moins guetté par la mort; en sorte que nous en arrivons tout naturellement à être *assassinés* par le roi Ernest I<sup>er</sup> ou par le Régent Ernest (le duc de Cumberland). » Lord Brougham n'était pas seul à nourrir de tels sentiments. L'opinion publique, profondément troublée, en laissait souvent paraître de tout semblables. Et, jusqu'à l'année même qui précéda son avènement, les journaux radicaux ne cessèrent d'insinuer que la princesse Victoria avait tout à craindre des maléfices de son méchant oncle.

Mais aucun écho de ces présages et de ces querelles ne parvenait aux oreilles de la petite Drina (c'est le nom qu'on donnait à la princesse dans son cercle intime). Elle jouait avec ses poupées, courait le long des corridors du palais, ou se promenait dans les jardins de Kensington, montée sur l'âne que son oncle York lui avait donné.

L'enfant aux cheveux blonds, aux yeux bleus, était idolâtrée par ses bonnes, par les dames de sa mère et par sa sœur Féodora; et, malgré la sévérité de la duchesse, on put même craindre quelque temps qu'elle ne fût gâtée. Elle se mettait parfois dans des rages violentes, frappait du pied, ne voulait rien entendre; malgré tout ce qu'on pouvait dire, elle ne voulait pas apprendre son alphabet; non, elle ne le voulait pas. Ensuite, elle se repentait et éclatait en sanglots; mais elle n'en apprenait pas mieux. Tout changea pourtant quand elle eut cinq ans. C'est alors qu'apparut Fraulein Lehzen. Fille d'un pasteur hanovrien, elle avait été la gouvernante de la princesse Féodora. Elle réussit bientôt à inspirer de meilleurs sentiments à son élève. Elle fut d'abord, à vrai dire, épouvantée par les colères de la petite princesse. Elle n'avait jamais de sa vie vu un enfant aussi passionné et aussi indocile. Puis elle remarqua autre chose : l'enfant était extraordinairement véridique; quelque punition qu'elle eût à redouter, jamais elle ne disait un mensonge. La nouvelle gouvernante était ferme, très ferme; mais elle comprit vite que toute la fermeté du monde ne servirait de rien tant qu'elle n'aurait pas gagné le cœur de la petite Drina. Elle sut en effet se faire aimer, et toutes les difficultés furent soudain aplanies. Drina apprit l'alphabet comme un ange, elle apprit aussi d'autres choses. La baronne de Späth lui enseignait à faire de petites boîtes de carton ornées de papier doré et de fleurs peintes; sa mère lui enseignait la religion. Chaque dimanche matin, on pouvait la voir à l'église, écoutant avec une attention pieuse d'interminables sermons, dont elle aurait à rendre compte l'après-midi. La duchesse voulait que sa fille, dès son plus jeune âge, fût assez bien préparée à la haute situation qui l'attendait pour mériter l'éloge des personnes les plus respectables. Dans son âme simple de bonne ménagère allemande, elle était horrifiée par les orgies de

Carlton House. Il ne fallait pas que Drina oubliât jamais les vraies vertus, la simplicité, la régularité, la décence et la dévotion. Au surplus, l'enfant n'avait guère besoin de telles leçons : elle était naturellement simple et ordonnée; elle était pieuse sans se forcer; et elle avait le sens le plus fin des convenances. Elle comprenait fort bien tout ce qui était dû à sa position. Un jour, elle avait six ans, une petite fille de son âge, lady Jane Ellice, fut amenée par sa grand'mère au palais de Kensington, et les deux enfants commencèrent à jouer ensemble. La jeune visiteuse, qui ignorait l'étiquette, se permit de toucher aux jouets de Victoria avec un peu trop de sans-gêne.

— Non, dit alors la princesse. Tu ne dois pas toucher à ces jouets : ils sont à moi. Et je t'appellerai Jane, mais il ne faut pas que tu m'appelles Victoria.

La princesse avait alors pour amie, Victoire, fille de sir John Conroy, chambellan de la duchesse. Les deux petites filles s'aimaient tendrement; elles se promenaient la main dans la main dans les jardins de Kensington. Mais la jeune Drina n'oubliait pas un instant que c'était elle, et non pas sa compagne, que suivait, à une distance respectueuse, le grand laquais en livrée écarlate.

Au surplus, son cœur était prêt à s'ouvrir à tous les tendres sentiments. Elle aimait sa chère Lehzen, et sa chère Féodora, et sa chère Victoire, et sa chère Mme de Späth. Et, bien sûr, elle aimait aussi sa chère maman. N'était-ce pas son devoir de l'aimer? Et pourtant, elle ne savait pas bien pourquoi, elle n'était jamais plus heureuse qu'à Claremont, auprès de son oncle Léopold. Là, la vieille Mme Louis, qui avait été autrefois au service de sa cousine Charlotte, l'accablait de tendresse et de caresses, et son oncle lui-même la traitait avec une délicate affection, lui parlait doucement, sérieusement, comme à une grande personne. Victoria et Féodora ne manquaient pas de pleurer quand la trop courte visite

prenait fin et qu'il s'en fallait retourner à la surveillance affectueuse, aux devoirs monotones qui les attendaient à Kensington. Parfois, pourtant, quand sa mère était retenue à la maison, on permettait à Victoria de sortir en voiture avec la chère Féodora et la chère Lehzen; elle pouvait alors parler tout à son aise et regarder autour d'elle sans se gêner; et rien n'était plus délicieux <sup>1</sup>.

Ces visites à Claremont étaient assez fréquentes; mais, quand la princesse eut sept ans, elle en fit une autre plus intéressante et plus curieuse. Elle fut invitée par le roi à Windsor et s'y rendit avec sa mère et sa sœur. Georges IV, qui avait d'abord reporté sur la duchesse de Kent la mauvaise humeur qu'il nourrissait contre le duc, s'était enfin lassé de boudier. Le vieux viveur, avec sa perruque et sa goutte, ses breloques et son énorme ventre, flanqué de sa maîtresse étincelante de bijoux et entouré de ses courtisans parés et paradants, reçut la petite fille qui devait un jour tenir dans ce même palais une Cour si différente.

— Donnez-moi votre petite patte, dit-il.

Et deux époques se touchèrent par la main. Le lendemain matin, comme il passait en phaéton dans le parc avec la duchesse de Gloucester, le roi rencontra la princesse Victoria accompagnée de la duchesse de Kent.

— Hissez-la dans la voiture, dit-il.

Et l'ordre fut incontinent obéi, à la terreur de la mère, au délice de la fille. Et les voilà, bride abattue, en route pour Virginia Water, où deux grandes barques les attendaient : l'une pleine de seigneurs et de dames en train de pêcher, l'autre chargée de musiciens. Le roi lorgnait Féodora et louait ses bonnes manières. Puis, se tournant vers sa nièce :

— Quel est votre air favori? demanda-t-il. Les musiciens le joueront.

1. *Letters*, I, 10, 18.



Et la princesse, sans hésiter un instant :

— *God save the King*, sire.

On a souvent vu dans cette réponse un premier indice de ce tact qui devait être fameux plus tard. Mais Victoria était fort véridique. Et il se peut, en effet, que le *God save the King* fût son air favori<sup>1</sup>.

### III

En 1827, le duc d'York, après avoir oublié de son mieux la perte de sa femme auprès de la duchesse de Rutland, mourut, laissant à ses héritiers l'immense palais inachevé de Stafford House et deux cent mille livres sterling de dettes. Trois ans plus tard, Georges IV mourait à son tour et le duc de Clarence le remplaçait sur le trône.

On savait que la nouvelle reine n'aurait sans doute plus d'enfants. Aussi le Parlement reconnut-il la princesse Victoria comme héritière présomptive de la couronne. Il accorda à la duchesse de Kent, dont le revenu avait déjà été doublé cinq ans auparavant, une pension annuelle de dix mille livres pour l'entretien de la princesse, et il la nomma régente, au cas où le roi mourrait avant la majorité de Victoria. En même temps, un violent changement bouleversait l'Etat. Le pouvoir des tories qui, pendant plus de quarante ans, avait été absolu en Angleterre, commença de s'effriter. Un terrible corps à corps s'engagea, et il sembla même un moment que l'édifice séculaire fût près de s'écrouler et que la lutte entre l'aveugle entêtement des réactionnaires et la rage obstinée de leurs ennemis ne pût avoir d'autre issue qu'une révolution. Mais le triomphe resta aux moyens termes. Le *Reform bill* fut voté. Le centre de gravité de la constitution fut appuyé sur la bourgeoisie. Les whigs devinrent tout puis-

1. *Letters*, I, 11-12; Lee, 26.

sants et le gouvernement se teinta de libéralisme. La position de la duchesse de Kent et de sa fille en fut entièrement changée. Elles avaient été jusque-là les protégées d'une coterie d'opposition; elles purent s'appuyer dès lors sur la majorité officielle de la nation. Et la princesse Victoria symbolisa désormais la victoire de la bourgeoisie triomphante.

En même temps, et pour les mêmes raisons, le duc de Cumberland s'éclipsait : le *Reform Act* lui avait rogné les griffes; il cessa d'être dangereux, bien qu'il ne perdît rien de sa laideur. Il demeura le méchant oncle; mais un méchant oncle de comédie.

Le libéralisme de la duchesse de Kent n'était pas bien profond. Elle suivait les traces de son mari. Elle répétait avec conviction les belles phrases des amis du duc et les habiles généralisations de son frère Léopold. Elle n'avait elle-même nulle prétention à l'esprit; elle ne se piquait pas de comprendre grand'chose à la loi sur les pauvres, à la traite des nègres et à l'économie politique. Elle espérait faire son devoir, rien de plus; elle espérait aussi, elle espérait ardemment que Victoria ferait le sien. Ses idées sur l'éducation étaient précisément celles que le docteur Arnold commençait de mettre en circulation dans le monde. Le but du docteur Arnold était avant tout de faire de ses élèves, « dans le sens le plus élevé et le plus vrai, des gentlemen chrétiens ». Les raffinements intellectuels viendraient ensuite. La duchesse ne doutait pas que son premier devoir dans ce monde fût de s'assurer que sa fille deviendrait une reine chrétienne. C'est vers ce but que tendirent tous ses efforts, et plus l'enfant grandissait, plus la duchesse se flattait de n'avoir pas peiné en vain. Quand Victoria eut onze ans, la duchesse désira que les évêques de Londres et de Lincoln lui fissent subir un examen et donnassent leur avis sur les progrès de la princesse. « Je sens, expliqua la duchesse dans une lettre

écrite manifestement de sa propre main, je sens que le temps est venu de mettre ce qui a été fait à l'épreuve, de corriger, s'il est nécessaire, les erreurs qui ont pu être commises, et de soumettre les plans d'avenir aux révisions qu'on jugera profitables... J'assiste moi-même à presque toutes les leçons de la Princesse, au moins en partie, et, comme Sa gouvernante est une dame des plus compétentes, elle L'aide à préparer Ses leçons pour Ses divers professeurs; j'ai agi de la sorte afin d'être moi-même Sa gouvernante... Dès qu'Elle a atteint l'âge convenable, Elle a commencé d'assister régulièrement avec moi au service divin, et je ne crois pas me tromper en disant qu'Elle a la religion dans le cœur, et qu'Elle en est si pénétrée qu'Elle risque fort peu de se tromper en l'appliquant à Ses propres sentiments. » — « La caractéristique de Sa nature, ajoutait la duchesse, est une forte intelligence, aisément accessible à tout enseignement, avec une grande facilité à prendre des décisions justes et bienveillantes chaque fois qu'on Lui demande Son opinion. Elle est si profondément attachée à la vérité que c'est là pour elle un rempart, j'en suis certaine, qu'aucune circonstance ne saurait ébranler. » Les évêques vinrent au palais et le résultat de l'examen fut entièrement satisfaisant. « La princesse a répondu à une grande variété de questions, déclarèrent-ils dans leur rapport, et elle a montré une connaissance exacte des événements les plus importants de l'histoire sainte et des vérités essentielles de la religion chrétienne, telles que les enseigne l'Eglise anglicane; nous l'avons trouvée bien plus familiarisée avec la chronologie et les principaux faits de l'histoire d'Angleterre que ne le sont d'ordinaire les jeunes personnes de son âge. En fait de géographie, d'astronomie, d'arithmétique et de grammaire latine, ses réponses à nos questions ont été également satisfaisantes. » Enfin, les évêques jugèrent que le système d'éducation de la duchesse ne

pouvait être amélioré. On consulta l'archevêque de Canterbury et ses conclusions ne furent pas moins flatteuses.

Mais ce n'était pas tout. La duchesse expliqua aux évêques que, jusqu'alors, elle n'avait rien dit à la princesse du rôle qu'elle serait sans doute appelée à remplir un jour. « Elle en connaît les devoirs, dit la mère, Elle sait qu'un souverain doit vivre pour les autres; quand Son innocent esprit se trouvera face à face avec un avenir si brillant, il faut espérer qu'Elle sera assez affermie dans Ses principes pour n'en être point éblouie, mais comprendra tout de suite ce que le monde attend d'Elle. » L'année suivante, on décida de l'éclairer sur ce point. On connaît la scène fameuse : la leçon d'histoire, le tableau généalogique des rois d'Angleterre glissé à l'avance par la gouvernante dans le livre, l'étonnement de la princesse, ses questions. Quand elle comprit enfin qu'elle devait être reine d'Angleterre, elle demeura un moment silencieuse et puis s'écria :

— Je serai sage.

Ces trois mots étaient plus qu'une exclamation conventionnelle, plus que l'expression d'un sentiment banal inculqué par ses maîtres. Dans leur étroitesse et leur intensité, leur égoïsme et leur modestie, ces trois mots résumaient déjà les qualités qui allaient dominer toute une vie. « Je pleurai beaucoup en apprenant que je serais reine », dit Sa Majesté beaucoup plus tard. Sans doute, tant que d'autres furent présents, et même sa chère Lehzen, la petite fille garda tout son calme. Puis elle se glissa dans quelque recoin, où elle put, loin des regards de sa mère, répandre dans un mouchoir le trop-plein de son cœur agité de sentiments profonds et nouveaux.

Mais les regards de sa mère n'étaient pas faciles à éviter. La vigilance maternelle ne se relâchait ni jour, ni nuit, ni soir, ni matin. L'enfant devint jeune fille, et la jeune fille jeune femme : elle dormait toujours dans la

chambre de sa mère; elle n'avait toujours aucun endroit où elle pût se retirer pour être seule. Chacun de ses pas était surveillé. Jusqu'au jour de son avènement, elle ne descendit pas une fois l'escalier sans avoir auprès d'elle quelqu'un qui lui tenait la main. La simplicité et la régularité régnaient dans le palais. Les heures, les jours, les années passaient avec lenteur et méthode. Les poupées — les innombrables poupées, si soigneusement vêtues et dont chacune avait son nom exactement inscrit dans un registre, — furent d'abord remplacées par un peu de musique et de danse. La Taglioni fut chargée d'inculquer à la princesse la grâce et la dignité du maintien, et Lablache enseigna à la petite voix grêle à suivre sa basse profonde. Le doyen de Chichester, précepteur officiel, continuait ses interminables leçons d'histoire sainte, et la duchesse de Northumberland, gouvernante officielle, présidait aux leçons avec toute la solennité désirable. Le point fort de la princesse, c'étaient assurément les langues. Tout naturellement, ce fut l'allemand qu'elle apprit d'abord. Mais l'anglais et le français suivirent de très près, et elle parla toujours ces trois langues avec une facilité presque égale; pourtant, en anglais, sa grammaire demeura douteuse. En même temps, elle étudia l'italien et quelques éléments de latin. Elle lisait d'ailleurs fort peu. La lecture ne l'amusa guère, peut-être parce que les livres qu'on lui donnait étaient d'ennuyeux tomes de sermons ou d'incompréhensibles recueils de poésies. Les romans étaient sévèrement proscrits. Lord Durham obtint pourtant qu'elle pût lire quelques-uns des contes que Miss Martineau avait composés pour illustrer l'économie politique. La princesse en fut enchantée; mais on peut craindre qu'elle se laissa charmer surtout par le plaisir nouveau pour elle de la fiction et qu'elle ne comprit jamais grand'chose à la théorie de l'échange ou à la nature de la rente.



Ce fut un malheur pour elle, pendant ces années d'adolescence, de respirer une atmosphère presque entièrement féminine. Aucun père, aucun frère ne vint jamais troubler l'aimable monotonie de son existence quotidienne : nulle impétuosité, nul manque d'égards, nul rire imprudent, nul souffle d'air frais et libre venu du monde extérieur. Jamais la princesse ne s'entendit appeler par une voix rude et forte; jamais elle ne sentit une joue dure et rugueuse se poser tout naturellement sur sa tendre joue; jamais elle n'escalada un mur avec un garçon. Même les visites à Claremont, ces joyeuses escapades chez un homme, prirent fin quand elle eut onze ans et que le prince Léopold quitta l'Angleterre pour devenir roi des Belges. Elle l'aimait toujours; il n'avait pas cessé d'être « il mio secondo padre, ou, plutôt, *solo* padre, car il est en vérité comme mon vrai père, puisque je n'en ai pas d'autre »; mais cette paternité n'atteignait plus Victoria que vaguement et indirectement, par le froid chemin de la correspondance. Et, désormais entièrement enveloppé de devoirs féminins, d'élégances féminines, d'enthousiasmes féminins qui l'entravaient et l'étouffaient, son esprit fut inaccessible aux deux grandes influences sans lesquelles aucun jeune être ne peut croître librement, et qui sont l'humour et l'imagination. Le vrai centre de sa vie était la chère Lehzen, que le roi Georges IV avait, avant de mourir, élevée au rang de baronne dans la noblesse de Hanovre. Après le mariage de Féodora, après le départ de l'oncle Léopold pour la Belgique, la baronne n'eut plus de rivaux dans l'affection de la princesse. Victoria donnait à sa mère tout le respect qu'elle lui devait, mais son cœur était à Lehzen. Ainsi, la fille du pasteur hanovrien, si démonstrative, si adroite, et qui avait entouré son élève de tant de dévouement, recueillait pleinement le fruit de ses peines : Victoria l'adorait passionnément. La princesse aurait passé par le

feu pour sa « *précieuse* Lehzen », « la meilleure, la plus fidèle amie », disait-elle, qu'elle eût jamais eue. Son journal, commencé quand elle avait treize ans, et où elle notait jour après jour les petits faits et les petites impressions de sa vie, porte, à chaque page, des traces de la baronne et de son influence. La jeune fille qu'on y voit ainsi peinte de sa propre main avec une clarté naïve, pourrait presque, dans son ingénuité, sa simplicité, ses vives affections, être elle-même la fille d'un honnête pasteur allemand. Ses plaisirs, ses admirations, ses engouements étaient de ceux qui s'expriment naturellement par des mots soulignés et des points d'exclamation. « Ce fut une *délicieuse* promenade à cheval. L'ADORABLE PETITE ROSY a marché MERVEILLEUSEMENT! Nous sommes rentrées à une heure un quart. A sept heures moins vingt, nous sommes allées à l'Opéra... Rubini y parut et chanta un air d'« Anna Bouléna » *merveilleusement bien*. Nous sommes rentrées à onze heures et demie. » Les commentaires qu'elle fait sur ses lectures révèlent partout l'esprit de la baronne. Un jour, par erreur sans doute, on lui permit de lire un volume des mémoires de Fanny Kemble. « Rien de plus impertinent et de plus singulier que cet ouvrage. D'après le style, on ne peut s'empêcher de penser que l'auteur en est une femme impertinente et sans éducation; il est farci d'expressions vulgaires. N'est-il pas à regretter qu'une personne douée d'autant de talent puisse en faire si peu de cas et publier un livre plein d'absurdités, qui ne peut que lui faire du tort? Je suis restée debout jusqu'à neuf heures et vingt minutes. » Les lettres de Mme de Sévigné, que la baronne lisait à haute voix, furent plus appréciées. « Quel style vraiment élégant et naturel! Qu'il est plein de *naïveté*, d'esprit et de grâce! » Mais les plus vifs éloges de la princesse étaient réservés à l'*Exposition de l'Evangile, selon saint Mathieu*, par l'évêque de Chester. « Voilà vraiment un beau livre,

et tout à fait de l'espèce que j'aime, c'est-à-dire simple, facile à comprendre, plein de vérité et de bons sentiments. Ce n'est pas un de ces ouvrages savants dont les difficultés vous arrêtent presque à chaque paragraphe. Lehzen me l'a donné le dimanche où j'ai communiqué. » Quelques semaines plus tôt, en effet, elle avait fait sa première communion, et voici comment elle décrit cet événement : « Je sentis que ma première communion était un des actes les plus solennels et les plus importants de ma vie. Je souhaitai qu'il pût avoir un effet salutaire sur mon esprit. Je me repentis profondément de tout le mal que j'avais pu faire et je me confiai au Tout-Puissant pour qu'il fortifiât mon esprit et mon cœur, et me fît abandonner tout ce qui est mal et m'attacher à tout ce qui est bien. Je quittai la Sainte Table avec la ferme volonté de devenir une vraie chrétienne, de soutenir ma chère maman dans toutes ses douleurs, ses épreuves, ses soucis et de me montrer pour elle une fille dévouée et affectueuse; et aussi d'être obéissante envers *ma chère* Lehzen, qui a tant fait pour moi. Je portais une robe de dentelle blanche et un bonnet de crêpe blanc entouré d'une guirlande de roses blanches. » N'a-t-on pas l'impression de tenir dans la main un petit caillou de cristal, sans aspérité, sans défaut et sans éclat, et si transparent qu'on le traverse d'un seul regard ?

Et pourtant, en cherchant bien, on trouverait peut-être une tache à cette pureté, et des traces inattendues dans cette matière encore vierge. Au cours de cette existence monastique, les moindres visites semblaient des événements palpitants; et, comme la duchesse avait de nombreux parents, les visites étaient fréquentes. Des oncles et des tantes arrivaient d'Allemagne, et des cousins aussi. La princesse avait quatorze ans quand elle eut le grand plaisir de recevoir deux jeunes gens, les princes Alexandre et Ernest de Wurtemberg, fils d'une sœur de sa mère

et du duc régnant. « Tous deux, dit-elle dans son journal, sont *extrêmement grands*; Alexandre est *très beau*, et Ernest a *l'expression la plus aimable*. Tous deux sont **EXTRÊMEMENT aimables**. » Leur départ lui cause autant de regrets que leur venue lui avait donné de joie. « Nous les vîmes monter sur la barque et, de la rive, nous les regardâmes s'éloigner. Ils étaient si aimables, si agréables à avoir dans la maison; ils étaient *toujours contents, toujours de bonne humeur*; Alexandre prenait le plus grand soin de moi en sortant du bateau; il montait à cheval à côté de moi, et Ernest aussi. » Un an plus tard, ce fut le tour de deux autres cousins, les princes Ferdinand et Auguste. « Le cher Ferdinand, écrit Victoria, a excité l'admiration de tous. Il est si dénué d'affectation, si distingué d'apparence et de maintien! Tous deux sont de bien chers et biens charmants jeunes gens. Auguste est très aimable aussi, et quand on le connaît, il montre beaucoup de bon sens. » Elle écrit encore un autre jour : « Le cher Ferdinand est venu s'asseoir près de moi et m'a parlé si gentiment et avec tant de bon sens. Je l'aime *tant*. Le cher Auguste était assis près de moi et me parlait; lui aussi est un cher et bon jeune homme, et puis, il est très beau. » Lequel était le plus beau des deux? Elle ne pouvait se décider. « En somme, conclut-elle, je trouve Ferdinand plus beau qu'Auguste : il a de si beaux yeux et une expression si vive et si intelligente! *Tous deux* ont l'expression la plus douce. Ferdinand a quelque chose de *ravissant* dans l'expression quand il parle et sourit, et il est si bon! » Après tout, pourquoi ne pas avouer que « tous deux étaient très beaux et *très chers*? » Mais, peu après, arrivèrent deux nouveaux cousins qui firent oublier tous les précédents. C'étaient les princes Ernest et Albert, fils du duc de Saxe-Cobourg, frère aîné de la duchesse de Kent. « Ernest, écrit la princesse, est aussi grand que Ferdinand et qu'Auguste. Il a les cheveux noirs, de beaux

yeux et de beaux sourcils foncés, mais ni son nez, ni sa bouche ne sont bien; il a l'expression la plus aimable, la plus honnête, la plus intelligente, et sa tournure est remarquable. Albert, qui est aussi grand qu'Ernest, mais plus gras, est extrêmement beau. Ses cheveux sont à peu près de la même couleur que les miens. Il a de grands yeux bleus, un nez superbe et une bouche charmante, avec de belles dents. Mais son plus grand charme est dans son expression qui respire à la fois la bonté la plus aimable, et la plus vive intelligence. » Et elle ajoute : « Mes deux cousins sont si aimables et si bons; ils sont bien plus *formés*, bien plus hommes du monde qu'Auguste. Ils parlent fort bien l'anglais, et je le parle avec eux. Ernest aura dix-huit ans le 21 juin, et Albert dix-sept le 26 août. Mon cher oncle Ernest m'a envoyé un délicieux *lori*, si apprivoisé qu'on peut le garder dans la main, lui mettre le doigt dans le bec, et faire tout ce qu'on veut de lui sans qu'il essaie jamais de mordre. Il est plus grand que le perroquet de maman. » Et ailleurs : « J'étais assise sur le canapé entre mes chers cousins et nous regardions des gravures. Tous deux dessinent très bien, surtout Albert, et ils aiment extrêmement la musique; ils jouent très bien du piano. Plus je les vois, plus ils m'enchantent et plus je les aime... Il est délicieux d'être avec eux; ils aiment tant à s'occuper; ils sont de vrais modèles pour toute jeune personne. » Quand, après trois semaines de séjour, le moment vint pour les princes de partir, la séparation fut des plus mélancoliques. « Ce fut notre dernier HEUREUX, AH! SI HEUREUX déjeuner avec ce cher oncle et ces *chers* et bien-aimés cousins, que j'aime si, si tendrement, *beaucoup, beaucoup* plus tendrement que tous mes autres cousins. Quelque tendresse que j'aie pour Ferdinand et aussi pour le bon Auguste, j'aime Ernest et Albert *plus* qu'eux, oh! oui, BEAUCOUP *plus*... Ils ont tous deux passablement étudié et sont très intelligents,



naturellement intelligents, surtout Albert, qui est le plus réfléchi des deux; ils se plaisent à parler de choses sérieuses et instructives, et, en même temps, ils sont *si, si* joyeux, et gais et heureux, comme il convient à des jeunes gens. Albert avait toujours un mot pour rire ou une réponse spirituelle, au déjeuner ou en tout autre circonstance, et il s'amusait si drôlement avec Dash!... Le très cher Albert jouait du piano quand je descendis. A onze heures, mon cher oncle, mes cousins *bien-aimés* et Charles nous quittèrent, accompagnés du comte Kolowrat. J'embrassai chaleureusement mes deux très chers cousins, comme aussi mon cher oncle. Je pleurai amèrement, très amèrement. » Elle partageait entre les deux princes ses extases et ses mots soulignés. Mais il est aisé de voir lequel elle préférait. « Et surtout Albert! » Elle venait d'avoir dix-sept ans, et, sur son tempérament naissant, profonde fut l'impression laissée par le jeune homme, par son charme, sa bonté, ses talents, ses larges yeux bleus et son nez superbe, sa bouche charmante et ses belles dents.

#### IV

Le roi Guillaume ne pouvait souffrir sa belle-sœur, et la duchesse lui rendait pleinement son antipathie. D'ailleurs, placés comme ils l'étaient l'un vis-à-vis de l'autre, il leur aurait fallu beaucoup de tact et de patience pour éviter les froissements. Or, la duchesse avait fort peu de tact, et le roi n'avait pas une once de patience. C'était un vieux monsieur agité et brouillon, avec des gestes de marin mal élevé, des yeux ronds qu'il roulait sans cesse, et une tête en forme d'ananas. Son soudain avènement au trône, après cinquante-six ans de complète obscurité, lui avait presque fait perdre le sens. Naturellement exubérant, il n'exerçait plus aucun contrôle sur ses actions;

il courait de côtés et d'autres, faisant les choses les plus absurdes, parlant sans arrêt, répandant de toutes parts le fou-rire et la stupeur. Son langage était typiquement hanovrien, avec ses répétitions, ses refrains ridicules (« ça, c'est une autre affaire! ça c'est une autre affaire! »), son indomptable bavardage, sa bruyante indiscretion. Il consternait ses ministres par des discours prononcés à tous propos et hors de propos et farcis de toutes les fantaisies et de toutes les fureurs dont sa tête bourdonnait sans cesse. On disait qu'il y avait en lui un quart de coquin et trois quarts de bouffon; pourtant, ses familiers ne pouvaient s'empêcher de l'aimer; ses intentions étaient bonnes, et, quand on savait le prendre, il était réellement bon et bienveillant. Mais, quand on ne savait pas le prendre, il fallait s'attendre à des orages. C'est ce que la duchesse de Kent découvrit bientôt.

Incapable de le comprendre, elle le traitait avec une sûre maladresse. Elle avait sa position, ses responsabilités, ses devoirs, sa fille : pouvait-elle s'occuper encore des fureurs et des susceptibilités d'un vieillard débauché et ridicule? Elle était la mère de l'héritière du trône. C'était au roi à s'incliner devant ce fait, à lui donner une position digne d'elle, avec la préséance sur une princesse de Galles douairière et une généreuse annuité sur la cassette privée. Elle ne songeait pas à ce que de telles prétentions pouvaient avoir d'humiliant pour un souverain qui n'avait pas lui-même d'enfants légitimes, mais qui gardait la secrète espérance d'en avoir. Avec une lourde vigueur, elle allait vers le but qu'elle s'était proposé. Elle y était poussée par sir John Conroy, Irlandais sans jugement et plein de lui-même, qui était son conseiller intime. N'était-il pas indiqué que Victoria apprît à connaître les diverses parties de l'Angleterre? Au cours de plusieurs étés, la princesse fut promenée dans l'ouest, dans le centre, dans le pays de Galles. L'intention de ces

voyages était excellente; l'exécution en fut maladroite. Annoncés par les journaux, attirant des foules enthousiastes et assaisonnés de réceptions officielles, ils prenaient un air de tournées royales. De loyaux sujets prononçaient des discours; et la duchesse ravie, toute gonflée d'importance sous les plumes de sa coiffure et réduisant jusqu'à rien la minuscule princesse, lisait à haute voix, avec son accent allemand, de condescendantes réponses préparées à l'avance par sir John; et lui-même, important et ridicule, semblait jouer à la fois le rôle de chambellan et celui de premier ministre. Naturellement, le roi rageait à Windsor en lisant son journal.

— Cette femme est assommante! Cette femme est assommante! s'écriait-il.

La pauvre reine Adelaïde, aimable malgré ses déceptions, s'efforçait d'arranger les choses, détournait la conversation et écrivait des lettres affectueuses à Victoria; mais cela ne servait de rien. On apprenait que la duchesse de Kent, qui passait en bateau sur le Solent, avait exigé que son yacht fût salué de salves royales par tous les bâtiments de guerre et tous les forts. Le roi déclarait qu'il fallait faire cesser ces coups de canons. On consultait le premier ministre et le premier lord de l'Amirauté, et ils écrivaient des lettres privées à la duchesse pour la supplier de ne pas faire usage de ses droits. Mais la duchesse ne voulait rien savoir, et sir John Conroy demeurait inébranlable.

— En tant que *conseiller intime* de son Altesse Royale, disait-il, je ne saurais lui recommander de céder sur ce point.

Au bout du compte, le roi, au comble de l'agacement, fit proclamer par le Conseil qu'il serait désormais interdit de saluer par des salves d'autres vaisseaux que ceux qui portaient le souverain lui-même ou sa femme.

Quand le roi se fut disputé avec ses ministres whigs,

les choses s'envenimèrent encore; car, désormais, la duchesse ajoutait à ses autres torts celui de soutenir les ennemis du souverain. En 1830, le roi tenta de préparer une union entre la princesse Victoria et l'un des fils d'un prince d'Orange. En même temps, il fit son possible pour empêcher les jeunes Cobourg de faire une visite à Kensington. Mais il échoua dans ses deux desseins, et le seul résultat de ses entreprises fut d'exciter la colère du roi des Belges qui, sortant de sa réserve royale, écrivit à sa nièce une lettre indignée. « Je suis fort *surpris*, dit-il, de la conduite de votre vieil oncle, le roi; cette invitation au prince d'Orange et à ses fils, cette façon de les imposer aux autres, sont extraordinaires... Pas plus tard qu'hier, je reçus d'Angleterre une communication officieuse insinuant qu'il serait hautement désirable que la visite de vos parents *n'eût pas lieu cette année*; qu'en dites-vous? C'est donc que les parents du roi (et parents à Dieu sait quel degré!) doivent venir en foule pour diriger le pays. Tandis que l'Angleterre sera *interdite* à vos parents à vous, et cela, vous le savez, quand toute votre parenté s'est toujours montrée si dévouée et si attachée au roi. En vérité, je n'ai jamais rien vu, ni entendu de pareil, et je souhaite que cela *trouble un peu votre calme*; maintenant que l'esclavage a été aboli dans les colonies anglaises, je n'arrive pas à comprendre *pourquoi votre destinée à vous seule serait d'être gardée en Angleterre comme une petite esclave blanche* pour le plaisir de la Cour qui, à ce qu'il me semble, ne vous a jamais achetée et qui n'a même jamais dépensé un sol pour votre entretien... O constance, ô fidélité en politique ou ailleurs, où faut-il donc vous chercher! »

Peu après, le roi Léopold vint lui-même en Angleterre et l'accueil qu'il reçut fut aussi froid à Windsor qu'il fut chaleureux à Kensington. « Quand on écoute le cher oncle Léopold parlant sur n'importe quel sujet, écrit la prin-

cesse dans son journal, il semble qu'on lise un livre du plus vif intérêt; sa conversation est si claire, si instructive. Il passe universellement pour un des premiers politiciens de notre époque. Il me dit que la Belgique est un vrai modèle d'organisation, d'industrie, de prospérité; les finances y ont atteint la perfection. L'oncle Léopold est si aimé, si respecté par ses sujets qu'il doit trouver dans leur dévouement une compensation aux peines extrêmes qu'il a subies. » Ce n'était pas là l'opinion de l'autre oncle. « Je ne puis souffrir, disait le roi d'Angleterre, un buveur d'eau. » Et le roi Léopold se refusait à boire une goutte de vin.

— Que buvez-vous là, sire? demanda un jour le roi d'Angleterre.

— De l'eau, sire, répondit le roi des Belges.

— Par Dieu, sire, répliqua le roi d'Angleterre, pourquoi ne buvez-vous pas du vin? Je ne permets à personne de boire de l'eau à ma table.

On ne pouvait douter qu'un orage fût imminent. Et l'orage éclata pendant les chaudes journées du mois d'août. La duchesse et la princesse étaient allées à Windsor fêter l'anniversaire du roi; et, cependant, le roi lui-même, qui passait la journée à Londres pour proroger le Parlement, fit, en leur absence, une visite au palais de Kensington. Là, il découvrit que la duchesse, malgré des ordres exprès, venait de s'approprier un appartement de dix-sept pièces pour son usage personnel. Grande fut sa colère, et, à son retour à Windsor, après avoir salué la princesse avec beaucoup d'affection, il se tourna vers la duchesse et lui fit une réprimande publique. Ce n'était rien encore. Le lendemain, il y eut banquet pour fêter le jour de naissance du roi. Cent personnes y assistaient. La duchesse de Kent était placée à la droite du roi, la princesse Victoria en face. A la fin du dîner, on porta la santé du roi qui, en réponse, se leva, et dans un long



discours, bruyant et passionné, répandit les torrents de sa colère sur la duchesse. Elle l'avait insulté, déclarait-il, grossièrement et continuellement; elle avait, au mépris des convenances, retenu la princesse loin de lui; elle était entourée de funestes conseillers et n'était pas capable de se conduire d'une manière convenable au rang élevé qu'elle occupait; mais il ne tolérerait plus un tel état de choses; elle apprendrait enfin qu'il était le maître; il était résolu à ce que son autorité fût enfin respectée; la princesse assisterait désormais à toutes les cérémonies de la Cour, avec la plus extrême régularité; il espérait que Dieu lui accorderait encore six mois de vie pour que la calamité d'une régence fût évitée et que les fonctions de la couronne pussent passer directement aux mains de l'héritière présomptive, au lieu de celles de « la personne qui était assise à côté de lui » et dont la conduite ne pouvait inspirer que de la méfiance.

Ce flot de colère et de reproches s'écoula pendant un temps qui sembla infini aux assistants. La reine devint pourpre; la princesse fondit en larmes; les hôtes, consternés, n'osaient lever les yeux. La duchesse ne dit pas un mot jusqu'à ce que la tirade fût à sa fin et que la compagnie se fût retirée. Alors, dans un tourbillon de mortification et de rage, elle demanda ses gens et annonça qu'elle partait sur-le-champ pour Kensington. Ce ne fut qu'à grand'peine qu'on pût opérer un semblant de réconciliation et obtenir de la dame outragée qu'elle renvoyât son départ au lendemain.

Mais elle ne fut pas au bout de ses peines, quand elle eut secoué sur Windsor la poussière de ses souliers. Elle retrouvait chez elle d'amers déboires domestiques. Le palais de Kensington était tout bouillonnant de déloyautés cachées, de jalousies, de rancunes exacerbées par des années de vie en commun et d'agacements réciproques.

Il y avait guerre à mort entre sir John Conroy et la

baronne Lehzen. Mais ce n'était pas tout. La duchesse s'était un peu trop attachée à son chambellan. Elle se permettait avec lui des familiarités qu'on pouvait trouver choquantes. Un jour, la princesse les surprit. Elle confia ce qu'elle avait vu à la baronne et à la chère alliée de la baronne, Mme de Späth. Par malheur, Mme de Späth, qui était l'indiscrétion même, eut la sottise de faire des remontrances à la duchesse qui la mit sur-le-champ à la porte. Mais il était beaucoup moins facile de se débarrasser de la baronne. Prudente et réservée, elle gardait une attitude irréprochable. D'ailleurs, sa position était des plus fortes. Elle avait su s'assurer l'appui du roi. Sir John ne pouvait rien contre elle. Mais, désormais, le palais de Kensington fut divisé en deux camps : la duchesse soutenait sir John de toute sa vaste autorité ; mais la baronne avait un appui qui n'était guère plus négligeable. La princesse Victoria ne disait rien, mais elle avait été très attachée à Mme de Späth, et elle adorait sa chère Lehzen. La duchesse ne pouvait ignorer que dans cet affreux imbroglio sa fille était contre elle. Elle subissait toutes sortes de chagrins, d'ennuis et la réprobation morale de ses proches. C'est en vain qu'elle cherchait des consolations dans l'affectueux bavardage de sir John, dans les remarques pointues de lady Flora Hastings, une de ses dames d'honneur, qui détestait la baronne. La fille du pauvre pasteur prêtait assez à la moquerie. Malgré ses grands airs de rigueur et de supériorité, elle avait des habitudes qui prêtaient au ridicule et trahissaient son origine. Elle aimait à la folie les grains de cumin. On lui en envoyait de Hanovre de petits sacs et elle en semait ses tartines, ses choux et même son roast-beef. Lady Flora ne pouvait résister au plaisir de faire un bon mot. Ceux que lui suggéra le cumin de Hanovre furent répétés à la baronne, qui pinça les lèvres. Et la discorde s'en accrut d'autant.

## V

Le roi avait demandé au ciel de vivre au moins jusqu'à la majorité de sa nièce. Et, quelques jours avant qu'elle eût achevé sa dix-huitième année — date de la majorité officielle — il tomba malade et faillit mourir. Il se remit pourtant et la princesse put jouir sans arrière-pensée des festivités de son anniversaire. Il y eut un bal de Cour et un « drawing-room ». Le comte Zichy, note-t-elle dans son journal, est fort bien dans son uniforme, mais pas en costume civil. Le comte Waldstein est remarquablement bien dans son joli uniforme hongrois. » Elle aurait bien voulu danser avec ce jeune gentilhomme. Mais il y eut une difficulté insurmontable. « Il ne sait pas danser le quadrille, et, comme ma position m'interdit malheureusement de valser ou de galoper, je ne pus danser avec lui<sup>1</sup>. » Le roi lui fit un présent d'anniversaire qui l'eût ravie s'il n'avait pas causé une scène domestique assez pénible. Malgré la fureur de son oncle de Belgique, elle était restée en bons termes avec son oncle d'Angleterre. Il avait toujours été très bon pour elle et le fait qu'il s'était disputé avec la duchesse de Kent ne semblait pas une raison suffisante pour lui retirer son affection. « Il est, disait-elle, étrange, très étrange et singulier, mais ses intentions sont souvent mal comprises. » A sa majorité, il lui écrivit une lettre où il lui offrait une pension de dix mille livres sterling dont elle pût disposer seule, indépendamment de sa mère. Lord Conyngham, chambellan du roi, fut chargé de remettre la lettre à la princesse en mains propres. Arrivé à Kensington, il fut introduit auprès de la duchesse et de sa fille et, quand il présenta la lettre, la duchesse tendit la main pour la prendre. Lord Conyngham pria son Altesse Royale de l'excuser, et répéta les ordres du roi. La duchesse se détourna et la

1 *Girlhood*, I, 191.

princesse prit la lettre. Elle répondit sur-le-champ à son oncle qu'elle acceptait son offre. La duchesse fut très mécontente; quatre mille livres par an, dit-elle, eussent été plus qu'assez pour Victoria, et quant aux six mille livres qui restaient, il eût été convenable qu'on les lui donnât à elle.

Le roi Guillaume était guéri et avait repris sa vie habituelle. Une fois encore le cercle royal de Windsor, leurs Majestés, les vieilles princesses, et quelques infortunées ambassadrices ou femmes de ministres bâillaient pendant des heures autour d'une table d'acajou, pendant que la reine tricotait une bourse et que le roi dormait et, de temps en temps, sortant de son sommeil, s'écriait :

— Parfaitement, madame, parfaitement!

Mais la guérison du vieillard n'était qu'apparente. Bientôt la maladie le reprit. Il ne souffrait apparemment que d'une extrême faiblesse, mais il était évident pour tous que la mort le guettait.

Tous les yeux, toutes les pensées se tournèrent vers la princesse Victoria. Mais, enfermée dans la solitude de Kensington, elle restait une petite figure inconnue, perdue dans l'ombre impérieuse de la duchesse de Kent. Pourtant, au cours de l'année précédente, son caractère s'était beaucoup développé. Pour la première fois, les tendres pousses de son esprit s'étaient dirigées vers des choses plus sérieuses. Son oncle Léopold l'y avait aidée. Après son retour à Bruxelles, il avait repris sa correspondance avec elle sur un ton plus grave. Il y discutait les détails de la politique étrangère; il y établissait les devoirs de la royauté; il y marquait les sottises et les iniquités de la presse. Ce dernier sujet excitait son aigreur : « Si tous les directeurs de journaux, disait-il, de tous les pays où existe la liberté de la presse étaient réunis, cela ferait une *bande* à qui personne ne voudrait confier son chien, moins encore son honneur et sa réputation. » Ses vues

sur les fonctions d'un monarque étaient irréprochables. « Le devoir de celui qui tient la première place dans l'Etat, disait-il, est, sans aucun doute, d'agir avec une grande impartialité et un esprit de justice pour le bien de tous. » Et, en même temps, les goûts de la princesse se développaient. Bien qu'elle fût encore passionnément attachée à la danse et à l'équitation, elle commençait à s'éprendre sincèrement de musique et à se griser avec enthousiasme des roulades et des arias de l'Opéra italien. Elle commençait même de goûter la poésie, au moins la poésie de sir Walter Scott.

Quand le roi Léopold apprit que le roi Guillaume était à la mort, il écrivit à sa nièce plusieurs longues lettres pleines d'excellents conseils. « Chaque fois que je vous écrirai, lui dit-il, je compte vous répéter que vos qualités fondamentales doivent être toujours, comme elles l'ont été jusqu'ici, *le courage, la fermeté et l'honnêteté*. » Quant au reste, il ne fallait pas qu'elle se laissât alarmer, mais qu'elle suivît son bon sens et ce *goût de la vérité* qui lui était naturel; elle devrait éviter de rien faire à la hâte, ne blesser aucun amour-propre et continuer de mettre sa confiance dans le gouvernement des whigs<sup>1</sup>. Le roi Léopold ne se contenta pas de donner des avis par lettres. Pour que la princesse ne manquât pas d'un directeur de conscience, il lui envoya l'ami éprouvé que, vingt ans auparavant, il avait serré sur son cœur au lit de mort de la princesse Charlotte. Ainsi, une fois encore, comme s'il était prédestiné à jouer un rôle dans l'histoire d'Angleterre, Stockmar apparaît à cette heure fatidique.

Le 18 juin 1837, le roi sembla à l'agonie. L'archevêque de Canterbury était à son chevet avec tous les secours de l'Eglise, et les paroles sacrées ne tombaient pas dans des oreilles rebelles. Depuis de longues années, le roi était un croyant convaincu. « Quand j'étais jeune, avait-il dit une

1. *Letters*, I, 70-1.



fois dans un banquet public, autant qu'il m'en souvient, je ne croyais à rien qu'au plaisir et à la folie, à rien du tout. Mais, quand je fus sur mer et que j'assistai à une tempête et compris les merveilles de ces profondeurs infinies, alors je crus; et, depuis lors, j'ai toujours été un chrétien sincère. » C'était l'anniversaire de la bataille de Waterloo, et le mourant s'en souvint. Il dit qu'il serait heureux de vivre ce jour jusqu'à sa fin. Mais il ne verrait jamais un autre coucher de soleil.

— J'espère que Votre Majesté en verra beaucoup d'autres, dit le docteur Chambers.

— Oh! répondit le roi, ça c'est une autre affaire, ça c'est une autre affaire!

Pourtant, il vécut assez pour voir encore un coucher de soleil. Et il mourut au matin du 20 juin 1837.

Quand tout fut fini, l'archevêque de Canterbury et le Grand Chambellan demandèrent des chevaux et se transportèrent à bride abattue de Windsor à Kensington. Ils arrivèrent au palais à cinq heures et eurent grand'peine à se faire ouvrir. A six heures, la duchesse éveilla sa fille et lui annonça que l'archevêque de Canterbury et lord Conyngham étaient là et désiraient la voir. Elle sortit du lit, mit une robe de chambre et se rendit toute seule dans la pièce où l'attendaient les messagers. Lord Conyngham tomba à genoux aux pieds de la princesse et lui annonça officiellement la mort du roi; l'archevêque donna quelques détails sur sa fin. A la vue de ces hauts dignitaires courbés devant elle, elle comprit qu'elle était reine d'Angleterre. Le jour même, elle écrivit dans son journal : « Puisqu'il a plu à la Providence de me mettre à cette place, je ferai tout mon possible pour accomplir mon devoir envers mon pays; je suis très jeune, et, en bien des choses, sinon en toutes, très inexpérimentée; mais je doute qu'on trouve aisément une personne de meilleure volonté et plus sincèrement désireuse de faire ce qui est

bien et juste. » Mais elle n'eut guère de temps à perdre en résolutions et en réflexions. Le tourbillon des affaires l'entraîna tout de suite. Stockmar vint déjeuner avec elle et lui donna de bons conseils. Elle écrivit une lettre à son oncle Léopold, un billet hâtif à sa sœur Féodora. Elle reçut une lettre du premier ministre, lord Melbourne, qui annonçait son arrivée. Il apparut à neuf heures, en grand habit de Cour, et lui baisa la main. Elle le reçut seul à seule et lui répéta la leçon que Stockmar lui avait apprise au déjeuner :

— J'ai, depuis longtemps, l'intention de garder Votre Seigneurie et le présent ministère à la tête des affaires du pays.

Là-dessus, lord Melbourne lui baisa la main derechef et, peu après, la quitta. Elle écrivit alors une lettre de condoléances à la reine Adélaïde. A onze heures, lord Melbourne reparut, et, à onze heures et demie, elle descendit au salon rouge où elle tint son premier conseil. La grande assemblée de lords, de notables, d'évêques, de généraux et de ministres d'Etat virent la porte s'ouvrir à deux battants, livrant passage à une jeune fille très petite, très mince et très simple dans son grand deuil, qui entra toute seule et s'avança, avec infiniment de dignité et de grâce, vers la place qui lui était réservée; ils virent une physionomie non pas belle, mais attachante : des cheveux blonds, des yeux bleus à fleur de tête, un petit nez recourbé, une bouche ouverte qui révélait les dents supérieures, un très petit menton, un teint clair, et, répandu sur tout cela, un air d'innocence à la fois et de gravité, de jeunesse et d'assurance; ils entendirent une voix haute, parfaitement claire, qui lisait sans la moindre hésitation; et puis, quand la cérémonie fut terminée, ils virent la même petite personne se lever, et, avec la même grâce parfaite, la même étonnante dignité, sortir de la salle, comme elle y était entrée, toute seule.

## CHAPITRE III

### LORD MELBOURNE

#### I

La jeune reine était presque entièrement inconnue de ses sujets. Jusque-là, quand elle avait paru en public, elle avait été comme perdue dans l'ombre de sa mère. Sa vie privée avait été celle d'une novice dans un couvent : jamais un étranger venant du dehors ne lui avait, pour ainsi dire, adressé la parole ; jamais elle n'avait été seule dans une pièce avec qui que ce fût, sauf avec sa mère ou la baronne Lehzen. Ainsi ce n'était pas le grand public seulement à qui tout ce qui la touchait était inconnu : les cercles privilégiés d'hommes d'Etat, de hauts fonctionnaires et de grandes dames, eux non plus, ne savaient rien d'elle. Et soudain, elle passait de ces ténèbres à une vive lumière. L'impression sur tout le pays en fut immédiate et profonde. Son attitude pendant son premier conseil excita l'étonnement et l'admiration de tous les assistants. Le duc de Wellington, sir Robert Peel, et même le terrible Croker, et même le frigide et ironique Greville, tous furent dans le ravissement. Tout ce qu'on rapporta ensuite de ses actions et de ses paroles ne sembla pas de moins heureux augure. Ses perceptions étaient rapides, ses décisions raisonnables, son langage mesuré ; elle accomplissait ses devoirs de reine avec une surprenante aisance<sup>1</sup>. Une vague d'enthousiasme passa sur le pays. Le mode était au sentimental et au romanesque ; les cœurs sensibles débordaient d'amour et de loyauté au spectacle

1. Greville, IV. 7. 9. 14. 15.

de cette reine presque enfant, traversant sa capitale en voiture, innocente, modeste, les cheveux blonds et les joues roses; mais ce qui frappait le plus vivement les esprits c'était le contraste entre la reine Victoria et ses oncles. Les vilains vieillards, débauchés et égoïstes, entêtés et ridicules, sans dignité et chargés de dettes, avaient disparu comme neige au soleil; et le printemps était venu, radieux et couronné. Lord John Russell, dans un discours d'une élégance achevée, exprima le sentiment universel. Il espérait que Victoria serait une Elisabeth sans tyrannie, une Anne sans faiblesse. Il demandait à l'Angleterre de prier Dieu pour que « l'illustre princesse » qui venait de monter sur le trône, animée des intentions les plus pures et des désirs les plus justes, pût voir la suppression de l'esclavage, la diminution du crime, le progrès de l'instruction. Il souhaitait que le peuple anglais tirât désormais sa force et sa loyauté de principes moraux et religieux plus éclairés, et que, ainsi fortifié, le règne de Victoria devînt fameux aux regards de la postérité et de toutes les nations de la terre.

Mais bientôt, on s'aperçut à quelques signes que l'avenir ne serait peut-être ni si simple, ni si rose que le rêvait un peuple idolâtre. Il y avait peut-être chez « l'illustre princesse » quelques traits qui ne trouvaient guère leur place dans l'aimable vision d'une héroïne bien élevée de roman édifiant. Certes « ses intentions étaient les plus pures et ses désirs les plus justes », mais n'y avait-il pas autre chose? N'y avait-il pas, par exemple, pour un observateur attentif, un présage redoutable dans le curieux contour de cette petite bouche? Après son premier conseil, comme elle rencontrait sa mère qui l'attendait dans l'antichambre, elle lui demanda :

— Et maintenant, maman, suis-je bien vraiment une reine?

— Vous voyez bien que vous l'êtes, mon enfant.

— Alors, ma chère maman, je souhaite que vous veuillez bien m'accorder la première demande que je vous fais en tant que reine. Permettez-moi de rester seule pendant une heure.

Et, pendant une heure, elle resta seule. Elle sortit de la pièce pour donner un ordre bien significatif : celui de transporter son lit hors de la chambre de sa mère. C'était la condamnation de la duchesse de Kent. Les longues années d'attente avaient pris fin ; l'heure qu'elle avait souhaitée pendant toute sa vie avait sonné enfin ; sa fille était reine d'Angleterre ; et cette heure même la plongeait dans le néant. Désormais, elle se trouva absolument, irrémédiablement, dépouillée de toute influence, de toute confiance, de tout pouvoir. On lui laissait, à la vérité, tous les signes extérieurs du respect et de la considération. Mais la réalité de sa position n'en était que plus cruelle. Défendue par le mur des formalités d'étiquette, compliquées de devoirs filiaux, Victoria lui était inaccessible. Elle ne cherchait pas à cacher sa déception et sa rage. « Il n'y a plus d'avenir pour moi, disait-elle à Mme de Liéven, je ne suis plus rien <sup>1</sup>. » Pendant dix-huit ans, disait-elle encore, cette enfant avait été le but unique de son existence, de ses pensées, de ses espoirs ; et maintenant... Non ! elle ne voulait pas être consolée ; elle avait tout perdu ; elle était la plus malheureuse des créatures. Le beau vaisseau qui, toutes voiles dehors, toutes bannières claquant au vent, avait, si courageusement, si obstinément, traversé les tempêtes du large, le beau vaisseau était enfin entré au port ; et tout cela pour n'y trouver que le désert et la désolation.

Un mois après son avènement, les réalités de cette nouvelle position prirent une forme visible. Toute la Maison royale déménagea de Kensington au palais de Buckin-

1. En français dans le texte.



gham, et, dans cette nouvelle demeure, un appartement tout à fait séparé de ceux de la reine fut assigné à la duchesse de Kent. Victoria fut charmée de cette innovation. Elle pouvait pourtant se permettre quelque dépense de sentiment au moment de quitter Kensington. « Bien que je me réjouisse pour bien des raisons *d'aller* habiter le palais de Buckingham, écrivait-elle dans son journal, ce n'est sans regrets que je dis adieu *pour toujours* au lieu de ma naissance, où j'ai été élevée et qui m'est vraiment cher! » Elle s'attardait aux heureuses images du passé : le mariage de sa sœur, de charmants bals, de *délicieux* concerts... et il y avait aussi d'autres souvenirs. « J'ai eu à supporter ici plus d'une scène pénible et désagréable, il est vrai, mais je n'en suis pas moins attachée au pauvre vieux palais. »

Dans le même temps, elle prit une autre décision importante; elle était résolue à ne plus voir sir John Conroy. Elle le paya avec largesse de ses services passés; elle lui donna le titre de baronnet et une pension de trois mille livres sterling. Il resta attaché à la Maison de la duchesse. Mais tout commerce cessa brusquement entre lui et la reine <sup>1</sup>.

## II

Quoi que pussent signifier d'ailleurs ces changements, ils marquaient en tout cas le triomphe d'une personne : la baronne Lehzen. La fille du pasteur contemplait la ruine de ses ennemis. Victorieuse et discrète, elle restait maîtresse du champ de bataille. Elle ne quittait plus d'un pas le côté de sa souveraine, de son élève, de son amie; et, dans l'ombre du palais, sa présence mystérieuse et invisible se faisait partout sentir. Quand les ministres

1. Greville, IV, 15.

entraient par une porte, la baronne sortait par l'autre; et, quand ils se retiraient, elle rentrait aussitôt. Nul ne savait, nul ne saura jamais, l'étendue exacte et l'exakte nature de son influence. Elle prétendait ne jamais discuter des affaires publiques avec la reine et ne s'occuper que des affaires privées : lettres intimes et détails de la vie domestique. Certainement, sa main est partout sensible dans la correspondance de Victoria à cette époque. Le journal semble écrit par un enfant. Les lettres ne sont pas si simples; elles sont, elles aussi, l'œuvre d'un enfant, mais corrigée, le moins possible sans doute, mais manifestement, par une gouvernante. Et la gouvernante était loin d'être une sotte : elle était peut-être étroite, jalouse, provinciale; mais c'était une femme vigoureuse et clairvoyante et qui, par une perspicacité remarquable, avait acquis une remarquable influence. Et cette influence, elle comptait bien la garder. Il pouvait être strictement vrai qu'elle ne se mêlait en rien aux affaires de l'Etat. Mais la distinction est toujours bien subtile entre ce qui est officiel et ce qui est privé; elle devient souvent imaginaire quand il s'agit d'un prince régnant. On allait s'en apercevoir. Si l'on tient compte du caractère des personnages et du caractère de l'époque, était-ce un fait d'ordre purement privé que, au palais de Buckingham, la chambre de la baronne Lehzen se trouvât porte à porte avec celle de la reine?

Pourtant l'influence de la baronne, si étendue qu'elle parût, au moins dans un certain domaine, n'était pas sans limites. D'autres forces se faisaient sentir. Ainsi le fidèle Stockmar s'était installé dans le palais. Au cours des vingt années qui s'étaient écoulées depuis la mort de la princesse Charlotte, il avait fait des expériences variées et remarquables. Naguère obscur conseiller d'un petit prince déçu dans ses ambitions, il était peu à peu devenu un personnage d'importance européenne. Son dévoue-

ment à son maître n'avait pas été seulement absolu, mais prudent et sage. C'est l'avis de Stockmar qui avait forcé le prince Léopold à demeurer en Angleterre pendant les années critiques qui avaient suivi la mort de sa femme et lui avait assuré de la sorte un si utile point d'appui dans son pays d'adoption. Quand le prince avait accepté, puis refusé la couronne de Grèce, c'est l'adresse de Stockmar qui avait aplani les difficultés. Et c'est encore Stockmar qui avait poussé le prince à devenir souverain constitutionnel de Belgique. Mais c'est surtout le tact, l'honnêteté, la finesse diplomatique de Stockmar, qui, après des négociations longues et difficiles, avaient amené les grandes puissances à garantir la neutralité belge. Ses peines avaient été récompensées par un titre de baron allemand et par la complète confiance du roi Léopold. Et ce n'était pas à Bruxelles seulement qu'il était traité avec respect et écouté avec attention. Les hommes d'Etat qui gouvernaient l'Angleterre : lord Grey, sir Robert Peel, lord Palmerston, lord Melbourne, en étaient venus à faire le plus grand cas de sa probité et de son intelligence. « C'est un des gaillards les plus intelligents que j'aie jamais vus, disait lord Melbourne. Nul n'a plus de discrétion, de bon sens, de sang-froid. » Et lord Palmerston citait le baron Stockmar comme le seul homme absolument désintéressé qu'il eût jamais rencontré. Il put enfin se retirer à Cobourg et, pendant quelques années, jouir du commerce de sa femme et de ses enfants que, jusqu'alors, ses travaux au service de son maître ne lui avaient permis de visiter, pendant un ou deux mois, qu'à de longs intervalles. Mais, en 1836, une importante négociation lui fut de nouveau confiée. C'est lui qui arrangea le mariage entre le prince Ferdinand de Saxe-Cobourg, neveu du roi Léopold, avec la reine Marie II de Portugal. Ainsi la Maison de Cobourg commençait de prendre pied dans toute l'Europe. Et Stockmar, installé

au palais de Buckingham, lui préparait une grandeur nouvelle et plus éclatante.

Le roi Léopold et son conseiller nous montrent, par leur double exemple, l'étrange diversité des ambitions humaines. Mais si les désirs de l'homme sont merveilleusement variés, les moyens par où il cherche à les atteindre ne le sont guère moins; et ainsi le monde va son train. L'âme correcte de Léopold aspirait à tout l'appareil de la royauté. La puissance dépourvue de signes extérieurs n'aurait eu aucun charme pour lui; il voulait être roi, chef couronné d'un peuple. Il ne lui suffisait pas d'exercer le pouvoir; il fallait que ce pouvoir fût reconnu; il n'aurait su se contenter à moins. Les grandeurs qu'il rêvait se déroulaient parmi toutes les cérémonies, tous les rites prévus. Etre majesté, cousiner des rois, épouser une princesse de Bourbon pour des raisons diplomatiques, correspondre avec la reine d'Angleterre, pratiquer la raideur et l'exactitude, fonder une dynastie, tuer d'ennui les ambassadrices, vivre sur les plus hauts sommets une vie exemplaire entièrement vouée au bien public, c'était à tout cela qu'il visait; et c'est tout cela qu'il accomplit. Le « Marquis Peu-à-Peu », comme l'appelait Georges IV, obtint ce qu'il avait désiré. Mais il ne l'eût jamais obtenu si, par un hasard heureux, les ambitions de Stockmar n'avaient pas revêtu des formes complémentaires. Le baron ne recherchait pas une puissance accessible à tous les égards. Son être intime se plaisait à l'obscurité, à l'invisibilité, à passer inaperçu et comme par une porte dissimulée jusqu'au centre même du pouvoir, et là, tranquillement assis, à tirer les ficelles subtiles qui mettent le monde entier en marche. Quelques personnes très haut placées et particulièrement bien informées savaient que le baron Stockmar était un homme de grande importance : c'en était assez pour lui. Ainsi les fortunes du maître et du serviteur, réagissant étroite-

ment l'une sur l'autre, s'élevèrent ensemble. L'habileté occulte du baron avait donné à Léopold son royaume irréprochable; et, à mesure que le temps passait, Léopold pouvait offrir en récompense au baron des clefs de plus en plus nombreuses à ouvrir de plus en plus de portes secrètes.

Stockmar s'établit au palais de Buckingham en partie en qualité d'émissaire du roi Léopold, mais plus particulièrement en qualité d'ami et de conseiller : une reine encore presque enfant n'avait-elle pas grand besoin de conseils et d'amitié? Ce serait une erreur de penser que Stockmar et Léopold étaient dirigés par un vulgaire égoïsme. Certes, le roi n'ignorait pas ses intérêts. Une vie pleine d'aventures et de vicissitudes avait fait de lui un homme avisé, connaissant bien son monde; et il ne dédaignait pas, au besoin, d'employer ses connaissances à affermir sa position et à augmenter son influence. Mais c'est qu'aussi plus sa position serait solide, plus étendue son influence, et plus l'Europe même serait prospère : il n'avait aucun doute sur ce point. En outre, n'était-il pas un monarque constitutionnel? Et ne serait-il pas hautement inconvenant pour un monarque constitutionnel d'avoir des ambitions basses et égoïstes? Quant à Stockmar, ce désintéressement que Palmerston avait remarqué était à la base même de son tempérament; l'intrigant vulgaire est toujours optimiste; et Stockmar, rongé par une maladie d'estomac et hanté de lugubres présages, était par nature le plus mélancolique des hommes. Il était, à n'en pas douter, un intrigant; mais il intriguait avec méfiance, avec dépit, pour faire le bien. Faire le bien? Peut-on donner un but plus noble à des intrigues? Pourtant toute intrigue est dangereuse.

Lehzen surveillait Victoria dans les plus menus détails de sa conduite; Stockmar était dans la pièce voisine, prêt à faire profiter la reine de son savoir et de son



expérience; les lettres de l'oncle Léopold répandaient sur elle un flot d'encouragements, de considérations générales, et d'excellents tuyaux. Même si elle n'avait pas eu d'autres guides, Victoria n'aurait pas manqué de conseils. Mais elle avait un autre guide. Tout pâlisait devant une nouvelle étoile, une étoile de première grandeur qui, paraissant soudain à l'horizon, domina aussitôt toute sa vie.

### III

William Lamb, vicomte Melbourne, avait cinquante-huit ans. Depuis trois ans, il était premier ministre. En tout ce qui touchait la vie extérieure, c'était le plus fortuné des hommes. Il était né parmi tout l'éclat de la richesse et du pouvoir. Sa mère, femme exquise et intelligente, avait eu un salon whig important; il avait grandi au milieu de cette société radieuse qui, au dernier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle, réunissait toutes les perfections acquises pendant cent années d'aristocratie triomphante. La nature avait donné à Melbourne la beauté et l'esprit; la mort inattendue d'un frère aîné lui avait valu la fortune, un titre et toutes les promesses d'un brillant avenir. Dans ce cercle enchanté, quelque défaut qu'on puisse avoir, l'insuccès n'est guère possible. Et pour lui, avec tous ses avantages, le succès était pour ainsi dire inévitable. Sans beaucoup d'efforts, il atteignit une haute position politique. Quand le parti whig triompha, il devint un des membres les plus importants du gouvernement; et, quand lord Grey donna sa démission de premier ministre, il en prit paisiblement la place. Mais le destin ne lui avait pas accordé que des faveurs toutes matérielles : il lui avait donné une nature assez fine et assez riche pour porter avec élégance le poids de ses faciles succès. Un esprit à la fois souple et abondant, un tempérament calme, et

pourtant sensible, lui permettaient non seulement de travailler, mais de vivre avec une parfaite aisance, avec cette grâce qui naît de la force. Dans le monde, il se montrait causeur accompli, captivant, charmant. Si on regardait plus profond, on voyait tout de suite qu'il n'y avait rien d'ordinaire en lui. Le piquant de sa conversation et de ses manières, son laisser aller, ses distractions, ses questions à brûle-pourpoint, ses attitudes nonchalantes et paresseuses, ses innombrables jurements, tout cela était plus qu'une parure divertissante; c'était la manifestation extérieure d'une individualité profondément originale.

Il n'était d'ailleurs pas aisé de définir exactement cette individualité; elle était faite d'éléments douteux, complexes, peut-être contradictoires. Il y avait en effet un désaccord ironique entre l'histoire intime de l'homme et sa destinée apparente. Il devait tout à sa naissance, et sa naissance était honteuse. Tout le monde savait que sa mère avait passionnément aimé lord Egremont et qu'il n'était pas le fils de lord Melbourne<sup>1</sup>. Son mariage, qui avait paru le couronnement d'une jeunesse amoureuse, fut en réalité une longue, une misérable, une affreuse déception :

« ... With pleasures too refined to please,  
With too much spirit to be ever at ease,  
With too much quickness to be ever taught,  
With too much thinking to have common thought<sup>2</sup>. »

L'incroyable lady Caroline fut presque la ruine de sa vie. Quand il échappa enfin aux angoisses et à l'ahurissement que lui causait cette insensée, à ses excès, à sa

1. Greville, VI, 247; Torrens, 14.

2. Avec des plaisirs trop recherchés pour plaire,  
Avec trop d'esprit pour être heureuse,  
Avec trop de facilité pour pouvoir apprendre,  
Avec trop de pensée pour penser comme tout le monde.

fureur, à son désespoir, à son affection, il se trouva seul, avec le souvenir d'une longue tragédie mêlée de farce, et un fils unique qui était idiot. Pourtant, ce n'est pas là tout ce qu'il dut à lady Caroline. Tandis qu'elle était emportée avec Byron dans un tourbillon frénétique d'amour et de vie mondaine, il restait à la maison, indulgent, presque cynique, et charmait sa solitude en lisant. C'est ainsi qu'il avait pris ces habitudes studieuses, ce goût des choses de l'esprit, cette connaissance étendue et exacte de la littérature ancienne et de la moderne, tout ce bagage intellectuel si inattendu chez un homme tel que lui. Sa passion pour la lecture ne l'abandonna jamais. Parmi tous les travaux d'un premier ministre, il trouvait encore le temps de lire tous les livres importants à mesure qu'ils paraissaient. Paradoxal en toutes choses, son étude favorite était celle de la théologie; et cet humaniste accompli connaissait à fond les Pères de l'Eglise. Il examinait avec une diligence méticuleuse de lourds volumes d'exégèse; et souvent, à ses moments perdus, on le surprenait feuilletant la Bible. Il prêtait aux dames de ses amies quelque ouvrage sur l'Apocalypse bourré de notes marginales de sa main, ou encore les *Observations sur les erreurs des Juifs en ce qui concerne la conversion de Marie-Madeleine* par le docteur Lardner. Les plus pieuses espéraient que de telles études le ramèneraient dans le bon chemin; mais rien ne paraissait moins probable à qui l'entendait parler dans un salon après le dîner.

Sa carrière politique, elle aussi, offrait un curieux paradoxe. Aristocrate par tempérament et conservateur par conviction, c'est comme chef du parti populaire, du parti des changements, qu'il était parvenu au pouvoir. Il avait hautement réprouvé le *Reform Bill* et ne l'avait accepté enfin que comme un mal inévitable; et sans le *Reform Bill*, son gouvernement n'avait plus ni raison d'être, ni

signification. Trop sceptique pour croire à aucun progrès, il pensait que le mieux, ou plutôt le moins mal, est de laisser les choses telles qu'elles sont. Il disait souvent : « N'essayez pas de faire le bien si vous voulez éviter de vous attirer des ennuis. » Il pensait que toute éducation était une chimère. Mais l'éducation du peuple était une chimère dangereuse. Les enfants dans les usines ? « Oh ! de grâce, laissez-les tranquilles ! » Le libre échange était une illusion, le scrutin secret une absurdité ; et la démocratie n'existait pas. Pourtant lord Melbourne n'était pas réactionnaire ; il n'était qu'opportuniste. « Le seul devoir du gouvernement, disait-il, est d'empêcher le crime et de faire respecter les contrats. » Tout ce qu'on pouvait espérer c'était de durer. Et lui-même durait admirablement, par de perpétuels compromis, des fluctuations et des contradictions, et toutes sortes de faiblesses, et pourtant avec grâce, avec adresse, avec conscience même, avec une légère et délicate maîtrise des hommes et des événements. Rien n'égalait sa nonchalance à mener les affaires. De graves personnages, introduits chez lui pour discuter une question d'importance, le trouvaient étendu sur un lit de repos jonché de livres et de papiers, ou en train de se raser distraitement dans un cabinet de toilette ; mais, quand ils le quittaient, ils s'apercevaient que le ministre, ils ne savaient comment, avait tiré d'eux toutes les informations qu'il voulait. Il ne pouvait se résoudre à recevoir une députation avec la gravité nécessaire. Les honorables délégués des fabricants de chandelles, ou de la Société pour l'abolition de la peine de mort, s'offensaient de le voir, au beau milieu de leur discours, occupé soudain à souffler sur une plume, ou à faire un calembour indécent. Pouvaient-ils deviner qu'il avait passé la nuit précédente à étudier tous les détails de leur affaire ? Il détestait distribuer des places — sentiment bien rare chez les ministres. — « Quant aux évêques,

disait-il, je crois, ma parole, que c'est uniquement pour m'exaspérer qu'ils meurent. » Mais quand, enfin, la nomination était faite, c'était toujours avec le discernement le plus fin. Ses collègues remarquaient qu'il donnait une autre preuve d'irresponsabilité... ou bien était-ce de sagesse ? il s'endormait pendant les séances du Conseil.

Il est probable que, fût-il né quelques années plus tôt, il eût été plus simple et plus heureux. Mais il était un enfant du XVIII<sup>e</sup> siècle égaré dans un âge nouveau, difficile, et qui le comprenait mal. Il ressemblait à une rose d'automne. Son aménité gracieuse, son ironie, son sans-façon n'empêchaient pas qu'il ne fût harcelé d'une angoisse profonde. Cynique et sentimental, croyant et sceptique, il était secrètement en proie à l'inquiétude et à la mélancolie. Et surtout il ne savait pas être dur. Ces pétales trop sensibles frémissaient à tout vent. Quoiqu'on pût penser de lui, lord Melbourne était toujours humain, suprêmement humain, — trop humain peut-être !

Et maintenant, au seuil de la vieillesse, sa vie prenait un tournant soudain, nouveau, extraordinaire. Brusquement, il devenait le conseiller intime et le compagnon journalier d'une jeune fille sortie de sa nursery pour monter sur le trône. Les rapports de lord Melbourne avec les femmes avaient été ambigus, comme tout ce qui le touchait. On n'avait jamais rien su de précis sur les vicissitudes passionnelles de sa vie conjugale. Lady Caroline avait disparu ; mais il avait gardé son étrange sensibilité. La compagnie des femmes lui était nécessaire et il ne s'en privait pas ; il y passait une grande partie de ses journées. Tout ce qu'il avait en lui de féminin le poussait tout naturellement à se lier avec beaucoup de femmes. Mais l'élément viril n'était pas moins fort en lui : il était naturel, il était inévitable qu'il devînt souvent un peu plus qu'un ami. On racontait plus d'une histoire. Le nom de lord Melbourne avait été mêlé à deux procès en



divorce; mais, les deux fois, il avait gagné sa cause. Et les juges avaient acquitté la belle lady Brandon, la brillante et infortunée Mrs Norton. On ne savait rien de plus. Mais ces rumeurs romanesques rendaient fort délicate la position du premier ministre au palais de Buckingham. Par bonheur, il était habitué aux positions délicates; et il s'en tira cette fois-ci, comme tant d'autres, avec une maîtrise achevée. Dès l'abord, sa tenue fut parfaite; dans ses rapports avec la jeune reine, il sut délicatement mêler la tendre vigilance d'un père au respect d'un homme d'Etat et d'un courtisan. Plein de déférence et d'affection, il fut à la fois un serviteur et un guide. En même temps, toutes ses habitudes changeaient étrangement. Ses journées, naguère si nonchalantes, si peu rigoureuses, se plièrent à la sévère routine d'un palais. Il ne se vautrait plus sur les sofas; et aucun « damn! » ne lui échappait jamais. L'homme du monde qui avait été l'ami de Byron et du Régent, le causeur dont les paradoxes avaient enchanté Holland House, le cynique qui avait amusé tant d'orgies de ses propos risqués, l'amant dont les tendres paroles avaient captivé tant de beauté et d'esprit et excité tant de passion, on pouvait le voir maintenant, soir après soir, dépensant des trésors de politesse à entretenir une petite fille, parmi le silence de la Cour et les roideurs de l'étiquette <sup>1</sup>.

## IV

Victoria, de son côté, fut tout de suite sous le charme de lord Melbourne. Certes, la recommandation de Stockmar avait préparé les voies; et l'on s'était prudemment assuré l'appui de Lehzen; cette première impression, si favorable, ne s'effaça jamais. La reine jugea son ministre parfait; il demeura parfait à ses yeux. Rien de plus

1. Greville, IV, 135, 154.

naturel que cette adoration absolue et avouée. Quelle innocente jeune fille aurait pu résister à l'attrait, à l'affection d'un tel homme? Mais, pour Victoria, toutes les sensations avaient en outre une saveur spéciale. Après des années de vide, d'ennui, d'étouffement, elle connaissait soudain, dans toute la vigueur de sa jeunesse, les délices de la liberté et de la puissance. Elle était maîtresse d'elle-même, de vastes palais, de grands domaines; elle était reine d'Angleterre. Qu'importaient les responsabilités et les difficultés, quelques lourdes qu'elles fussent? Un sentiment dominait tous les autres et les résorbait tous : un sentiment de joie. Tout la charmait. Elle exultait du matin au soir. M. Creevey, vieux maintenant et près de sa fin, l'aperçut à Brighton et fut impressionné par la gaîté ingénue de la « petite Vic ». « On ne vit jamais, dit-il avec la pointe d'aigreur qui lui est habituelle, petite créature plus simple, *quand elle est à son aise*; et il saute aux yeux qu'elle meurt d'envie d'être de plus en plus à son aise. Elle rit sans arrière-pensée, ouvrant la bouche toute grande et montrant des gencives qui ne sont pas trop jolies... Elle mange d'aussi bon cœur qu'elle rit; on peut même dire qu'elle avale... Elle rougit et rit à chaque instant et avec tant de naturel qu'on « en est désarmé. » Mais ce n'était pas seulement rire et dévorer qui l'encharmaient; elle prenait le plus grand plaisir à accomplir ses devoirs officiels. « J'ai vraiment beaucoup à faire, écrit-elle dans son journal quelques jours après son avènement. Je reçois tant de communications de mes ministres! Mais cela me plaît beaucoup. » Et un peu plus loin : « Je répète ce que j'ai déjà dit : je reçois *tant de* communications de mes ministres, et je leur en adresse tant, et j'ai tant de papiers à signer chaque jour que j'ai toujours *énormément* à faire. Ce travail *m'enchanté*. » A travers la naïveté et l'inexpérience de la jeune fille, on sent poindre et grandir, avec une ardente rapidité, avec

une force délicieuse, les goûts vigoureux, les goûts prédestinés de la femme.

Au milieu de tant de bonheur, notons particulièrement un détail. Sans parler de sa position sociale si splendide et de sa position politique si importante, Victoria était encore à la tête d'une grande fortune. Dès que le Parlement fut rassemblé, il lui vota une liste civile de 385.000 livres sterling, dont il lui restait 68.000, tous les frais de sa maison payés. Elle jouissait en outre des revenus du duché de Lancaster qui lui rapportait plus de 27.000 livres par an. Le premier usage qu'elle fit de son argent fut bien caractéristique : elle paya les dettes de son père; dans les questions d'argent, comme dans toutes les autres, elle était décidée à être correcte. Elle avait les instincts d'un homme d'affaires et elle n'aurait jamais pu vivre avec des finances en désordre.

La jeunesse et le bonheur doraient toutes ses minutes : les jours passaient joyeusement; et lord Melbourne était comme le pivot de chaque journée. Le *Journal* nous montre, dans une vive lumière, la vie de la jeune souveraine pendant les premiers mois de son règne. C'est une vie agréablement régulière, pleine d'affaires qui semblent délicieuses, de plaisirs simples et surtout physiques, l'équitation, les repas, la danse; une vie rapide, facile, dénuée de complications et d'artifices, et qui se suffit à elle-même. La clarté du matin l'illumine, et, dans cet éclat couleur de rose, la figure de « lord M. » se détache, suprême et glorifiée. La reine est l'héroïne du conte; mais lord M. en est le héros. Et, en vérité, ils sont plus que le héros et l'héroïne; car il n'y a pas d'autres personnages qu'eux deux. Lehzen, le baron, l'oncle Léopold, fantômes sans vie, ne sont que les figurants de la pièce. Son paradis n'était peuplé que de deux personnes; et n'était-ce point assez? On croit les voir encore, en lisant les pages naïves du *Journal*. Ils forment un couple étrange, dans

l'illumination magique de cette aurore qui brilla il y a près d'un siècle. Voici le gentilhomme élégant, raffiné, de grande mine, aux cheveux et aux favoris grisonnants, aux épais sourcils noirs, aux lèvres mobiles et aux grands yeux pleins d'âme; et, à son côté, la toute petite reine, blonde, mince, gracieuse, active, dans sa simple robe de jeune fille et sa petite cape de fourrure, la bouche entr'ouverte, le regarde avec gravité, avec adoration, de ses yeux bleus à fleur de tête. C'est ainsi qu'ils nous apparaissent à chaque page; à chaque page, lord M. est présent; lord M. parle, lord M. est amusant, instructif, délicieux et affectueux tout ensemble; et Victoria dévore ses phrases pleines de miel, rit jusqu'à montrer ses gencives, tâche de bien se rappeler ce qu'elle entend, et, dès qu'elle est seule, va vite écrire tout ce qu'elle peut dans son journal. Leurs longues conversations touchaient d'innombrables sujets. Lord M. parlait de livres, faisait quelques remarques sur la constitution anglaise, ou une réflexion, en passant, sur la vie humaine en général, racontait à l'infini des histoires sur les grands personnages du XVIII<sup>e</sup> siècle. Puis il y avait les affaires. Un jour, lord M. lisait une dépêche envoyée du Canada par lord Durham, mais il fallait donner d'abord quelques explications. « Il me dit, écrit la reine, que je ne devais pas ignorer que le Canada avait appartenu d'abord à la France, et qu'il n'avait été cédé à l'Angleterre qu'en 1760, après l'expédition victorieuse de Wolfe. « Une expédition très audacieuse, me dit-il. Le Canada était alors entièrement français; les Anglais ne s'y établirent que plus tard... Lord M. m'expliqua cela très clairement (et bien mieux que je ne le fais ici) et me dit encore plusieurs choses sur le même sujet. Puis il me lut la dépêche de Durham, qui est fort longue, et dont la lecture dura une demi-heure. Lord M. la lut admirablement, de sa belle voix douce, et avec tant d'expression qu'il est inutile de dire que j'en fus extrê-

mement intéressée. » Les affaires expédiées, la conversation prenait un tour plus personnel. Lord M. décrivait son enfance, et la reine apprenait qu'il avait porté les cheveux longs, comme faisaient alors tous les jeunes garçons, jusqu'à l'âge de dix-sept ans « (*comme cela devait lui aller bien!*) ». Ou bien, elle découvrait des goûts et des habitudes bizarres : il ne portait jamais de montre, ce qui semblait extraordinaire. « Je demande toujours l'heure au domestique, dit lord M., et il me répond ce qu'il lui plaît. » Ou bien, comme ils regardaient les corneilles voler autour des arbres, « d'une façon qui présageait la pluie », il disait qu'il pouvait les contempler pendant des heures et semblait très surpris que je ne les aimasse point. » Lord M. dit : « Les corneilles font mes délices. »

La routine de chaque jour, tant à Londres qu'à Windsor, était presque invariable. La matinée était consacrée aux affaires et à lord M. L'après-midi, toute la Cour se promenait à cheval. La reine, vêtue d'une amazone de velours et coiffée d'un chapeau à haute forme drapé d'un voile, marchait à la tête de la cavalcade, et lord M. montait à côté d'elle. Les promenades de la bande joyeuse étaient longues et rapides, pour le plus grand bonheur de Sa Majesté. De retour au palais, on avait encore le temps de s'amuser un peu avant dîner. On jouait au volant, ou bien on courait par les corridors avec les enfants. L'heure du dîner sonnait, et le cérémonial devenait plus sévère. Le gentilhomme du rang le plus élevé prenait place à la droite de la reine. A sa gauche, (cela devint bientôt comme une règle établie), s'asseyait lord Melbourne. Il n'était pas permis aux hommes de rester longtemps à la salle à manger après le départ des dames. On disait même que les courts instants qu'on leur accordait pour boire leur vin avaient motivé une des très rares disputes qui eurent jamais lieu entre la reine et son pre-



mier ministre <sup>1</sup>. Mais elle eut gain de cause, et, dès lors, il commença à n'être plus élégant de s'enivrer après le dîner. Quand la compagnie était rassemblée au salon, l'étiquette était sévère. Pendant quelques minutes, la reine parlait à tour de rôle à chacun de ses invités, et au cours de ces brefs entretiens l'ennui de la royauté devenait parfois douloureusement manifeste. Un soir, M. Greville avait dîné au palais. Quand vint le tour du vieux viveur au dur visage, la jeune reine lui dit :

— Avez-vous monté à cheval aujourd'hui, monsieur Greville?

— Non, Madame, je n'ai pas monté à cheval, répondit M. Greville.

— Quel beau jour! continua la reine.

— Oui, Madame, un très beau jour.

— Mais il faisait un peu froid.

— En effet, Madame, il faisait un peu froid.

— Votre sœur, lady Frances Egerton, monte à cheval, n'est-ce pas? demanda la reine.

— Oui, Madame, elle monte quelquefois, répondit M. Greville.

Il y eut un silence, et M. Greville, sans oser toutefois changer de sujet, s'enhardit à demander :

— Votre Majesté a-t-elle fait une promenade à cheval aujourd'hui?

— Oh! oui, une très longue promenade, répondit la reine avec animation.

— Votre Majesté a-t-elle un agréable cheval? dit M. Greville.

1. Le duc de Bedford dit à Greville qu'il était « sûr qu'il y avait eu une bataille entre elle et Melbourne... au sujet de l'habitude qu'avaient les hommes de rester à table après le départ des dames; il avait entendu la reine dire à Melbourne avec assez de colère : « C'est une horrible coutume. » Mais quand les dames quittèrent la table, l'ordre fut donné que les hommes y restassent encore *cinq minutes*. » Greville, 26 février 1840.

— Oh! oui, très agréable, dit la reine.

L'entretien était terminé. Sa Majesté sourit, inclina la tête. M. Greville fit une profonde révérence et la reine s'adressa au visiteur suivant. Quand tous les hôtes avaient eu leur tour, la duchesse de Kent s'asseyait à son whist et tous les assistants se groupaient autour de la table ronde. Lord Melbourne était assis à côté de la reine et, prenant souvent pour sujet quelque une des gravures d'un des grands albums dont la table ronde était couverte, il parlait avec persévérance jusqu'à onze heures et demie, l'heure de s'aller coucher.

Il y avait parfois de petites diversions : on passait la soirée à l'Opéra ou à la comédie. Le lendemain matin, Victoria notait soigneusement ses royales critiques. « On jouait *Hamlet*, la tragédie de Shakespeare, et nous arrivâmes au début. M. Charles Kean (fils du vieux Kean) remplissait le rôle d'Hamlet, et, je dois le dire, admirablement : sa conception de ce personnage si énigmatique, et, je puis presque dire, si incompréhensible, est étonnante; il déclame admirablement toutes les longues tirades, il a énormément de grâce et tous ses gestes sont excellents, bien qu'il ne soit pas beau de visage... Je partis juste comme *Hamlet* finissait. » Plus tard, elle alla voir Macready dans *Le roi Lear*. Elle ne connaissait rien de la pièce et, tout d'abord, elle prit fort peu d'intérêt à ce qui se passait sur la scène. Elle s'amusait à causer et à rire avec le Grand Chambellan. Mais, à mesure que la pièce avançait, elle y donnait plus d'attention. Elle cessa de rire. Pourtant, elle était embarrassée. Quelle étrange, quelle horrible histoire! Qu'en pensait lord M.? Lord M. pensait que c'était une très belle pièce, mais, certes, « une pièce grossière, qui se ressentait des temps où elle avait été écrite, et dont les caractères étaient fort exagérés. « Je suis heureux que vous l'ayez vue », ajouta-t-il. Mais les soirées qui plaisaient le plus à Victoria étaient sans

contredit celles où l'on dansait. Toutes les occasions lui semblaient bonnes pour ordonner une sauterie : les arrivées de cousins, les jours de naissance, la présence de quelques jeunes gens. Et alors, quand l'orchestre se mettait à jouer, quand les danseurs s'agitaient en mesure et qu'elle se sentait elle-même entraînée au rythme de la musique, et tout entourée de joie juvénile, alors son bonheur atteignait son apogée, ses yeux brillaient, et elle ne voulait pas s'arrêter avant le jour. Et, pour quelques instants, lord M. lui-même était oublié.

## V

Les mois s'envolaient. L'été avait fui. « C'est le plus agréable été que j'aie jamais passé, écrivait la reine, et jamais je n'oublierai ce premier été de mon règne <sup>1</sup>. » Et voici que, avec une surprenante rapidité, un nouvel été était venu. Les fêtes du couronnement passèrent comme un rêve étrange. Le cérémonial antique, compliqué, interminable, fonctionna tant bien que mal comme une immense machine aux innombrables rouages un peu dérégles. La petite figure centrale accomplit ses circonvolutions. Elle s'assit, elle marcha, elle pria; elle porta un globe presque trop lourd pour ses mains; l'archevêque de Canterbury s'avança et lui enfonça une bague au mauvais doigt, en sorte qu'elle faillit crier de douleur; le vieux lord Rolle, comme il montait vers le trône pour rendre hommage, s'embarrassa dans son manteau de Cour et roula le long des degrés; elle fut conduite dans une chapelle latérale où l'autel était couvert d'une nappe et chargé de sandwiches et de bouteilles de vin; elle aperçut Lehzen dans une loge, et, du trône d'Edouard le Confesseur où elle était assise sous sa couronne et son manteau royal, elle échangea un sourire avec la baronne.

1. *Girlhood*, I, 229.

« Je me rappellerai toujours cette journée comme la plus *fière* de toute ma vie », écrit-elle. Mais l'orgueil fut bientôt submergé, derechef, par la jeunesse et la simplicité. Quand, enfin, elle rentra au palais de Buckingham, elle ne se sentait pas fatiguée. Elle courut à ses appartements privés, enleva ses splendides atours et donna, comme chaque soir, un bain à son chien Dash.

La vie reprit son cours paisible, troublé parfois par quelques remous. La conduite de l'oncle Léopold, par exemple, était désolante. Le roi des Belges n'avait pu résister à la tentation de faire servir les liens du sang à des fins politiques. Mais pourquoi parler de résistance? Bien loin de céder à une tentation, n'agissait-il pas en cela selon les règles? A quoi bon les mariages royaux s'ils ne permettaient pas aux souverains, en dépit des constitutions gênantes, de contrôler la politique étrangère? Et cela, est-il besoin de le dire? dans les desseins les plus nobles. La reine d'Angleterre était sa nièce, presque sa fille, et un agent confidentiel à lui vivait à la Cour de cette reine, qui accordait sa plus intime faveur à cet émissaire. Dans de telles circonstances, n'aurait-il pas été absurde, n'aurait-il été même pas incorrect de n'en pas profiter pour plier à ses désirs, derrière le dos des ministres anglais, la politique étrangère anglaise?

Ce à quoi Léopold s'appliqua avec toutes les précautions convenables. Il continua à remplir ses lettres d'admirables conseils. Quelques jours après l'avènement de la jeune reine, il lui recommandait déjà de rappeler, en toute occasion, sa naissance anglaise, de louer la nation anglaise. « Je vous recommande aussi l'Eglise anglicane, vous ne pouvez *trop dire sur ce sujet*, sans cependant vous *engager* à rien de *spécial*. Avant de rien décider d'important, je serais heureux que vous voulussiez bien me consulter; cela aurait aussi l'avantage de vous donner du temps. Rien n'est plus fâcheux que d'être pris

par surprise et poussé à des décisions hâtives et maladroites. » Sa nièce lui répondit sur-le-champ et avec toutes les expressions habituelles de sa chaleureuse affection. Mais sa lettre était écrite à la hâte; et les termes en étaient peut-être un peu vagues? « Vos conseils, disait-elle, sont toujours pour moi de la plus *grande importance*. »

Etait-il possible qu'il fût allé trop loin? Question délicate. Victoria avait pu, en effet, écrire à la hâte. De toutes façons, il convenait d'être prudent, de reculer, mais pour mieux sauter, se disait-il à lui-même avec un sourire. Dans ses lettres suivantes, il ne parla plus à sa nièce de tenir conseil avec lui; il ne fit qu'insister sur la sagesse de ne jamais prendre une décision à la légère. Et, en cela, son avis fut écouté. On remarqua que la reine donnait rarement des réponses immédiates. Et, quand lord Melbourne lui-même lui demandait son opinion sur un sujet quelconque, elle lui disait qu'elle y réfléchirait et lui ferait part de ses conclusions le lendemain.

Le roi Léopold donnait d'autres avis encore. La princesse de Liéven, disait-il, est une femme dangereuse. Il était à craindre qu'elle ne se mêlât de ce qui ne la regardait pas; que Victoria s'en méfiât! « Je ne saurais trop vous recommander *de ne jamais permettre* à qui que ce soit de vous parler de vous-même ou de vos affaires, à moins que vous ne l'en ayez prié. Si cela arrive, changez de propos et faites sentir au personnage qu'il se trompe. » Ce conseil aussi fut suivi. Ce que le roi avait prédit arriva en effet. Mme de Liéven sollicita une audience et parut sur le point d'aborder des sujets confidentiels. Sur quoi, la reine, prenant l'air un peu embarrassée, ne parla que de choses banales. Le « personnage » sentit qu'il s'était trompé.

Le roi donna ensuite à sa nièce un curieux avertissement. Les lettres, lui expliqua-t-il, sont presque toujours



lues à la poste. C'était là, certes, un inconvénient, mais dont on pouvait tirer aussi de grands avantages. « Je vais vous en donner un exemple : la Prusse nous assomme toujours à propos de ses forteresses. Pour faire savoir au gouvernement prussien bien des choses que *nous ne voudrions pas* lui dire officiellement, le ministère va adresser *par la poste* une dépêche à notre envoyé à Berlin. Il est *certain* que les Prussiens la liront; et ils apprendront ainsi ce qu'il nous convient qu'ils sachent. Des circonstances analogues pourraient fort bien se produire en Angleterre. Je vous donne le procédé pour ce qu'il vaut et pour que vous puissiez le déjouer. » Telles étaient les subtilités de la monarchie constitutionnelle.

Le temps paraissait propice à une autre transaction. La lettre suivante était pleine de politique étrangère : la situation de l'Espagne et du Portugal, le caractère de Louis-Philippe. La réponse fut favorable. Victoria, il est vrai, commençait par dire qu'elle avait montré à lord Melbourne *la partie politique* de la lettre du roi; mais elle n'en entamait pas moins une discussion sur la politique étrangère : c'est donc qu'elle ne se refusait pas à échanger des vues sur cette matière avec son oncle. Jusque-là tout allait bien. Mais le roi Léopold restait sur ses gardes. Bien qu'une crise fût imminente dans ses entreprises diplomatiques, il hésitait à s'avancer davantage. Mais enfin il se décida à livrer sa pensée de derrière la tête. Dans ses intrigues avec la France et la Hollande, il lui importait extrêmement d'être ou du moins de paraître soutenu par l'Angleterre. Mais le gouvernement anglais semblait adopter une attitude neutre. C'en était trop : qui n'était pas pour lui était contre lui; ne le voyait-on pas? Peut-être n'était-ce encore que de l'hésitation; peut-être que, si Victoria exerçait une légère pression sur ses ministres, tout pourrait encore être sauvé. Il décida d'exposer la chose à Victoria, avec délicatesse,

mais aussi avec fermeté; comme il la voyait lui-même. « Tout ce que je demande à Votre aimable Majesté, écrit-il alors, c'est que vous disiez, *le cas échéant*, à vos ministres et surtout à l'excellent lord Melbourne, que, pour autant que cela est *compatible* avec les intérêts de *votre propre* empire vous *ne désirez pas* que votre gouvernement ait la haute main dans des mesures qui pourraient, en peu de *temps*, causer la ruine tant de ce pays-ci, que de votre oncle et de sa famille. » Le résultat de cette lettre fut bien différent de ce qu'attendait le roi : la reine observa un silence de mort pendant plus d'une semaine. Quand elle écrivit enfin, elle prodigua d'abord les marques d'affection : « Il serait *bien mal* à vous, mon très cher oncle, de penser que mes sentiments de profond attachement et de vive affection pour vous pussent changer; *rien* ne peut jamais les faire changer. » Mais les remarques de Victoria sur la politique étrangère, bien que fort étendues, étaient des plus vagues et d'une forme presque officielle et diplomatique. Ses ministres, disait-elle, partageaient entièrement sa manière de voir; elle comprenait et déplorait les difficultés de son très cher oncle; et il devait être assuré que « lord Melbourne aussi bien que lord Palmerston désiraient la prospérité et le bien de la Belgique. » C'était tout. Le roi, en répondant à Victoria, déclara qu'il était enchanté de la lettre de sa nièce, et lui retourna ses protestations d'attachement. « Ma très chère et très aimée Victoria, disait-il, vous m'avez écrit une très chère et très longue lettre qui m'a causé *beaucoup de plaisir et de satisfaction*. » Il ne voulait pas admettre qu'on eût fait la sourde oreille.

Quelques mois plus tard, la crise éclata. Le roi Léopold se décida à une démarche audacieuse; il voulut, cette fois, entraîner la reine par une forte poussée d'autorité royale et familiale. Brusquement, en une lettre presque péremptoire, il exposa de nouveau son cas devant sa

nièce. « Vous savez, par expérience, écrivait-il, que *je ne vous demande jamais rien...* Mais, comme je l'ai dit déjà, si nous n'y prenons garde, il peut en résulter de graves conséquences, capables d'affecter plus ou moins tout le monde; et *ceci* devrait nous engager à la plus stricte attention. Je demeure, ma chère Victoria, votre oncle affectionné, Léopold R. » La reine envoya immédiatement cette lettre à lord Melbourne, qui répondit par des formules soigneusement cherchées et qui ne signifiaient rien du tout. La reine sur son conseil les copia dans une lettre à Léopold, en les saupoudrant libéralement de « cher oncle »; elle concluait par un message « d'affection pour la chère tante Louise et les enfants ». Alors, enfin, le roi Léopold fut obligé de comprendre. Dans sa lettre suivante, il ne fit plus aucune allusion à la politique. « Je suis heureux, écrit-il, que Brighton vous plaise mieux cette année que l'an dernier. Je trouve Brighton très agréable à cette saison, tant que le vent d'est n'y souffle pas encore. Le pavillon d'ailleurs est confortable : c'est un fait qu'on ne peut contester. Avant mon mariage, c'est là que je rencontrai le Régent. Charlotte y vint ensuite avec la vieille reine Charlotte. Comme tout cela est déjà loin, et, pourtant, combien présent à la mémoire ! » Tout comme la pauvre Mme de Liéven, Sa Majesté belge sentait qu'elle s'était trompée.

Pourtant, le roi n'abandonnait pas tout espoir. Il fit encore un effort, mais sans beaucoup de conviction, et, d'ailleurs, sans aucun succès. « Mon cher oncle, lui écrivit la reine, il faut que je vous remercie de votre dernière lettre que je reçus dimanche. Bien que vous ayez quelque goût pour mes étincelles politiques, peut-être vaut-il mieux ne pas en augmenter le nombre par crainte du feu, et d'autant plus que, sur ce sujet-là, je vois à mon grand regret que nous ne pouvons nous entendre. Je me bornerai donc à vous exprimer tous mes vœux pour le

bonheur et la prospérité de la Belgique. » Après cela, que pouvait-on dire encore? Désormais, on distingue dans les lettres du roi un ton curieusement élégiaque. « Ma très chère Victoria, votre *délicieuse* petite lettre vient d'arriver et m'est allée droit *au cœur comme une flèche*. Oui, ma très chère Victoria, je *vous aime en effet tendrement*; je vous aime pour *vous-même*; j'aime en vous l'enfant sur le bien de qui j'ai tendrement veillé. » Certes, il avait beaucoup souffert; mais si la vie avait ses déceptions, elle avait aussi ses récompenses. « J'ai reçu tous les honneurs possibles; et, du point de vue politique, j'ai la position la plus solide. » Mais il n'y avait pas que la politique; il y avait les romantiques aspirations de son cœur: « Tout ce que je désire encore, c'est de voir l'Orient; j'y terminerai peut-être ma vie; et, m'étant levé au couchant, je me coucherai au levant. » Quant à son dévouement pour sa nièce, rien ne pourrait y mettre fin. « Je ne vous presse jamais d'accepter mes services, de suivre mes conseils, bien que je puisse dire sans exagération que, grâce à l'extraordinaire destinée que me réservait la Providence, mon expérience soit grande dans le domaine politique, comme dans le domaine de la vie privée; je suis toujours prêt à vous être utile *en toute circonstance*; et, je le répète, *tout ce que je vous demande en retour c'est que vous m'accordiez un peu de sincère affection*<sup>1</sup>. »

## VI

Cette correspondance avec le roi Léopold laisse deviner bien des traits encore à demi-cachés dans la nature de la reine Victoria. Son attitude envers son oncle n'avait jamais changé. A toutes ses avances, elle avait opposé une inflexible fermeté. La politique étrangère anglaise

1. *Letters*, I, 185.

ne le regardait pas, elle ne regardait que Victoria et ses ministres; les insinuations du roi, ses supplications, ses luttes, tout était inutile; et il fallait qu'il le comprît. Et cette rigueur était d'autant plus frappante qu'elle s'accompagnait de tant de respect et d'affection. La reine inflexible n'avait jamais cessé d'être la nièce la plus dévouée. Léopold lui-même dut envier une si parfaite correction. Mais, ce qui semble admirable chez un vieux politicien, ne laisse pas d'être inquiétant dans une fille de dix-neuf ans. Les privilégiés qui observaient de près la jeune reine n'étaient pas sans craintes. Cette étrange combinaison de légèreté ingénue et de ferme résolution, de franchise et de réserve, de puérilité et d'orgueil semblait présager un avenir de complications et de périls. A mesure que le temps passait, les moins aimables parmi les qualités qui composaient ce curieux mélange se révélaient plus fréquemment et plus sérieusement. On remarquait les signes d'une humeur impérieuse, péremptoire, d'un égoïsme dur et violent. L'étiquette du palais, loin de se relâcher, devenait de plus en plus sévère. C'était, disait-on, l'œuvre de Lehzen; mais alors Lehzen avait une élève bien docile. Car les plus légères violations de ces lois glaciales de régularité et de déférence étaient immédiatement soulignées par les regards perçants et hautains de la reine. Mais les yeux de Sa Majesté n'étaient rien encore au prix de sa bouche. Ces petites dents avançantes, ce petit menton en retrait révélaient, plus qu'une puissante mâchoire, une inquiétante volonté : une volonté impénétrable, imperturbable, au delà de la raison; une volonté dangereusement proche de l'obstination. Et l'obstination des monarques n'est pas semblable à celle des autres hommes.

Deux ans après l'avènement de la reine, les nuages, qui s'étaient peu à peu amoncelés dans le ciel, éclatèrent en orage. Les relations de Victoria avec sa mère n'étaient



pas devenues meilleures. La duchesse de Kent, impuissante et inconsolable, malgré tout l'appareil extérieur d'un respect filial dérisoire et humiliant, n'était plus à Buckingham qu'un personnage au rancart. Sir John Conroy, banni de la présence de la reine, dirigeait toujours la maison de la duchesse, et les vieilles hostilités de Kensington continuaient sur un nouveau champ de bataille. Lady Flora Hastings lançait encore ses traits sanglants; et la baronne ne faisait pas trêve à son animosité. Mais, un beau jour, ce fut lady Flora qui fut atteinte. Au début de l'année 1839, comme elle revenait d'Ecosse dans la suite de la duchesse, elle se trouva dans la même voiture que sir John. Un changement survenu dans sa tournure fut le sujet d'une mauvaise plaisanterie. Les bonnes langues allèrent leur train, et la plaisanterie devint sérieuse. On chuchota que lady Flora était enceinte. L'état de sa santé sembla donner quelque vraisemblance à ce bruit. Elle consulta sir James Clark, médecin de la reine; et, après la consultation, sir James bavarda lui aussi. Un affreux scandale éclata. On ne parlait plus d'autre chose. La baronne dit qu'elle n'était point surprise; et la duchesse défendit tumultueusement sa dame d'honneur. On répéta la chose à la reine. Enfin, on recourut à l'extraordinaire expédient d'un examen médical, au cours de quoi, s'il en faut croire lady Flora, sir James se conduisit avec une brutale insolence, tandis que l'autre docteur se montra d'une extrême courtoisie. Quoi qu'il en soit, les deux médecins signèrent un certificat qui disculpait entièrement la dame. Mais l'aventure n'en fut pas pour cela terminée. Les Hastings étaient puissants dans le monde : ils se jetèrent furieusement dans la mêlée en jurant de venger l'insulte faite à l'honneur de leur maison, et à l'innocence de lady Flora. Lord Hastings réclama une audience de la reine, écrivit aux journaux, demanda le renvoi de sir James. La reine exprima ses regrets à

lady Flora, mais sir James ne fut pas renvoyé. L'opinion se tourna violemment contre la reine et ses conseillers; le grand monde affecta beaucoup de dégoût à voir laver tout ce linge sale dans le palais de Buckingham; et le public s'indigna des mauvais traitements infligés à lady Flora. Vers la fin de mars, il ne restait rien de la brillante popularité qui avait entouré la jeune souveraine au début de son règne.

Il est certain que la Cour avait montré fort peu de discrétion. On avait permis à des bavardages malveillants de se répandre et de grossir honteusement, au lieu de les arrêter dès leur naissance. Le trône même s'était laissé impliquer dans les animosités personnelles du palais. La situation de sir James Clark avait soulevé une question particulièrement embarrassante. On avait consulté le duc de Wellington, auquel on avait coutume de recourir dans les conjonctures importantes et épineuses. Il avait répondu qu'on ne pouvait songer à renvoyer sir James sans une enquête publique et qu'il fallait donc que sir James gardât sa place<sup>1</sup>. Le duc avait sans doute raison. Mais les Hastings ne pardonnèrent jamais à la reine d'avoir gardé le médecin coupable à son service; et le public garda l'impression pénible qu'on n'avait pas voulu réparer une erreur. Quant à Victoria, elle était fort jeune et fort inexpérimentée; on ne peut guère la blâmer d'avoir été inférieure à une tâche extrêmement délicate; c'était, à n'en pas douter, l'affaire de lord Melbourne d'agir pour elle. Il connaissait le monde et aurait pu, avec un peu de vigilance et d'adresse, étouffer le feu du scandale pendant qu'il couvait encore. Il ne le fit pas. Il était paresseux et nonchalant; la baronne était obstinée; il laissa aller les choses. Certes sa position n'était pas facile. Les passions faisaient rage dans le palais et la reine n'était pas seulement très jeune, elle était aussi

1. Greville, 15 août 1839. Non publié.

très entêtée. Avait-il en main la bride magique qui pût maîtriser ce fougueux coursier? Il n'en était pas sûr. Et soudain une autre crise violente révélait plus clairement encore le caractère véritable de celle qu'il était appelé à diriger.

## VII

Depuis longtemps, Victoria était hantée par la terreur d'être forcée un jour d'éloigner son premier ministre. Dès le moment où le *Reform Bill* avait été voté, la puissance des whigs n'avait cessé de diminuer lentement et sûrement. Les élections de 1837 ne leur avait laissé qu'une très faible majorité dans la Chambre des Communes et dès lors ils avaient eu de continuelles difficultés, à l'étranger, en Angleterre, en Irlande. Le groupe radical leur était devenu hostile; pourraient-ils survivre longtemps encore? La reine surveillait avec angoisse cette suite d'événements. Elle était whig de naissance et d'éducation; elle l'était par ses relations, privées et publiques; même si tous ces liens n'avaient jamais existé, lord M. était le chef du parti whig : cela seul eût suffi à orienter la politique de la reine. La chute des whigs entraînait celle de lord M.; elle aurait une conséquence plus terrible encore : lord M. quitterait Victoria, et la présence de lord M. chaque jour, à chaque heure, était devenue un élément essentiel de son existence. Six mois après son avènement, elle écrivait déjà dans son journal : « Je serais désolée de le perdre, même pour un soir. » Et ce sentiment de dépendance vis-à-vis de son ministre n'avait fait que croître. Dans ces circonstances, il était naturel qu'elle fût devenue le partisan des whigs. Quant au fond même des questions politiques, elle en ignorait tout; tout ce qu'elle savait, c'est que ses amis étaient en place et vivaient autour d'elle; et il serait affreux qu'il cessât d'en

être ainsi. « Je ne puis dire, écrivait-elle au moment d'un vote critique à la Chambre, (bien que *je ne doute pas de notre succès*), COMBIEN je me sens *triste et déprimée* à l'idée que PEUT-ÊTRE cet homme excellent et réellement bon pourrait *ne plus être* mon ministre! Pourtant, je souhaite avec ferveur que *Celui* qui m'a si merveilleusement protégée à travers des difficultés si diverses ne me déserte pas *maintenant*. J'aurais voulu exprimer mes inquiétudes à lord M. Mais, durant notre entrevue, je me sentais plus prête aux larmes qu'aux paroles et je craignais d'étouffer si je lui parlais. » Lord Melbourne ne laissait pas de comprendre combien un tel état d'esprit était fâcheux chez un souverain constitutionnel qui pouvait, d'un jour à l'autre, être appelé à accepter comme ministres les chefs du parti opposé. Il fit ce qu'il put pour calmer la reine, mais en vain.

Il avait lui-même fort imprudemment contribué à ce fâcheux état de choses. Dès le jour de son avènement, il avait entouré la reine de dames choisies dans le parti au pouvoir. La maîtresse de la garde-robe et toutes les dames d'atours étaient whigs. A de rares exceptions près, la reine ne voyait jamais un tory; et elle s'efforçait elle-même de rendre ces exceptions plus rares encore. Elle avait de l'aversion pour la race entière, et elle ne s'en cachait pas. Elle avait surtout de l'aversion pour sir Robert Peel, et c'était lui presque certainement qui serait premier ministre après lord Melbourne. Ses manières étaient détestables, et il voulait faire tomber lord M.! Ceux qui l'appuyaient ne valaient pas mieux. Quant à sir James Graham, elle ne pouvait supporter de le voir : il ressemblait à s'y méprendre à sir John Conroy<sup>1</sup>.

L'affaire de lady Flora fortifia encore ces haines de parti. Les Hastings étaient des tories. Lord Melbourne et la Cour furent attaqués sans ménagement par la presse

1. Greville, 4 août 1841. Non publié.

tory. Le zèle de la reine pour les whigs s'accrut en proportion. Mais l'heure tant redoutée n'en approchait pas moins. Au début de mai, le ministère parut visiblement chancelant. Dans une question politique de première importance, il n'obtint à la Chambre des Communes qu'une majorité de cinq voix. Les ministres décidèrent de donner leur démission. Quand la reine en reçut la nouvelle, elle fondit en larmes. Était-il possible que tout fût vraiment fini? Allait-elle dire adieu à lord M. pour toujours? Lord M. vint; et il est étrange de voir la jeune fille, à un tel comble de chagrin et d'énervement, noter avec sa précision habituelle le moment exact de l'arrivée et du départ de son ministre bien-aimé. Son entretien avec lui, long et touchant, ne pouvait se terminer que d'une façon : il fallait que la reine fit appeler le duc de Wellington. Le duc vint le lendemain et conseilla à Victoria de mander sir Robert Peel. « Dans un état de chagrin affreux », elle sut pourtant ravaler ses larmes; et, avec énergie, elle se prépara à l'odieuse entrevue.

Peel était d'un naturel réservé, fier et timide. Ses manières n'étaient pas parfaites et il le savait. Il fallait peu de chose pour l'embarrasser; il devenait alors plus raide et plus guindé encore, et ses pieds battaient mécaniquement la mesure sur le tapis comme ceux d'un maître à danser. Le désir même où il était maintenant de gagner les bonnes grâces de la reine le rendait plus incapable de les mériter. Il ne sut faire aucun progrès dans la sympathie de la jeune fille hautaine et hostile qui était devant lui. Elle nota froidement dans son journal qu'il semblait malheureux et embarrassé. Et, tandis qu'il la regardait d'un air emprunté, en esquissant parfois un pas maladroit, elle sombrait dans le désespoir devant ces manières « si différentes, ah! si différentes, des manières franches, ouvertes, naturelles, aimables, chaleureuses de lord Melbourne ». L'audience se termina cependant sans désas-



tre. Sur un point seulement, il y eut entre eux une ombre de dissentiment. Peel jugeait qu'il serait nécessaire de changer la composition de la Maison de la reine : il fallait que la souveraine ne fût plus entourée uniquement par les femmes et les sœurs de ceux qui seraient désormais les adversaires du gouvernement; il fallait que quelques-unes au moins parmi les dames d'atours fussent favorables au nouveau ministère. La reine répondit qu'elle n'admettrait aucun changement dans sa Maison, et sir Robert répliqua que la question pourrait être réglée plus tard; puis il se retira pour organiser tous les détails de son Cabinet. Tant qu'il avait été auprès d'elle, Victoria, s'il faut l'en croire elle-même, s'était montrée « fort à son aise, polie, hautaine et n'avait manifesté aucun trouble ». Mais, dès qu'elle fut seule, elle céda à sa douleur. Puis elle écrivit à lord Melbourne pour lui raconter son entrevue avec Peel et lui dépeindre sa propre détresse. « La reine sait, dit-elle, que lord Melbourne comprendra cette détresse à se trouver désormais parmi les ennemis de tous ceux qui avaient été jusque-là son soutien; mais le pis est encore d'être privée de voir lord Melbourne comme par le passé. »

Lord Melbourne écrivit une réponse fort sage. Il tentait de calmer la reine et l'engageait à accepter de bonne grâce sa nouvelle situation. Et il n'avait que des paroles aimables pour les chefs tories. Quant aux dames d'atours, il pensait que la reine devait fortement insister sur ce qu'elle désirait puisque cette question la concernait elle seule. « Pourtant, ajoutait-il, si sir Robert se trouve dans l'impossibilité de lui complaire en cela, il ne faut pas refuser de céder ou se dérober à la discussion. »

Il est peu douteux que lord Melbourne eût raison sur ce point. La question était compliquée et subtile et ne s'était jamais posée auparavant. L'usage s'établit plus tard pour la reine d'accéder aux désirs de son premier

ministre en ce qui concernait le personnel féminin de sa Maison. Mais la sagesse de lord Melbourne fut dépensée en vain. La reine, inapaisée, ne voulut écouter aucun avis. N'était-il pas indigne aux tories de vouloir la priver de ses dames? Cette nuit-là, elle fit le ferme propos de ne tolérer le renvoi d'aucune d'elles, quoi que sir Robert pût dire. Le lendemain matin, quand Peel fut annoncé, elle était prête au combat. Il commença par lui expliquer en détail la composition du Cabinet, puis il ajouta :

— Et maintenant, Madame, les dames d'atours...

— Je ne peux me passer d'*aucune* d'elles, interrompit la reine.

— Quoi, Madame, dit sir Robert, Votre Majesté a-t-elle donc l'intention de les garder *toutes*?

— *Toutes!* répondit la reine.

Sir Robert fit une étrange grimace. Il ne pouvait cacher son agitation.

— La maîtresse de la garde-robe et les dames d'atours? dit-il enfin.

— *Toutes!* répondit encore la reine.

C'est en vain que Peel plaida et discuta. C'est en vain que, de plus en plus pompeux et mal à l'aise, il parla de la constitution, des reines régnantes et de l'intérêt public; c'est en vain qu'il dansa sur le tapis ses mélancoliques menuets. Elle fut inflexible. Mais lui non plus, tout embarrassé qu'il était, ne voulut rien céder. Et, quand il partit, rien n'avait été décidé, et le nouveau Cabinet flottait encore dans les nuages. Folle de rage, Victoria s'imagina que sir Robert avait voulu la berner, lui enlever ses amis, lui imposer sa volonté. Mais ce n'était pas tout. Soudain, pendant que le pauvre homme s'agitait devant elle, elle avait entrevu la chose qu'elle désirait si éperdument : une échappatoire. Elle saisit une plume et écrivit en grande hâte un billet à lord Melbourne.

« Sir Robert, disait-elle, s'est très mal conduit. Il a

insisté pour que je renvoie mes dames, à quoi j'ai répondu que je n'y consentirais jamais. Je n'ai jamais vu d'homme plus effrayé... J'étais calme, mais résolue, et je crois que vous auriez été content de mon sang-froid et de ma grande fermeté. La reine d'Angleterre ne tombera pas dans de si grossières embûches. Tenez-vous prêt : on pourrait avoir bientôt besoin de vous. » Elle venait de poser la plume, quand on annonça le duc de Wellington.

— Madame, dit-il en entrant, j'apprends avec chagrin qu'il y a une difficulté.

— Oh, dit aussitôt la reine, c'est *lui* qui a commencé, et pas moi.

Elle sentait que maintenant une seule chose était nécessaire : rester ferme. Et le vénérable vainqueur de Napoléon se vit tenir en échec par le calme inexorable d'une jeune fille de dix-neuf ans. Elle ne perdit pas un pouce de terrain. Elle hasarda même des railleries :

— Sir Robert est-il donc si faible qu'il craigne même l'opposition de ces dames ?

Le duc protesta brièvement et, humblement, fit une profonde révérence et sortit.

Avait-elle vaincu ? Elle le saurait bientôt. En attendant, elle griffonna une autre lettre : « Il ne fallait pas que lord Melbourne jugeât que la reine avait agi sans réflexion... la reine sentait qu'on avait voulu voir si on ne pouvait pas la mener et l'amadouer comme une enfant. Les tories n'étaient pas seulement mauvais, ils étaient ridicules. Peel, après avoir exprimé le désir de renvoyer seulement les membres de la Maison de la reine qui siégeaient au Parlement, s'en prenait maintenant aux dames ! A-t-on donc l'intention, s'écria-t-elle, avec un triomphant mépris, de faire siéger ces dames au Parlement ? »

La fin de la crise approchait. Sir Robert revint et dit à la reine que, si elle persistait à garder toutes ses dames,

il ne pouvait former un ministère. Elle répondit qu'elle lui communiquerait par écrit sa décision.

Le lendemain matin, le Cabinet démissionnaire se rassembla. Lord Melbourne lut les lettres de la reine, et une vague extraordinaire d'enthousiasme souleva ces vieux politiciens. Ils savaient parfaitement bien que, pour ne rien dire de plus, il était fort douteux que la reine eût agi selon la constitution; qu'elle n'avait tenu aucun compte des avis de lord Melbourne et qu'en réalité il n'y avait aucune bonne raison pour revenir sur leur démission. Mais ces considérations s'évanouissaient devant l'insistance passionnée de Victoria; la force de sa volonté et de son désir les entraîna comme un fleuve impétueux. Tous sentaient « qu'il était impossible d'abandonner une telle reine et une telle femme. » Oubliant qu'ils n'étaient plus les ministres de Sa Majesté, ils prirent un parti jusque-là sans précédent; ils conseillèrent, par écrit, à la reine de cesser ses entrevues avec sir Robert Peel. C'est ce qu'elle fit. Tout était terminé : son triomphe était complet. Ce soir-là, il y eut bal au palais. Tout le monde y fut présent. « Peel et le duc de Wellington y parurent assez ennuyés. » Elle était parfaitement heureuse. Lord M. était de nouveau premier ministre, et il était à son côté <sup>1</sup>.

## VIII

Le bonheur était revenu avec lord M. Mais ce n'était pas un bonheur sans mélange. L'imbroglio domestique ne se

1. L'exclamation souvent citée : « Ils ont voulu me traiter comme une petite fille, mais je leur montrerai que je suis reine d'Angleterre ! » est apocryphe. Elle est simplement le sommaire des deux lettres à Melbourne publiées dans les *Lettres de Victoria* (162 et 163). Notons que la phrase : « La reine d'Angleterre ne tombera pas dans de si grossières embûches », n'est pas citée dans *Girlhood* (169), et que, en général, il y a d'un ouvrage à l'autre de nombreuses différences dans la rédaction du journal et des lettres de la reine.

dénouait toujours pas, si bien que le duc de Wellington, renvoyé comme ministre, fut rappelé en sa qualité de docteur moral de la famille royale. Il réussit enfin à persuader à sir John Conroy d'abandonner sa place auprès de la duchesse de Kent et de quitter pour toujours le palais. Il fit plus : il obtint que la reine écrivît une lettre affectueuse à sa mère. Une réconciliation semblait désormais possible. Mais l'orageuse duchesse grondait toujours. Elle ne voulait pas croire que Victoria avait elle-même écrit la lettre; elle n'y reconnaissait pas l'écriture de sa fille; et elle fit appeler le duc pour le lui dire. Le duc jura que la lettre était bien de la reine et supplia la duchesse d'oublier le passé. Mais le passé ne se laissait pas oublier facilement.

— Que dois-je faire si lord Melbourne s'approche de moi?

— Quoi faire, Madame? Mais simplement le recevoir avec courtoisie.

Eh bien, elle ferait un effort!

— Mais que ferai-je si Victoria me demande de donner la main à Lehzen?

— Que ferez-vous, Madame? Vous la prendrez dans vos bras et vous la baiserez sur les deux joues.

— Quoi?

La duchesse frémit, et toutes les plumes de sa coiffure frémirent aussi. Puis, elle éclata de rire.

— Non, Madame, dit le duc en riant aussi. Ce n'est pas Lehzen qu'il vous faut embrasser, c'est la reine<sup>1</sup>.

Le duc aurait peut-être réussi à ramener la concorde au palais, si un événement tragique n'était pas alors survenu. On découvrit que lady Flora souffrait depuis longtemps d'une terrible maladie intime qui empirait rapidement. Elle se mourait. La reine perdit du coup tout reste de popularité. Elle fut plus d'une fois publiquement

1. Greville, 7, 10, 15 juin, 15 août 1839. Non publié.



insultée. Un jour, comme elle paraissait à son balcon, des voix crièrent : Madame Melbourne ! A Ascot, elle fut sifflée au passage par la duchesse de Montrose et lady Sarah Ingestre. Lady Flora mourut. Tout le scandale éclata à nouveau et avec une nouvelle violence. Et, dans le palais, les deux partis se trouvèrent dès lors séparés par un Styx infranchissable.

Mais lord M. était là, et toutes les peines semblaient s'évanouir dans l'enchantement de sa présence, de sa parole. Lui-même avait beaucoup souffert, et d'autant plus qu'il ne se-faisait pas d'illusion sur ses fautes. Il comprenait que, s'il était intervenu à temps, le scandale Hastings aurait pu être évité. Il comprenait aussi que, dans la querelle des dames d'atours, il avait permis à sa raison d'être entraînée par ses sentiments et à sa conduite d'être dictée par les vivacités de Victoria. Mais il n'était pas de ceux qui se laissent accabler par les remords. Malgré l'ennui et l'étiquette de la Cour, son commerce avec la reine était devenu le principal intérêt de sa vie. Il n'en aurait pas été privé sans un affreux déchirement. Cette douleur du moins, il ne savait trop comment, lui avait été épargnée. Il était revenu, et presque en triomphe. Il fallait jouir pleinement des heures fugitives. Ainsi, au tiède soleil d'une faveur royale, et tendrement, pieusement, soignée par une jeune fille, la rose d'automne, pendant ces derniers mois de l'an 1839, s'épanouit merveilleusement. Elle déploya ses riches pétales pour la dernière fois. Pour la dernière fois, au cours de cette amitié inattendue, paradoxale, presque incroyable, le vieil épicurien savoura le goût délicieux du roman. Surveiller, conseiller, retenir, encourager cette jeune reine, c'était déjà beaucoup ; mais sentir, dans une intimité continuelle, l'élan de cette vive affection, de cette vitalité radieuse, c'était plus. Et c'était plus encore, peut-être, de s'attarder nonchalamment à une sorte de contem-

plation amusée, de se répandre sans but en propos gracieux et vains, de faire de petites plaisanteries sur une pomme ou sur un falbala, de se perdre en rêveries. Cachées longtemps au tréfonds de lui-même, les sources de sa sensibilité débordaient enfin. Souvent, quand il se penchait pour baiser la main de la reine, il se sentait les yeux pleins de larmes.

Il était impossible qu'une telle intimité ne produisît aucun effet, même sur une nature aussi peu sensible aux influences que celle de Victoria. La reine n'était plus la petite fille qui était montée sur le trône deux ans auparavant. Le changement survenu en elle était visible jusque dans son maintien en public. Son expression, qui avait paru naguère « ingénue et sereine », semblait à présent « hardie et de mauvaise humeur ». Elle avait appris à connaître les peines avec les plaisirs du pouvoir, mais ce n'était pas tout. Lord Melbourne, ce maître si aimable, avait voulu la guider dans les sentiers de la modération et de la sagesse. Mais, sans qu'il s'en aperçût, tout le poids de sa nature subconsciente avait entraîné la reine dans une bien autre direction. La petite pierre dure et transparente, si longtemps, si constamment soumise à cette fluidité enveloppante et insidieuse, subissait une étrange corrosion; elle semblait se troubler et s'amollir. La faiblesse humaine, les sentiments humains, sont contagieux; était-il possible que l'élève si bien stylée de Lehzen en fût infectée? Allait-elle prêter l'oreille aux voix des sirènes? Les instincts secrets qui poussent l'être à se développer librement, et — qui sait? — à s'abandonner même, allaient-ils s'emparer de sa vie? Un instant, l'enfant d'un âge nouveau se retourna et jeta des regards hésitants vers le XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce fut le moment le plus critique de sa carrière. Si ces influences avaient duré, l'évolution de son caractère, l'histoire de sa vie eussent été complètement changés.

Et pourquoi n'auraient-elles pas duré? Ne le désirait-elle pas elle-même? Ne désirait-elle pas ardemment qu'elles pussent durer toujours? Elle était entourée de whigs, elle pouvait faire tout ce qu'elle voulait, elle avait lord M., elle n'imaginait pas de plus grand bonheur. Tout changement gâterait sa vie. Et le pire changement... non, elle ne voulait même pas y songer. Le mariage bouleverserait tout. Pourtant, chacun autour d'elle semblait le désirer : le public, les ministres, ses parents Saxe-Cobourg. C'était toujours le même refrain. Sans doute, elle n'ignorait pas qu'il y avait à cela d'excellentes raisons. D'abord, si elle n'avait pas d'enfants, et si elle mourait, son oncle Cumberland, qui était maintenant roi de Hanovre, succéderait au trône d'Angleterre. Ce serait, certes, un événement des plus fâcheux; et elle sympathisait entièrement avec ceux qui espéraient le détourner. Mais pourquoi se hâter? Elle finirait bien par se marier, mais pourquoi ne pas attendre encore deux ou trois ans? Le pis, c'était que l'oncle Léopold avait décidé non seulement qu'elle devait se marier, mais qu'elle devait épouser son cousin Albert. L'oncle Léopold n'en faisait jamais d'autres; il voulait toujours mettre son nez partout. D'ailleurs, à vrai dire, elle lui avait autrefois, il y avait bien longtemps, écrit sur un ton qui le justifiait un peu dans ses idées d'aujourd'hui. Elle lui avait dit à ce moment-là qu'Albert possédait « toutes les qualités qui pourraient la rendre parfaitement heureuse »; elle avait supplié son très cher oncle de veiller sur la santé de celui qui lui était désormais *si cher* et de le prendre *tout particulièrement* sous sa protection. Elle avait ajouté : « Je souhaite de tout mon cœur que tout aille bien dans cette affaire si importante pour moi. » Il est vrai que tout cela s'était passé il y avait bien des années, quand elle n'était qu'une enfant; peut-être même, à en juger par le style, la lettre avait été dictée par Lehzen. Quoi qu'il en

fût, ses sentiments, comme aussi les circonstances, étaient maintenant tout autres ! Albert ne l'intéressait plus guère.

Plus tard, la reine déclara qu'elle n'avait jamais songé à épouser un autre homme que son cousin. Ses lettres et son journal racontent pourtant une bien autre histoire. Le 26 août 1837, elle écrit : « Aujourd'hui, est le dix-huitième anniversaire de mon *très cher* cousin Albert, et je prie le ciel de répandre toutes ses bénédictions sur sa tête bien-aimée. » Mais les années suivantes, la même date passe sans commentaire. Il avait été décidé que Stockmar accompagnerait Albert en Italie ; et le fidèle baron quitta la reine pour suivre le prince. D'Italie, il écrivit plusieurs fois à Victoria, non sans parler de son jeune compagnon en termes sympathiques. Mais sa décision était prise. Elle aimait, elle admirait beaucoup Albert : elle ne songeait pas à l'épouser. « Quant à moi, disait-elle à lord Melbourne, je me sens tout à fait opposée pour l'instant à l'idée de me marier jamais. » Quand le voyage d'Italie fut terminé, elle commença à s'inquiéter. Elle savait que, d'après des projets fixés depuis longtemps, la prochaine visite du prince serait en Angleterre. Il arriverait sans doute en automne. Et, dès le mois de juillet, le malaise de Victoria devint intense. Elle résolut d'écrire à son oncle pour rendre toutes choses parfaitement claires. « Il faut qu'on sache, dit-elle, qu'il n'y a aucun engagement entre nous. » Même si Albert lui plaisait, elle ne pourrait « *rien promettre cette année*, car aucun événement de ce genre ne pourrait avoir lieu *avant deux ou trois ans au plus tôt*. » Elle avait une « *grande répugnance à changer d'état*. » Et, si le prince ne lui plaisait pas, elle voulait « qu'on comprît bien qu'elle ne romprait aucun engagement *puisque elle n'en avait pris aucun*. » Elle fut plus explicite encore avec lord Melbourne. Elle lui dit « qu'elle désirait fort peu voir Albert, et que toute cette affaire lui était odieuse ; elle détestait d'avoir à prendre une décision

de ce genre. » Et elle répéta une fois encore qu'il lui serait désagréable de revoir Albert. Mais il n'y avait aucun moyen d'éviter ce mauvais pas. Il fallait que le prince vînt en Angleterre, et il fallait qu'elle le reçût. L'été passa, et déjà ce fut l'automne. Le 10 octobre au soir, Albert, accompagné de son frère Ernest, arriva à Windsor.

Albert arriva; et Victoria vit tout l'échafaudage de sa vie s'écrouler comme un château de cartes. « Il est beau », murmure-t-elle d'une voix entrecoupée. Et tout fut dit. En un instant, mille secrets lui furent révélés; le passé, le présent lui apparurent soudain sous un nouveau jour. Les trompeuses illusions de tant d'années s'évanouirent; et, à la lumière de ces yeux bleus, devant le sourire de cette bouche charmante, elle fut envahie d'une certitude irrésistible. Les heures suivantes ne furent qu'un long enchantement. Elle fut capable d'observer encore quelques détails : le « nez exquis », les « délicates moustaches, les légers, très légers favoris », la « belle tournure, large aux épaules, si mince à la taille. » Elle monta à cheval avec le prince, dansa avec lui, causa avec lui; et tout cela fut délicieusement parfait. Aucun doute ne l'effleurerait. Il était arrivé un jeudi soir. Et, le dimanche matin, elle confiait à lord Melbourne que « son opinion sur le mariage avait passablement changé ». Le matin suivant, elle lui dit qu'elle avait décidé d'épouser Albert. Et, le lendemain, elle fit appeler son cousin. Elle le reçut seul à seule. « Après quelques instants, je lui dis qu'il savait sans doute pourquoi j'avais désiré leur visite et que je serais *trop heureuse* s'il consentait à mon désir (de l'épouser). Et alors « nous nous embrassâmes, et il fut *si* charmant, *si* affectueux ». Elle lui dit qu'elle était indigne de lui, et il murmura qu'il serait très heureux de vivre avec elle, *das Leben mit dir zuzubringen*. Ils se séparèrent, et elle se sentit « la plus heureuse des créatures humaines ».



A ce moment, lord M. entra. Elle n'osa tout d'abord aborder le grand sujet; elle parla du temps qu'il faisait et d'autres choses indifférentes. Etait-il possible qu'elle se sentît un peu gênée auprès de son vieil ami? Enfin, prenant son courage à deux mains :

— Tout s'est bien passé avec Albert, dit-elle.

— Ah! vraiment, dit lord M.<sup>1</sup>

1. Greville prétend (27 novembre 1839) que la reine arrangea elle-même tout son mariage, sans consulter lord Melbourne, sans même lui faire part de ses intentions. Rien n'est moins vrai. Le journal de la reine au contraire prouve qu'elle consulta Melbourne en tout.

## CHAPITRE IV

### MARIAGE

#### I

C'était une vraie union de famille. Le prince Francis-Charles - Auguste - Albert - Emmanuel de Saxe - Cobourg-Gotha, car tel était son nom, était né trois mois après sa cousine Victoria, et la même sage-femme avait assisté à leurs deux naissances. Leur commune grand'mère, la duchesse douairière de Saxe-Cobourg, avait, dès le début, espéré qu'ils se marieraient. A mesure qu'ils grandissaient, le duc, la duchesse de Kent, et le roi Léopold en vinrent à partager ce désir. Le prince, dès le jour où sa nourrice lui avait dit qu'il épouserait un jour la « petite fleur de mai anglaise », n'avait jamais imaginé qu'il pourrait avoir une autre femme. Et, quand le baron Stockmar lui-même eut donné son approbation à ce projet, autant dire que l'affaire fut conclue<sup>1</sup>.

Le duc avait un autre fils, le prince héritier Ernest, d'un an plus âgé que son frère. La duchesse était une blonde aux yeux bleus, belle et vive. Albert lui ressemblait beaucoup et elle ne cachait pas sa prédilection pour lui. Mais, à cinq ans, il fut séparé d'elle pour toujours. La Cour ducale n'était pas d'une très sévère moralité. Le duc était galant et l'on chuchotait que sa femme suivait son exemple. Des bruits scandaleux circulaient. On parla d'un des chambellans de la Cour, un homme charmant, d'origine israélite. Finalement il y eut une séparation, puis un divorce, entre le duc et la duchesse. Elle

1. Martin, I, 1-2; Grey, 213-4.

se retira à Paris, où elle mourut tristement en 1831. Sa mémoire fut toujours très chère au prince Albert.

C'était un joli petit garçon intelligent et plein de vivacité. Généralement sage, il cédait parfois à la violence. Il savait fort bien ce qu'il voulait, et, dans ses disputes avec son frère, moins passionné, moins résolu que lui, c'est Albert qui l'emportait. Les deux enfants vivaient généralement dans quelqueune des maisons de campagne du duc, parmi d'aimables collines, des bois, des ruisseaux. Très jeunes — Albert n'avait pas quatre ans, — ils furent séparés de leurs bonnes et confiés à un précepteur qu'ils gardèrent jusqu'au moment d'aller à l'Université. On les élevait avec simplicité, sans ostentation, car le duc était pauvre et sa principauté très petite et insignifiante. On s'aperçut bientôt qu'Albert était un enfant modèle. Intelligent et travailleur, il avait été touché par l'esprit moral et sérieux de son temps. A onze ans, il surprit fort son père en lui disant qu'il espérait devenir « un homme vertueux et utile ». Mais tout cela ne l'empêchait pas d'être gai. Un peu dépourvu, peut-être, d'ironie, il aimait la plaisanterie, les farces, les imitations comiques. Rien, en lui, de la poule mouillée : il montait à cheval, chassait, faisait de l'escrime. Et surtout la vie en plein air l'enchantait. Il ne fut jamais plus heureux que pendant ses longs vagabondages avec son frère dans le pays sauvage qui environnait son cher Rosenau. Il poursuivait le daim, admirait le paysage, rapportait des curiosités pour sa collection d'histoire naturelle. Il avait, de plus, la passion de la musique. Sur un point, en tout cas, il se distinguait de son frère. Soit éducation, soit caractère, il avait un dégoût marqué pour l'autre sexe. A cinq ans, à un bal d'enfants, il poussa des cris de rage quand on lui amena une petite fille pour qu'il la fît danser. Plus tard, il sut mieux déguiser cette aversion, mais l'aversion demeura.

Les deux frères étaient très populaires à Cobourg.

Quand ils furent en âge de faire leur première communion, la Salle des Géants, où, selon l'usage, les princes devaient subir un examen préliminaire, fut envahie par une foule enthousiaste de fonctionnaires, d'ecclésiastiques, de délégués des villages ducaux, et de curieux de tous genres. Le duc, la duchesse douairière, leurs Altesses Sérénissimes les princes Alexandre et Ernest de Wurtemberg, le prince de Leiningen, la princesse de Hohenlohe-Langenbourg et la princesse de Hohenlohe-Schillingsfurst étaient aussi présents. Le docteur Jacobi, chapelain de la Cour, présidait la cérémonie auprès d'un autel décoré simplement, mais avec goût et placé à l'une des extrémités de la salle. Un chœur chanta tout d'abord le premier verset du cantique : *Viens, Saint-Esprit...* Après une courte introduction, le docteur Jacobi commença l'examen. Le maintien digne et décent des princes, l'attention qu'ils prêtèrent aux questions, la franchise, la décision, la justesse de leurs réponses produisirent, nous dit-on, une vive impression sur la nombreuse assemblée. Ce qui frappa surtout, ce fut le profond sentiment, l'intime conviction dont ils semblaient animés. Les questions qui leur furent posées n'étaient pas de celles à quoi l'on peut répondre simplement par un oui ou un non. Elles étaient soigneusement calculées pour renseigner exactement les auditeurs sur les opinions et les sentiments des jeunes princes. Il y eut un moment particulièrement touchant : ce fut quand le prince héritier, sur une question qui lui était posée, répondit qu'il comptait adhérer à l'Eglise évangélique, et ajouta : « Mon frère et moi sommes résolus à demeurer fidèles à la foi reconnue. » L'examen ayant duré une heure, le docteur Jacobi fit quelques remarques suivies d'une courte prière. On chanta le second et le troisième versets du même cantique, et la cérémonie fut terminée. Les princes descendirent de l'autel et reçurent l'accolade du duc et de la duchesse douai-

rière. Et les loyaux habitants de Cobourg se dispersèrent, forts satisfaits d'un si édifiant spectacle.

L'esprit du prince Albert se meublait maintenant avec rapidité. Au cours de sa dix-septième année, il entreprit une étude sérieuse de la littérature et de la philosophie allemandes. Il s'attachait, disait-il à son précepteur, à approfondir les pensées du grand Klopstock, mais il ajoutait modestement que, le plus souvent, il n'y arrivait pas. Il écrivit un court traité sur le *Mode de pensée des Allemands* et une esquisse sur l'*Histoire de la civilisation allemande*, usant, disait-il, « des divisions commandées par le sujet lui-même » ; sa conclusion était un « tableau rétrospectif des défauts de notre temps », où il engageait « chacun à corriger ses défauts en soi-même et à servir ainsi d'exemple aux autres ». Confié pendant quelque temps aux soins de son oncle, le roi Léopold, il rencontra à Bruxelles Adolphe Quételet, professeur de mathématiques, qui s'intéressait particulièrement à l'application du calcul des probabilités aux phénomènes politiques et moraux. Ces recherches attirèrent le prince ; il se lia avec Quételet d'une amitié qui dura jusqu'à sa mort. De Bruxelles, il se rendit à l'Université de Bonn, où il se signala par son activité intellectuelle et sociale. Il se plongea dans la métaphysique, le droit, l'économie politique, la musique, l'escrime et la comédie de salon. Trente ans plus tard, ses anciens camarades se rappelaient encore avec délices les fous rires que le prince leur donnait par son talent de contrefaire ses maîtres. On appréciait surtout la verve avec laquelle son Altesse Sérénissime imitait le ton de voix et les gestes d'un professeur qui avait coutume de dire, en montrant une vue d'une rangée de maisons à Venise : « Ceci est le Ponte Realte », et d'un autre qui, étant tombé dans une course, fut obligé de courir après ses lunettes.

Après un an d'Université à Bonn, on décida que le



prince devait voyager, et le baron Stockmar vint d'Angleterre pour l'accompagner en Italie. Deux ans auparavant, le roi Léopold avait déjà demandé au baron son avis sur un mariage éventuel entre Victoria et Albert. Sa réponse fut admirable. Avec cette prévoyance qui le caractérisait, cette absence d'optimisme, ce sens des éléments moraux d'un problème, il marqua les conditions essentielles qui, selon lui, devaient assurer la réussite de cette union. Albert, écrivait-il, était un beau jeune homme, bien développé pour son âge et doué de qualités à la fois aimables et utiles. Il était probable que, dans quelques années, il deviendrait un homme beau et fort, aux manières pleines de dignité et pourtant aimables et simples. « Ainsi, ajoutait le baron, il a tous les dons extérieurs qui plaisent au sexe et qui, en tous lieux et en tous temps, doivent lui plaire. » Si donc Victoria elle-même était favorable au mariage, il restait à savoir si les qualités mentales du prince étaient de celles qui convenaient au mari d'une reine d'Angleterre. A cet égard, continuait le baron, on disait grand bien de lui; il passait pour discret et intelligent. Mais de tels jugements étaient toujours partiels, et Stockmar préférait réserver son opinion et juger par lui-même. Il ajoutait : « Mais tout cela n'est pas assez; le prétendant à la main de la reine devrait être non seulement plein de moyens, mais ambitieux dans le meilleur sens de ce mot, et doué d'une grande force de volonté. Il faut, pour poursuivre pendant une vie entière une carrière politique si ardue, autre chose et plus que de l'énergie et de la bonne volonté; il faut aussi un esprit sérieux et prêt à sacrifier toujours l'agréable à l'utile. Si le prince ne peut pas se féliciter plus tard de s'être créé une des situations les plus influentes d'Europe, combien ne regrettera-t-il pas d'avoir tenté l'aventure! Si, dès le début, il ne comprend pas toute l'étendue d'un devoir dont l'accomplissement engage à la fois son hon-

neur et son bonheur, il y a peu d'apparence qu'il réussisse. »

Telles étaient, aux yeux de Stockmar, les qualités nécessaires à Albert pour bien remplir les fonctions où sa famille le destinait; il espérait, pendant le voyage d'Italie, étudier le prince et voir jusqu'à quel point il les possédait. Albert, de son côté, fut très impressionné par le baron qu'il n'avait vu que rarement jusque-là. Il fit aussi la connaissance d'un jeune Anglais, le lieutenant Francis Seymour, qu'on lui avait choisi pour compagnon, qu'il trouva *sehr liebenswürdig*, et avec qui il se lia d'une vive amitié. Il fit ses délices du paysage et des musées de Florence, Rome le laissa plus indifférent. « Sauf quelques beaux palais, cette cité n'a rien qui la distingue d'une ville allemande quelconque. » Au cours d'une entrevue avec le pape Grégoire VI, il fit montre de son érudition. Le pape ayant observé que les Grecs tenaient leur art des Etrusques, Albert répondit que à son avis, ils le tenaient plutôt des Egyptiens; Sa Sainteté acquiesça poliment. Partout où il allait, il s'efforçait d'augmenter ses connaissances, et, dans un bal, à Florence, on remarqua qu'il ne faisait aucune attention aux dames et parlait avec animation au savant signor Capponi : « Voilà un prince dont nous pouvons être fiers, dit en français le grand-duc de Toscane; la belle danseuse l'attend, le savant l'occupe. » De retour en Allemagne, Stockmar fit part au roi Léopold de ses impressions sur Albert : l'approbation s'y mêlait encore de critique. Albert, disait-il, était intelligent, bon et aimable; il était plein des meilleures intentions et des plus nobles résolutions; son jugement, sur bien des points, dépassait ce qu'on attendait de son âge. Mais un travail prolongé lui répugnait; il était trop disposé à épargner sa peine et ses bonnes résolutions ne menaient souvent à rien. Il fallait regretter surtout qu'il ne prît aucun intérêt à la politique, ne lût

jamais les journaux. Ses manières aussi auraient pu être meilleures. Le baron ajoutait : « Il aura toujours plus de succès auprès des hommes qu'auprès des femmes, pour qui il marque trop peu d'empressement et trop d'indifférence. » Il y avait un autre point que le vieux docteur avait très finement remarqué : la constitution du prince n'était pas vigoureuse. Mais, somme toute, Stockmar était favorable à l'idée du mariage avec Victoria. Le seul obstacle en ce moment venait d'ailleurs : Victoria n'y semblait nullement disposée elle-même. Aussi, à son départ pour l'Angleterre, Albert était-il résolu à se retirer et à ne pas jouer le rôle d'amoureux transi. Mais la façon dont il fut reçu à Windsor changea complètement l'aspect des choses. La roue de la fortune se mit à tourner vivement. Et le prince trouva dans les bras de la reine la certitude indiscutable de sa prodigieuse destinée <sup>1</sup>.

## II

Il n'était pas amoureux d'elle. Affection, gratitude, il éprouvait tous les sentiments que devait faire naître en lui l'amour irraisonné d'une charmante jeune cousine qui était en même temps une reine; mais il ne répondait pas à cette passion par une passion égale. Il avait certes beaucoup d'amitié pour Victoria, mais dans la curieuse position où il se trouvait placé, ce qui l'intéressait d'abord c'était moins elle que lui-même. Ebloui, charmé, dansant, chantant, riant parmi les splendeurs de Windsor, il éprouvait une sensation toute nouvelle : l'ambition naissait dans son cœur. Certes, il allait être grand et envié parmi les hommes! Mais il ne s'attardait pas avec complaisance à cette pensée. Les leçons de la religion, les conseils de Stockmar, ses convictions intimes, tout lui parlait le même langage, tout lui disait que son but ne

1. Grey, 425.

serait pas de satisfaire ses propres goûts, mais de faire le bien. Son rôle serait d'être « noble, viril, princier en toutes choses »; il « vivrait, il se sacrifierait pour sa nouvelle patrie »; il « userait de son pouvoir pour un grand dessein, celui d'assurer le bien d'une multitude d'hommes ». Ces graves pensées s'enchaînaient l'une à l'autre. Certes, la richesse, le tourbillon de la Cour d'Angleterre faisaient pour l'instant ses délices; mais, après tout, son cœur était à Cobourg. « Tout en dépensant, sans compter, ma peine et mes forces pour le pays auquel j'appartiendrai désormais et où je suis appelé à occuper une place si élevée, écrivait-il à sa grand'mère, je ne cesserai jamais *ein treuer Deutscher, Coburger, Gothaner zu sein.* » Hélas! il faudrait quitter Cobourg pour toujours! Cette pensée venait refroidir son bonheur. Il se réfugiait auprès de son frère Ernest. Les deux jeunes gens s'enfermaient ensemble, et, assis au piano, oubliaient le présent et le futur dans la familière douceur d'une sonate de Haydn.

Ils retournèrent en Allemagne. Et tandis qu'Albert, en un suprême séjour, jouissait pour la dernière fois de sa chère patrie, Victoria, pour la dernière fois, reprenait sa vie de jeune fille à Londres et à Windsor. Elle écrivait chaque jour à son fiancé des lettres abondantes mêlées d'anglais et d'allemand; mais la routine habituelle ne perdait pas ses droits : c'était, chaque jour, la même suite ininterrompue de devoirs et de plaisirs. Lord M. était de nouveau sans cesse auprès d'elle; et les tories n'étaient pas moins intolérables que par le passé; ils l'étaient plutôt davantage : les vieilles haines, en ces derniers moments, se réveillèrent avec une fureur nouvelle. L'impétueuse souveraine s'aperçut alors qu'il y avait quelque inconvénient à être l'ennemie déclarée d'un des grands partis de l'Etat. Deux fois, les tories s'opposèrent à ses désirs dans des questions qui lui tenaient fort au cœur.

Elle voulait que le rang de son mari fût fixé par statut, et les tories l'empêchèrent. Elle voulait que son mari reçût une liste civile de cinquante mille livres sterling; les tories la firent réduire à trente mille. C'en était trop! Quand la chose fut discutée au Parlement, on fit remarquer que la population était dans une grande misère, et que trente mille livres étaient le revenu entier du duché de Cobourg. Mais l'oncle Léopold avait reçu cinquante mille livres; n'était-il pas honteux de donner moins à Albert? Sir Robert Peel — il fallait s'y attendre — avait eu l'insolence de voter pour la plus petite somme.

Elle était indignée et elle se vengerait en n'invitant pas un seul tory à son mariage. Elle ferait une exception pour le vieux lord Liverpool, mais elle se refusait à inviter même le duc de Wellington. On lui représenta que l'absence du duc à son mariage ne causerait rien de moins qu'un scandale national; elle n'en fut que plus irritée.

— Quoi, ce vieux rebelle! cria-t-elle; je ne veux pas le voir!

On put la décider enfin à lui envoyer une invitation, mais elle ne cacha pas son amertume; le duc lui-même eut fort bien tout ce qui s'était passé.

Mais l'irritation de Victoria n'était pas excitée par les tories seulement. A mesure que son mariage approchait, l'humeur de la reine empirait. Elle était agacée par la reine Adélaïde. Le roi Léopold, lui aussi, manquait de bonne grâce. « Le cher oncle, écrivait-elle à Albert, s'imagina que, partout, c'est lui qui doit faire bouillir le pot... » Et elle ajoutait avec quelque acrimonie : « Mais ce n'est nullement nécessaire. » Albert lui-même n'était pas sans faute. Absorbé entièrement par son cher Cobourg, il semblait mal comprendre la complexité des affaires anglaises. Des difficultés naissaient à propos de la composition de la Maison du prince. Il semblait croire qu'il ne devait pas être entouré uniquement de violents whigs. Ne com-



prenait-il donc pas qu'il n'y avait pas d'autre alternative à de violents whigs que de violents tories, et qu'il serait de la dernière absurdité que les gentilshommes de sa Maison volassent contre ceux de la reine? Il voulait nommer lui-même son secrétaire intime. Mais comment choisirait-il la personne convenable? Il était clair comme le jour que lord M. devait choisir pour le prince; et lord M. avait décidé que le prince prendrait son propre secrétaire, George Anson, un whig à toute épreuve. Albert protesta, mais vainement. Victoria lui annonça simplement qu'Anson était nommé et chargea Lehzen de lui envoyer des explications écrites. Autre chose encore : le prince avait, dans une de ses lettres, demandé avec insistance que la Cour observât la plus stricte moralité. L'élève de lord M. trouva que le cher Albert était un peu collet-monté et, dans une alerte missive, mi-anglaise, mi-allemande, elle fit part de ses propres sentiments. « J'aime beaucoup lady A..., disait-elle, mais je trouve qu'elle fait un peu la difficile; elle est trop sévère pour son prochain, ce qui est mal; je trouve qu'il faut toujours être indulgent; car, si nous n'avions pas été si bien surveillés, nous aurions pu nous tromper, nous aussi. C'est toujours là ce que je pense. Certes, il faut toujours montrer son dégoût pour le mal qui s'affiche, mais il est dangereux d'être trop sévère; et je suis certaine que les gens qui ont des fautes à se reprocher regrettent amèrement de n'avoir pas été assez prudents dans leur jeunesse. Je vous ai si mal écrit et si mal expliqué tout cela que vous aurez, j'en ai grand'peur, peine à le comprendre. »

Sur un point encore, elle fut intraitable. Depuis l'affaire de lady Flora Hastings, sir James Clark n'avait pas eu de chance. Sa brillante clientèle l'avait tout à fait abandonné; personne ne voulait plus le consulter. Seule, la reine lui demeurait fidèle. Elle voulait montrer au monde le peu de cas qu'elle faisait de sa désapprobation;

elle désira que le « pauvre Clark » devînt médecin en titre d'Albert. Le prince se laissa faire, mais il n'eut pas à s'en féliciter.

Le jour du mariage approchait; il était temps pour Albert de s'arracher à sa famille et aux lieux où s'était écoulée son enfance. Le cœur déchiré, il avait visité ces lieux si chers, les forêts, les vallons, où il avait passé tant d'heures heureuses à chasser le lapin et à collectionner des plantes pour son herbier. Il avait tristement assisté aux banquets d'adieux et écouté le *Freischutz* joué par l'orchestre de la principauté. Il fallait enfin partir. Comme il traversait les rues en voiture pour la dernière fois, il les vit pleines de monde; un moment encore ses yeux furent réjouis par la vue de tant de bonnes figures allemandes, ses oreilles par le son des bonnes voix gutturales. Il s'arrêta pour dire un dernier adieu à sa grand-mère. Ce fut un moment déchirant. « Albert! Albert! » cria-t-elle, et elle tomba évanouie dans les bras de ses dames, tandis que la voiture de son petit-fils s'éloignait. Le destin entraînait le prince sans pitié. A Calais, il trouva un vapeur qui l'attendait; abîmé de tristesse, il y monta avec son père et son frère. Un peu plus tard, sa tristesse augmenta encore; la traversée était rude, la mer mauvaise. Le duc descendit précipitamment dans la cabine, tandis que les deux frères demeuraient de chaque côté de l'escalier, « dans un état, nous dit-on, d'incapacité presque complète ». A Douvres, une grande foule était rassemblée sur le quai; « et ce ne fut pas sans grand effort que le prince, qui avait été malade jusqu'au dernier moment, se leva pour la saluer ». Son sentiment du devoir triompha de ses maux. N'était-ce pas là un curieux présage? Son arrivée sur le sol anglais figurait déjà en raccourci toute sa vie à venir en Angleterre<sup>1</sup>.

1. Grey, 292-303.

Cependant Victoria, de plus en plus agitée, était la proie de son humeur et de ses nerfs. Elle eut la fièvre, et sir James Clark déclara qu'elle prenait la rougeole; mais, cette fois encore, sir James se trompait dans son diagnostic. Ce n'était pas la rougeole qui l'attaquait; c'était une tout autre maladie, une maladie de crainte, de regret, de doute. Pendant deux années, elle avait été sa propre maîtresse; et ces deux années, les plus heureuses de sa vie, allaient prendre fin. Un autre la dominerait auquel il faudrait promettre honneur et soumission et qui, peut-être, la contrarierait, s'opposerait à ses désirs... Ne serait-ce pas affreux? Pourquoi tenter une si hasardeuse expérience? Pourquoi ne s'être pas contentée de lord M.? Certes elle aimait Albert. Mais elle aimait aussi le pouvoir. Ce qu'il y avait de certain, c'est que, en devenant la femme d'Albert, elle n'en serait pas moins reine d'Angleterre. Elle le revit; il portait un délicieux uniforme; à sa vue, toutes les hésitations fondirent comme neige au soleil. Le mariage eut lieu le 10 février 1840. Les jeunes mariés s'en allèrent à Windsor. Naturellement, ils n'y furent pas tout à fait seuls. Leurs suites les accompagnaient. Et dans leurs suites se trouvaient en particulier deux personnes : la baronne Lehzen et le baron Stockmar.

### III

Albert avait prévu que sa vie d'homme marié n'irait pas sans accroc. Mais il ne s'était nullement rendu compte qu'elle serait à ce point compliquée et difficile. En politique il ne comptait pas plus qu'un zéro. Lord Melbourne n'était pas seulement premier ministre. Il était en fait le secrétaire intime de la reine; et, de la sorte, toute l'existence politique de la souveraine était placée sous son contrôle. Un mari de reine était une entité inconnue dans la constitution anglaise; il semblait ne

pas y avoir de place pour lui dans les affaires de l'Etat; et Victoria elle-même trouvait que c'était fort bien ainsi. Quand, au temps de leurs fiançailles, on avait proposé de donner au prince un titre anglais, Victoria lui avait écrit : « Les Anglais ont une grande aversion à voir un étranger intervenir dans les affaires de leur pays. Quelques journaux ont déjà exprimé la crainte que vous ne voulussiez vous en mêler. Je sais fort bien que vous n'y songez pas; mais si vous acceptiez un *peerage*, on ne manquerait pas de dire que vous aspirez à un rôle politique. » Je sais que vous n'y songez pas! En réalité, la reine n'en était pas si sûre. Mais elle voulait se faire bien comprendre. Elle espérait qu'il ferait un excellent mari; pour ce qui est de gouverner le pays, il verrait bien que lord M. et elle-même s'en acquitteraient sans son aide.

Mais ce n'était pas en politique seulement que le prince trouva négligeable le rôle qu'on lui assignait. Il comprit que ses fonctions mêmes de mari seraient réduites à fort peu de chose. La baronne Lehzen régnait en souveraine sur toute la vie privée de Victoria; et elle comptait bien ne pas laisser diminuer d'un iota cette complète domination. Depuis l'avènement de la reine, la puissance de la baronne avait beaucoup augmenté. Sans parler de l'influence immense et mal définie qui lui permettait d'exercer le contrôle qu'elle avait sur toute la correspondance intime de la reine, elle était maintenant surintendante de la Maison royale et s'occupait aussi des dépenses privées de la souveraine. Albert s'aperçut bientôt qu'il n'était pas maître chez lui; tous les détails de sa vie et de la vie de sa femme étaient contrôlés par un tiers; rien ne pouvait être fait sans le consentement de Lehzen. Et Victoria, qui adorait Lehzen avec autant d'empportement que par le passé, ne voyait rien que de juste dans cet état de choses.

Le prince n'était pas plus heureux dans ses relations

mondaines. Etranger, timide, mal à son aise dans la compagnie des femmes, peu expansif et pourtant très sûr de lui, il n'était guère destiné à avoir beaucoup de succès dans le monde. Son aspect aussi le desservait. Bien qu'il fût pour la reine l'incarnation même de la beauté virile, le monde anglais, et surtout le grand monde, qui regardait le prince avec des yeux moins teutoniques, ne partageait pas cette opinion. On trouvait à Albert, à sa figure, à sa tournure, à toute sa manière d'être, un air terriblement peu anglais. Il avait des traits réguliers, sans doute, mais son visage n'en avait pas moins quelque chose de mou et de fade; il était grand, mais mal bâti, et il ne se tenait pas droit en marchant. Vraiment ce jeune homme ressemblait beaucoup à une sorte de ténor d'opéra. C'étaient là de grands désavantages. Le prince ne fit rien pour les racheter. Dès le début, par maladresse, par amour de la correction, et aussi pour décourager les familiarités déplacées, il se montra extraordinairement raide et conventionnel dans ses manières. Partout où il paraissait il s'entourait d'étiquette comme d'une haie d'épines. Il n'allait jamais dans un autre monde que celui de la Cour, ne se montrait pas dans les rues de Londres. S'il sortait à cheval ou se promenait en voiture, c'était toujours accompagné d'un écuyer. Il voulait être parfait; et, si la perfection excluait l'amitié, eh bien, il se passerait d'avoir des amis. D'ailleurs il n'estimait guère les Anglais. Pour autant qu'il en pouvait juger, ils ne tenaient qu'à la chasse au renard et à l'observance du dimanche; ils oscillaient entre trop de frivolité et trop de sérieux; si on leur parlait d'aimable jovialité, ils n'avaient pas l'air de comprendre; et ils ignoraient également les Lois de la Pensée et les plaisanteries en usage dans les universités allemandes. Le prince sentait qu'il ne pourrait jamais s'entendre avec de telles gens. Dès lors, pourquoi enfreindre en leur faveur les lois de l'étiquette? Dans



l'intimité le prince savait être naturel et charmant. Seymour et Anson lui étaient très attachés et il leur rendait leur affection; mais ils n'étaient que des subordonnés, des confidents, des ministres de ses volontés. Albert ne trouvait auprès de personne le support et les consolations d'une amitié d'égal à égal.

Il avait pourtant un ami, ou plutôt un mentor. Le baron, établi une fois encore dans la résidence royale, était décidé à se dévouer à Albert comme il s'était jadis dévoué à Léopold. Sa position actuelle auprès de celui-là ressemblait beaucoup à sa position d'autrefois auprès de celui-ci : elle en différait de plusieurs façons. Les difficultés étaient aussi grandes aujourd'hui qu'alors; elles étaient plus complexes et plus intéressantes. Le jeune docteur inconnu et insignifiant, qui n'avait pour se soutenir que son esprit et la protection d'un prince, s'était transformé en un confident de rois et de ministres, accompli, célèbre, mûri par l'âge et par une longue expérience. Il pouvait traiter Albert avec une autorité affectueuse et presque paternelle. D'autre part Albert n'était pas Léopold. Le prince (et le baron s'en rendait bien compte), n'avait pas la rigide ambition du roi, sa présomption, son désir de grandeur personnelle. Il était plein de vertus et de bonnes intentions, intelligent, instruit; mais il ne prenait aucun intérêt à la politique, et il ne donnait pas les signes d'une grande force de caractère. Laisse à ses propres ressources, il deviendrait presque sûrement un personnage distingué et nul, un dilettante sans but, occupé à se cultiver l'esprit, un meuble de palais, sans influence et sans importance. Mais Stockmar était là. Dissimulé dans l'ombre, il poussait sans cesse et inlassablement son nouvel élève dans les sentiers où il avait jadis poussé Léopold.

Et, cette fois-ci, le but était plus et mieux que la royauté médiocre où Léopold avait atteint. Son affection désin-

téressée, son inlassable énergie préparaient à Albert la plus haute et la plus brillante récompense.

Les débuts surtout furent difficiles. Albert était vite découragé. A quoi bon tant d'efforts pour jouer un rôle qui l'ennuyait et où le pauvre cher baron était seul à désirer l'applaudir? Ne serait-il pas plus simple et beaucoup moins fatigant de laisser aller les choses? Mais Stockmar ne voulait rien entendre. Il touchait sans cesse deux cordes sensibles dans le cœur du prince : son sentiment du devoir et son orgueil. Albert oubliait-il le noble but auquel il avait décidé de vouer sa vie? Allait-il permettre que lui-même, sa femme, sa famille, toute son existence fussent gouvernés par la baronne Lehzen? Ce dernier argument était fort; le prince n'était pas habitué à céder; et céder maintenant serait plus humiliant encore qu'autrefois. D'ailleurs, ce n'était pas seulement la position de la baronne dans la famille royale qui l'exaspérait, il avait d'autres raisons et de plus graves raisons de se plaindre. Il savait fort bien qu'il était le supérieur intellectuel de sa femme; et pourtant il voyait avec dépit que l'esprit de Victoria échappait de plus d'une façon à son influence. Quand, poussé par le baron, il tentait de parler politique avec elle, elle répondait vaguement, tombait dans des généralités et changeait le sujet de l'entretien. Elle le traitait comme elle avait jadis traité son oncle. Le prince enfin protesta; elle répondit qu'elle agissait ainsi par indolence, que, quand elle avait le bonheur d'être avec lui, elle voulait oublier à son aise l'assomante politique. L'excuse était pire que la faute. Était-elle le mari et était-il la femme? On aurait pu le croire. Mais le baron déclara que Lehzen était à la racine même du mal : c'était elle qui poussait la reine à avoir des secrets, qui faisait pis : qui minait par-dessous la franchise naturelle de Victoria et l'encourageait, sans qu'elle s'en doutât, à donner de faux prétextes à sa conduite.

De petits dissentiments vinrent encore envenimer les choses. Le prince et la reine n'avaient pas les mêmes goûts. Albert, habitué à une simplicité spartiate, et qui aimait à se coucher de bonne heure, trouvait les grandes réceptions de la Cour mortellement longues et ennuyeuses. Dès dix heures et demie, il ne manquait pas de s'endormir au coin d'un canapé. Au contraire, rien ne plaisait plus à la reine que de danser jusqu'au matin et de sortir sous le portique du palais pour voir le soleil se lever derrière le dôme de Saint-Paul et les tours de Westminster. Elle adorait Londres, que le prince détestait. Il ne se sentait respirer qu'à Windsor. Mais Windsor non plus n'était pas sans terreurs. Tant que durait le jour, il pouvait se promener, ou peindre, ou jouer du piano; mais après le dîner, un noir ennui tombait sur le palais. Il aurait voulu inviter des savants, des hommes de lettres, leur demander leurs opinions sur tel ou tel point de science ou d'art, et ensuite leur exposer les siennes. Malheureusement, Victoria « ne se souciait pas d'encourager ces gens-là ». Elle savait qu'elle ne brillerait pas en leur compagnie; et elle exigeait que la routine des soirées ne changeât en rien. C'était toujours l'échange habituel de platitudes avec des personnages officiels, puis le cercle autour de la table ronde et les albums de gravures, tandis que le prince faisait d'interminables parties d'échecs avec trois de ses gentilshommes.

Il était trop naturel que ce curieux mélange de pouvoir, de passion et d'orgueil produisît plus que de simples accès d'irritation : des volontés exaspérées s'affrontaient. Victoria et Albert n'étaient ni l'un ni l'autre habitués à jouer le second rôle. L'humeur tyrannique de Victoria éclatait. Sa vitalité, son obstination, la haute idée qu'elle se faisait de sa position auraient pu, sans doute, combattre victorieusement les droits et les supériorités du prince. Mais il y avait un défaut à la cuirasse de la reine. Elle

avait cessé d'être sa propre maîtresse; elle était dominée par un sentiment puissant, qui l'envahissait peu à peu jusqu'aux racines de son être. Elle était follement amoureuse. Nous ne connaissons pas les détails de ces curieuses disputes. Mais le prince Ernest, qui demeura quelques mois en Angleterre avec son frère, les contempla d'un regard amical et surpris. Le récit de l'une d'elles pourtant est parvenu jusqu'à nous. C'est peut-être un arrangement de la vérité, c'est peut-être même une légende, mais qui, à la façon des légendes, symbolise et résume une situation. Un jour le prince, furieux, s'était enfermé dans sa chambre. La reine, furieuse aussi, vint frapper à sa porte.

— Qui est là? demanda le prince.

— La reine d'Angleterre!

Pas de réponse; et nouvelle grêle de coups sur la porte.

— Qui est là? demanda derechef le prince.

— La reine d'Angleterre!

Et ainsi de suite. Enfin il y eut un silence; puis les coups recommencèrent, mais plus légers.

— Qui est là? demanda inexorablement le prince.

Mais, cette fois-ci, la réponse fut différente :

— Votre femme, Albert.

La porte s'ouvrit à l'instant.

Peu à peu la position du prince changea. Il commençait à trouver l'étude de la politique moins fastidieuse qu'il ne l'avait d'abord imaginé. Il lisait Blackstone et prenait des leçons de droit anglais. Il assistait parfois aux entretiens de la reine avec ses ministres; et, sur le conseil de lord Melbourne, on lui soumettait toutes les dépêches ayant trait aux affaires étrangères. Parfois, il faisait un exposé écrit de ses vues et le lisait au premier ministre qui, infiniment aimable et courtois, écoutait avec attention mais répondait rarement.

Une mesure importante fut prise avant la naissance de

la princesse royale : on décida, sans aucune opposition du Parlement, que le prince deviendrait régent en cas de mort de la reine. C'est grâce à l'intervention de Stockmar auprès des tories que cette heureuse décision avait été prise. Le baron crut pouvoir aller à Cobourg goûter quelque repos dans sa famille. Mais sa sollicitude pour le prince, épanchée en de nombreuses lettres, ne se relâchait pas. « Cher prince, écrivait-il, je suis satisfait des nouvelles que vous m'avez envoyées. Les fautes, les malentendus, les obstacles qui viennent si péniblement à l'encontre de nos desseins, ne doivent jamais être pris que pour ce qu'ils sont, à savoir des phénomènes naturels qui nous montrent l'un des côtés de la vie, le côté sombre. A les surmonter dignement l'esprit s'exerce, s'entraîne, s'éclaire; le caractère se renforce et s'endurcit. » Le prince jusque-là s'était honorablement tiré d'affaire; mais il fallait continuer dans la même voie. Surtout il fallait « travailler sans relâche ». Travailler sans relâche à mettre sa magnanimité à l'épreuve; travailler sans relâche à séparer avec logique ce qui est grand et essentiel de ce qui est mesquin et sans importance; travailler sans relâche à atteindre un haut idéal, à s'efforcer continuellement d'être constant, patient, courageux. C'était là peut-être un programme bien austère pour un jeune homme de vingt et un ans; et pourtant, cette austérité même touchait Albert au plus profond de son cœur. Il soupirait mais il écoutait; il lui semblait entendre la voix de quelque directeur spirituel inspiré par la vérité divine. « Les étoiles qui vous sont nécessaires en ce moment et peut-être pour quelque temps encore, continuait la voix, sont *l'amour, l'honnêteté, la vérité*. Les âmes tortueuses, les esprits peu perspicaces *risqueront de vous méconnaître*, de ne pas voir en vous l'homme que vous êtes, ou que, du moins, vous pouvez devenir... Surveillez-vous donc sans cesse; ayez l'œil ouvert de tous côtés... Ce que



je désire pour mon prince, c'est un cœur grand, noble, chaleureux, fidèle, qui puisse nourrir les plus nobles idées sur la nature humaine et le ferme désir de les mettre en pratique. »

Le moment décisif ne se fit pas longtemps attendre. De nouvelles élections rendirent imminent le retour des tories. La reine n'avait pas pour eux moins d'aversion maintenant que par le passé. Mais, appuyés par une majorité considérable dans la Chambre des Communes, ils étaient en mesure de se faire écouter. Lord Melbourne tout le premier comprenait que la transition inévitable devait s'accomplir le plus doucement possible. Le prince, du consentement même du ministre, se rapprocha des tories, comme il l'avait déjà fait à propos de l'acte de Régence; et, par l'entremise d'Anson, il entama des négociations avec sir Robert Peel. En une série d'entrevues secrètes, on arriva à s'entendre entièrement sur la question difficile et délicate des damès d'atours. On décida de ne point invoquer la constitution : quand le gouvernement tory serait formé, les principales dames whigs se retireraient et d'autres dames, choisies par sir Robert, prendraient leur place. Ainsi, en fait, la Couronne abandonna ses prétentions de 1839, et elle ne les a dès lors plus jamais fait valoir. Cette transaction fut un tournant important dans la carrière du prince. Il avait montré, dans une affaire délicate, beaucoup de tact et d'adresse; il était entré en relations amicales et intimes avec le nouveau premier ministre; évidemment un grand avenir politique l'attendait. Victoria en fut très impressionnée et profondément reconnaissante. « Mon cher ange, écrivait-elle au roi Léopold, m'est, en vérité, un grand appui. Il prend le plus vif intérêt à ce qui se passe; il partage tous mes sentiments; et pourtant, dans les questions que nous discutons longuement ensemble, il s'abstient toujours, comme c'est son devoir, de m'influencer; et, comme

vous le dites, son jugement est juste et mesuré. » Et Certes, elle avait grand besoin d'appui et de réconfort : lord M. s'en allait, et elle avait une telle répugnance pour Peel qu'elle pouvait à peine prendre sur elle de lui adresser la parole. Oui, désormais elle discuterait tout avec Albert.

Stockmar, qui était revenu en Angleterre, vit avec satisfaction le départ de lord Melbourne. Si tout allait bien, le prince pourrait exercer maintenant sur Victoria une suprême influence politique. Mais est-ce que tout irait bien ? Un événement sur lequel il n'avait pas compté donna des craintes au baron. Quand l'affreux moment arriva et que la reine, au désespoir, dit adieu à son bien-aimé ministre, il fut convenu entre eux que, s'il était plus prudent qu'ils ne se vissent pas souvent à l'avenir, ils pourraient du moins continuer leur correspondance. Lord Melbourne ne montra jamais mieux qu'alors les faiblesses de son caractère. Tant qu'il avait été au pouvoir il avait tenu envers Peel une conduite irréprochable ; il avait fait tout son possible pour faciliter le changement de ministère ; il avait même, par plus d'un intermédiaire, donné à son heureux rival des conseils sur les moyens de gagner les bonnes grâces de la reine. Mais, à peine fut-il dans l'opposition que le cœur lui manqua : il ne put se résigner à abandonner tout à fait le plaisir et le privilège de donner des conseils à la reine, à être privé de ce pouvoir qu'il avait exercé si longtemps, de cette intimité dont il avait tant joui. Bien qu'il eût promis d'observer dans ses lettres la plus exacte discrétion, il ne put résister aux tentations que cette correspondance lui offrait : il y discuta en détail diverses questions d'intérêt public ; il y donna, notamment, de nombreux conseils sur le choix de titulaires à des charges importantes. Ces conseils furent suivis. Lord Melbourne avait recommandé lord Heytesbury, dont il vantait le mérite, pour le poste

d'ambassadeur à Vienne : huit jours plus tard, la reine écrivit au ministre des Affaires étrangères pour le prier instamment de confier à lord Heytesbury, homme de grand mérite « quelque mission importante ». Vive alarme de Stockmar. Il composa une note où il montrait ce que la conduite de lord Melbourne avait de contraire à la constitution, et l'embarras où elle pourrait mettre la reine si elle venait à être connue de Peel; et il chargea Anson de porter cette note à l'ex-ministre. Lord Melbourne, étendu sur son canapé, la lut jusqu'au bout, la bouche pincée :

— Voilà une opinion tout à fait correcte, dit-il.

Mais quand Anson voulut pousser sa pointe et insinua qu'il était peu convenable pour le chef de l'opposition de conserver des relations intimes avec la souveraine, le vieil homme se fâcha tout rouge :

— Dieu me damne! s'écria-t-il, en se levant brusquement du canapé et en courant d'un coin de la pièce à l'autre, ceci dépasse l'endurance humaine!

Il continua à écrire à la reine comme par le passé. Il fallut encore deux vigoureuses attaques de Stockmar pour le réduire à la raison. Puis, peu à peu, ses lettres devinrent de moins en moins fréquentes, avec des allusions de plus en plus rares aux affaires publiques; elles finirent par être tout à fait inoffensives. Le baron sourit : lord M. avait accepté l'inévitable.

Le ministre whig s'était retiré en septembre 1841. Plus d'une année encore devait s'écouler avant que s'accomplît un autre événement à peine moins important : le renvoi de Lehzen. Car la mystérieuse gouvernante fut enfin vaincue elle aussi. On ignore comment Victoria fut amenée à accepter ce renvoi sans révolte, peut-être même avec soulagement; mais il est certain que la position d'Albert dans son ménage dut être très affirmée par la venue de deux enfants. La naissance de la princesse

royale avait été suivie, en novembre 1841, par celle du prince de Galles; et un troisième enfant était attendu. La baronne, malgré toute son affection, ne pouvait prendre qu'une très faible part à ces délices familiales. Elle perdait du terrain à vue d'œil; on remarqua avec surprise que, une ou deux fois, pendant des voyages de la Cour, elle fut laissée à Windsor. Le prince était fort prudent. Lors du changement de ministère, lord Melbourne lui avait conseillé d'en profiter pour agir. Il jugea qu'il valait mieux attendre; le temps et les circonstances travaillaient pour lui; chaque jour sa position devenait meilleure; chaque jour, — et chaque nuit. Il comprit enfin qu'il n'avait plus à hésiter, que la moindre velléité de sa part, à peine exprimée, était aussitôt partagée par Victoria. Il parla, et Lehzen s'évanouit pour toujours. Jamais plus elle ne règnerait dans ce cœur royal et sous ces lambris royaux. Jamais plus, penchée à sa fenêtre de Windsor, elle ne suivrait d'un regard triomphant son élève et sa souveraine passant sur la terrasse parmi les révérences de la foule. Elle retourna dans son Hanovre natal et s'y établit à Buckebourg dans une maison petite mais confortable dont les murs furent entièrement couverts de portraits de Sa Majesté. Le baron, malgré sa maladie d'estomac, sourit encore : Albert triomphait.

#### IV

Les désaccords du début étaient oubliés : tout était confondu dans l'harmonie d'une union parfaite. Un mystère nouveau, incroyable, s'était révélé à Victoria; elle avait livré toute son âme à son mari. La beauté, le charme qui, à première vue, l'avaient conquise, n'étaient, elle le reconnaissait maintenant, que l'enveloppe extérieure du véritable Albert. Pauvre aveugle, elle n'avait

alors distingué qu'à peine cette beauté, ce ruissellement intérieur qu'elle sentait maintenant par toutes les fibres de son être : il était bon, il était grand ! Comment avait-elle jamais pu songer à élever sa volonté contre la sagesse du prince, son ignorance contre sa science, ses caprices contre son goût parfait ? Avait-elle réellement aimé naguère Londres, et les heures tardives et les plaisirs du monde ? Elle qui, maintenant, n'était plus heureuse qu'à la campagne, qui, chaque matin, sautait du lit, — ah ! de si bonne heure ! — avec Albert, pour faire une promenade avec Albert seul ! Quelles délices de se laisser instruire par lui, d'apprendre de sa bouche le nom des arbres et les mœurs des abeilles ! Et, plus tard, de faire de la tapisserie au point de croix, pendant qu'il lui lisait *l'Histoire constitutionnelle d'Angleterre*, de Hallam ! Ou encore de l'écouter jouer sur son nouvel orgue (« l'orgue est le premier des instruments », disait-il) ; ou de lui chanter une romance de Mendelssohn, en soignant beaucoup la mesure et les respirations, et en laissant échapper que de rares fausses notes ! Après le dîner, il y avait encore d'autres plaisirs : le prince, — ah ! qu'il était bon ! — avait abandonné les échecs, en sorte qu'on pouvait jouer en cercle autour de la table ronde, et s'amuser de la façon la plus charmante à faire tourner des jetons et des bagues. Nouvelles et plus grandes merveilles à l'apparition des enfants ! Pussy était si intelligente ! Un jour, ne s'était-elle pas écriée avec rage : « Je ne suis pas Pussy ! je suis la princesse royale ! » Et quant à Bertie, elle ne pouvait que demander à Dieu avec *la plus grande ferveur* que le petit prince de Galles, sous *tous* les rapports *absolument*, « ressemblât, d'âme et de visage, à son cher ange de père ». Sa chère maman, elle aussi, avait été ramenée dans le cercle de la famille ; Albert avait opéré une réconciliation ; et le départ de Lehzen avait aidé à plonger le passé dans l'oubli. Pour Victoria la vie était



devenue une idylle; et sa vie en était une, en vérité, si les éléments essentiels de l'idylle sont le bonheur, l'amour et la simplicité; mais c'était une idylle à déconcerter Théocrite. « Albert, écrivait Sa Majesté dans son journal, a amené la chère petite Pussy dans une si belle robe que maman lui a donnée, de mérinos blanc garni de bleu, et coiffée d'un joli bonnet, et il l'a posée sur mon lit, s'asseyant lui-même à côté d'elle; et elle a été si gentille et si sage! Et, tandis que mon précieux, mon incomparable Albert était là, notre petit amour entre nous, je me sentais pleine de bonheur et de gratitude envers Dieu. »

Le passé, un passé vieux seulement de trois ans, lui semblait si distant, si étranger, qu'elle ne pouvait se l'expliquer que comme une illusion, une erreur malheureuse. Un jour qu'elle relisait un vieux volume de son journal, elle tomba sur ces lignes : « Quant à la « confiance de la Couronne », Dieu sait qu'aucun *ministre*, aucun *ami* ne l'a JAMAIS possédée si complètement que cet excellent lord Melbourne ne possède la micenne! » Un remords la saisit; elle prit sur-le-champ une plume et écrivit dans la marge : « En relisant ceci, je ne puis m'empêcher de remarquer combien *alors* mon bonheur était artificiel, et quelle bénédiction c'est pour moi de connaître maintenant, grâce à mon mari, un bonheur *véritable* et solide, qu'aucune vicissitude politique, aucun revers mondain ne peut changer. Mon bonheur d'alors ne pouvait durer; si bon que soit lord M., si parfait qu'il fût pour moi, je n'avais de plaisir que dans le monde, et je vivais de ces ressources superficielles auxquelles *je donnais alors* le nom de bonheur. Dieu merci, tout cela est changé pour *moi* et pour d'autres, et *je sais ce qu'est le VRAI* bonheur. — V. R.<sup>1</sup> ». Comment le savait-elle? Et

quelle différence y a-t-il entre un bonheur véritable et un bonheur qu'on sent? Un philosophe, lord M. peut-être, aurait pu le demander. Mais elle n'était pas un philosophe; lord M. n'était qu'une ombre, et Albert était auprès d'elle. C'était assez.

Certes elle était heureuse. Et elle voulait que tout le monde le sût. Ses lettres au roi Léopold sont toutes débordantes d'extase. « Oh, mon très cher oncle, si vous pouviez savoir *combien* je me sens heureuse et bénie, combien je suis *fière* de posséder un être aussi parfait que mon mari!... » Ces cris de ravissement semblaient échapper d'eux-mêmes à sa plume. Un jour, comme lady Lyttelton, sans y penser, disait d'une femme qu'elle était heureuse « comme une reine », et s'arrêtait tout à coup, un peu confuse :

— Ne vous arrêtez pas, Lady Lyttelton, dit Sa Majesté. Une reine est en vérité une femme très heureuse.

Mais ce nouveau bonheur n'avait rien du songe que donne le fruit du lotus. Il n'engourdisait pas, il réveillait plutôt. Victoria n'avait jamais senti davantage la nécessité de faire son devoir. Plus que jamais, elle travaillait avec méthode aux affaires de l'Etat. Elle surveillait ses enfants avec une infatigable vigilance. Elle écrivait de nombreuses lettres; elle s'occupait de sa ferme, de sa laiterie, de tout son ménage, du matin au soir. Sa petite personne, vive et active, courant à pas pressés derrière les grandes enjambées d'Albert par les corridors et les avenues de Windsor, semblait l'expression même de son esprit. Parmi la douceur et les délices d'une joie sans mélange, parmi les flots et les débordements intarissables du sentiment, elle gardait toute sa rigidité native. Lady Lyttelton qui, en sa qualité de gouvernante de la famille royale, était mieux placée que personne pour observer la reine, disait : « Une veine de fer parcourt cette extraordinaire nature. »

Parfois la délicieuse routine de l'existence domestique était interrompue. Il fallait quitter Windsor pour le palais de Buckingham, ouvrir le Parlement, avoir des entrevues avec des personnages officiels, ou, à l'occasion, recevoir au château des visiteurs étrangers. La paisible Cour revêtait alors une soudaine magnificence et les souverains d'outre-mer, — Louis-Philippe, le roi de Prusse ou le roi de Saxe, — trouvaient à Windsor des fêtes vraiment royales. De l'avis général, peu de spectacles en Europe produisaient un effet aussi imposant qu'un banquet dans la grande salle de Waterloo, étincelante de diamants et d'uniformes, les longs murs couverts de majestueux portraits de héros et la table pliant sous la lourde vaisselle d'or des rois d'Angleterre. Mais, parmi tant de splendeur, l'objet le plus imposant c'était encore la reine. La petite *Hausfrau* qui, le jour précédent, avait promené ses enfants, inspecté ses basses-cours et ses étables, exercé son piano, et rempli son journal de descriptions émerveillées de son mari, brillait soudain, sans art, sans effort, par une transition spontanée et naturelle, comme l'incarnation de la majesté. Même le tsar de Russie en fut profondément impressionné. Victoria, de son côté, considéra avec une terreur secrète le formidable Nicolas. « Sa visite est certainement un grand événement et un grand compliment, écrivait-elle à son oncle; et le peuple anglais en est très flatté. C'est certainement un homme *très frappant*, et très beau encore. Son profil est *magnifique* et ses manières *extrêmement* dignes et gracieuses. Il est fort poli, d'une politesse presque intimidante à force d'attentions et de *civilités*. Mais l'expression de ses yeux n'en est pas moins *terrible*, et différente de tout ce que j'ai vu jusqu'ici. » Elle-même, et Albert, et le « bon roi de Saxe », qui se trouvait alors à Windsor, (et dont elle disait : « Nous l'aimons tant; il est si peu prétentieux ! ») se tenaient serrés comme des poules timi-

des devant cet aigle effrayant. Après son départ, il discutèrent son visage, ses malheurs, son pouvoir despotique sur des millions de sujets. Ah! quant à elle, elle ne pouvait s'empêcher de le plaindre; et elle rendait grâce à Dieu d'être reine d'Angleterre.

Quand le moment venait de rendre quelqu'une de ces visites, le couple royal s'embarquait sur son yacht, à la grande joie de Victoria. Elle s'écriait :

— J'adore les bateaux!

Elle montait aux échelles et en descendait avec une surprenante agilité et plaisantait avec les marins. Le prince était plus retenu. Ils rendirent visite à Louis-Philippe au château d'Eu; ils rendirent visite au roi Léopold à Bruxelles. Il y avait alors dans la capitale de Belgique une Anglaise plus remarquable encore que la reine; mais personne ne fit attention à elle; et Victoria passa, sans la voir, sous le regard scrutateur d'une sous-maîtresse du pensionnat Héger. « Une petite dame grasse et vive, très modestement habillée, sans beaucoup de dignité ni, d'ailleurs, de prétention. » Telle fut l'impression de Charlotte Brontë tandis que la voiture royale, au trot de ses six chevaux, passait comme un éclair devant elle, l'obligeant à s'arrêter un instant sur le trottoir et à interrompre le cours de ses réflexions. Victoria était pleine d'entrain et parvint même à insuffler un peu de gaieté à la triste Cour de son oncle. Certes le roi Léopold était parfaitement content. Ses espérances les plus chères s'étaient réalisées; toutes ses ambitions étaient satisfaites. Il n'avait plus désormais qu'à jouir de son trône, de sa haute respectabilité, du tableau des préséances, et de l'exact accomplissement de ses ennuyeux devoirs. Par malheur, la félicité de ceux qui l'entouraient n'était point aussi parfaite. On chuchotait que sa Cour était plus morne qu'une assemblée religieuse; et, dans cette Cour malheureuse, personne n'était plus malheu-

reux que la reine. « Pas de plaisanteries, Madame! » s'était écrié le roi un jour que, au début de leur mariage, la pauvre femme s'était essayée à un faible calembour. Ne comprenait-elle pas que la frivolité était malséante à l'épouse d'un monarque constitutionnel? Elle ne le comprit que trop. Et, quand les murs surpris des salons d'apparat résonnèrent du bavardage et des rires de Victoria, la pauvre femme s'aperçut qu'elle ne savait plus sourire.

Une autre année, on visita l'Allemagne, et Albert fit admirer les beautés de sa patrie. Quand Victoria passa la frontière, elle donna des marques d'émotion et même de surprise. « Entendre parler allemand, écrivait-elle dans son journal, voir des soldats allemands, tout cela me parut singulier. » Remise de ce léger choc, elle trouva le pays charmant. Elle fut fêtée partout; des foules de princes voisins accoururent pour lui souhaiter la bienvenue, et d'adorables groupes de petits paysans, vêtus de leurs habits du dimanche, lui offrirent des bouquets de fleurs. La principauté de Cobourg, avec son paysage romantique et ses habitants bien élevés, l'enchantait particulièrement. Et quand, un matin, en se réveillant, elle se trouva dans « le cher Rosenau, lieu de la naissance de mon Albert », ce fut « comme un beau rêve. » De retour en Angleterre, elle s'étendit longuement, dans une lettre à son oncle, sur les plaisirs du voyage et surtout sur son intense affection pour le pays natal d'Albert. « J'ai pour notre chère petite Allemagne des sentiments que je ne puis décrire. Je les ai éprouvés si vivement à Rosenau! C'est quelque chose qui me touche, qui me va droit au cœur, et me donne envie de pleurer. Je n'ai jamais senti en aucun lieu le contentement pensif, la paix que j'y éprouvai. Je crains de l'aimer presque trop<sup>1</sup>. »

1. Martin, I, 275, 306.



## V

Le mari n'était pas aussi heureux que la femme. Sa situation s'était grandement améliorée; sa famille s'accroissait; sa femme l'idolâtrait. Mais il était encore étranger dans un pays étranger; le contentement d'esprit et la paix de l'âme lui étaient refusés. C'était beaucoup de s'être imposé à son entourage immédiat; mais ce n'était pas assez. Et d'ailleurs, son succès même n'allait pas sans amertume. Victoria l'adorait; mais il voulait être compris et non pas adoré. Et Victoria, pourtant si pleine de lui, jusqu'à quel point le comprenait-elle? Jusqu'à quel point le seau comprend-il le puits? Le prince était seul. Il allait à son orgue et se mettait à improviser de savantes modulations jusqu'à ce que les sons, s'élevant et s'abaissant en cadences compliquées, eussent apporté quelque consolation à son cœur. Puis, avec l'élasticité d'esprit de la jeunesse, il courait jouer avec les enfants, ou dessiner une nouvelle porcherie, ou lire à Victoria l'*Histoire ecclésiastique d'Ecosse*, ou pirouetter devant elle comme un maître de ballet, le pied levé, le sourire fixe, pour lui montrer comment elle devait se tenir en public. Tels étaient les amusements d'Albert. Mais il y avait une distraction qu'il ne se permettait pas. Il ne flirtait jamais; non, pas même avec les plus jolies femmes de la Cour. Pendant leurs fiançailles, comme Victoria avait fait remarquer avec orgueil à lord Melbourne que le prince ne faisait attention à aucune autre femme, le vieux cynique avait répondu :

— Non, ces choses-là viennent plus tard.

Victoria l'avait sévèrement grondé et avait couru répéter ses paroles à Stockmar. Mais le baron l'avait rassurée. Ce que lord Melbourne avait dit pouvait être vrai dans certains cas, mais elle n'avait rien à craindre d'Al-

bert. Et le baron avait eu raison. Durant toute sa vie conjugale, aucune autre femme, si charmante qu'elle fût, ne causa la plus petite jalousie à Victoria.

Ce qui absorbait le prince de plus en plus, c'était son travail; et il en tirait un singulier réconfort. Dès l'avènement de Peel, il commença d'intervenir dans toutes les affaires de l'Etat. Ces deux hommes se ressemblaient par plus d'un trait : par la qualité de leur intelligence, par le sérieux de leurs idées morales, et même par la roideur et le manque d'aisance de leurs manières. Il y avait entre eux des sympathies; et Peel était tout disposé à écouter Stockmar et à pousser le prince dans la vie publique. Justement, il était question de nommer une Commission royale pour voir si la reconstruction du palais du Parlement ne pourrait servir à encourager les beaux-arts dans le Royaume-Uni; Peel demanda au prince de la présider. C'était faire preuve d'un esprit perspicace. Rien ne convenait mieux à Albert qu'un travail de ce genre : il y pourrait satisfaire à la fois son amour de l'art, sa passion de la méthode et son goût d'entrer en rapports, — en rapports étroits, mais sans oublier les distances, — avec des hommes distingués. Il se mit à l'œuvre *con amore*. Quelques-uns des membres de la Commission furent un peu effrayés en entendant le prince, dans son discours d'ouverture, parler de diviser le sujet en « catégories »; ils trouvèrent que le mot fleurait dangereusement la métaphysique allemande; mais ils reprirent confiance quand Son Altesse Royale montra une extraordinaire connaissance technique de la peinture à la fresque. Lorsqu'on se mit à discuter si les décorations murales du nouveau palais devraient avoir des intentions morales, le prince en montra vigoureusement l'opportunité. Certes, beaucoup de gens ne jetteraient sans doute sur ces peintures qu'un regard fugitif, mais le peintre ne devait pas oublier que d'autres aussi les

contempleraient d'un œil plus pénétrant et plus intéressé. Cet argument convainquit la Commission, et il fut résolu que le sujet des fresques serait de nature édifiante et morale. Elles furent donc exécutées selon les prescriptions de la Commission; par malheur, au bout de peu de temps, elles avaient pâli au point de devenir tout à fait invisibles, même à l'œil le plus intéressé et le plus pénétrant. Était-il possible que les connaissances techniques de Son Altesse Royale fussent incomplètes?

Bientôt, le prince s'astreignit à une tâche plus ardue; celle de réformer l'organisation de la Maison royale. Cette réforme était urgente. Depuis des années, la confusion, l'inconfort, une scandaleuse prodigalité régnaient dans les résidences royales et particulièrement au palais de Buckingham; on n'avait pu tenter aucune amélioration tant que Lehzen avait gouverné en souveraine. Mais les fonctions de la baronne avaient passé maintenant aux mains du prince, qui, en 1844, se mit courageusement à l'œuvre. Trois ans plus tôt, Stockmar, après une minutieuse enquête, avait, dans un mémoire détaillé, révélé un extraordinaire état de choses. Le contrôle de la Maison royale était, paraît-il, divisé de la plus étrange manière, entre plusieurs autorités indépendantes les unes des autres, et possédant chacune des pouvoirs vagues et flottants, sans responsabilité et sans coordination. De ces autorités, les plus importantes étaient exercées par le Grand Intendant et le Grand Chambellan, seigneurs de haut rang et d'importance politique marquée, qui changeaient d'emploi avec chaque ministère, ne vivaient pas à la Cour et n'y avaient même pas de représentants attirés. Leurs fonctions respectives étaient curieuses et mal définies. Au palais de Buckingham, il paraissait que le Grand Chambellan avait la direction de tous les appartements excepté les cuisines, les offices et les garde-manger, que réclamait le Grand Intendant; cependant,

les abords du palais ne dépendaient ni de l'un ni de l'autre, mais du ministère des Eaux et Forêts; et ainsi, tandis que les fenêtres étaient nettoyées à l'intérieur par les employés du Grand Chambellan ou, peut-être, par ceux du Grand Intendant, c'était le ministère des Eaux et Forêts qui les nettoyait à l'extérieur. Parmi les domestiques, les gouvernantes, les petits laquais et les femmes de chambre dépendaient du Grand Chambellan; le chef de cuisines, les cuisiniers, les portiers, du Grand Intendant; mais les valets de pied, les portiers en livrée et les sous-maîtres d'hôtel étaient placés sous l'autorité d'un autre fonctionnaire, du Maître d'Ecurie<sup>1</sup>. Naturellement, dans ces circonstances, le service était fort mal fait et la discipline détestable. Les domestiques s'absentaient quand il leur convenait et aussi longtemps qu'il leur plaisait; « et si, comme le remarquait le baron, on fume ou on boit dans les dortoirs où les valets de pieds, etc., dorment à dix ou à douze, nul ne peut l'empêcher ». Quant aux hôtes de Sa Majesté, il n'y avait personne pour les conduire à leurs chambres, et ils étaient souvent abandonnés pendant des heures, incapables de se retrouver dans le labyrinthe compliqué des corridors. Cette étrange distribution des pouvoirs s'étendait non seulement aux personnes, mais aux choses. La reine avait remarqué qu'il n'y avait jamais de feu dans la salle à manger. Elle demanda la cause de cette négligence. On lui répondit : « Le Grand Intendant prépare le feu; le Grand Chambellan l'allume. » Les subordonnés de ces deux fonctionnaires n'étant pas parvenus à s'entendre, il n'y avait rien à faire; il fallait que la reine mangeât au froid.

Un incident surprenant révéla à tous les yeux la confusion et la négligence qui régnaient dans le palais. Quinze jours après la naissance de la princesse royale, la garde-

1. Master of the Horse.

malade entendit un bruit suspect dans la pièce contiguë à la chambre de la reine. Elle appela un valet qui, ayant regardé sous un large canapé, découvrit, blotti sous le meuble, un jeune garçon « de l'aspect le plus rébarbatif ». C'était « le jeune Jones », énigmatique personnage dont les escapades remplirent les journaux pendant plusieurs mois et dont le caractère et les intentions demeurèrent toujours inexplicables. Il était fils d'un tailleur d'habits, avait dix-sept ans, mais en paraissait beaucoup moins; il s'était apparemment introduit dans le palais en escaladant le mur du jardin et en entrant par une fenêtre ouverte. Deux ans auparavant, sous les dehors d'un ramoneur, il avait honoré Buckingham d'une semblable visite. Il déclara qu'il avait passé trois jours dans le palais, se cachant sous les lits et se nourrissant de soupe et d'autres victuailles; il s'était assis sur le trône, avait vu la reine, avait entendu hurler la princesse royale. Tous les détails de cette étrange affaire furent ardemment discutés. Le *Times* raconta que le jeune Jones, « dès sa plus petite enfance, avait aimé la lecture, mais que son expression était des plus maussades ». Et le journal ajoutait : « Le canapé sous lequel Jones fut découvert est un des plus beaux et des plus coûteux qu'on puisse voir, tant par la richesse des matériaux que par la perfection de la main-d'œuvre. Il a été commandé expressément pour l'usage des visiteurs royaux et illustres qui viennent payer leurs respects à Sa Majesté. » Le coupable fut envoyé pour trois mois dans une maison de correction. Il n'en sortit que pour retourner sur-le-champ au palais de Buckingham. Découvert, il fut renvoyé à la maison de correction pour y passer trois mois encore. A sa sortie, un music-hall lui offrit quatre livres sterling par semaine pour se montrer sur la scène. Il refusa cette offre, et, peu après, la police le trouva errant autour du palais. Les autorités agirent vigoureusement; et, sans



autre forme de procès, expédièrent le jeune Jones sur un vaisseau. Un an après, le vaisseau jeta l'ancre à Portsmouth; immédiatement, Jones débarqua et se dirigea vers Londres. Il fut arrêté avant d'avoir atteint le palais et renvoyé sur son vaisseau, le *Warspite*. On remarqua que « son aspect avait beaucoup gagné et qu'il était fort bien en chair ». Ainsi le jeune Jones quitta la lumière de l'histoire et rentra dans le néant. Nous savons toutefois qu'en 1844, il tomba dans la mer, de nuit, entre Tunis et Alger. On le repêcha. Mais on peut croire — comme un des officiers du *Warspite* l'expliqua dans une lettre au *Times* — que sa chute n'était point due à un accident : il avait sauté à l'eau pour « voir brûler la lumière de la bouée ». Pouvait-on attendre autre chose d'un si étrange personnage?

L'incommodité et l'insécurité n'étaient pas tout. La mauvaise économie de la Maison royale menait aux dépenses les plus folles et les plus inutiles, aux fraudes les plus éhontées. Ce n'étaient qu'abus et profits. Ainsi, un antique et immuable usage voulait qu'une bougie ne fût jamais allumée plus d'une fois : personne ne savait ce que devenaient tous ces restes de bougies. Autre exemple : le prince, en examinant les comptes, fut surpris d'y trouver une dépense de trente-cinq shillings par semaine pour « le vin de la Chambre Rouge ». Il fit une enquête, et découvrit enfin, non sans peine, que, du temps de Georges III, au château de Windsor, une pièce tendue de rouge avait servi de corps de garde et qu'une somme de cinq shillings par jour avait été allouée pour le vin des officiers. Le corps de garde avait été, depuis longtemps, transporté ailleurs; mais on continuait à payer le vin de la Chambre Rouge et l'argent en revenait à un officier en demi-solde qui occupait la sinécure de sous-maître d'hôtel.

Après de minutieuses et difficiles enquêtes et des luttes

acharnées avec la multitude de petits intérêts privés qu'avaient fait naître de longues années de négligence, le prince réussit enfin à opérer une complète réforme. Les diverses autorités, qui avaient été si longtemps en conflit, furent induites à remettre tous leurs pouvoirs aux mains d'un seul fonctionnaire, le Maître de la Maison royale<sup>1</sup>, qui fut désormais responsable de toute l'administration des palais royaux. De grandes économies furent réalisées et la troupe des antiques et vénérables abus fut mise en déroute. Parmi d'autres, l'infortuné demi-solde de la Chambre Rouge fut, à sa grande surprise, enjoint de renoncer à son traitement hebdomadaire, ou de remplir ses devoirs de sous-maître d'hôtel. Même les incorrections de conduite parmi les valets de pied, etc., furent considérablement diminuées. On se plaignit, on jeta les hauts cris; on accusa le prince de se mêler de ce qui ne le regardait pas, d'être injuste, de faire des économies de bouts de chandelles. Il tint bon; et, bientôt, l'admirable administration de la Maison royale fut citée comme une preuve indéniable de sa persévérance et de sa compétence.

En même temps, son activité se multipliait dans un domaine plus important. Il était devenu le secrétaire particulier de la reine, son conseiller intime, son autre soi-même. Il assistait toujours à ses entrevues avec les ministres. Tout comme la reine, il s'intéressait particulièrement à la politique étrangère; mais il n'y avait d'ailleurs aucune affaire publique où son influence ne se fît sentir. Par un mouvement double et simultané, tandis que, d'une part, Victoria subissait de plus en plus l'influence de sa supériorité intellectuelle, lui-même, d'autre part, était de plus en plus intéressé par les rouages de la haute politique, le travail incessant et multiple d'un

1. Master of the Household.

grand Etat. Il n'était plus question de le traiter de dilettante; c'était un travailleur, un personnage public, un homme d'affaires. Stockmar, triomphant, notait cette transformation. « Le prince, écrivait-il, a beaucoup gagné récemment. Il n'y a aucun doute qu'il soit doué pour la politique. En même temps, il est devenu beaucoup plus indépendant. Son activité d'esprit ne cesse d'augmenter, et il consacre la plus grande partie de son temps aux affaires sans se plaindre. » Et il ajoutait : « Quant à ses relations avec sa femme, elles sont tout ce qu'on peut désirer. »

Longtemps avant que Peel se retirât, Victoria avait complètement changé d'attitude envers lui. Le cas que ce ministre faisait du prince avait adouci le cœur de la reine; il la conquit définitivement par cette sincérité, cette chaleur naturelles qui, dans l'intimité, et quand il voulait plaire, transformaient peu à peu en grâce la gaucherie habituelle de ses manières. Elle en arriva à le respecter, et même à l'aimer infiniment. Elle parlait de « notre excellent Peel »; elle avait pour lui « une *extrême* admiration »; il avait fait preuve « d'une *loyauté*, d'un *courage*, d'un patriotisme, d'une *magnanimité* sans limites ». Elle ajoutait : « Sa conduite envers moi a été, pour ainsi dire, presque *chevaleresque*<sup>1</sup>. » Elle se mit à redouter sa démission, comme elle avait autrefois redouté celle de lord M. Ce serait, disait-elle, « une *grande calamité* ». Qu'aurait-elle pensé, six ans auparavant, si un prophète lui avait annoncé qu'elle serait horrifiée par le triomphe des whigs? Pourtant rien ne pouvait empêcher ce triomphe; il fallait qu'elle affrontât le retour de ses anciens amis. Pendant la crise ministérielle de 1845 et de 1846, le prince joua un rôle de premier plan. Tout le monde sentit qu'il était au centre des négociations, que c'était

1. *Letters*, II, 64.

lui qui disposait en réalité des forces et des fonctions de la Couronne. Il avait avancé d'une marche si insensible qu'on s'en était à peine aperçu. Mais on peut dire avec certitude que, au moment où Peel quitta le ministère, Albert était devenu en fait roi d'Angleterre <sup>1</sup>.

## VI

Tandis que le prince montait aux nués, lord Melbourne s'enfonçait dans le néant. Un an après son départ du ministère, il avait eu une attaque; il avait paru s'en remettre; mais sa verdeur était perdue. Sombre, inquiet, malheureux, il errait par la ville comme un fantôme, se répandait soudain dans les endroits publics, en monologues incongrus, ou posait des questions bizarres, tout à coup, à propos de bottes.

— Que je sois pendu si je fais cela pour vous, mylord, dit-il un jour dans le hall de Brooks.

Il était seul et parlait à la corniche, après avoir profondément réfléchi.

Une autre fois, chez lady Holland, penché à travers la table de dîner, pendant un silence, il demandait tout à coup à un invité :

— Ne trouvez-vous pas, monsieur, que ce fut une action diablement répugnante de la part d'Henri IV d'abjurer sa religion pour s'assurer la Couronne?

Il restait chez lui à méditer pendant des heures dans une misérable solitude. Il feuilletait ses livres, les auteurs classiques et les Testaments; mais il n'en tirait aucun réconfort. Il soupirait après l'impossible, après le retour du passé, après il ne savait quoi, les diableries de Caro ou les douces platitudes de Windsor. Ses amis l'avaient abandonné; et c'était bien naturel, disait-il amèrement,

1. Greville, V, 329-30.

le feu était éteint; il espérait secrètement un retour au pouvoir; il étudiait attentivement les journaux et faisait de temps à autre un discours à la Chambre des Lords. Il continuait à échanger des lettres avec la reine et paraissait parfois à la Cour; mais il n'était plus que le fantôme de ce qu'il avait été. Et Victoria écrivait : « Le rêve est *passé*. » Quant à ses opinions politiques, elles n'étaient plus supportables. Le prince était un zélé partisan du libre échange; et la reine, cela va sans dire, partageait ses vues. Au moment où les *Gorn Laws* venaient d'être annulées, lord Melbourne, qui dînait à Windsor, s'écria tout à coup :

— Madame, c'est un acte diablement malhonnête!<sup>1</sup> »

Tous les assistants furent fort embarrassés. La reine tenta de prendre la chose en riant et de changer le cours de la conversation. Ce fut en vain. Lord Melbourne revient à la charge, répétant à plusieurs reprises :

— Je vous dis, Madame, que c'est un acte diablement malhonnête!

La reine lui dit enfin :

— Lord Melbourne, il faut que je vous prie de ne plus rien dire maintenant sur ce sujet.

Elle était toujours bonne pour lui, elle lui écrivait de longues lettres, et n'oubliait jamais son jour de naissance. Mais sa bonté était distante, et il le savait. Il était devenu « ce pauvre lord Melbourne ». Il était dévoré d'inquiétude. Il tâchait de fixer son esprit sur l'état de l'agriculture ou sur le mouvement d'Oxford. Il écrivait de longs et indéchiffrables mémoires. Il était persuadé qu'il avait perdu toute sa fortune et qu'il n'était pas assez riche pour être chevalier de la Jarretière. Il ne comptait plus. Et pourtant, si Peel quittait le ministère, on pourrait le rappeler; pourquoi pas? On ne le rappela jamais. Les

1. *A damned dishonest act.*



whigs l'ignorèrent; et ce fut lord John Russell qui devint leur chef. Quand lord John prit la présidence du Conseil, il y eut un grand déploiement de politesses; mais on ne demanda pas à lord Melbourne de faire partie du Cabinet. Il supporta le coup avec beaucoup d'aménité; mais il comprit que c'était la fin.

Il traîna encore pendant deux ans, tombant lentement dans l'inconscience et la sénilité. Parfois, soutenu par des coussins dans son fauteuil, il murmurait tout à coup avec un à-propos inattendu les paroles de Samson :

« Je sens cruellement s'abattre mon esprit  
Et s'effondrer mes espérances; la nature en moi semble,  
Dans toutes ses fonctions, être lasse d'elle-même;  
J'ai couru ma course de gloire et ma course de honte,  
Et bientôt je serai avec ceux qui se reposent. »

Quelques jours avant sa mort, Victoria, apprenant qu'il n'y avait plus aucun espoir, évoqua ce qu'avait été jadis lord M. « Vous serez peiné d'apprendre, écrivit-elle au roi Léopold, que notre cher, bon, vieil ami Melbourne est mourant... On ne peut oublier combien il était bon, aimable, charmant; sa fin me remet en mémoire tant de souvenirs! Et, pourtant, Dieu sait que je ne voudrais pas revivre ce temps-là! »

Elle n'avait rien à craindre. Le courant des circonstances la poussait, d'un élan irrésistible, vers de bien d'autres destinées. Le sérieux de son mari, ses devoirs envers ses enfants, ses penchants les plus intimes, et ceux mêmes du monde qui l'entourait, tout la poussait dans la voie étroite des obligations domestiques et publiques. Sa famille augmentait sans cesse. Dix-huit mois après la naissance du prince de Galles, la princesse Alice paraissait; un an plus tard, c'était le prince Alfred; puis la princesse Hélène; et, deux ans plus tard, la princesse Louise; et le charmant groupe des bébés royaux n'était pas encore

complet. Les parents, de plus en plus absorbés par les plaisirs et les soucis familiaux, supportaient avec peine la pompe de Windsor et aspiraient après une retraite plus paisible. Sur le conseil de Peel, ils achetèrent la terre d'Osborne, dans l'île de Wight. Leur adresse et leur économie en matière d'argent leur avaient permis de mettre une belle somme de côté; ils se trouvaient en état, non seulement d'acheter le domaine, mais encore de dépenser deux cent mille livres sterling à s'y faire construire et à y meubler une nouvelle maison. A Osborne, au bord de la mer, et parmi les bois qu'Albert, plein des souvenirs de Rosenau, avait si soigneusement plantés, la famille royale passa dès lors chaque heure qu'elle pourrait arracher à Windsor et à Londres : heures délicieuses de profonde retraite et de travail paisible. Le public regardait et approuvait. C'est en vain que quelques aristocrates ricanaient : la reine avait regagné toute sa popularité. La classe moyenne surtout était pleinement satisfaite. Elle goûtait ce mariage d'amour; elle admirait cette existence qui combinait les avantages de la royauté et ceux de la vertu, et où elle croyait voir, comme dans un resplendissant miroir, l'image transfigurée de sa propre vie. Et sa propre vie, moins sublime, mais si délicieusement analogue, empruntait une excellence, une succulence nouvelles aux heures matinales, à la régularité, aux cols puritains, aux jeux innocents, au roast-beef et au Yorkshire pudding d'Osborne. En vérité, c'était une Cour modèle. Non seulement, la reine et le prince étaient des parangons de convenance et de vertu, mais encore aucun souffle de scandale, aucune ombre d'inconduite n'en devaient jamais effleurer les abords. Car Victoria, dans son zèle de néophyte, dressait maintenant l'idéal de la pureté morale avec une sévérité qui dépassait même, s'il était possible, celle d'Albert. Elle rougissait de penser qu'elle avait cru jadis, — bien plus qu'elle lui avait dit,

à lui, — qu'il ne fallait pas être trop strict en ces matières et qu'on devait témoigner de l'indulgence aux affreux péchés des autres. Mais elle n'était plus l'élève de lord M. : elle était la femme d'Albert. Elle était plus : elle était la personnification, le vivant symbole d'une nouvelle génération. Le dernier vestige du XVIII<sup>e</sup> siècle avait disparu ; le cynisme, la subtilité étaient tombés en poussière ; le devoir, le travail, la morale, la vie de famille triomphaient. Les chaises et les tables mêmes, répondant aux besoins du temps, avaient pris les dehors de la gravité et de la correction. L'ère victorienne battait son plein.

## VII

Il fallait encore donner une expression matérielle à ces nouvelles forces, à ce nouvel idéal, pour qu'ils fussent révélés, en une gloire visible, aux yeux du monde émerveillé. Et c'était à Albert d'y pourvoir. Il médita, et l'inspiration lui vint : il eut l'idée de la Grande Exposition.

Sans consulter personne, il développa soigneusement son projet jusque dans le plus petit détail. Il y avait déjà eu des expositions ; mais celle-ci devait les surpasser toutes. Elle réunirait tout ce que chaque pays pouvait produire en matières brutes, en machines et en inventions mécaniques, en objets manufacturés, en œuvres d'art. Elle ne mêlerait pas seulement l'utile à l'agréable : elle serait aussi une haute leçon de morale. Elle serait un monument international élevé à ces bienfaits suprêmes de la civilisation : la paix, le progrès, la prospérité. Depuis quelque temps, le prince avait consacré une bonne part de son temps à étudier les problèmes du commerce et de l'industrie. Il avait du goût pour tout ce qui touche à la mécanique ; souvent son regard aigu avait remarqué l'absence d'un rouage dans quelque machine immense et

compliquée. Une visite à Liverpool où il avait inauguré l'Albert Dock lui avait fait comprendre l'immensité des forces industrielles modernes, bien que, dans une lettre où il faisait part de ses expériences à Victoria, il ait eu soin de garder cette légèreté de ton qui lui était coutumière. « Au moment où je vous écris, disait-il plaisamment, vous devez être en train de vous habiller, et vous serez en retard pour le dîner. Il faut que j'en fasse autant et, espérons-le, avec plus de succès... L'enthousiasme des habitants est grand, mais la chaleur plus grande encore. Si la population de Liverpool avait été pesée ce matin et devait être pesée à nouveau ce soir, je suis persuadé qu'on trouverait qu'elle a perdu beaucoup de son poids. Les docks sont merveilleux et la quantité de navires incroyable. »

Quant à l'art et à la science, le prince s'y était vivement intéressé dès l'enfance. Sa réforme des maisons royales avait mis son talent d'organisateur hors de doute. Ainsi, à tous égards, le prince était à la hauteur de sa tâche. Ayant mûri ses plans, il convoqua un petit Comité, et en exposa l'essentiel. Le Comité approuva et la grande entreprise fut mise en train sans délai.

Deux ans passèrent avant qu'elle fût terminée. Pendant deux ans, le prince travailla avec une extraordinaire et incessante énergie. Tout alla bien d'abord. Les principaux grands industriels appuyèrent fortement le prince; les colonies, la compagnie des Indes orientales témoignèrent de leur sympathie; les grandes nations étrangères s'empressèrent d'envoyer leurs contributions; sir Robert Peel prêta son puissant appui; et le gouvernement approuva l'emploi d'un terrain situé dans Hyde Park et choisi par le prince. Parmi deux cent trente-quatre plans proposés pour le monument de l'exposition, Albert préféra celui de Joseph Paxton, célèbre dessinateur de serres gigantesques. Enfin, le travail était au moment d'être exé-

cuté quand surgirent des difficultés nombreuses et inattendues. Une sourde opposition, qui avait longtemps couvé de divers côtés, contre l'idée même du prince, éclata tout à coup. On protesta d'abord, le *Times* en tête, contre le choix de Hyde Park; l'exposition faillit être reléguée dans un faubourg; mais, après un furieux débat au Parlement, les partisans de Hyde Park l'emportèrent. On s'aperçut ensuite que l'entreprise manquait d'un appui financier suffisant; mais cet obstacle aussi fut surmonté et un fonds de réserve de 200.000 livres sterling fut souscrit. L'immense édifice de verre s'éleva de plus en plus haut, couvrant des arpents de terrain, enfermant sous sa coupole de grands ormeaux; alors la fureur de ses ennemis atteignit son apogée. Les gens élégants, les gens prudents, les gens pieux jetèrent les hauts cris. On assura que l'exposition servirait de lieu de ralliement à tous les malandrins d'Angleterre, à tous les mécontents d'Europe, et que, le jour de l'inauguration, il ne manquerait pas d'y avoir des troubles, et probablement même une révolution. On affirma que le toit de verre était perméable et que les ordures de cinquante millions de moineaux détruiraient complètement des richesses si mal protégées. Des non-conformistes agités déclarèrent que l'exposition était une entreprise d'orgueil et d'impiété qui ferait infailliblement descendre le châtiment de Dieu sur la nation. Le colonel Sibthorpe, dans la séance d'ouverture du Parlement, pria le ciel d'envoyer la grêle et la foudre pour détruire cet objet maudit. Le prince, avec une persévérance inlassable, une patience infinie, poussait droit à son but. Sa santé était sérieusement atteinte; il ne dormait plus; ses forces étaient au moment de lui manquer. Mais il se rappelait les injonctions de Stockmar : il travaillait sans relâche. Il avait plus à faire chaque jour; son labeur devenait prodigieux. Il peina à des Comités, présidait des réunions publiques, faisait des discours, entraît



en rapport avec tous les coins du monde civilisé. Ses efforts furent récompensés. Le 1<sup>er</sup> mai 1851, la Grande Exposition fut inaugurée par la reine, au milieu d'un nombreux concours de visiteurs et dans tout l'éclat d'un spectacle brillant et d'un triomphant enthousiasme.

Victoria elle-même était dans un état voisin du délire. Elle joua son rôle en une sorte de transe mêlée de joie, de gratitude, d'émerveillement; et, quand ce fut fini, elle répandit dans son journal le trop-plein de son cœur. Cette journée n'avait été qu'une suite sans fin de gloires, ou pour mieux dire, une seule vaste gloire, un seul vaste étincellement d'Albert. Tout ce qu'elle avait vu, tout ce qu'elle avait senti ou entendu avait été si beau, si merveilleux, qu'elle en oubliait de souligner à son ordinaire; sa plume courait de mot en mot, de splendeur en splendeur : les foules immenses, si correctes, si loyales; les drapeaux de toutes les nations flottant au vent, l'intérieur de l'édifice, si immense, avec des myriades de gens, et le soleil qui brillait à travers le toit; un petit vestiaire où elle avait laissé son châle; les palmiers et les machines; le cher Albert; l'endroit si vaste qu'ils pouvaient à peine entendre l'orgue; sa reconnaissance envers Dieu; le curieux assemblage d'hommes politiques et d'artistes; la marche d'*Athalie*; (Dieu bénisse mon cher Albert, mon cher pays!) une fontaine tout en verre; le duc et lord Anglesey marchant bras dessus bras dessous; une superbe amazone, en bronze, de Kiss; M. Paxton qui pouvait être fier de son œuvre, et qui avait commencé par être un simple garçon jardinier; sir Georges Grey versant des larmes; et tout le monde étonné et ravi.

Un curieux événement se produisit au moment où, après une courte prière de l'archevêque de Canterbury, un chœur de six cents voix entonna l'*Alleluia* de Handel. Un Chinois, en costume national, s'avança au milieu de la nef centrale, et, s'approchant lentement de Sa Majesté,

il lui fit hommage. La reine, très impressionnée, ne mit pas en doute que ce fût là quelque éminent mandarin; et, quand se forma la procession finale, on donna l'ordre de lui faire place dans le cortège diplomatique, puisqu'aucun représentant du Céleste Empire n'assistait à la cérémonie. Et le Chinois, avec la plus grande dignité du monde, suivit le cortège immédiatement après les ambassadeurs. Il disparut ensuite, et les mauvais esprits chuchotèrent que le fameux mandarin n'était qu'un vulgaire imposteur. Mais personne ne sut jamais quelle sorte de réflexions s'étaient cachées derrière la parfaite impassibilité de cette face jaune.

Quelques jours plus tard, Victoria laissa déborder son cœur dans une lettre à son oncle. Le 1<sup>er</sup> mai, dit-elle, a été « *le plus grand* jour de notre histoire, le plus *beau*, le plus *imposant*, le plus *touchant* spectacle qu'on ait jamais vu, et le triomphe de mon bien-aimé Albert... Ce fut le *plus heureux* jour de ma vie, et le *plus digne de fierté*; et je ne puis penser à rien autre. Le nom bien-aimé d'Albert est immortalisé par cette *grande* conception, entièrement *sienne*, et ma chère patrie a *montré* qu'elle en était *digne*. Le triomphe est immense <sup>1</sup>. »

Il était vrai. L'enthousiasme fut universel. Même les railleurs les plus amers furent convertis et mêlèrent leurs voix à ce concert de louanges. Les félicitations des corps publics affluèrent; la ville de Paris donna une grande fête au Comité de l'exposition; la reine et le prince firent un voyage triomphal dans le nord de l'Angleterre. Les résultats financiers ne furent pas moins remarquables. Le profit total réalisé par l'exposition se monta à une somme de 165.000 livres sterling qui fut consacrée à un achat de terrain et à l'érection d'un musée national à South Kensington. Pendant les six mois que dura l'expo-

1. *Letters*, II, 317-8.

sition, plus de six millions de personnes la visitèrent, et il n'y eut pas un seul accident à déplorer. Mais les meilleures choses ont une fin. Le temps était venu de transporter le Crystal Palace de Hyde Park dans le lointain et salubre Sydenham. Victoria, triste mais résignée, fit une suprême visite à l'exposition. « Elle était si belle, dit-elle; je ne pouvais croire que je la voyais pour la dernière fois. J'entendis jouer un orgue, accompagné d'un beau et puissant instrument à vent nommé sombrero-phone; cette musique me bouleversa! Le canevas est très sale, les rideaux rouges fanés et beaucoup de choses très défraîchies; l'effet n'en est pas moins frais et neuf, et beau comme toujours. La fontaine de verre avait déjà été enlevée... Les soldats du génie étaient en train de rouler les caisses par terre comme avant l'ouverture. Nous nous sentimes tous très mélancoliques. » Mais la reine ne s'attarda pas à ces tristes pensées. Quand tout fut fini, elle exprima son infinie satisfaction au premier ministre dans une lettre dithyrambique : le nom de son époux bien-aimé, y disait-elle, serait immortalisé pour toujours; et c'était pour elle une source de gratitude immense et d'immense bonheur que le pays tout entier le reconnût. « La reine se sent reconnaissante envers la Providence, concluait-elle, qui lui a permis d'être unie à un prince si grand, si noble et si excellent; et cette année restera toujours la plus heureuse et la plus fière de sa vie; le jour de la fermeture de l'exposition (à laquelle elle a beaucoup regretté de ne pouvoir assister) s'est trouvé être le douzième anniversaire de leurs fiançailles; c'est là une curieuse coïncidence <sup>1</sup>. »

1. Martin, II, 369-72, 386-92, 403-5.

## CHAPITRE V

### LORD PALMERSTON

#### I

En 1851, la fortune du prince atteignait à son apogée. Le succès de la Grande Exposition avait prodigieusement augmenté sa renommée et semblait lui assurer désormais un rôle de premier plan dans la vie nationale. Mais, avant la fin de l'année, il devait connaître un autre triomphe, dans un tout autre domaine. Ce triomphe, gros de conséquences importantes, était lui-même le résultat de toute une suite de conjonctures compliquées nées les unes des autres au cours de plusieurs années.

Le temps n'avait rien changé à l'impopularité d'Albert auprès du grand monde. Beaucoup d'aristocrates le regardaient toujours avec défaveur, et lui-même se retranchait de plus en plus derrière une dédaigneuse réserve. Un instant, il avait semblé que l'éloignement des hautes classes allât faire place soudain à quelque cordialité. On avait appris que le prince, pendant une visite à la campagne, avait chassé à courre et s'en était fort bien acquitté. On avait toujours tenu pour certain que ses qualités de cavalier étaient médiocres et dignes tout au plus d'un étranger; et on apprenait qu'il sautait des palissades à cinq barres et poursuivait le renard comme s'il avait passé toute sa vie dans le Leicestershire. On n'en croyait pas ses oreilles. Était-il possible qu'on se fût trompé à ce point et qu'Albert fût un bon garçon après tout? S'il avait désiré garder cette réputation, il aurait tout de

suite acheté plusieurs chevaux de chasse et s'en serait servi constamment. Mais il ne le désirait pas. La chasse à courre l'ennuyait et faisait peur à Victoria. Il continua à monter à cheval, parce que c'était commode, et pour prendre de l'exercice, comme il disait lui-même, et non pour s'amuser. Et on dut convenir enfin que, si le prince savait se tenir à cheval, il n'avait rien d'un sportsman.

La chose était sérieuse. Ce qui importait ce n'était pas seulement que le prince fût la risée de quelques belles dames et de quelques beaux messieurs; ce n'était pas seulement que Victoria, qui avait jadis fait une certaine figure dans le monde, eût, sous l'influence de son mari, renoncé à toute ambition mondaine. Depuis Charles II, les souverains d'Angleterre, à une exception près, n'avaient jamais été à la mode; et le fait que cette exception était Georges IV, rendait la règle d'autant plus significative. Ce qui importait, c'était moins le manque de chic que l'absence de certaines autres qualités plus importantes. L'hostilité de l'aristocratie marquait un antagonisme qui avait sa source au delà des manières ou même des goûts. En un mot, le prince était étranger<sup>1</sup>. Ce que ce mot signifiait exactement, on n'aurait guère pu le dire : mais le fait éclatait à tous les yeux. Lord Palmerston, lui non plus, n'était pas à la mode; les grands aristocrates du parti whig le regardaient de travers et ne le supportaient que comme une nécessité imposée par le sort. Mais lord Palmerston était Anglais de la tête aux pieds, corps et âme. Il y avait quelque chose en lui qui exprimait, avec une vigueur extraordinaire, les qualités fondamentales de la race anglaise. Il était l'antithèse vivante du prince. Une chance maligne voulut que cet Anglais typique approchât, plus qu'aucun de ses compatriotes ne l'avait fait jusque-là, l'étranger venu d'outre-mer. Et

1. *Unenglish.*



ainsi les différences qui, en de plus heureuses conjonctures, auraient pu être atténuées ou effacées, furent au contraire violemment mises en évidence. Albert, inconsciemment, appela toutes les forces mystérieuses de son âme au combat contre son adversaire; et, dans le conflit acharné qui s'ensuivit, il sembla presque que le prince luttât contre l'Angleterre elle-même.

Palmerston avait passé toute sa vie dans le gouvernement du pays. A vingt-deux ans, il avait été ministre; à vingt-cinq, avec cette prudence qui était un trait si inattendu de son caractère, il avait refusé de devenir chancelier de l'Echiquier. Son premier passage au gouvernement dura vingt et un ans, sans une interruption. Quand lord Grey arriva au pouvoir, Palmerston fut appelé aux Affaires étrangères, poste qu'il occupa, avec deux intervalles, pendant vingt et un ans encore. Sa renommée dans le public avait augmenté sans cesse et quand, en 1846, il devint ministre des Affaires étrangères pour la troisième fois, il était, aux yeux du pays, presque, sinon même tout à fait, l'égal du premier ministre, lord John Russell. C'était un homme de soixante-deux ans, de grande taille, à l'air avantageux, avec des favoris teints, un large visage, une lèvre supérieure longue et sardonique. Sa vie privée n'était rien moins que pure; mais il avait beaucoup affermi sa position dans le monde en épousant, sur le tard, lady Cowper, sœur de lord Melbourne, et qui avait un des salons whigs les plus importants. Puissant, plein d'expérience, au plus haut point sûr de lui, il n'accorda naturellement aucune attention à Albert. Et pourquoi lui en eût-il accordé? Le prince s'intéressait aux Affaires étrangères? Rien de mieux; mais alors c'était au prince à lui accorder de l'attention, à lui qui avait été ministre d'Etat quand Albert était encore au berceau, à lui qui était le guide choisi d'une grande nation, à lui qui ne s'était jamais trompé dans

tout ce qu'il avait entrepris. Ce n'est pas qu'il désirât l'attention du prince, loin de là; pour autant qu'il en pouvait juger, Albert n'était qu'un jeune étranger, qui avait le malheur de n'avoir pas de vices, et dont la seule distinction venait de ce qu'il se trouvait être le mari de la reine d'Angleterre. Ce jugement, — lord Palmerston devait l'apprendre à ses dépens, — était faux. Albert n'était nullement insignifiant. Et, derrière Albert, il y avait un autre personnage, nullement insignifiant lui non plus : il y avait Stockmar.

Mais Palmerston, occupé de ses projets, de ses ambitions, de l'administration d'un important ministère, écarta de telles considérations. C'était sa méthode, il vivait par instinct; il avait le regard rapide, la main ferme, une adresse infinie, un sens, à demi-inconscient, des éléments vitaux d'une situation. Il était plein d'audace; rien ne le réjouissait davantage que de gouverner le vaisseau de l'Etat, dans un grand vent, sur une mer agitée et toutes voiles dehors. Mais il y a un point au delà duquel l'audace devient de la témérité, un point perceptible à l'intuition seulement, non à la raison; et Palmerston ne dépassait jamais ce point-là. Le moment venu, il savait ralentir. Et, de fait, sa carrière, quelque aventureuse qu'elle fût, offrait néanmoins une admirable illustration du proverbe : « Tout vient à point à qui sait attendre. » Mais quand il décidait de marcher fort, personne ne marchait plus fort que lui. Un jour, comme il rentrait d'Osborne, il s'aperçut qu'il avait manqué le train pour Londres. Il commanda un train spécial; mais le chef de gare assura qu'il serait dangereux de laisser partir un train spécial sur la ligne de Londres à ce moment de la journée, et qu'il ne pouvait le permettre. Palmerston insista : il avait à Londres des affaires importantes, et qui ne pouvaient attendre. Le chef de gare, soutenu par tous les employés, continua à refuser; la

compagnie, disait-il, ne pouvait prendre une telle responsabilité.

— Eh bien, faites-le sur *ma* responsabilité, dit Palmerston de son ton dégagé et péremptoire.

Le chef de gare commanda le train et le ministre atteignit Londres à temps et sans accident. L'anecdote est typique et montre l'heureuse audace dont il usait pour ses propres affaires et pour les affaires du pays. « L'Angleterre, avait-il coutume de dire, est assez forte pour braver les conséquences. » Et, apparemment, elle l'était, sous la conduite de Palmerston. Tandis que chacun protestait et tremblait de peur, il se débarrassait des importuns en disant de son ton dégagé : « Eh bien, sur *ma* responsabilité ! » et conduisait rapidement le pays, sur le chemin de son choix, vers une destination triomphante, et sans accident. Il devait son immense popularité en partie à ses succès diplomatiques, en partie à son extrême affabilité, mais surtout à la sincérité et à la vivacité de sa sympathie pour les sentiments de ses compatriotes et à son ardeur à soutenir leurs intérêts. Le public savait qu'il avait en lord Palmerston non seulement un maître de grand courage, mais encore un serviteur dévoué, qu'il était, dans tous les sens de ce mot, un homme public. Etant premier ministre, il s'aperçut un jour qu'on avait mis des palissades de fer aux gazons du Green Park ; il écrivit immédiatement au ministre responsable et lui donna l'ordre, en termes sévères, de les faire immédiatement enlever. « Ces palissades, disait-il, sont intolérables ; les gazons sont là pour que le public puisse y marcher librement et sans contrainte ; c'est pour que le public puisse en jouir que les parcs sont institués. » C'est dans cet esprit que, ministre des Affaires étrangères, il veillait aux intérêts des Anglais à l'étranger. Rien ne pouvait être plus agréable aux Anglais ; mais les gouvernements étrangers étaient moins enchan-

tés. Ils trouvaient lord Palmerston indiscret, exaspérant et inquiétant. A Paris, on parlait tout bas de « ce terrible milord Palmerston » ; et les Allemands avaient composé sur lui un petit couplet :

« Hat der Teufel einen Sohn,  
So ist er sicher Palmerston<sup>1</sup>. »

Mais plaintes, menaces, agitations, tout était vain. Palmerston, sa lèvre supérieure retroussée sardoniquement, bravait les conséquences et poursuivait son chemin.

La première difficulté diplomatique qui s'éleva après son retour au gouvernement, bien que le prince et la reine y fussent étroitement mêlés, fut aplanie sans trop de tiraillements entre la Cour et le ministre. Depuis quelques années, un curieux problème se posait aux chancelleries perplexes. L'Espagne qui, depuis le temps de Napoléon, n'avait guère cessé d'être en proie à des troubles intestins, jouissait pour le moment d'une tranquillité récente et relative sous le gouvernement de Christine, la reine mère, et de sa fille, la jeune reine Isabelle. En 1846, la question du mariage d'Isabelle, qui avait été longtemps matière à spéculations diplomatiques, réclama soudain une prompt solution. On proposa plusieurs candidats à la main de la reine, entre autres deux de ses cousins, un prince de sa Maison et le prince Léopold de Saxe-Cobourg, cousin germain lui-même de Victoria et d'Albert. Pour différentes raisons, le choix d'aucun de ces deux jeunes gens ne parut satisfaisant. Isabelle n'avait pas seize ans; et il semblait que son mariage aurait pu être remis d'une ou deux années; mais on trouvait plus prudent de ne pas attendre davantage : « Vous ne savez pas, disait un personnage écouté, ce que c'est que ces princesses espagnoles; elles ont le diable au corps, et on a toujours dit que si nous ne nous hâtions pas, l'héritier

1.

Si le diable a un garçon  
C'est sûrement Palmerston.

viendrait avant le mari. » On aurait pu croire aussi que le mariage de la jeune reine était une affaire à régler entre la reine elle-même, sa mère et le gouvernement espagnol; il n'en était rien. Par un de ces retours périodiques aux procédés du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui, de nos jours encore, ne sont pas, dit-on, inconnus en diplomatie, ce mariage était devenu une question de suprême importance dans la politique étrangère de la France et de l'Angleterre. Depuis plusieurs années, Louis-Philippe et son ministre Guizot, dans le silence du Cabinet, méditaient un plan fort subtil. Le roi des Français voulait renouveler le « coup » de Louis XIV et abolir les Pyrénées en faisant monter un de ses petits-fils sur le trône d'Espagne. Il ne se hasardait pas jusqu'à proposer, pour la main d'Isabelle, son plus jeune fils, le duc de Montpensier, ce qui eût paru trop brutal et eût soulevé tout de suite une invincible opposition. Il suggéra seulement qu'Isabelle épousât son cousin, le duc de Cadix, tandis que Montpensier se contenterait de la sœur cadette, l'infante Fernande. Et, je vous en prie, quelle objection pourrait-on faire à ce projet? Le rusé vieux roi chuchotait dans les chastes oreilles de Guizot qu'il savait, de bonne source, que le duc de Cadix était impuissant et qu'ainsi le rejeton de Fernande hériterait de la Couronne d'Espagne; Guizot se frottait les mains et s'occupait de faire jouer les ressorts nécessaires. Mais, cela va sans dire, tout ce beau plan ne tarda pas à être éventé et compris. Le gouvernement anglais prit la chose au grand sérieux : l'équilibre européen était en cause et il fallait déjouer l'intrigue française à tout prix. Une lutte diplomatique d'une grande âpreté s'ensuivit; et l'on put croire, à plus d'une reprise, qu'une seconde guerre de la succession d'Espagne allait éclater. La guerre fut évitée; mais cet étrange imbroglio eut des conséquences lointaines et bien différentes de tout ce qu'on avait pu prévoir.



Au cours de ces longues et délicates négociations, Louis-Philippe insista particulièrement sur un point : la candidature du prince Léopold de Saxe-Cobourg. Le mariage de la reine d'Espagne avec un prince de la Maison de Cobourg serait, déclarait-il, tout aussi dangereux pour l'équilibre européen que celui de l'infante Fernande avec le duc de Montpensier; et il y avait, en effet, beaucoup à dire en faveur de cette opinion. La ruine sous laquelle la Maison de Cobourg avait paru succomber pendant les guerres de Napoléon n'avait servi, semblait-il, qu'à multiplier sa vitalité; elle s'étendait maintenant sur toute l'Europe. Le roi Léopold était solidement établi en Belgique; sa nièce était reine d'Angleterre; un de ses neveux était mari de la reine d'Angleterre; un autre, mari de la reine de Portugal; un autre encore, duc de Wurtemberg. Où cela devait-il s'arrêter? On eût dit qu'il y avait un trust Cobourg prêt à envoyer un de ses membres à point nommé pour remplir une place vacante dans n'importe quelle famille princière d'Europe. Et la contagion semblait même s'étendre au delà. Un Américain arrivé à Bruxelles avait assuré au roi Léopold qu'il y avait aux Etats-Unis un grand désir de remplacer par la monarchie le mauvais gouvernement de la populace; il avait suggéré, à la grande satisfaction de Léopold, qu'une branche de la Maison de Cobourg était tout indiquée pour ce nouveau trône. Ce danger était peut-être lointain, mais le danger espagnol était imminent; et, si le prince Léopold épousait la reine Isabelle, la France en serait sinon positivement menacée, au moins humiliée. Telles furent les solennelles déclarations de Louis-Philippe. Le gouvernement anglais n'avait aucun désir d'appuyer la candidature de Léopold; et, quelque plaisir que son mariage eût pu causer à Albert et à Victoria, le sage Stockmar leur avait persuadé de n'y plus penser. Il semblait donc possible de s'entendre : l'Angleterre ne soutiendrait pas

Léopold, à condition que la France ne soutînt pas Montpensier. Une entente fut conclue au château d'Eu en une série de conversations entre le roi et Guizot d'une part, la reine, le prince et lord Aberdeen de l'autre. Aberdeen, en qualité de ministre des Affaires étrangères, déclara que l'Angleterre ne reconnaîtrait ni n'appuyerait la candidature du prince Léopold à la main de la reine d'Espagne; tandis que Louis-Philippe promit, tant à Aberdeen qu'à la reine, que le duc de Montpensier n'épouserait pas l'infante Fernande, tant que la reine ne serait pas mariée et n'aurait pas d'héritier. Tout alloit bien, et la crise semblait conjurée quand tout fut soudain remis en question par Palmerston qui avait succédé à Aberdeen aux Affaires étrangères. Dans une dépêche au ministre d'Angleterre à Madrid, il mentionnait le prince Léopold parmi plusieurs candidats éventuels à la main de la reine Isabelle, et en prenait texte pour dénoncer, en termes violents, la tyrannie et l'incompétence du gouvernement espagnol. Cette dépêche, de toutes façons, était indiscrette; elle le devint bien davantage par le fait qu'elle fut communiquée à Guizot. Louis-Philippe saisit l'occasion aux cheveux. Bien que rien dans le texte de Palmerston n'indiquât qu'il reconnaissait ou appuyait le prince Léopold, le roi eut l'air de penser que les Anglais avaient manqué à leur promesse et qu'il était libre d'en faire autant. Il envoya la dépêche à la reine-mère, déclara que l'Angleterre intriguait en faveur du prince de Cobourg, souligna l'animosité de Palmerston contre le gouvernement espagnol, et la pria instamment d'échapper à ces ennuis et de s'assurer l'amitié de la France en mariant Isabelle au duc de Cadix et Fernande à Montpensier. La reine, effrayée et furieuse, se laissa facilement convaincre. Il n'y avait qu'une difficulté : Isabelle ne pouvait souffrir son cousin Cadix. Mais on arrangea bien vite la chose; on organisa au palais un souper très décolleté, au

cours duquel on obtint de la jeune fille tout ce qu'on voulut. Peu après, et le même jour, les deux mariages furent célébrés.

La nouvelle en éclata comme une bombe sur le gouvernement anglais qui, plein de rage et de mortification, s'aperçut qu'il avait été complètement joué par les ruses du roi des Français. Victoria en fut particulièrement outrée. Non seulement c'était elle qui avait reçu la parole de Louis-Philippe, mais ce prince avait encore gagné le chemin de son cœur en offrant au prince de Galles une boîte de soldats et en envoyant à la princesse royale une magnifique poupée de Paris qui ouvrait et fermait les yeux. Et, maintenant, il ajoutait l'insulte à l'infamie. La reine des Français écrivit à la reine d'Angleterre une lettre cérémonieuse où elle lui annonçait calmement, comme un simple événement de famille, et certaine que Victoria s'y intéresserait, le mariage de son fils Montpensier, mariage, disait-elle, « qui ajoutera à notre bonheur intérieur, le seul vrai dans ce monde, et que vous, Madame, savez si bien apprécier. » Mais la reine d'Angleterre n'attendit pas longtemps sa revanche. Dix-huit mois plus tard, la monarchie de Louis-Philippe, impopulaire, discréditée, fatalement affaiblie par sa brouille avec l'Angleterre qui ne la soutenait plus, était rejetée au néant, tandis que lui-même et sa famille venaient, en suppliants et en fugitifs, se jeter aux pieds de Victoria.

## II

Dans toute cette affaire, la reine et le prince avaient été trop absorbés tous deux par les méfaits de Louis-Philippe pour s'arrêter encore à ceux de Palmerston; et, d'ailleurs, pour tout l'essentiel, son attitude dans cette affaire était en accord avec la leur. Mais dans cette affaire seulement. Toutes les autres difficultés, et elles furent

nombreuses, que la politique étrangère souleva pendant les années suivantes, accusèrent entre le couple royal et le ministre des différences continuelles et profondes. Il y eut une dispute au sujet du Portugal, où les partis opposés en étaient venus violemment aux mains. Les sympathies royales étaient naturellement acquises à la reine et au prince de Cobourg, son époux. Palmerston, au contraire, soutenait les éléments avancés du pays. Mais ce ne fut qu'en 1848 que la tension devint réellement pénible. Dans cette année de révolutions où, avec une fréquence bien inquiétante, les Couronnes roulaient de toutes parts, Albert et Victoria s'aperçurent avec consternation que la politique anglaise, toujours et partout, — en Allemagne, en Suisse, en Autriche, en Italie, en Sicile, — favorisait les forces insurgées. La situation était précisément de celles qui plaisaient au cœur de Palmerston : dangereuse et excitante, elle exigeait de promptes décisions et une action rapide. Disciple de Canning, bon gentleman anglais, le cœur débordant de mépris et d'antipathie pour les potentats étrangers, il éprouvait un plaisir sans mélange à contempler les peuples soulevés et les oppresseurs ignominieusement mis à la porte des palais qu'ils avaient déshonorés; il était bien résolu à ce que nul ne pût ignorer en Europe quel était, dans cette grande lutte, la position de l'Angleterre. Certes, il n'y avait pas en lui le plus petit soupçon de radicalisme philosophique; il était dénué de toute philosophie; il lui importait fort peu d'être inconséquent, conservateur chez lui et libéral au dehors. Il y avait toutes sortes de bonnes raisons pour tenir l'Irlande d'une main ferme. Mais qu'est-ce que cela avait à voir à la politique extérieure? Aucun honnête homme ne pouvait lire, sans mal de cœur, une description des prisons politiques de Naples. Il ne voulait pas la guerre; mais il voyait que, sans aller jusqu'à la guerre, un emploi judicieux de la puissance

anglaise pourrait beaucoup avancer la cause des libéraux en Europe. C'était un jeu difficile et hasardeux; et, avec un alerte plaisir, il se mit en devoir de le jouer. Et puis, à son grand agacement, juste au moment où il avait besoin de tout son sang-froid et d'une complète liberté d'action, il s'aperçut qu'il était empêché et retenu à chaque tournant par... ces gens d'Osborne. Il vit bien ce qui en était : c'était l'opposition systématique de personnes très bien informées; la reine seule en eût été incapable; le prince était au fond de toute l'affaire. Rien de plus vexant, mais Palmerston était pressé et ne pouvait pas attendre; si le prince s'obstinait à intervenir, il faudrait passer outre.

Le prince fut très en colère. Il désapprouvait fort la politique et les méthodes de Palmerston. Certes, il était lui-même ennemi de l'absolutisme. Mais les agissements de Palmerston lui semblaient calculés pour remplacer l'absolutisme dans toute l'Europe par quelque chose qui ne valait guère mieux, qui, peut-être, valait beaucoup moins : l'anarchie des factions et la violence de la populace. Les dangers de ce ferment révolutionnaire étaient sérieux; même en Angleterre, les théories chartistes gagnaient partout du terrain, mouvement sinistre qui, d'un moment à l'autre, pouvait bouleverser la constitution et renverser la monarchie. En vérité, menacée au dedans, l'Angleterre choisissait mal son temps pour encourager l'anarchie au dehors. Le prince, naturellement, prenait un intérêt tout particulier à l'Allemagne. Ses instincts, ses affections, ses partis-pris étaient inaltérablement allemands; Stockmar, son maître, était étroitement mêlé à la politique allemande; et il avait lui-même, parmi les familles régnantes d'Allemagne, une foule de parents, qui, du milieu du tourbillon révolutionnaire, lui adressaient chaque semaine de longues lettres agitées. Après avoir considéré l'avenir de l'Allemagne de



tous les points de vue, il en était arrivé, guidé par Stockmar, à la conclusion que tous les amis de l'Allemagne devaient désirer son unification sous la souveraineté de la Prusse. La situation était extrêmement compliquée et il était difficile de prévoir ce que l'avenir amènerait de bien ou de mal. Mais le prince voyait avec horreur que Palmerston ne comprenait ni ne tenait à comprendre les subtilités de cet immense problème; il allait de l'avant, frappant comme un sourd à droite et à gauche, sans système, semblait-il au prince, sans autre motif qu'une défiance fort peu raisonnable à l'égard de la Prusse.

Mais ces divergences d'opinion en matière de politique n'étaient que le symptôme de différences plus profondes qui tenaient au caractère même des deux hommes. Aux yeux d'Albert, Palmerston était un égoïste grossier et téméraire dont l'ignorance et l'arrogance devaient infailliblement mener au désastre et à la folie. Rien ne pouvait lui être plus antipathique que cet esprit si dépourvu de patience, de réflexion, de principes, si peu habitué à l'art du raisonnement. Quant à lui, rien ne lui était plus contraire que de réfléchir à la hâte, de prendre des décisions au petit bonheur, d'obéir à des instincts qui échappaient au contrôle de la raison. Tout devait se passer en bon ordre, après mûre réflexion; il fallait d'abord établir fermement les prémisses; et la conclusion ne devait être atteinte que par une marche sagement raisonnée. Dans les questions compliquées, — et quelles questions, pour peu qu'on les examinât de près, n'étaient pas compliquées? — le plus sage était de confier ses réflexions au papier; et c'est à quoi Albert ne manquait jamais, quelque peine qu'il dût prendre; aussi, en toute circonstance, découvrait-on toujours que le prince avait composé un mémoire. Un jour, il condensa en six pages de papier ministre la substance d'une conversation confidentielle avec sir Robert Peel; puis, les ayant lues à haute voix

au ministre, il lui demanda d'y apposer sa signature; sir Robert, qui n'aimait pas à se compromettre, sembla très gêné; et le prince, comprenant qu'il fallait s'adapter aux susceptibilités étranges des Anglais, jeta, avec beaucoup de tact, le mémoire dans le feu. Quant à Palmerston, il ne lui donnait même pas l'occasion de lire un mémoire; le ministre semblait positivement ne pas aimer la discussion; et, avant qu'on sût où on en était, sans donner aucun avertissement, il se lançait à corps perdu dans des entreprises violentes et hasardeuses qui, logiquement, risquaient fort d'entraîner une guerre européenne. Cette prudence, cette application, cette raison s'accompagnaient chez Albert d'un désir d'examiner toutes choses à fond, de tous les points de vue, et d'agir selon des principes bien définis. Sous la tutelle de Stockmar, il était sans cesse préoccupé d'élargir son horizon, et d'envisager les problèmes vitaux sous leur double aspect, théorique et pratique, à la fois avec précision et avec profondeur. Pour un tel esprit, les activités empiriques de Palmerston, qui ne savait pas ce que c'était qu'un principe, semblaient les caprices incohérents d'un enfant mal élevé. Que savait-il en fait d'économie politique, de science, d'histoire? Avait-il le moindre souci de morale et d'éducation? Dans tout le cours de sa vie, quelle attention avait-il accordée à l'amélioration de la race humaine en général, et de la classe ouvrière en particulier? Il n'était que trop facile de répondre à ces questions. Et il n'était que trop facile aussi d'imaginer les commentaires saugrenus de Palmerston : « Vraiment, Votre Altesse Royale s'est occupée de beaux projets et de belles actions. Fort bien. Pour moi, je suis très satisfait de ma matinée; j'ai fait enlever les palissades du Green Park. »

Mais l'exaspérant personnage préférait ne pas faire de commentaires et continuer son dangereux chemin en souriant silencieusement. Il « passait outre ». D'importantes

dépêches, avant de quitter le Foreign Office, étaient soumises à la reine si tard qu'il n'y avait plus le temps de les corriger; ou bien elles ne lui étaient pas soumises du tout; ou bien encore, après avoir été soumises à la reine, qui en avait corrigé certains passages, elles étaient, malgré tout, envoyées sous leur première forme. La reine se plaignait, le prince se plaignait, et tous deux unissaient leurs plaintes. Mais c'était en vain. Palmerston se répandait en excuses, ne comprenait pas comment la chose s'était faite, jurait de laver la tête à ses employés, promettait que les ordres de Sa Majesté seraient respectés désormais et que pareille erreur ne se reproduirait pas. Mais, comme il fallait s'y attendre, l'erreur ne tardait pas à se reproduire, et les remontrances royales reprenaient de plus belle. Victoria mettait dans ses protestations une véhémence personnelle qui manquait à celles d'Albert. Est-ce que lord Palmerston oubliait qu'elle était reine d'Angleterre? Comment pouvait-elle tolérer un pareil état de choses? Quoi! des dépêches écrites en son nom étaient envoyées à l'étranger sans son approbation, et même à son insu! N'était-ce pas un comble d'humiliation pour elle de recevoir des lettres indignées des souverains à qui ces dépêches étaient adressées? — Des lettres auxquelles elle ne savait que répondre puisqu'elle les approuvait si complètement! — Elle s'adressa au premier ministre. « Les remontrances, disait-elle, n'ont aucune prise sur lord Palmerston. » Et elle disait une autre fois : « Lord Palmerston a, comme toujours, prétendu qu'il n'avait pas eu le temps de soumettre la dépêche à la reine avant de l'envoyer. » Elle fit venir lord John, déversa devant lui toute son indignation et, ensuite, sur le conseil d'Albert, écrivit un mémoire de ce qui s'était passé : « Je lui dis que lord Palmerston me semblait souvent mettre l'honneur de l'Angleterre en danger par la manière étroite et prévenue dont il traite certaines questions; que ses

écrits étaient toujours pleins de fiel et faisaient le plus grand mal; — ce que lord John reconnut, — et que je me sentais souvent malade d'angoisse. » Puis elle en appelait à son oncle : « L'état de l'Allemagne, disait-elle en décrivant avec désespoir la situation européenne, l'état de l'Allemagne est terrible; et l'on ne peut éviter un sentiment de honte quand on songe à ce pays naguère si heureux, si paisible. Je ne doute pas qu'on y trouve encore de braves gens; mais ils s'en laissent imposer honteusement. En France, une crise semble imminente. Quelle triste figure nous faisons dans cette médiation! En vérité, n'est-il pas tout à fait immoral, alors que l'Irlande frémit sous notre main et semble prête à se soulever, que nous forçons l'Autriche à abandonner des provinces qu'elle possède légalement? Que dirons-nous si le Canada, Malte, etc., commencent à nous inquiéter? Je suis horriblement peinée de tout cela. » Mais qu'importait à lord Palmerston?

La position de lord John devenait de plus en plus difficile. Il n'approuvait pas l'attitude de son collègue. Il le pria d'être plus attentif aux désirs de la reine. On lui répondit que vingt-huit mille dépêches passaient par le Foreign Office dans le cours d'une seule année; que, si chacune était soumise à la critique royale, il en résulterait un grave retard; que, surchargé de travail, il perdait déjà beaucoup de temps et de peine à soumettre des brouillons à l'examen du prince; et que ces délais avaient déjà eu des conséquences diplomatiques très fâcheuses. Ces excuses auraient eu plus d'effet sur lord John, s'il n'avait pas eu lui-même à supporter une négligence toute semblable. Le plus souvent, lord Palmerston ne jugeait pas à propos de lui communiquer, même à lui, les dépêches les plus importantes. Le ministre des Affaires étrangères était en train de devenir une puissance presque indépendante, agissant de sa propre initiative et menant

la politique anglaise sur sa propre responsabilité. Une fois, il était allé presque jusqu'à menacer de rompre les relations diplomatiques avec la France sans consulter ni le Cabinet, ni le premier ministre. Et de tels incidents se produisaient sans cesse. Quand le prince l'apprit, il saisit l'occasion aux cheveux. S'il pouvait aggraver le plus possible le dissentiment qui existait déjà entre les deux ministres, s'il pouvait s'assurer l'alliance de lord John, la suppression ou le déplacement de lord Palmerston en résulterait presque certainement. Il se mit à l'œuvre avec toute l'obstination qui lui était naturelle. Lui-même et la reine pressèrent de mille façons le premier ministre; ils écrivirent, ils haranguèrent, ils retombèrent dans un silence de divinités offensées. L'idée leur vint que lord Clarendon, membre important du Cabinet, serait un bon porte-paroles de leurs griefs. Ils le mandèrent à dîner au palais; et, dès que le repas fut terminé (il le raconta lui-même ensuite), « la reine laissa éclater son dépit et retraça avec une violence et une amertume extrêmes toute la conduite de Palmerston, l'effet désastreux qu'elle avait eue à travers le monde, et les sentiments qu'elle lui avait inspirés à elle-même. » Quand elle eut fini, le prince reprit le même thème avec plus de modération, mais avec tout autant de force. Lord Clarendon se trouvait dans une position embarrassante; il n'aimait pas la politique de Palmerston, mais Palmerston était son collègue, et il désapprouvait l'attitude de ses hôtes royaux. Il pensait qu'ils avaient « tort de désirer que les affaires du pays fussent menées par des gens de Cour plutôt que par les ministres; et qu'ils étaient victimes d'une curieuse illusion s'ils croyaient que le Foreign Office était leur domaine particulier et qu'ils avaient le droit de contrôler, sinon même de diriger, la politique étrangère du royaume. » Il leur donna donc à entendre avec beaucoup de politesse qu'il ne fallait pas compter sur lui. Mais,



en réalité, lord John n'avait aucun besoin d'être pressé. Attaqué par sa souveraine, ignoré par son ministre des Affaires étrangères, il menait une existence misérable. Quand se posa la terrible question du Schleswig-Holstein, la question la plus complexe de toute l'histoire diplomatique d'Europe, il se trouva entre le marteau et l'enclume, dans une position insupportable. Tout son désir était que Palmerston quittât les Affaires étrangères. Mais qu'arriverait-il si Palmerston refusait de s'en aller?

Dans un mémoire composé par le prince, à peu près à ce moment-là, sur une conversation entre lui-même, la reine et le premier ministre, nous trouvons un curieux écho des préoccupations de ces trois grands personnages : l'inquiétude et l'irritation de lord John, la violente acrimonie de Victoria, et l'animosité raisonnable d'Albert; tous trois semblent rassemblés sous l'ombre d'une présence invisible, cause de ce courroux olympien : le gai, le colossal Palmerston. Au cours de l'entretien, lord John fit remarquer que le ministre des Affaires étrangères consentirait sans doute à changer de poste; lord Palmerston comprenait qu'il avait perdu la confiance de la reine, mais pour des motifs politiques seulement, et non pour des motifs personnels. Là-dessus, notait le prince, « la reine interrompit lord John, et fit remarquer que sa défiance à l'égard de Palmerston avait aussi des motifs *personnels*, mais j'observai que lord Palmerston ne s'était pas trompé jusqu'ici, et qu'il était devenu antipathique à la reine, non pas par sa personne même, mais par ses agissements politiques; et la reine donna son assentiment à mes paroles. » Le prince ensuite mentionna la possibilité d'une démission du Cabinet et demanda s'il ne fallait pas craindre, dans ce cas, que lord Palmerston ne revînt au pouvoir comme premier ministre. Lord John le rassura sur ce point; il « jugeait que lord Palmerston était trop âgé, (il avait plus de soixante-cinq ans), pour faire

grand'chose à l'avenir ». Finalement, il fut convenu qu'on ne pouvait pas agir pour l'instant, mais qu'il fallait observer le *secret le plus strict*. Et ainsi le conclave prit fin.

En 1850, l'heure de la délivrance sembla enfin venue. Le public paraissait quelque peu las des alarmes causées par l'aventureuse diplomatie de Palmerston. Et quand l'appui qu'il avait donné à don Pacifico, sujet anglais en dispute avec le gouvernement grec, sembla au moment d'entraîner l'Angleterre dans une guerre, non seulement avec la Grèce, mais aussi avec la France, et peut-être avec la Russie, un épais nuage de mécontentement et de méfiance fut près d'éclater sur le ministre. Une motion dirigée contre lui à la Chambre des Lords passa à une forte majorité. La question devait être ensuite discutée à la Chambre des Communes; on y prévoyait encore un vote défavorable au ministre dont la perte eût dès lors été certaine. Palmerston reçut le coup avec une parfaite nonchalance; puis, à la dernière minute, il frappa à son tour. En un discours qui dura plus de quatre heures, et où se mêlaient, avec un rare bonheur et un art parfait, l'invective, le raisonnement, le langage familier et la haute éloquence, il anéantit ses ennemis. La motion hostile fut repoussée et Palmerston redevint le héros du moment. En même temps, Atropos elle-même intervint en sa faveur. Sir Robert Peel tomba de cheval et se tua. Et ainsi, par un hasard tragique, Palmerston se vit débarrassé du seul rival qui fût de taille à lutter avec lui. Il jugea, et non sans raison, qu'il était l'homme le plus populaire d'Angleterre; et, quand lord John lui proposa d'échanger le Foreign Office contre un autre ministère, il refusa catégoriquement.

Grand fut le désappointement d'Albert, et grande l'indignation de Victoria. « La Chambre des Communes, écrivit-elle, devient bien indocile et gênante. » Le prince, voyant que Palmerston était plus ferme en selle que

jamais, jugea qu'il fallait prendre des mesures violentes. Cinq mois auparavant, le prévoyant baron avait composé un mémoire qui, soigneusement étiqueté, attendait dans un casier, tout prêt à servir en quelque moment critique. Le moment était venu : il fallait se servir du mémoire. La reine copia le texte de Stockmar et envoya sa copie au premier ministre en lui demandant de la montrer à Palmerston. « La reine juge à propos, disait la lettre, pour *éviter à l'avenir tout malentendu*, d'expliquer brièvement *ce qu'elle attend de son ministre des Affaires étrangères*. Elle désire : 1° Qu'il explique nettement ce qu'il se propose de faire dans un cas donné, pour que la reine puisse savoir, nettement aussi, à quoi elle donne sa sanction royale; 2° que, la sanction une fois donnée à une mesure, cette mesure ne soit pas ensuite arbitrairement changée ou modifiée par le ministre; une telle façon d'agir sera considérée par la reine comme un manque de bonne foi envers la Couronne, et méritera d'être punie par l'exercice de son droit constitutionnel de renvoyer son ministre. » Lord John Russell, suivant l'ordre qu'il avait reçu, envoya la lettre de la reine à lord Palmerston. Cette transaction, qui posait si gravement la question des droits de la Couronne, fut entièrement inconnue du public.

Si Palmerston avait eu beaucoup de sensibilité, il aurait sans doute donné sa démission au reçu de la missive royale. Mais il avait fort peu de sensibilité; il aimait le pouvoir; et son pouvoir était plus établi que jamais; un instinct infailible lui disait que le moment n'était pas venu de se retirer. Il n'en fut pas moins sérieusement troublé. Il comprit enfin qu'il luttait contre un formidable adversaire dont la force et l'adresse, s'il n'arrivait pas à se les concilier, pourraient faire le plus grand tort à sa carrière. Il écrivit donc brièvement à lord John qu'il s'inclinait devant les désirs de la reine. « J'ai pris

copie, disait-il, de la lettre de la reine, et je ne manquerai pas d'obéir aux injonctions qu'elle contient. » En même temps, il demandait audience au prince. Albert le manda immédiatement au palais, et fut surpris de voir, — il le nota dans un mémoire, — que, en entrant dans la pièce, Palmerston « était très agité, tremblait, avait les larmes aux yeux, au point de m'émouvoir, moi qui ne l'avais jamais connu qu'imperturbablement souriant ». Le vieil homme d'Etat se répandit en protestations et en excuses que le jeune prince reçut avec une froide politesse. Enfin, après une conversation fort longue et peu décisive, le prince, se redressant, dit que, pour donner à lord Palmerston un exemple de ce que la reine désirait, il lui poserait une question à brûle-pourpoint. Lord Palmerston attendit, respectueux et attentif; et le prince continua :

— Vous savez que la reine n'approuve pas le protocole qui a été établi pour le Schleswig; et vous connaissez les motifs de sa désapprobation : on n'a pas tenu compte de son opinion. On a signé ce protocole qui établit le désir qu'ont les grandes puissances de voir respecter l'intégrité de la monarchie danoise; sur quoi, le roi de Danemark a envahi le Schleswig, où la guerre fait rage. Si le Holstein est attaqué aussi, ce qui est probable, rien ne retiendra les Allemands de voler à son secours, et la Russie menace d'intervenir à main armée si le Schleswig est victorieux. Que ferez-vous si tout cela arrive, entraînant presque nécessairement une guerre européenne, et au moment où, très probablement, nous serons à Balmoral, et lord John dans quelque autre endroit d'Ecosse? La reine compte bien que votre prévoyance a examiné cette éventualité, et désire que vous lui disiez catégoriquement ce que vous vous proposez de faire dans une telle conjoncture.

Chose curieuse, le ministre sembla incapable de répon-

dre à cette question. Il fit remarquer que toute l'affaire était très compliquée, et qu'il était fort peu probable que les événements supposés par le prince se produisissent. Le prince insista, mais en vain; pendant une heure entière, il lutta pour obtenir une réponse précise, jusqu'à ce qu'enfin Palmerston se fût retiré avec force saluts. Albert, scandalisé, leva les mains au ciel : que pouvait-on attendre d'un tel homme?

Qu'en attendre, en effet? Malgré ses excuses et ses promesses, quelques semaines à peine s'étaient écoulées, que le vieil enfant terrible recommençait ses tours. Le général autrichien Haynau, qui avait acquis une sinistre réputation en réprimant les rébellions de Hongrie et d'Italie, où il avait notamment fait fouetter les femmes, vint en Angleterre et eut la fantaisie de visiter la brasserie de Barclay et Perkins. Les traits du « général Hyène », comme on l'appelait partout, son visage maigre et renfrogné, son énorme moustache poivre et sel, jouissaient d'une notoriété sinistre. De plus, il se trouva qu'il y avait parmi les employés de la brasserie un réfugié viennois qui avait raconté à ses camarades comment il avait personnellement expérimenté les méthodes du général. L'ambassadeur d'Autriche, flairant un danger, pria son ami de ne pas paraître en public ou, s'il y tenait absolument, de couper d'abord sa moustache. Mais le général ne voulut rien entendre. Il alla visiter la brasserie, fut immédiatement reconnu, entouré par une foule d'ouvriers furieux, injurié, bousculé, tiré par la moustache jusqu'à ce qu'enfin, fuyant par une allée où la troupe déchaînée le pourchassait en brandissant des balais et en criant : « Hyène! » il parvint à se réfugier dans un cabaret. On l'en fit sortir sous la protection de plusieurs sergents de ville. Le gouvernement autrichien, fort en colère, demanda des explications. Palmerston qui, cela va sans dire, était enchanté à part lui, répondit qu'il



était désolé mais que, à son avis, le général « avait manqué de tact en venant en Angleterre à ce moment-là. » Et il remit sa note à l'ambassadeur sans l'avoir d'abord soumise à la reine ou au premier ministre. Grand orage à la Cour, quand le fait fut connu. Et surtout, grande indignation du prince. La conduite des brasseurs le remplissait de dégoût et d'inquiétude; il y sentait un « avant-goût de ce dont est capable une foule déréglée de gens sans éducation ». Lord John pria Palmerston de retirer sa note et d'y substituer une autre où tout blâme contre le général serait supprimé. Le ministre des Affaires étrangères menaça de se retirer; mais lord John tint bon. Un instant, les espérances royales s'élevèrent au ciel, mais pour retomber bientôt sur la terre, abattues par la cruelle complaisance de l'ennemi. Palmerston, soudain filant doux, consentit à ce qu'on voulait; une fois encore la paix fut rétablie vaille que vaille.

Elle dura une année; mais, en octobre 1851, l'arrivée de Kossuth en Angleterre amena une nouvelle crise. Palmerston désirait recevoir le patriote hongrois chez lui; lord John le lui défendit. Une fois encore la lutte fut vive; une fois encore, Palmerston, après avoir menacé de donner sa démission, finit par céder. Mais rien ne pouvait le faire tenir tranquille. Une semaine plus tard, il reçut au Foreign Office une délégation de radicaux de Finsbury et d'Islington qui lui firent un discours où les empereurs d'Autriche et de Russie étaient stigmatisés comme « d'odieux et détestables assassins », des « tyrans et des despotes sans merci ». Le ministre, dans sa réponse, tout en protestant faiblement contre ces expressions, laissa deviner ses vrais sentiments avec une insouciance bien peu diplomatique. Grand scandale : la Cour déborda de rage et de reproches :

— Je crois, dit le baron, que cet homme est fou depuis longtemps.

Et Victoria, dans une lettre excitée, pria avec instance lord John d'user de son autorité. Mais lord John se rendit compte que, en cette affaire, Palmerston avait pour lui l'opinion publique et jugea plus prudent d'attendre.

Il n'attendit pas longtemps. Cette longue série de conflits, de menaces, d'exaspérations atteignit son point culminant avant la fin de l'année. Le 2 décembre, Louis-Napoléon fit son coup d'Etat; le lendemain, Palmerston, sans consulter personne, dans une conversation avec l'ambassadeur de France, exprima son approbation. Deux jours plus tard, le premier ministre, d'accord avec une lettre de la reine, lui fit savoir que le gouvernement anglais entendait garder une attitude de stricte neutralité envers les événements de France. Et nonobstant, dans une dépêche officielle à l'ambassadeur d'Angleterre à Paris, Palmerston réitéra son approbation du coup d'Etat. Cette dépêche n'avait été soumise ni à la reine, ni au premier ministre. C'en était trop. Lord John, qui avait, selon sa propre expression, épuisé jusqu'à sa dernière goutte de patience, congédia lord Palmerston<sup>1</sup>.

Victoria était dans l'extase; et Albert savait bien que ce triomphe était le sien plus encore que celui de lord John. Il désirait que lord Grenville, jeune homme qu'il croyait soumis à son influence, prît la place de Palmerston et lord Grenville fut nommé. Désormais, il semblait que le prince ne trouverait plus d'obstacles aux Affaires étrangères. Après de longues années de luttes et d'humiliations, le succès lui souriait de toutes parts. Dans sa famille, il était traité en maître adoré; dans le public, la Grande Exposition lui avait assuré gloire et respect; et maintenant, dans le domaine secret du pouvoir, il avait acquis une nouvelle suprématie. Il avait lutté avec le terrible lord Palmerston qui personnifiait tout ce qui,

1. *Letters*, II, 334-43; Ashley, II, 200-12; Walpole, II, 138-42; Clarendon, I, 338.

dans l'esprit anglais, lui était le plus hostile; et son redoutable adversaire avait été renversé. L'Angleterre elle-même était-elle à ses pieds? Peut-être; et pourtant... On assure que les Anglais ont une qualité bien exaspérante : ils ne savent jamais quand ils sont battus. Chose étrange, Palmerston paraissait toujours. Était-ce possible? Croyait-il donc, dans son aveugle arrogance que, même après sa chute ignominieuse, il pût encore « passer outre? »

### III

Le triomphe du prince fut de courte durée. Quelques semaines plus tard, par l'influence de Palmerston, le ministère fut battu au Parlement et lord John donna sa démission. Alors, après un court intervalle, une coalition formée des whigs et des partisans de Peel arriva au pouvoir sous la présidence de lord Aberdeen; et Palmerston fit, de nouveau, partie du ministère. Il est vrai que, cette fois, il n'était plus aux Affaires étrangères; c'était un bon point de gagné; on pouvait espérer que, comme ministre de l'Intérieur, il serait moins dangereux et moins désagréable. Mais le complaisant Grenville n'était plus au Foreign Office; et le prince savait qu'il faudrait compter avec lord Clarendon, quelque courtois qu'il fût.

Toutefois, ces changements n'étaient que les avant-coureurs d'événements bien plus sérieux. De terribles nuages s'amoncelaient de toutes parts; et, soudain, le pays se trouva sous la menace d'une guerre imminente. Pendant plusieurs mois, parmi les mystères mouvants de la diplomatie, les agitations et les perplexités de la politique, la catastrophe devint de plus en plus certaine et le public de plus en plus nerveux. Au moment où de longues et inquiétantes négociations étaient parvenues à leur point critique, on annonça la démission de lord Palmerston. Alors la rage longtemps contenue éclata. Le

pays avait senti que, dans ses conjonctures si complexes, ses dirigeants manquaient de force et de certitude; il s'était rassuré par la pensée que, au centre même du gouvernement, il y avait un homme vigoureux, courageux, décidé, en qui il pouvait avoir pleine confiance. Et maintenant il apprenait que cet homme n'était plus au pouvoir. Pourquoi? La rage, l'anxiété, la fatigue nerveuse poussaient aux suppositions désespérées; on donnait au départ de Palmerston des explications mystérieuses et terrifiantes; on soupçonnait des complots; on flairait la trahison. Il n'était pas difficile de prévoir sur qui tomberait cette fureur. Il y avait, à la plus haute des hautes places, un étranger qui avait voué au champion adoré du pays une haine affichée et irréconciliable. Au moment où l'on apprit la démission de Palmerston, il n'y eut qu'un cri; une violente tempête de colère et de haine éclata contre le prince.

Partout, on se mit à dire et à croire que le mari de la reine était traître au pays, vendu à la Cour de Russie; que, pour obéir à des influences russes, il avait forcé Palmerston à quitter le gouvernement; et qu'il dirigeait la politique anglaise selon les intérêts des ennemis de l'Angleterre. Pendant plusieurs semaines, ces accusations remplirent toute la presse; répétées dans des réunions publiques, embellies dans des conversations privées, elles se répandirent à travers tout le pays, de plus en plus violentes, de plus en plus improbables. Pendant que des journaux respectables déchargeaient solennellement leurs invectives, des feuilles à un sou, colportées dans les rues de Londres, répétaient, en style grossièrement burlesque, les mêmes sentiments et les mêmes soupçons. On faisait circuler les contes les plus fantastiques.

En janvier 1854, on chuchota que le prince avait été arrêté, qu'il était convaincu de haute trahison, et qu'on allait l'enfermer dans la Tour de Londres. Quelques-uns

mêmes affirmaient l'arrestation de la reine; et de grandes foules stationnaient devant la Tour pour voir incarcérer les criminels royaux.

Ces hallucinations naissaient tout naturellement dans une atmosphère enfiévrée par les approches de la guerre. En réalité, le motif du départ de Palmerston reste obscur; il est possible qu'il ait été causé par l'hostilité incessante de la Cour. Mais la prétendue influence qu'Albert aurait exercée en faveur des intérêts russes était une pure invention qui ne reposait sur rien. Comme il arrive souvent dans des cas analogues, le gouvernement avait oscillé entre deux politiques inconciliables; une politique d'abstention et une politique de menaces soutenues par la force; l'une quelconque de ces deux politiques, si elle avait été menée avec constance aurait pu avoir des résultats heureux et pacifiques; mais le mélange des deux ne pouvait amener qu'à la guerre. Albert, méticuleux à son ordinaire, avait cherché à trouver son chemin dans le labyrinthe compliqué de la diplomatie européenne, et il s'y était égaré; mais le ministère ne s'en était pas mieux tiré que lui. Et, quand la guerre éclata, la haine du prince pour la Russie était aussi vive que celle des Anglais les plus belliqueux.

Toutefois, si les accusations les plus graves dont on chargeait Albert n'avaient certainement aucun fondement, certains faits pouvaient expliquer, sinon justifier l'état d'esprit populaire. Il était vrai que le mari de la reine était un étranger, élevé à une Cour étrangère, imprégné d'idées étrangères, et proche parent d'une foule de princes étrangers. Cet état de choses était peut-être inévitable; il était certainement fâcheux, et fâcheux non seulement en théorie, mais en fait. Il en était résulté plusieurs conséquences malheureuses et non sans gravité. Les tendances allemandes du prince étaient sans cesse déplorées par les ministres; lord Palmerston, lord Cla-



rendon, lord Aberdeen<sup>1</sup> disaient tous de même; et il était sans cesse nécessaire, dans les graves questions de politique nationale, de combattre les préventions d'une Cour où les opinions allemandes et les sentiments allemands tenaient une place disproportionnée. Quant à Palmerston, il se permettait, sur ce sujet, des propos sans retenue. Au moment où il était le plus irrité d'avoir dû quitter le gouvernement, il alla jusqu'à dire qu'il avait été victime d'une intrigue étrangère. Il modéra plus tard le ton de ses accusations. Mais le simple fait que de telles accusations eussent pu venir d'une telle source montrait bien les graves inconvénients de la naissance et de l'éducation étrangères du prince.

Ce n'était pas tout. La position du prince en Angleterre soulevait une question constitutionnelle de la plus grande importance. Sa présence donnait un intérêt nouveau à un vieux problème : la délimitation exacte des fonctions et des pouvoirs de la Couronne. En fait, ces pouvoirs et ces fonctions étaient devenus ceux du prince. Quel usage en faisait-il? Il est aisé de connaître ses vues sur la place de la Couronne dans la constitution; c'étaient celles de Stockmar, et nous possédons un exposé détaillé des opinions du baron sur ce sujet dans une longue lettre adressée par lui au prince précisément pendant la crise dont nous parlons, juste avant la guerre de Crimée.

Aux yeux du baron, la monarchie constitutionnelle anglaise avait subi une éclipse depuis le *Reform Bill*; désormais, elle « risquait à chaque instant de devenir un gouvernement purement ministériel ». La vieille race des tories, qui « avaient un intérêt direct à soutenir les pré-

1. Aberdeen parla beaucoup de la reine et du prince et naturellement avec de grands éloges. Il dit que les vues du prince étaient généralement justes et sages à l'exception toutefois de son violent et incorrigible unionisme allemand; il est prêt à tout pour la Prusse. Greville, VI, 305.

rogatives de la Couronne », s'était éteinte; et les whigs n'étaient « que des républicains en partie conscients, en partie inconscients, qui regardaient le trône comme le loup regarde l'agneau. » Il y avait une règle d'après laquelle il était inconstitutionnel d'introduire « le nom et la personne du souverain irresponsable » dans des débats parlementaires sur des sujets constitutionnels, « Cette règle, disait le baron, n'est qu'une fiction constitutionnelle, fort antique, à la vérité, mais pleine de danger. Si la Couronne d'Angleterre permet à un ministère whig de mettre cette règle en pratique sans exception, il ne faudra pas que le prince s'étonne de voir, au bout de peu de temps, le peuple persuadé que le roi n'est, devant la loi, qu'une sorte de mandarin dont tout le rôle est d'agiter la tête en signe d'assentiment ou de dénégation, suivant le bon plaisir de ses ministres. » Le baron ajoutait que, pour prévenir cette extrémité, il était d'une grande importance « de ne laisser passer aucune occasion de bien maintenir la position légitime de la Couronne; tâche aisée, et qui ne saurait embarrasser aucun ministre quand il s'agissait de personnes aussi sincères et loyales que la reine et le prince. » Stockmar jugeait que la plus modeste, parmi les prérogatives royales, devrait être « le droit, pour le souverain, d'être le président perpétuel de son conseil ». Le roi devrait avoir « la position d'un premier ministre permanent placé au-dessus du président temporaire du Conseil, et exercer une autorité suprême dans les questions de discipline. Le souverain pouvait même prendre part à l'élaboration des mesures gouvernementales, car il serait absurde de penser qu'un roi, aussi capable, aussi accompli, aussi patriote que le meilleur de ses ministres, pût être empêché de faire usage de ces qualités dans les délibérations de son Conseil. » — « L'exercice judiciaire de ce droit, concluait le baron, demande certes un esprit supérieur; mais aussi il serait

la meilleure garantie de la monarchie constitutionnelle, et, bien plus, il l'élèverait à un degré de pouvoir, de stabilité, de symétrie qu'elle n'a jamais atteint jusqu'ici. »

Il est possible que cette interprétation de la Constitution soit légitime; bien que, en vérité, elle soit difficilement compatible avec la doctrine fondamentale de la responsabilité ministérielle. Guillaume III, qui présida son Conseil, fut un monarque constitutionnel; et il semble que Stockmar avait dans l'esprit une conception de la Couronne qui lui eût donné dans la Constitution une place analogue à celle qu'elle occupait sous Guillaume III. Mais il est certain qu'une telle théorie, qui assure à la Couronne plus de pouvoir qu'elle n'en avait jamais eu, même sous Georges III, est contraire à tout le développement de la vie publique en Angleterre, depuis la révolution anglaise. Et c'était un fait assez grave que cette théorie émanât de Stockmar et eût été insufflée par lui à Albert. Car il y avait de bonnes raisons de croire que ces doctrines n'étaient pas seulement approuvées par Albert en théorie, mais qu'il faisait des efforts soutenus et conscients pour leur donner une valeur pratique. L'histoire de la lutte entre la Couronne et Palmerston en était la preuve éclatante. Cette lutte atteignit son point culminant quand, en 1850, dans le mémoire de Stockmar, la reine affirma son « droit constitutionnel » de congédier le ministre des Affaires étrangères s'il changeait quoi que ce fût à une dépêche qui avait reçu la sanction royale. Ce mémoire, en fait, déclarait nettement que la Couronne comptait agir indépendamment du premier ministre. Lord John Russell, désireux d'affermir à tout prix sa position contre Palmerston, accepta le mémoire; ainsi il reconnut implicitement les prétentions de la Couronne. Bien plus, après avoir congédié Palmerston, parmi les raisons qu'il donna pour se justifier à la Chambre des Communes, lord John s'appuya surtout sur le mé-

moire de 1850. Il devenait clair que le mécontentement du souverain pouvait suffire à la disgrâce d'un ministre puissant et populaire. Vraiment, il semblait, en effet, que, sous la direction de Stockmar et d'Albert, la « monarchie constitutionnelle fût en passe de s'élever à un degré de pouvoir, de stabilité, de symétrie qu'elle n'avait jamais atteint ».

Mais ces prétentions nouvelles de la Couronne, graves en elles-mêmes, le devenaient davantage parce qu'elles s'accompagnaient de circonstances inaccoutumées; les fonctions de la Couronne étaient maintenant exercées en fait par une personne inconnue de la Constitution, et qui avait sur le souverain une influence mal définie et illimitée. Le fait que cette personne était le mari de la reine expliquait son influence et la rendait même inévitable; mais elle n'en diminuait en rien l'immense et singulière importance. Un personnage ambigu et tout-puissant était venu troubler l'antique équilibre, si subtil, si jalousement maintenu de la Constitution anglaise. Tel était le résultat inopiné des faibles et tâtonnants débuts d'Albert dans la vie politique. Lui-même ne faisait aucun effort pour diminuer le nombre ou l'importance des fonctions qu'il accomplissait. Il considérait, disait-il au duc de Wellington en 1850, qu'il avait le devoir « de noyer son existence individuelle dans celle de sa femme...; de n'assumer devant le public aucune responsabilité qui lui fût propre, mais de confondre entièrement sa position avec celle de la reine; de remplir tous les vides qu'une femme laissait tout naturellement dans l'exercice des fonctions royales; de surveiller continuellement et en détail toutes les affaires publiques pour pouvoir toujours conseiller et soutenir la reine dans les questions difficiles qu'elle avait à résoudre, dans les multiples devoirs qu'elle devait accomplir en tous les domaines, l'international ou le politique, le social ou le personnel. Chef de sa famille, inten-

dant de sa maison et de ses affaires personnelles, seul conseiller *confidentiel* en politique, seul intermédiaire entre elle et les fonctionnaires du gouvernement, le prince est, en outre, le mari de la reine, le précepteur des enfants royaux, le secrétaire privé de la souveraine et son ministre permanent. » En vérité, l'élève de Stockmar avait fait un beau chemin. L'élève de Stockmar ! Tout justement ! Le public, qui sentait déjà péniblement la prépondérance d'Albert, commençait aussi de sentir que le maître de Victoria avait lui-même un maître. Au loin, dans les ténèbres, on devinait le baron. Encore un étranger ! Décidément, il y avait de quoi justifier les alarmes populaires. Un baron étranger dirigeait un prince étranger ; et le prince étranger dirigeait la Couronne d'Angleterre. Et la Couronne elle-même s'avancait, sournoise et menaçante. A l'abri de ses fleurons, le baron et le prince avaient froncé les sourcils ; et aussitôt, un grand ministre, bien aimé du peuple, était tombé. Où tout cela finirait-il ?

Au bout de quelques semaines, Palmerston retira sa démission et la fureur populaire s'éteignit comme elle s'était allumée. Quand le Parlement se réunit, les chefs des deux partis, dans les deux Chambres, prononcèrent des discours favorables au prince, affirmant son inattaquable patriotisme et soutenant son droit de conseiller la souveraine dans toutes les affaires d'Etat. Victoria était ravie : « La position de mon bien-aimé maître et seigneur, disait-elle au baron, a été définie *une fois pour toutes* et son mérite dûment reconnu par tous les partis. Il y eut un immense concours de peuple quand nous allâmes à la Chambre des Lords, et la foule fut très amicale. »

Tout aussitôt, la guerre de Crimée éclata. Au cours de la lutte, le patriotisme du prince s'éleva au-dessus de tout soupçon et les griefs du passé furent oubliés. Mais la



guerre eut une autre conséquence, moins agréable au couple royal : elle couronna les ambitions de lord Palmerston. En 1855, l'homme que lord John Russell avait, cinq ans auparavant, déclaré « trop vieux pour faire grand'chose à l'avenir », devint premier ministre d'Angleterre ; et, sauf un bref intervalle, il le demeura pendant dix ans.

## CHAPITRE VI

### LES DERNIERES ANNEES DU PRINCE CONSORT

#### I

L'adolescent sans volonté qui ne prenait aucun intérêt à la politique et ne lisait jamais un journal était devenu un homme inflexible dont l'indomptable énergie s'attachait sans relâche aux affaires du gouvernement et aux plus hautes questions d'Etat. Il travaillait du matin au soir. En hiver, avant l'aube, on pouvait le voir assis à son bureau, auprès de la lampe à abat-jour vert qu'il avait apportée d'Allemagne, et dont il avait, par un ingénieux artifice, beaucoup amélioré le mécanisme. Victoria, elle aussi, se levait de bonne heure, mais non de si bonne heure qu'Albert; et quand, dans la froide obscurité, elle s'asseyait à sa table à écrire placée à côté de celle du prince, elle y trouvait toujours une pile bien ordonnée de papiers qui attendaient son inspection et sa signature. La journée, commencée de la sorte, se prolongeait en une activité incessante. Au déjeuner, paraissaient les journaux, — ces journaux autrefois détestés —; et le prince, occupé à les parcourir, ne répondait à aucune question et ne rompait le silence que pour lire à haute voix quelque article dont il était frappé. Ensuite, il fallait recevoir les ministres et les secrétaires d'Etat; puis, venaient la vaste correspondance et les nombreux mémoires. Victoria, buvant chaque parole, conservant chaque lettre, était toute attention, ardeur et obéissance.

Parfois, Albert daignait lui demander son avis. Il la priaît de corriger son anglais :

— *Lese recht aufmerksam*, lui disait-il, *und sage wenn irgend ein Fehler ist* <sup>1</sup>.

Ou encore en lui tendant un texte à signer :

— *Ich habe Dir ein Draft gemacht, lese es ein mal! Ich dachte es wäre recht so* <sup>2</sup>.

Et ainsi les heures passaient, diligentes, absorbantes, minutieuses. Les moments de récréation et d'exercice devenaient de plus en plus rares. Les devoirs sociaux étaient réduits à l'indispensable et accomplis avec regret. C'était désormais plus qu'un plaisir, c'était une nécessité de se coucher le plus tôt possible; ne fallait-il pas se lever à temps le lendemain?

Mais le travail du gouvernement, si important, si absorbant, qui était devenu la préoccupation dominante d'Albert, n'avait pas étouffé ses goûts et ses intérêts d'autrefois. Il restait passionnément attaché à l'art, à la science, à la philosophie; et son énergie, toujours croissante, s'exerçait en une foule d'activités secondaires. Partout où le devoir l'appelait, le prince accourait avec joie. Persévérant, infatigable, il inaugurait des musées, posait la première pierre d'hôpitaux, faisait des discours à la Société royale d'agriculture et assistait à des réunions de la British Association. La National Gallery surtout l'intéressait; il y faisait soigneusement grouper les tableaux par écoles; et il tenta, mais en vain, de faire transporter la collection entière à South Kensington. Féodora, devenue princesse Hohenlohe, après une visite en Angleterre, exprimait à Victoria son admiration pour Albert, chef de famille et homme d'Etat. Et, en cela, elle ne se fiait pas

1. Lis cela soigneusement, et dis-moi s'il y a des fautes.

2. Voici un texte que j'ai fait pour toi. Lis-le, je crois que cela peut aller.

à son opinion personnelle. « Il faut, disait-elle, que je copie ce que M. Klumpp m'a écrit récemment, et qui me paraît si juste : « Le prince Albert est un des seuls personnalités royaux qui peuvent sacrifier à un principe, (dès qu'il le juge bon et noble), toutes ces idées (ou tous ces sentiments) auxquels d'autres, par étroitesse d'esprit ou par préjugés de rang, restent si fortement attachés. » — « Il y a, ajoutait la princesse, quelque chose de si vraiment religieux en cela, et, en même temps, de juste et d'humain qui console mon cœur si souvent blessé ou troublé par ce que je vois et entends. »

Victoria, du fond du cœur, souscrivait aux éloges de Féodora et de M. Klumpp. Tout au plus, les trouvait-elle insuffisants. Elle voyait son bien-aimé Albert, accablé de travaux et de fonctions publiques, consacrer encore ses rares loisirs à des devoirs familiaux, à des occupations intellectuelles ou artistiques; elle l'entendait faire des plaisanteries à la table du déjeuner, jouer du Mendelssohn à l'orgue ou expliquer les mérites d'un tableau de sir Edwin Landseer; elle l'écoutait donner des conseils sur l'élevage du bétail ou ordonner de suspendre plus haut les Gainsborough, pour qu'on pût mieux voir les Winterhalter; et elle était persuadée qu'aucune autre femme n'avait jamais eu un tel mari. Apparemment, il avait un génie universel; et elle fut à peine surprise d'apprendre qu'il avait découvert un moyen merveilleux pour transformer les excréments en engrais. Le principe de cette découverte consistait, expliquait le prince, en une filtration de bas en haut qui, à travers une substance quelconque, tout en retenant les matières solides, permettait aux excréments liquides d'irriguer la surface. « Tous les autres systèmes de ce genre, disait-il, coûteraient des millions; le mien ne coûte presque rien. » Par malheur, une légère erreur de calcul rendit l'invention impraticable. Albert ne se laissa pas décourager pour si peu; et il se

plongea, avec son ardeur habituelle, dans une étude prolongée des rudiments de la lithographie.

Mais, tout naturellement, c'est à leurs enfants que lui et Victoria consacraient leurs soins les plus assidus. Les « nurseries » royales n'étaient pas près de se vider. La naissance du prince Arthur en 1850 fut suivie, trois ans plus tard, par celle du prince Léopold; et, en 1857, naissait la princesse Béatrice. Une famille de neuf enfants est toujours un sujet de grave responsabilité. Et le prince comprenait combien la haute destinée de ses rejetons ajoutait d'importance aux devoirs et aux soucis d'un père. Il ne pouvait manquer de croire de tout son cœur à la valeur de l'éducation. N'en était-il pas lui-même un exemple? Stockmar avait fait de lui ce qu'il était. A son tour d'être un Stockmar, d'être mieux qu'un Stockmar, pour les jeunes êtres qui lui devaient le jour. Victoria l'aiderait dans sa tâche. Certes, elle ne pouvait pas être un Stockmar; mais elle pouvait exercer une continuelle vigilance, mêler la sévérité à l'affection; et elle pouvait toujours donner le bon exemple. Ces principes, cela va sans dire, s'appliquaient surtout à l'éducation du prince de Galles. Toute chose, quelque petite qu'elle fût, n'était-elle pas d'une portée énorme et formidable dans l'éducation du futur roi d'Angleterre? Albert se mit à l'œuvre avec énergie. Il surveillait avec Victoria jusqu'au moindre détail de l'instruction physique, intellectuelle et morale de ses enfants. Mais il s'aperçut bientôt avec chagrin que son fils aîné ne lui donnait pas pleine satisfaction. La princesse royale était une enfant remarquablement intelligente; mais Bertie, bien qu'aimable et doux, semblait témoigner un éloignement profond pour l'activité intellectuelle sous toutes ses formes. C'était un malheur, mais le remède allait de soi; il fallait redoubler d'efforts, renforcer l'instruction, ne pas permettre à la machine éducative de se relâcher un seul instant. Aussitôt, on eut



de plus nombreux précepteurs; le programme d'études fut repris et corrigé, l'horaire révisé, des mémoires minutieux rédigés, prêts à toutes les éventualités. L'essentiel était, une fois encore, qu'il n'y eût aucun relâchement. « Le travail, disait le prince, doit être du travail. » Et c'était du travail en effet. L'enfant grandit dans une succession continuelle de paradigmes, d'exercices de syntaxe, de dates, de tableaux généalogiques, de listes de caps. Des notes allaient et venaient incessamment entre Albert, la reine et les précepteurs : enquêtes, rapports, recommandations méticuleuses. Et toutes ces notes étaient conservées soigneusement pour être consultées plus tard. Il était, en outre, de la première importance que l'héritier du trône fût à l'abri de toute contamination venue du monde extérieur : le prince de Galles n'était pas un enfant comme les autres. On lui permettait parfois d'inviter des fils de la noblesse, enfants d'une moralité irréprochable, à venir jouer avec lui dans le jardin du palais; mais son père, avec une inquiétante minutie, présidait à tous leurs jeux. Enfin, il n'y avait pas de précaution qu'on n'eût prise, pas d'effort qu'on n'eût fait. Et pourtant, chose incroyable, l'objet de tant de vigilance et de sollicitude continuait à ne pas donner pleine satisfaction; bien plus, il semblait même empirer. Était-ce bien possible? Plus Bertie avait de leçons à faire, et moins il les faisait; plus on le mettait à l'abri des plaisirs et de la frivolité, et plus les plaisirs semblaient l'attirer uniquement. Albert s'affligeait, Victoria se fâchait. Mais le chagrin ni la colère ne faisaient plus que la surveillance et les pensums; et le prince de Galles devint homme sans montrer le moindre signe d'application « aux plans de vie et d'études », disait un des mémoires royaux, que son père avait établis pour lui avec tant de prévoyance.

## II

Osborne avait été un agréable refuge contre les insidieux soucis de la politique, l'ennui des devoirs sociaux et le pompeux étalage des cérémonies officielles. Mais Osborne même sembla bientôt trop près du monde. Le détroit du Solent n'était après tout qu'une faible barrière. Oh! le délice de quelque distante retraite, de quelque sanctuaire presque inaccessible, où, dans une intimité vraiment familiale, on pût passer d'heureuses vacances, comme si on était, — ou à peu près, — n'importe qui! Depuis le voyage qu'elle avait fait avec Albert, au début de leur mariage, dans le nord de l'Ecosse, Victoria sentait que son cœur était resté dans les Highlands. Elle y était retournée quelques années plus tard, et sa passion s'était accrue. Que ces lieux étaient romantiques! Et qu'Albert, lui aussi, en sentait les beautés! Son esprit s'animait merveilleusement parmi les montagnes et les conifères. « Quel bonheur de l'y voir », écrivait-elle. « Oh! quels charmes peuvent égaler ceux de la nature! s'écriait-elle au cours d'une de ces visites. Quel plaisir on y éprouve! Albert s'y plaît tant; il est dans le ravissement. » Et le jour suivant : « Albert dit que la principale beauté de ce paysage de montagnes vient des changements qu'on y remarque sans cesse. Nous sommes rentrés à six heures. » Une autre fois, elle fit une expédition plus longue, jusqu'au sommet d'un mont élevé. « Quelle scène romantique! Nous étions seuls avec le Highlander qui tenait nos poneys, (car nous descendîmes deux fois de cheval pour nous promener deci delà)... Nous rentrâmes à onze heures et demie; c'est la plus délicieuse, la plus romantique des promenades que j'aie jamais faites. Je n'avais jamais gravi une montagne aussi élevée; et puis le jour était si beau. » Et les Highlanders étaient des gens si

extraordinaires. Elle remarquait qu'« ils ne faisaient jamais de difficultés, mais étaient joyeux, heureux, gais, prêts à marcher, à courir, à faire n'importe quoi. » Quant à Albert il « appréciait hautement la bonne éducation, la simplicité et l'intelligence, qui rendaient leur commerce si agréable et même si instructif. » — « Nous avions toujours coutume, écrivait encore Sa Majesté, de nous entretenir avec les Highlanders, avec qui l'on est si fréquemment en rapport dans les Highlands. » Elle les aimait en tout; elle aimait leurs coutumes et leurs costumes, leurs danses et même leurs instruments de musique. « Il y avait neuf joueurs de cornemuse au château, écrit-elle après un séjour chez lord Breadalbane; parfois l'un d'eux jouait seul, et parfois ils jouaient à trois. Ils jouaient toujours au moment du déjeuner, plus tard dans la matinée, au second déjeuner, et chaque fois que nous sortions ou que nous rentrions; ils jouaient encore avant le dîner, et pendant presque tout le dîner. Nous nous sommes mis tous deux à adorer les cornemuses <sup>1</sup>. »

Comment ne pas désirer retourner sans cesse à de pareils plaisirs! En 1848, la reine loua Balmoral House, petite résidence près de Braemar, dans les solitudes de l'Aberdeenshire. Au bout de quatre ans, elle acheta le domaine. Désormais, elle pourrait être vraiment heureuse chaque été; elle pourrait être simple tout à son aise; elle pourrait se sentir romantique chaque soir et adorer son Albert, sans que rien vînt l'en distraire, tout le long du jour. L'exiguité même de la maison était un charme. Quoi de plus amusant que de vivre dans deux ou trois petites pièces, d'entasser les enfants au premier étage et de n'avoir à offrir au ministre en fonction qu'une minuscule chambre à coucher où il était bien forcé de faire tout son travail! Quel délice de pouvoir entrer et

1. *Leaves*, 18, 33, 34, 36, 127-8, 132.

sortir à sa guise, de dessiner, de se promener, de regarder le cerf de si près, et de faire visite aux gens du pays dans leurs chaumières! Parfois, on se permettait d'être plus aventureux encore, et l'on allait passer un ou deux jours à Alt-na-giuthasach, où il n'y avait que deux huttes avec « une adjonction de bois », et où l'on n'était que onze personnes! Et puis, il y avait des montagnes à gravir, et les « cairns »<sup>1</sup> à construire en grande pompe. « Quand enfin le « cairn » qui est, je crois, haut de sept ou huit pieds, fut presque achevé, Albert monta jusqu'au sommet et plaça la dernière pierre, après quoi l'on cria trois fois : « Hip, hip, hurra! » C'était un spectacle gai, charmant, touchant, et je me sentais prête à pleurer! La vue des chères montagnes était si belle, le jour si beau, toute la scène si *gemüthlich* ». Et le soir, il y eut des danses du sabre et d'autres danses écossaises.

Mais Albert avait décidé de démolir la modeste vieille maison et de construire un château de sa propre invention. En grande cérémonie, selon les prescriptions d'un mémoire écrit par le prince à cette occasion, la première pierre fut posée et le nouvel édifice fut habitable dès 1855. Spacieux, construit en granit dans le style féodal écossais, orné d'une tour de cent pieds, de tourelles et de toits à créneaux, le château était habilement placé sur une éminence d'où l'on découvrait les montagnes prochaines et la rivière voisine. Albert et Victoria donnèrent les plus grands soins à la décoration intérieure. Les parois et les parquets étaient de pitchpin et couverts d'écossais fabriqués spécialement. Le tartan de Balmoral, rouge et gris, dessiné par le prince, et le tartan de Victoria, mêlé de blanc, dessiné par la reine, se retrouvaient dans toutes les pièces; il y avait des rideaux d'écossais, des housses d'écossais, et même des linoléums d'écossais.

1. Sorte de pyramides de pierres grossières que les ascensionnistes font au sommet des montagnes qu'ils gravissent. (N. d. T.)

sais. On remarquait par places le tartan royal des Stuarts, car Sa Majesté déclarait toujours qu'elle était ardente jacobite. Des esquisses à l'aquarelle dues au pinceau de Victoria pendaient aux murs avec d'innombrables bois de cerfs et la tête d'un sanglier tué par Albert en Allemagne. Dans une niche du vestibule, il y avait une statue grandeur nature d'Albert en costume écossais.

Victoria trouvait tout cela parfait. « Chaque année, écrivait-elle, mon cœur s'attache davantage à ce cher paradis, et d'autant plus que maintenant *tout* y est devenu la création propre de mon cher Albert, son travail, sa construction, ses dessins; son grand goût et la marque de sa chère main y sont partout visibles. »

Et c'est là, en effet, qu'elle passa ses jours les plus heureux. Quand elle y songea plus tard, il lui sembla qu'une sorte de gloire, un éclat céleste et sacré avait enveloppé ces heures d'or. Elle en revoyait les instants heureux et il n'en était pas un qui ne lui parût beau, brillant, à jamais plein de sens. Car alors, dans ces lieux aimés, chaque événement, qu'il fût sentimental, ou banal, ou grave, avait illuminé sa vie d'un éclat particulier, comme de quelque merveilleuse lumière. Les chasses d'Albert; un soir où elle s'était égarée en se promenant; Vicky s'asseyant sur un nid de guêpes; un bal à la lumière des torches; avec quelle intensité ces choses, et mille autres s'étaient imprimées dans son avide conscience! Et comme elle courait les noter dans son journal! Et la mort du duc de Wellington! Quel moment! Elle dessinait, après un pique-nique, assise auprès d'un « loch » dans les montagnes solitaires, quand on lui avait apporté la lettre de lord Derby : « L'orgueil de l'Angleterre, ou plutôt de la Grande-Bretagne, sa gloire, son héros, le plus grand homme qu'elle ait jamais produit n'était plus! » Car telles étaient ses réflexions sur le vieux « rebelle » d'autrefois. Mais le passé était oublié; il n'en restait pas



la moindre trace. Depuis des années, elle vénérât le duc comme une figure presque surhumaine. N'avait-il pas soutenu l'excellent sir Robert? N'avait-il pas demandé à Albert de lui succéder comme généralissime? Et quel beau moment pour elle que celui où il avait été le parain de son fils Arthur né le jour même où le duc avait quatre-vingt-un ans! Ainsi elle remplissait une page entière de son journal de panégyriques et de regrets : « La position de Wellington était la plus haute qu'un sujet eût jamais atteinte; il était au-dessus des partis, révérend de tous, l'idole de la nation, l'ami de la souveraine... La Couronne n'a jamais possédé et, j'en ai peur, ne possédera *jamais* un sujet si *dévoué*, si loyal, si fidèle, un soutien si solide! Pour *nous*, la perte est *irréparable*... Il témoignait à Albert la plus grande bonté et une entière confiance... Il y aura, à travers le pays entier, des larmes dans tous les yeux. » C'étaient là de graves pensées; mais elles étaient suivies bientôt par d'autres, à peines moins touchantes, par des événements tout aussi inoubliables : un sermon de M. Mac Leod sur Nicodème, le don d'un jupon de flanelle rouge à Mrs P. Farquharson, et d'un autre à la vieille Kitty Kear.

Mais, sans aucun doute, ce qu'il y avait de plus délicieux, de plus digne de mémoire, c'étaient les rares expéditions qu'on faisait à des montagnes lointaines, par des contrées inconnues, en traversant de larges rivières. Ces courses duraient plusieurs jours. On n'emmenait, en guise de domestiques, que deux Highlanders, Grant et Brown, et l'on prenait des noms d'emprunt. Cela ressemblait plus à un roman qu'à la vie de tous les jours. « Nous avons décidé de nous appeler *lord et lady Churchill et leur société*; lady Churchill était *Miss Spencer*, et le général Grey, le *docteur Grey*! Brown s'oublia une fois à m'appeler « Votre Majesté », comme je montais en voiture; et Grant appela une fois Albert « Votre Altesse

Royale »; cela nous fit tous rire, mais personne ne s'en aperçut. » Pleine de santé, vigoureuse, enthousiaste, apportant, semblait-il, le bonheur avec elle, (les Highlanders déclaraient qu'elle avait le « pied heureux »), la reine prenait plaisir à tout, aux escalades, aux paysages, aux contretemps, aux auberges rustiques, aux repas grossiers servis par Brown et Grant. Elle aurait pu continuer ainsi pour toujours; elle se sentait parfaitement heureuse, ayant Albert à son côté et Brown à la tête de son poney. Mais le moment venait de rentrer; hélas! le moment venait de retourner en Angleterre. C'était un déchirement. Elle restait assise dans sa chambre et, désolée, elle regardait tomber la neige. Le dernier jour! Ah! si seulement la neige avait pu la bloquer pour toujours à Balmoral! <sup>1</sup>

### III

La guerre de Crimée lui apporta de nouvelles impressions, agréables pour la plupart. N'était-il pas agréable d'être patriotique et belliqueuse, de rechercher les prières propres à être lues dans les églises, de recevoir la nouvelle de victoires glorieuses, et de se sentir, avec plus d'orgueil que jamais, le représentant de l'Angleterre? Avec cette spontanéité de sentiment qui lui était propre, Victoria répandait sur ses « chers soldats » des flots d'émotion, d'admiration, de pitié et d'amour. Quand elle leur distribua leurs médailles, il n'y eut plus de bornes à son exaltation. « Les nobles garçons! écrivait-elle au roi des Belges; j'avoue que je les aime comme *mes propres enfants*; mon cœur bat pour *eux* comme pour *mes plus proches et mes plus chers*. Ils étaient si touchés, si contents; beaucoup, me dit-on, se mirent à pleurer; ils ne veulent pas donner leur médaille pour qu'on y grave

1. *Leaves*, 72, 117, 137.

leur nom, de crainte que celle qu'on leur rendra ne soit pas *celle-là même* que *j'ai mise entre leurs mains*; n'est-ce pas touchant? Beaucoup étaient cruellement mutilés. » Elle était en parfaite communion avec eux. Ils trouvaient qu'elle leur avait fait un magnifique honneur; et elle, en toute sincérité, pensait de même. L'attitude d'Albert en ces questions était bien différente. Il y avait chez lui une certaine austérité qui lui interdisait ce débordement d'émotions. Quand le général Williams, l'héroïque défenseur de Kars, rentra en Angleterre et fut présenté à la Cour, le salut rapide, raide, distant du prince, en le recevant, jeta un froid glacé sur tous les assistants. Albert était encore un étranger.

Mais qu'importaient les impressions personnelles de quelques officiers, de quelques gens de Cour? D'autres choses l'occupaient, plus importantes assurément. Il travaillait, il travaillait incessamment à la tâche formidable d'amener la guerre à une fin victorieuse. Un flot redoutable et continu de papiers d'Etat, de dépêches, de mémoires émanait de lui. Au cours des années 1853-1857, il remplit cinquante volumes in-folio de commentaires, écrits de sa main, sur la question d'Orient. Rien ne l'arrêtait. Des ministres fatigués chancelaient sous le poids de ses avis; mais il continuait à donner des avis; sa table à écrire en était chargée et en débordait de toute part. Et ce n'étaient pas des avis qu'on pût dédaigner. Ces talents d'administration qu'il avait déployés à réformer la Maison royale et à imaginer la Grande Exposition ne s'affirmaient pas moins parmi les complexités et les confusions de la guerre. Combien de fois les conseils du prince, d'abord rejetés ou dédaignés, avaient été finalement suivis et trouvés excellents! L'enrôlement d'une légion étrangère, l'établissement d'un dépôt de troupes à Malte, l'institution de rapports périodiques sur l'état de l'armée à Sébastopol, telles étaient les créations de cet

infatigable esprit. Il faisait plus; dans une longue note, il posait les fondements d'une réforme radicale pour toute l'administration de l'armée. C'était aller trop vite en besogne; mais son idée d'un « camp d'évolution », où les troupes seraient concentrées et exercées, fut l'origine d'Aldershot.

Cependant, Victoria avait acquis un ami nouveau : elle s'était soudain laissée charmer par Napoléon III. Elle l'avait détesté tout d'abord; elle l'avait considéré comme un aventurier malhonnête qui avait usurpé le trône du pauvre vieux Louis-Philippe. En outre, il marchait la main dans la main avec lord Palmerston. Pendant longtemps, bien qu'il fût son allié, elle avait refusé de le voir. Mais une visite de l'empereur et de l'impératrice en Angleterre finit par s'arranger. Dès qu'il apparut à Windsor, le cœur de la reine commença à s'adoucir. Elle se trouva séduite par ces manières tranquilles, cette voix douce et basse, cette calme simplicité de conversation. L'empereur, pour affermir sa position en Europe, avait absolument besoin de la bienveillance anglaise; il avait décidé de charmer Victoria. Il y réussit. Il y avait en elle un penchant profond et irrésistible à sympathiser vivement et tout de suite avec les natures opposées à la sienne; elle goûtait le romantisme de ce contraste. Son adoration pour lord Melbourne venait de la troublante différence qu'elle sentait presque inconsciemment entre elle-même et ce vieillard raffiné, subtil, aristocratique. Elle différait de Napoléon d'une tout autre manière, mais elle n'en différait pas moins. Derrière le rempart de sa respectabilité, de ses conventions, de son bonheur si bien établi, elle observait furtivement, avec un plaisir étrange et délicieux, cet objet inconnu, étranger, étincelant de feux sombres, qui passait devant elle comme un météore, cet être ambigu, ce jouet du caprice et du destin. Et, surprise et ravie, là où elle avait craint des antagonismes,

elle ne trouvait que des sympathies. Il est, disait-elle, si « tranquille, si simple, si naïf même, si heureux d'apprendre ce qu'il ignore, si doux, si plein de tact, de dignité, de modestie, si abondant en aimables attentions pour nous, ne disant ni ne faisant jamais rien qui puisse m'être désagréable... Il y a en lui quelque chose de charmant, de mélancolique, d'engageant qui vous attire, quelque *prévention* qu'on ait pu avoir contre lui, et, certainement, sans l'aide de rien d'extérieur, bien que je goûte son visage. » Elle remarqua « qu'il montait très bien et avait très bon air à cheval ». Il dansait « avec beaucoup de dignité et d'entrain ». Et, surtout, il écoutait Albert; il l'écoutait avec la plus respectueuse attention, montrant, en vérité, combien il aimait à « apprendre ce qu'il ignorait »; après quoi, il déclarait qu'il n'avait jamais rencontré l'égal du prince. Une fois, une fois seulement, il s'était montré légèrement rétif. Le prince nota dans un mémoire que « au cours d'une conversation diplomatique, il s'était quelque peu étendu sur la question du Holstein qui avait paru ennuyer l'empereur et que ce prince jugeait *très compliquée*. »

Victoria s'attacha beaucoup aussi à l'impératrice, dont elle admirait les grâces sans le plus petit soupçon de jalousie. Et pourtant Eugénie, dans tout l'éclat de sa beauté, délicieusement enveloppée des étonnantes crinolines parisiennes, qui faisaient si bien valoir sa taille haute, mince et souple, aurait pu exciter le dépit de son hôtesse, qui, très petite et assez forte, nullement jolie, habillée sans goût, comme une petite bourgeoise, ne pouvait guère se sentir à son avantage en pareille compagnie. Mais Victoria ne doutait de rien. Il lui importait fort peu que la chaleur lui fît monter le sang au visage et que sa capote violette fût à la mode de l'an passé, tandis qu'Eugénie, fraîche et vêtue au dernier goût, flottait à son côté dans un nuage de bouillonnés et de volants. Elle était



reine d'Angleterre. N'était-ce pas suffisant? Elle avait la vraie majesté, et elle le savait. Plus d'une fois, quand elles apparurent ensemble en public, ce fut celle à qui l'art et la nature semblaient avoir donné si peu, qui, par la simple force d'une grandeur innée, éclipsa complètement sa compagne parée et ravissante.

On répandit des larmes au départ, et Victoria se sentit toute *wehmüthig*, tandis que ses hôtes quittaient Windsor. Mais, peu après, elle et Albert rendirent la visite qu'ils avaient reçue. Tout, en France, lui sembla délicieux; elle se promena en voiture incognito à Paris, avec « une capote commune », et vit jouer la comédie à Saint-Cloud; un soir, à une fête donnée par l'empereur en son honneur au château de Versailles, elle causa un peu avec un monsieur qui semblait distingué, un Prussien, du nom de Bismarck. Ses appartements étaient si fort à son goût qu'ils lui donnaient tout à fait, disait-elle, l'impression du « home »; si son petit chien avait été là, elle se serait sentie tout à fait chez elle. Et, trois jours plus tard, comme elle entra dans sa chambre, son petit chien l'accueillit en aboyant. L'empereur lui-même, sans rien lui dire, ne regardant ni à la peine, ni à la dépense, avait préparé cette charmante surprise. Telles étaient ses attentions. Victoria rentra en Angleterre plus charmée que jamais. « En vérité, s'écriait-elle, les voies de la Providence sont étranges! »

L'alliance prospérait et la guerre tirait à sa fin. La reine et le prince, il est vrai, désiraient vivement que la paix ne fût pas conclue prématurément. Quand lord Aberdeen parla d'ouvrir des négociations, Albert l'attaqua dans une *geharnischten* lettre, tandis que Victoria à cheval passait la revue de ses troupes. Mais Sébastopol fut enfin prise. La nouvelle en arriva à Balmoral tard dans la nuit. « En peu de temps, Albert et tous les messieurs, dans les accoutrements les plus divers, sortirent

de leurs chambres, et, suivis par tous les domestiques et bientôt par toute la population du village, gardes-chasse, highlanders, paysans, ils montèrent jusqu'au sommet du « cairn ». Un feu de joie fut allumé, les cornemuses retentirent, les canons tonnèrent. Environ trois quarts d'heure plus tard, Albert redescendit et dit que la scène avait été d'une vivacité et d'une gaieté sans égales. Les hommes, qui avaient bu force whisky à la victoire, étaient en extase. L'« extase » ferait peut-être place le lendemain à des sentiments d'un autre ordre. Mais, de toute façon, la guerre était terminée, bien que, à vrai dire, il fût aussi difficile d'en expliquer la fin que le commencement. Les voies de la Providence continuaient d'être étranges.

## IV

La guerre eut une conséquence inattendue : elle transforma complètement les relations du couple royal et de Palmerston. La haine commune de la Russie rapprocha le prince et le ministre; et quand Victoria vit la nécessité de charger son ancien ennemi de former un ministère, elle le fit de bonne grâce. Au surplus, devenu premier ministre, Palmerston s'assagissait. Il devenait moins impatient, moins dictatorial; il écoutait attentivement les propositions de la Couronne; il était d'ailleurs sincèrement frappé par les connaissances et les capacités du prince. Sans doute, il y eut encore des frottements; la reine et le prince s'intéressaient plus que jamais à la politique étrangère; et, dès la fin de la guerre, leur façon de voir s'opposa de nouveau à celle du ministre. Les affaires italiennes surtout furent une cause de divergence. Albert, partisan en théorie du gouvernement constitutionnel, se méfiait de Cavour, s'épouvantait de Garibaldi, et craignait que l'Angleterre ne fût entraînée dans une

guerre contre l'Autriche. Palmerston, au contraire, était plein d'ardeur pour l'indépendance italienne; mais il n'était plus aux Affaires étrangères, et c'était maintenant lord John Russell qui avait à supporter le poids du déplaisir royal. En quelques années, la situation avait étrangement changé. C'était à présent lord John qui remplissait le rôle ingrat; mais le ministre des Affaires étrangères, dans sa lutte avec la Couronne, était, cette fois-ci, soutenu, au lieu d'être entravé par le premier ministre. Le combat n'en fut pas moins acharné. En définitive, l'unité de l'Italie ne devait pas s'accomplir sans le vigoureux appui de l'Angleterre; mais cette politique de sympathie italienne se heurta sans cesse à la violente opposition de la Cour<sup>1</sup>.

Il y avait en Europe un autre centre d'agitation qui continuait à donner à Albert des sentiments bien différents de ceux de Palmerston. Le grand désir du prince était de voir l'Allemagne unie sous la suprématie d'une Prusse constitutionnelle et vertueuse. Palmerston faisait peu de cas de ce projet; mais les affaires d'Allemagne ne l'intéressaient guère et il ne fit pas de difficulté à se rallier à une proposition que le prince et la reine prônaient chaudement : celle de réunir les Maisons d'Angleterre et de Prusse par un mariage entre la princesse royale et le Kronprinz. Aussi, la princesse étant à peine âgée de quinze ans, le prince de Prusse, qui en avait vingt-quatre, fit une visite à Balmoral, et les fiançailles furent annoncées. Le mariage eut lieu deux ans plus tard, en 1858. Au dernier moment, il faillit y avoir un accroc. On fit remarquer en Prusse que les princes du sang royal avaient coutume de célébrer leur mariage à Berlin, et qu'il n'y avait aucune raison pour que le Kronprinz ne se conformât pas à cette coutume. A l'ouïe d'une telle prétention, Victoria fut d'abord muette d'indignation;

1. *Letters*, spécialement juillet-décembre 1859.

puis, dans une note, fort vive, même pour une note de Sa Majesté, elle enjoignit au ministre des Affaires étrangères de dire à l'ambassadeur de Prusse « de ne pas croire qu'une telle question *pût se poser*; la reine n'y consentirait *jamais*, pour toutes sortes de raisons, tant privées que publiques; il était *absurde*, pour ne rien dire de plus, qu'un prince royal de Prusse crût déroger en *venant* en Angleterre épouser la *princesse royale de Grande-Bretagne*... Quels que pussent être les usages des princes de Prusse, ce n'était pas *tous* les jours que l'un d'eux épousait la fille aînée de la reine d'Angleterre. Il fallait donc que l'incident fût considéré comme clos. » Ainsi fut fait et le mariage fut célébré à la chapelle de Saint-James. Il y eut de grandes fêtes, des illuminations, des concerts, des foules immenses, des réjouissances publiques. Un grand banquet fut offert aux jeunes mariés à Windsor dans la salle de Waterloo; Victoria nota dans son journal « que tout le monde fut charmant pour Vicky et plein de cet enthousiasme universel dont le duc de Buccleuch nous donna quelques exemples des plus satisfaisants, s'étant trouvé lui-même au beau milieu de la foule, parmi la plus basse lie du peuple. » Le cœur de la reine s'attendrissait de plus en plus, et, quand vint le moment du départ, elle succomba presque à tant d'émotion; — presque, pas tout à fait. — Elle écrivit plus tard : « Pauvre enfant ! Je la serrai dans mes bras et la bénis, et ne sus que lui dire. J'embrassai le bon Fritz et lui serrai plusieurs fois la main. Il ne pouvait parler et avait les larmes aux yeux. Je les embrassai encore tous deux à la portière de la voiture et Albert monta dans la voiture, qui était ouverte, avec eux et Bertie... L'orchestre entonna un air. Je dis adieu aux bons Perponcher. Le général Schreckenstein était fort ému. Je lui serrai la main et je serrai celle du bon doyen; puis, je montai en hâte chez moi. »

Tout comme le général Schreckenstein, Albert était fort ému. Il perdait une enfant chérie dont l'intelligence, à peine ouverte, marquait déjà de grandes ressemblances avec la sienne, une élève pleine d'adoration qui, dans quelques années, eût pu devenir une compagne presque digne de lui. Un destin ironique voulait que la fille qu'il avait perdue fût compréhensive, intelligente, éprise, comme lui, d'art et de science, et partageât son goût pour les mémoires; tandis qu'aucune de ces qualités ne paraissaient chez le fils qui lui restait. Certainement, le prince de Galles ne ressemblait pas à son père; les vœux de Victoria n'avaient pas été exaucés; et, plus le temps passait, plus il devenait évident que Bertie était un vrai rejeton de la Maison de Brunswick. Certes, les défauts du prince étaient innés : raison de plus pour redoubler d'efforts. Peut-être n'était-il pas trop tard pour obliger, à force de soins et de liens, la branche encore souple à croître du bon côté. Rien ne fut épargné. Le jeune homme fit un voyage sur le continent avec un corps de précepteurs triés sur le volet; mais les résultats de cette expédition ne furent point satisfaisants. Sur le conseil de son père, il avait tenu de son voyage un journal que le prince Albert examina au retour. Mais quelle déception! Le journal était désespérément vide. Que de réflexions intéressantes on aurait pu faire par exemple sur : « Le premier prince de Galles visitant le pape! » Il n'y en avait pas une seule! « Le jeune prince plaisait à tout le monde, écrivait le vieux Metternich à Guizot, mais avait l'air embarrassé et très triste. » En honneur de son dix-septième anniversaire, il reçut un mémoire signé de la reine et du prince, l'informant qu'il entrait maintenant dans l'âge de raison et l'avertissant qu'il aurait désormais à remplir les devoirs d'un gentleman chrétien : « La vie, disait le mémoire, est faite de devoirs et c'est en les accomplissant, dûment, ponctuellement, joyeusement,



qu'on se montre vrai chrétien, vrai soldat, vrai gentleman... Une nouvelle sphère de vie s'ouvre devant vous, où il faudra vous enseigner ce que vous aurez à faire et à ne pas faire : sujet d'étude plus important que tous ceux qui vous ont occupé jusqu'ici. » En lisant le mémoire, le prince fondit en larmes. En même temps, un autre mémoire était composé sous ce titre : *Confidentiel, pour servir de guide aux gentlemen attachés à la personne du prince de Galles*. Ce document, long et détaillé, posait « certains principes » sur quoi « la conduite et la tenue » des compagnons du prince devaient se régler « et qui, croyait-on, pourraient être utiles au prince lui-même ». Les qualités, disait ce remarquable document, les qualités, qui dans le monde distinguent un gentleman, sont :

- 1° Son apparence, ses manières, ses vêtements;
- 2° La nature de ses rapports avec les autres, et la façon de les traiter;
- 3° Son désir et son pouvoir de s'acquitter à son avantage des devoirs de la conversation, ou de tout autre occupation, quelle qu'elle soit, dans les compagnies auxquelles il se trouve mêlé.

Suivait une analyse de ces trois points, minutieuse, détaillée, longue de plusieurs pages. Le mémoire se terminait par cette exhortation finale : « S'ils savent dûment comprendre les responsabilités de leur position, et si, prenant les trois points indiqués plus haut comme base de leur conduite, ils exercent leur propre bon sens en appliquant ces principes *en toute occasion* sans croire qu'aucun détail, si petit soit-il, puisse être insignifiant, mais en agissant toujours dans le même sens, les compagnons du jeune prince pourront lui rendre un service essentiel et justifier le choix si flatteur des parents royaux. » Un an plus tard, le prince fut envoyé à Oxford. Toutes les mesures furent prises pour qu'il ne s'y mêlât

pas aux étudiants. Oui, certes, on avait tout essayé. Il y avait une seule expérience qu'on n'eût point faite : celle de permettre à Bertie de s'amuser. Mais pourquoi une telle expérience? « La vie est faite de devoirs ». Quelle place pourrait-il jamais y avoir pour le plaisir dans l'existence d'un prince de Galles?

Albert avait perdu sa fille, la princesse royale; il eut à subir, la même année, une perte plus sensible encore. Le baron quitta l'Angleterre pour n'y plus revenir. Pendant vingt ans, écrivait-il lui-même au roi des Belges, il avait joué le « rôle laborieux et épuisant d'un ami paternel et d'un fidèle conseiller » auprès de la reine et du prince. Il avait soixante-dix ans; il était fatigué moralement et physiquement. Il était temps de se retirer. Il rentra chez lui, à Cobourg, où, renonçant une fois pour toutes aux secrets des Empires, il s'en tint désormais aux ragots d'une petite capitale et aux bavardages de la vie familiale. Assis au coin du feu dans sa chaise raide, il branlait du chef à de vieilles histoires; non plus des histoires d'empereurs et de généraux, mais de hauts faits de voisins ou d'amis et des aventures domestiques : c'étaient l'incendie de la bibliothèque de son père, ou cette chèvre qui était montée jusqu'à la chambre de sa sœur, avait fait deux fois le tour de la table et puis était redescendu. L'indignation et la mélancolie le visitaient encore parfois, mais, tout compte fait, en se rappelant sa longue carrière, il n'était point mécontent. Il était sans remords. « J'ai travaillé, disait-il, tant que mes forces me l'ont permis, et dans un dessein que nul ne peut blâmer. Cette assurance est le paiement de mes peines, le seul prix que j'aie jamais désiré. »

Et, en effet, son « dessein » semblait être accompli. Grâce à lui, à sa sagesse, à sa patience, à son exemple, s'était peu à peu accomplie la métamorphose miraculeuse qu'il avait rêvée. Le prince était son œuvre. Il en avait

fait un travailleur infatigable, qui, plein des aspirations les plus nobles, présidait aux destinées d'une grande nation; il contemplait son ouvrage, et il le trouvait bon. Mais le baron n'avait-il aucune inquiétude? Ne craignait-il point parfois non pas d'avoir accompli trop peu, mais d'avoir trop accompli? Combien les pièges sont subtils et dangereux que le destin tend aux hommes les plus avisés! Albert, certes, semblait avoir pleinement réalisé toutes les espérances de Stockmar : il était vertueux, travailleur, persévérant, intelligent. Et pourtant, quelque chose lui manquait. Qu'était-ce? Il souffrait.

Car, malgré tant d'efforts, il n'avait pas atteint le bonheur. Son travail, dont il avait maintenant un besoin presque maladif, était un palliatif, non pas un remède. Le mécontentement lui dévorait le cœur; et c'est en vain qu'il offrait à ce dragon insatiable le tribut toujours grandissant de ses veilles laborieuses. Les causes de sa mélancolie étaient cachées, mystérieuses, peut-être inconnaissables, trop bien ensevelies dans les profondeurs de son tempérament pour que la raison pût les découvrir. Sa nature était pleine de contradictions qui, aux yeux mêmes de ceux qui le connaissaient le mieux, faisaient de lui une inexplicable énigme; il était à la fois sévère et doux, modeste et méprisant, avide d'affection et froidement réservé. Il était solitaire et sa solitude n'était pas seulement celle de l'exilé, mais celle aussi de l'homme qui se sait supérieur et dont la supériorité n'est pas reconnue. Il avait l'orgueil, tout ensemble résigné et présomptueux, du doctrinaire. Et pourtant, il n'était pas doctrinaire seulement, car le vrai doctrinaire tire de soi-même un perpétuel contentement; et Albert restait perpétuellement mécontent. Qu'était-ce donc qu'il désirait sans pouvoir l'atteindre? Était-ce quelque sympathie ineffable, absolue? Quelque extraordinaire et sublime succès? Peut-être un peu de l'un et de l'autre. Il voulait

dominer et il voulait être compris ! Il voulait une conquête triomphante, fondée sur la soumission, mais aussi sur la compréhension des hommes. Mais il voyait trop combien de telles chimères étaient peu comprises du monde où il vivait. Qui donc, autour de lui, l'appréciait à sa valeur ? Qui pouvait l'apprécier en Angleterre ? Le doux penchant de ses perfections cachées ne l'avait mené à rien. Le chemin raboteux de la force et de l'adresse le conduirait-il plus loin ? L'affreux pays de l'exil s'étendait devant lui, vaste, imprenable et glacé. Certes, il n'y avait pas passé tout à fait inaperçu ; il avait gagné le respect de ses compagnons de travail ; sa probité, sa diligence, son exactitude étaient reconnues de chacun ; son influence était grande, son importance extrême. Mais combien tout cela était peu de choses — ah ! combien peu ! — au prix de ce qu'il avait désiré ! Combien faibles et vains lui paraissaient tous les efforts contre la masse énorme de sottise, de folie, de relâchement, d'ignorance, de confusion qu'il avait devant lui ! Parfois, sans doute, il pourrait, par force ou par habileté, amener quelque légère amélioration, réformer quelque détail, abolir quelque abus ; mais le cœur même de l'effroyable organisme n'était pas touché. L'Angleterre épaisse, obstinée et satisfaite, poursuivait, sans broncher, son odieuse course. Il s'était jeté en travers du chemin pour arrêter le monstre. Mais on avait passé outre. Même Palmerston n'était pas conquis. Il était toujours là avec son inconscience, son esprit brouillon, son manque absolu de principes. C'en était trop. Ni la nature, ni le baron n'avaient fait de lui un optimiste ; les graines du pessimisme trouvaient dans son âme un terrain favorable.

« Il questionnait les choses sans pouvoir trouver  
Une réponse qui satisfît son esprit ;  
Le monde entier semblait méchant. »

Il crut qu'il avait manqué sa vie; et il se prit à désespérer. Mais Stockmar lui avait appris à travailler sans relâche. Il continuerait donc, avec les plus nobles aspirations; il irait, sans relâche, jusqu'au bout. Son ardeur au travail devint presque une manie. La lampe verte s'allumait de plus en plus tôt; la correspondance devenait de plus en plus étendue, l'examen des journaux de plus en plus scrupuleux; les interminables mémoires de plus en plus méticuleux et précis. Même ses récréations étaient des devoirs. Il s'amusait à heure fixe; il chassait le cerf avec tout l'entrain convenable; il faisait dûment des calembours à la table du déjeuner. Tout cela était bien. Le mécanisme marchait admirablement; mais on ne lui donnait jamais un moment de repos, on n'y mettait jamais d'huile; les roues innombrables tournaient sans fin, avec une exactitude précise et sèche. Oui, quoi qu'il arrivât, le prince travaillait toujours sans relâche. Il avait trop parfaitement absorbé les doctrines de Stockmar. Il savait ce qui était bien, et il comptait le faire, à tout prix. Cela était certain. Mais hélas, dans cette vie, que sont nos misérables certitudes? « Ne sois en rien trop zélé, dit un ancien Grec. Dans toutes les œuvres humaines, c'est la juste mesure qui vaut le mieux. Car souvent celui qui poursuit avec zèle une chose qui lui semble excellente est, en réalité, égaré par la volonté d'une puissance qui lui fait trouver bonnes les choses qui sont mauvaises et mauvaises les choses qui sont pour son bien <sup>1</sup>. » Assurément, le prince et le baron auraient pu méditer la froide sagesse de Théognis.

Victoria remarquait que son mari avait parfois l'air déprimé et surmené; elle cherchait à le distraire. Elle voyait avec peine que les Anglais le considéraient toujours comme un étranger. Elle espéra améliorer sa posi-

1. Théognis.



tion en lui faisant conférer le titre de *prince consort* (1857). « La reine a le droit de prétendre à ce que son mari soit anglais », écrivait-elle. Malheureusement, malgré les lettres patentes royales, Albert demeurait étranger. Les années passaient et sa mélancolie augmentait. Victoria travaillait avec lui, elle veillait sur lui, elle se promenait avec lui dans les bois d'Osborne où il sifflait aux rossignols comme il avait sifflé autrefois dans les bois de Rosenau. Quand venait le jour de naissance du prince, elle choisissait, avec le plus grand soin, des présents qui pussent vraiment lui plaire. En 1858, pour fêter ses trente-neuf ans, elle lui donna « un portrait de Béatrice, à l'huile, grandeur nature, par Horsley, une collection complète de vues photographiques de Gotha et des environs, qu'elle avait fait prendre par Bedford », et un presse-papiers « dessiné par Vicky », et fait de granit de Balmoral et de dents de cerf. Albert fut ravi, cela va sans dire, et sa bonne humeur à la réunion de famille fut plus éclatante que jamais. Et pourtant... quelque chose allait mal.

C'était, sans doute, sa santé. Le prince s'épuisait au service du pays. Sa constitution, comme Stockmar l'avait remarqué dès le début, n'était nullement capable de supporter de longs efforts. Il était souvent indisposé; il souffrait continuellement de petits malaises. Son aspect même dénonçait sa faiblesse. Le bel adolescent de dix-neuf ans, aux yeux brillants, au teint vermeil, était devenu un homme blafard et fatigué; son corps, bouffi et courbé, son crâne dégarni trahissaient le sédentaire. Les personnes malveillantes, qui avaient jadis comparé Albert à un chanteur d'opéra, lui trouvaient maintenant quelque ressemblance avec un maître d'hôtel. Son aspect s'opposait péniblement à celui de Victoria. La reine aussi s'était épaissie; mais son embonpoint était celui d'une vigoureuse matrone, et son ardente vitalité se marquait inces-

samment dans son maintien énergique, les regards inquiéteurs de ses yeux à fleur de tête, le geste de ses petites mains grasses, adroites, habituées à commander. Ah! que ne pouvait-elle, par la magie de son amour, insuffler à ce grand corps flasque, à cet esprit desséché et découragé un peu de la sève et de l'assurance dont elle débordait!

Soudain, elle connut qu'il y avait d'autres dangers pour le prince. Au cours d'une visite à Cobourg, en 1860, il faillit être tué dans un accident de voiture. Il en fut quitte pour quelques contusions; mais l'émotion de Victoria fut grande, bien qu'elle la cachât. « C'est quand la reine est le plus émue, écrivait-elle ensuite, qu'elle semble le plus calme. Elle n'ose se laisser aller à parler de ce qui aurait pu être; elle ne peut s'avouer à elle-même toute l'étendue du danger : le cœur lui manquerait! » Son agitation ne fut égalée que par sa reconnaissance envers Dieu. Elle sentait, disait-elle, qu'elle ne serait pas tranquille tant qu'elle n'aurait pas donné « une marque permanente de ses sentiments ». Et elle décida de doter Cobourg d'une fondation charitable. « Mille livres sterling, ou même deux mille, données en une fois, ou par versements annuels, ne sembleraient pas trop pour la reine. » On s'arrêta à la plus petite des deux sommes : elle fut placée au nom du bourgmestre de Cobourg et du principal ministre du culte pour que l'intérêt en fût distribué chaque année à des jeunes gens ou jeunes filles d'un caractère exemplaire et appartenant aux classes sociales les plus humbles.

Peu après, pour la première fois de sa vie, la reine éprouva la perte d'une personne de son intimité. Au début de l'année 1861, la duchesse de Kent tomba gravement malade. Elle mourut en mars. Cet événement bouleversa Victoria. Avec une complaisance intense et morbide, elle décrivit minutieusement dans son journal les dernières heures de sa mère, sa dissolution, son cadavre :

descriptions entrecoupées par de violentes apostrophes et noyées dans un flot de réflexions sentimentales. Le deuil présent effaça tous les griefs du passé. L'idée de la mort dans toute son horreur et tout son mystère, de la mort présente et réelle, s'empara de l'imagination de la reine; tout son être, d'une si ardente vitalité, reculait avec effroi devant le spectacle cruel de cette puissance ténébreuse et triomphante. Ainsi donc cette mère avec qui elle avait tant et si longtemps vécu, qui semblait presque une partie même de son existence, était, devant ses propres yeux, tombée dans le néant. Elle tâchait de l'oublier; elle ne le pouvait pas. Ses lamentations continuaient, étrangement abondantes, étrangement persistantes. Pressentait-elle, par quelque mystérieuse et inconsciente divination, que cette formidable majesté préparait déjà la flèche effroyable qui allait lui percer le cœur?

Et, en effet, avant la fin de l'année, un coup bien autrement terrible devait la frapper. Albert, qui depuis longtemps souffrait d'insomnies, sortit par un jour de novembre, froid et humide, pour aller inspecter les bâtiments de la nouvelle académie militaire à Sandhurst. A son retour, on vit bien que la fatigue et le mauvais temps avaient sérieusement atteint sa santé. Il souffrit de rhumatismes, ses insomnies continuèrent et il se plaignit d'un malaise général et profond. Trois jours plus tard, un pénible devoir l'obligea d'aller à Cambridge; le prince de Galles y faisait ses études depuis l'année précédente; il s'y était conduit de telle façon qu'une visite et une sermonce paternelles étaient devenues nécessaires. Le père déçu, souffrant dans son corps et dans son cœur, accomplit nonobstant sa tâche; mais, en rentrant à Windsor, il prit un refroidissement qui devait être mortel. Au cours de la semaine suivante, il se sentit de plus en plus faible et souffrant. Déprimé, affaibli, il n'en continua pas moins

à travailler. Un hasard amena juste à ce moment une crise diplomatique fort grave. La guerre civile venait d'éclater en Amérique; et l'Angleterre, engagée dans une violente querelle avec les Etats du Nord, semblait sur le point d'être entraînée dans le conflit. Une dépêche péremptoire de lord John Russell fut soumise à la reine; le prince comprit que, si elle était envoyée telle quelle, la guerre en serait la conséquence presque inévitable. Le matin du 1<sup>er</sup> décembre, à sept heures, il se leva et, d'une main tremblante, il écrivit une série de projets propres à adoucir le langage de la dépêche et à permettre une solution pacifique. Le gouvernement accepta ces modifications et la guerre fut ainsi évitée. Mais ce fut là le dernier mémoire du prince <sup>1</sup>.

Il avait toujours dit qu'il envisageait la mort avec calme. « Je ne me cramponne pas à la vie, avait-il dit une fois à la reine; vous, vous y tenez; mais moi, je n'y attache pas de prix. » Et il avait ajouté : « Je suis sûr que, si je tombais gravement malade, je me laisserais tout de suite aller, je ne lutterais pas pour vivre. Je n'ai aucune ténacité à vivre. » Il s'était bien jugé. Après quelques jours de maladie, il dit à un ami qu'il était sûr de ne pas se remettre. Il s'affaiblit de plus en plus. Pourtant, s'il avait reçu, dès le début, des soins intelligents, il n'est pas défendu de croire qu'il aurait pu être sauvé. Mais, les médecins se trompèrent dans leur diagnostic. Il convient de remarquer que son principal docteur était sir James Clark. On suggéra qu'une consultation serait peut-être indiquée; sir James déclara que c'était là une idée ridicule : « Il n'y a aucune raison de s'inquiéter », disait-il. Mais l'étrange maladie empirait. Enfin, après une lettre de furieuses remontrances de Palmerston, on fit appeler le docteur Watson; il comprit tout de suite qu'il venait

1. Martin, V, 416-27.

trop tard. Le prince était en pleine fièvre typhoïde. « Je crois, dit sir James Clark, que tout va bien jusqu'ici <sup>1</sup>. »

L'agitation et les vives souffrances des premiers jours firent place à une torpeur persistante et à une tristesse de plus en plus profonde. Un jour, le moribond désira entendre de la musique, « un beau choral, à distance » ; un piano fut placé dans la chambre voisine, et la princesse Alice joua quelques-uns des cantiques de Luther, après quoi, le prince répéta le cantique : *Rock of Ages*. Son esprit s'égarait ; parfois, le lointain passé revenait à lui. Il entendait les oiseaux chanter au petit matin ; et il se croyait encore enfant, à Rosenau. D'autres fois, Victoria venait lui lire *Peveril of the Peak*, et il montrait qu'il pouvait suivre l'histoire ; elle se penchait sur lui et il murmurait : « *Liebes Fraüchen* » et « *Gutes Weibchen* » en lui caressant la joue. La reine était vivement agitée et troublée ; mais elle n'était pas sérieusement inquiète. Soutenue par son abondante énergie, elle ne pouvait pas croire que celle d'Albert vînt à lui faire défaut. Elle ne voulait pas regarder l'horrible possibilité face à face. Elle refusait de voir le docteur Watson. Sir James Clark ne lui avait-il pas assuré que tout irait bien ? Deux jours seulement avant la mort du prince, elle écrivait au roi des Belges, avec une apparente confiance : « Je ne veille pas à son chevet de nuit ; je n'y servirais de rien ; et, d'ailleurs, il n'y a aucune crainte à avoir. » La princesse Alice tâcha de lui ouvrir les yeux, mais elle ne voulut rien voir. Le matin du 14 décembre, Albert sembla mieux ; elle s'y attendait ; sans doute, la crise était-elle passée. Mais, dans le courant de la journée, l'état du malade empira beaucoup. Alors, seulement, la reine comprit

1. « On ne peut rien affirmer de certain ; mais il est affreux de penser qu'une telle vie a peut-être été sacrifiée à la furieuse jalousie que sir James Clark éprouve envers tous ses confrères. » Lettre du comte Clarendon à la duchesse de Manchester, 17 décembre 1861.



qu'elle était au bord d'un abîme effroyable. La famille entière fut appelée; et, l'un après l'autre, tous les enfants prirent silencieusement, et pour toujours, congé de leur père. « Ce fut un terrible moment, écrivit Victoria dans son journal; mais, grâce à Dieu, j'eus la force de me dominer et de rester parfaitement calme, et je restai assise à son côté. » Il balbutia quelques paroles qu'elle ne put comprendre : elle crut qu'il parlait en français. Puis, soudain, il se mit à s'arranger les cheveux « tout comme il faisait en s'habillant quand il était en bonne santé ». Elle murmura à son oreille :

« Es ist kleines Fraüchen <sup>1</sup>. »

Et il sembla la comprendre. Vers le soir, elle s'éloigna un moment; mais elle fut tout de suite rappelée. Un seul regard lui découvrit un affreux changement. Elle s'agenouilla auprès du lit. Albert respira profondément, il respira doucement, il ne respira plus. Ses traits devinrent parfaitement rigides. La reine poussa un cri, un seul cri long et sauvage qui résonna à travers le château terrifié; et elle comprit qu'elle l'avait perdu pour toujours <sup>2</sup>.

1. « C'est ta petite femme. »

2. Martin, V, 435-42; Hare, II, 286-8.

## CHAPITRE VII

### VEUVAGE

#### I

La mort du prince consort fut le principal tournant dans l'existence de la reine Victoria. Elle sentait elle-même que sa vraie vie avait cessé avec celle de son mari, et que le reste de ses jours ne serait plus qu'un crépuscule, l'épilogue d'un drame terminé. Et l'historien ne manque pas d'éprouver une impression toute semblable. Pour lui aussi, il y a une ombre sur la seconde moitié de cette longue carrière. Pendant les quarante-deux premières années, la vie de la reine est comme éclairée de toutes sortes de renseignements authentiques. Après la mort d'Albert, il semble qu'un voile soit descendu. Parfois seulement, au hasard et sans suite, le voile se soulève un peu; on distingue alors quelques lignes essentielles, quelques détails frappants; le reste n'est que doute et conjecture. Ainsi, bien que la vie de la reine ait été presque aussi longue après qu'avant son grand deuil, l'histoire de ses dernières années est incomparablement la plus courte. Dans notre ignorance, il faut nous contenter d'un récit bref et sommaire.

La mort soudaine du prince ne fut pas seulement un effroyable bouleversement pour Victoria; ce fut un événement de la plus grande importance pour l'Angleterre et pour toute l'Europe. Il n'avait que quarante-deux ans; on pouvait penser qu'il en vivrait encore au moins trente. Tout le développement de la chose publique anglaise

eût été changé. Au moment de sa mort, il occupait déjà une place unique dans la vie publique du pays; déjà, dans le cercle intime des politiciens, on le tenait pour un rouage inévitable et utile dans le mécanisme de l'Etat. Lord Clarendon, par exemple, parlait de sa mort comme d'une calamité nationale bien plus grave que le public ne le pense. Il déplorait la perte du prince dont « la sagacité et la prévoyance » eussent été « plus précieuses que jamais » dans l'éventualité d'une guerre avec l'Amérique<sup>1</sup>. Et, s'il avait vécu, l'influence du prince aurait sans doute immensément grandi. Car, en dehors de ses qualités intellectuelles et morales, il avait dans son jeu un merveilleux atout : il était permanent. Les politiciens venaient et partaient; le prince restait constamment installé dans le centre même des affaires. On ne saurait douter que, vers la fin du siècle, un tel homme, vieilli au service de la nation, vertueux, intelligent, et servi par l'expérience unique de toute une vie de gouvernement, n'eût acquis un extraordinaire prestige. Assez fort dans sa jeunesse pour se mesurer avec le puissant Palmerston et sortir avec honneur de la lutte, de quoi n'eût-il pas été capable dans un âge avancé? Quel ministre, même des plus habiles, même des plus populaires, aurait pu résister à la sagesse, à l'irréprochable vertu, à la vaste autorité du vénérable prince? Il est facile d'imaginer que, sous un tel chef, on aurait pu tenter de transformer l'Angleterre en un Etat aussi exactement organisé, aussi soigneusement entraîné, aussi utilement équipé, aussi autocratiquement contrôlé que la Prusse elle-même. Alors peut-être les éléments démocratiques du pays se seraient rassemblés sous quelque chef puissant, un Gladstone, un Bright; une lutte s'en fût ensuivie et la monarchie eût été ébranlée jusqu'à sa base. Ou bien, au contraire, l'hy-

1. Clarendon, II, 251.

pothèse prophétique de Disraeli se fût réalisée : « Avec le prince Albert, dit-il, nous avons enterré notre souverain. Ce prince allemand a gouverné l'Angleterre avec une sagesse et une énergie inconnues jusqu'ici de nos rois... s'il avait survécu à quelques-uns de nos « vieux routiers », il nous eût donné les bienfaits du gouvernement absolu. »

La constitution anglaise, cette entité indéfinissable, est une chose vivante, qui croît comme croissent les hommes et qui se transforme incessamment suivant les lois subtiles et complexes du caractère humain. Elle est fille de la sagesse et du hasard. Les sages de 1688 lui ont donné l'aspect que nous connaissons; mais le hasard, qui voulut que Georges I<sup>er</sup> ne sût pas l'anglais, lui imposa un de ses traits essentiels : un conseil indépendant de la Couronne et soumis au premier ministre. La sagesse de lord Grey, en l'engageant sur la voie de la démocratie, l'empêcha de se dessécher et de mourir. Mais cette fois encore le hasard intervint : une femme étant montée sur le trône, épousa un homme capable et persévérant; et on put croire qu'un élément latent pendant des années, celui d'un pouvoir administratif irresponsable, allait devenir le trait dominant de la constitution et changer complètement le sens où elle devait se développer. Mais ce que le hasard avait donné, le hasard aussi le reprit; le prince consort fut enlevé en pleine force, et la constitution anglaise, laissant tomber ce membre mort presque sans une secousse, continua à vivre de sa vie mystérieuse, comme s'il n'avait jamais existé.

Un seul être au monde, un seul, comprit toute l'importance de ce qui s'était passé. Le baron, du coin de son feu, vit l'immense et puissant édifice qu'il avait élevé jusqu'aux nues s'effondrer soudain en une irréparable catastrophe. Albert était mort : le baron avait vécu en vain. Même dans ses plus sombres moments, il n'avait

jamais envisagé une si lamentable catastrophe. Victoria lui écrivit, le visita, tenta de le consoler en déclarant, avec une ardente conviction, qu'elle continuerait l'œuvre de son mari. Il sourit, d'un triste sourire, en regardant le feu. Puis il murmura qu'il allait où était Albert, qu'il ne tarderait plus longtemps. Il se replia sur lui-même. Vainement, ses enfants l'entourèrent de soins et de sollicitude; le cœur du baron était brisé. Il languit encore dix-huit mois; puis, comme il l'avait dit, il s'en alla explorer les ombres et la poussière en compagnie de son élève.

## II

Brusquement, par un effroyable retour de fortune, Victoria avait passé de la claire et sereine atmosphère du bonheur aux profondes ténèbres du désespoir. Tout d'abord, devant l'excès de sa douleur, son entourage craignit pour sa raison. Mais le fond de sa nature était de fer, et tint bon. On observa que, entre ses violents accès de désespoir, la reine était calme. Elle se rappelait d'ailleurs qu'Albert avait toujours désapprouvé l'excès des manifestations sentimentales, et le seul désir de Victoria désormais était de ne rien faire qui ne fût conforme aux désirs de ce mort bien-aimé. Mais parfois sa royale douleur abandonnait toute retenue. Un jour, elle fit chercher la duchesse de Sutherland et la mena dans la chambre du prince; là, se laissant tomber parmi les vêtements du mort et versant un torrent de larmes, elle conjura la duchesse de lui dire si personne avait jamais dépassé le prince par la beauté du caractère<sup>1</sup>. D'autres fois, c'était un sentiment voisin de l'indignation qui l'envahissait. « La pauvre orpheline de huit mois, écrivait-elle au roi des Belges, est maintenant une veuve de quarante-deux ans, entièrement écrasée et désespérée! Pour moi, tout

1. Clarendon, II. 251, 253.



le *bonheur* de la *vie* est *passé*! Le monde ne m'est plus rien!... Oh! être ainsi amputée dans toute la force de l'âge!... Voir *amputer* ainsi à quarante-deux ans notre vie domestique si pure, si heureuse, si paisible, et qui *seule* me permettait de supporter ma position, cette position que je déteste. J'avais pourtant espéré, avec une si instinctive certitude, que Dieu ne nous séparerait jamais, et nous laisserait vieillir ensemble, (bien qu'*il* parlât toujours de la brièveté de la vie). Cela est *trop affreux*, *trop cruel*! » On croit discerner dans ces plaintes un ton de Majesté offensée. S'étonnait-elle, au tréfonds de son cœur, que Dieu pût avoir tant d'audace?

Mais toutes les émotions cédaient devant la résolution forcenée de continuer, sans y rien changer, tant qu'elle serait sur terre, son obéissance, son adoration, son idolâtrie. « Je tiens à répéter *une seule* chose, disait-elle à son oncle, et c'est mon *ferme* propos, mon *irrévocable décision* de faire *ma loi* de ses désirs, de ses plans, de ses intentions en *tout*. Aucun *pouvoir humain* ne me fera dévier de ce qu'*il* a désiré et voulu. » La rage l'aveuglait à la moindre idée que quelqu'un ou quelque chose pût intervenir entre elle et son désir. Son oncle avait annoncé sa visite; aurait-il, lui, la prétention de se mêler de ses affaires, et, comme autrefois, de « faire bouillir le pot »? Elle lui donna un léger avertissement. « Je suis aussi *décidée*, lui écrivit-elle, à ce qu'*aucune* personne au monde, fût-ce le plus dévoué et le meilleur de mes serviteurs, ne me dirige, ne me guide, ne me commande. Je sais *combien* il l'eût désapprouvé... Bien que si faible et misérable, si complètement déchirée, je sens monter ma colère à l'idée qu'on puisse toucher à *aucun* de ses désirs ou de ses plans. » Elle termina sa lettre par des témoignages de douleur et d'affection. Elle signa : « Votre enfant misérable, mais dévouée, Victoria R. » Puis elle regarda la date : c'était le 24 décembre. Une affreuse dou-

leur la déchira et elle griffonna ce *post-scriptum* désolé :  
« Quel Noël ! Je ne veux pas y penser ! »

Tout d'abord, dans le tumulte de son désespoir, elle déclara qu'elle ne pouvait pas recevoir ses ministres ; et la princesse Alice, aidée de sir Charles Phipps, trésorier royal, joua de son mieux le rôle d'intermédiaire. Mais, au bout de quelques semaines, le Cabinet se permit de faire dire à la reine, par lord John Russell, que cet état de choses ne pouvait durer. Elle en convint ; Albert eût été du même avis. Et elle fit appeler le premier ministre. Lord Palmerston arriva à Osborne florissant de santé, l'air content, les favoris teints de frais et vêtu d'un pardessus brun, avec un pantalon gris clair, des gants verts, des boutons de chemise bleus. Son aspect ne fit pas sur la reine une impression des plus favorables.

Toutefois, elle avait fini par s'attacher à son vieil ennemi ; et l'idée d'un changement politique lui causait les plus vives appréhensions. Elle savait que le ministre pouvait tomber d'un moment à l'autre ; cette éventualité la remplissait d'effroi. Aussi, six mois après la mort du prince, prit-elle un parti sans précédent : elle adressa à lord Derby, chef de l'opposition, un message privé où elle lui disait qu'elle était trop souffrante de corps et d'esprit pour supporter la fatigue morale d'un tel changement, et que, s'il faisait tomber le ministère, il risquait la vie, ou la raison de la reine. « Grand Dieu, dit cyniquement lord Derby, assez surpris de recevoir ce message, je ne savais pas qu'elle aimait ses ministres tant que ça ! »

La violence de son chagrin finit par se calmer ; mais elle ne retrouva jamais le contentement. Pendant des mois, des années, elle vécut dans une tristesse morne et voulue. Son existence fut celle d'une recluse. Vêtue du crêpe le plus épais, elle allait mélancoliquement de Windsor à Osborne, d'Osborne à Balmoral. Ne visitant

que rarement sa capitale, refusant de prendre aucune part aux cérémonies officielles, repoussant tout commerce avec le monde, elle fut bientôt aussi inconnue à ses sujets qu'un monarque oriental. On pouvait s'en plaindre, c'est qu'on ne la comprenait pas. Que lui étaient désormais ces vains plaisirs, ce faste inutile? D'autres préoccupations la sollicitaient. Elle était la fidèle gardienne d'une foi sacrée. Sa place était dans le sanctuaire du deuil, dans le lieu très saint où elle seule avait le droit de pénétrer. Là, elle sentait le souffle d'une mystérieuse présence; elle pouvait interpréter, bien faiblement et pauvrement, il est vrai, les communications d'une âme encore vivante. Cela et cela seul était désormais son glorieux et terrible devoir. Et c'était, en effet, terrible. Plus les années passaient, plus sa mélancolie et sa solitude semblaient augmenter. « Je suis sur le sommet désolé d'une grandeur solitaire », disait-elle. Bien souvent, elle sentait qu'elle n'en pouvait plus, qu'elle allait succomber sous le fardeau. Mais aussitôt la Voix lui parlait; et elle se raidissait une fois de plus pour accomplir, avec une minutieuse conscience, sa tâche cruelle et sainte.

Et cette tâche, c'était avant tout de continuer l'œuvre à laquelle Albert avait consacré sa vie; il fallait travailler, comme Albert avait travaillé, au service du pays. Cet immense fardeau de travail qui avait pesé sur les épaules du prince, c'était désormais à elle de le porter. Elle chancela sous ce poids formidable. Tant que son mari avait vécu, elle avait, certes, travaillé avec régularité et application. Mais le travail lui était rendu facile, lui était rendu délicieux par les soins de son compagnon, ses avis, sa prévoyance, son infaillibilité. Le son même de cette voix, qui lui demandait de signer quelque papier, la faisait tressaillir d'aise; aux côtés du prince, elle eût joyeusement peiné pour toujours. Mais maintenant, quel affreux changement! Sous la lampe verte, plus de piles

de lettres bien ordonnées et étiquetées; plus d'explications qui rendaient simples les questions les plus ardues; et personne ne lui disait plus ce qui était bien et ce qui était mal. Certes, elle avait des secrétaires : il y avait sir Charles Phipps, le général Grey et sir Thomas Biddulph; ils faisaient de leur mieux. Mais ils n'étaient que des subordonnés; toute initiative, toute responsabilité reposaient sur elle seule. Il ne pouvait en être autrement. « Je suis *décidée*, avait-elle dit, à ce qu'*aucune personne* au monde ne me guide, ne me dirige, ne me commande. » Elle l'avait juré, il fallait tenir le serment. Elle suivrait en tout l'exemple du prince. Il s'était refusé à déléguer son autorité; il était entré lui-même dans le détail de toutes choses; il s'était fait une règle de ne jamais signer un papier sans l'avoir non pas lu seulement, mais annoté. Elle ferait de même. Du matin au soir, au milieu d'une montagne de portefeuilles, elle lisait et écrivait à son bureau — son bureau, hélas, qui se dressait tout seul désormais.

Deux ans après la mort d'Albert, un violent orage politique mit la fidélité de Victoria à une rude épreuve. La terrible dispute du Schleswig-Holstein, dont le feu couvait depuis dix ans, faillit embraser l'Europe. Rien n'égalait la complication de cette affaire. « Il n'y a que trois personnes, disait Palmerston, qui aient réellement compris la question du Schleswig-Holstein : le prince Albert, qui est mort; un professeur allemand, qui est devenu fou; et moi-même, qui l'ai complètement oubliée. » Le prince était mort, mais n'avait-il pas laissé un représentant? Victoria, avec toute l'ardeur de l'inspiration, se lança tête baissée dans la tourmente; elle consacra plusieurs heures chaque jour à explorer l'affaire dans tous ses détours. Mais elle avait un fil d'Ariane pour la guider dans le labyrinthe : chaque fois que la question avait été discutée, Albert, elle s'en souvenait fort bien, avait tou-

jours pris le parti de la Prusse. Sa voie était donc toute tracée; elle devint le champion convaincu des ambitions prussiennes. C'était, disait-elle, un legs du prince. Elle ne se rendait pas compte que la Prusse du prince consort n'existait plus; et qu'une Prusse nouvelle était née : la Prusse de Bismarck. Peut-être Palmerston, avec son étrange prescience, comprit-il instinctivement ce nouveau danger. Quoi qu'il en soit, il s'entendit avec lord John Russell sur la nécessité de soutenir le Danemark et de s'opposer aux prétentions de la Prusse. Mais l'opinion était fort divisée, non seulement dans le pays, dans le Conseil même. Pendant dix-huit mois, la querelle fit rage. Victoria combattit pied à pied contre le premier ministre et le ministre des Affaires étrangères. Quand éclata enfin la crise finale, et qu'il sembla possible que l'Angleterre devînt l'alliée du Danemark dans une guerre contre la Prusse, l'agitation de la reine se changea en fièvre. Envers ses parents allemands, elle affectait une discrète apparence d'impartialité. Mais elle accablait ses ministres d'appels, d'objurgations, d'objections. Elle invoquait la cause sacrée de la paix. « Le seul moyen que nous ayons de maintenir la paix en Europe, écrivait-elle, c'est de ne pas appuyer le Danemark, qui s'est de lui-même attiré ces difficultés... La reine souffre beaucoup et ses nerfs sont de plus en plus ébranlés... Mais bien que tant d'inquiétude l'épuise, rien ne changera sa ferme résolution de résister à toute tentative d'entraîner le pays dans une lutte insensée et inutile. » Elle se déclarait prête à tout, la démission du ministre des Affaires étrangères dût-elle en résulter. « La reine, disait-elle à lord Grenville, est complètement épuisée par l'angoisse et l'attente; l'aide, l'appui, l'avis, l'amour de son bien-aimé mari, lui font bien cruellement défaut. » Elle était si fatiguée par tant d'efforts pour maintenir la paix qu'elle pouvait « à peine garder la tête haute ou tenir une plume ». L'An-



gleterre ne partit point en guerre; et le Danemark fut abandonné à son sort; mais il est difficile de dire, dans l'état actuel de nos connaissances, jusqu'à quel point l'attitude de la reine contribua à ce résultat. Tout bien pesé, il semble probable que les tendances pacifiques de plusieurs ministres y eurent plus de part que les injonctions pressantes et passionnées de Victoria.

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'enthousiasme de la reine pour la sainte cause de la paix fut de courte durée. En peu de mois, elle avait complètement changé d'avis. Elle avait enfin compris ce qu'était vraiment la Prusse dont les desseins sur l'Autriche allaient pleinement se dévoiler dans la guerre des Sept Semaines. Passant brusquement d'un extrême à l'autre, elle adjurait maintenant ses ministres de soutenir l'Autriche par les armes. Mais elle les adjura en vain.

Son activité politique, pas plus que sa réclusion, n'était approuvée du public. A mesure que les années passaient sans alléger en rien ce deuil royal, la censure publique devenait plus générale et plus sévère. La retraite de la reine ne jetait pas seulement une ombre sur les plaisirs du grand monde, elle privait le peuple de ses fêtes; elle avait enfin une influence néfaste sur la couture, la mode, la lingerie. Cette dernière considération était d'un grand poids. Enfin, en 1864, le bruit courut que la reine allait quitter le deuil; et les journaux entonnèrent des chants d'allégresse. Malheureusement, la nouvelle était fausse. Victoria écrivit elle-même dans une lettre au *Times* : « Ce bruit, disait-elle, ne saurait être trop vivement démenti. La reine est fort heureuse que ses sujets désirent la voir; et elle fera tout ce qui sera en son pouvoir pour accéder à ce désir loyal et affectueux... Mais il y a d'autres et de plus importants devoirs que ceux de la représentation; ils incombent maintenant à la reine qui se trouve seule et sans aide; elle ne saurait, sans por-

ter préjudice à la chose publique, négliger ces devoirs qui pèsent incessamment sur elle et l'accablent de travail et de soucis. » Cette justification aurait eu plus de poids si l'on n'avait pas su que ces « autres et plus importants devoirs » allégués avec tant d'emphase par la reine consistaient surtout à contrecarrer le plus possible la politique étrangère de lord Palmerston et de lord John Russell. Une grande partie, la majorité peut-être, de la nation tenait violemment pour le Danemark dans la querelle du Schleswig-Holstein; et l'appui que Victoria avait donné à la Prusse fut vivement critiqué dans tout le public. Un vent d'impopularité s'élevait contre la reine, assez semblable à celui qui avait soufflé vingt-cinq ans auparavant, lors du scandale Hastings. La presse fut impolie; lord Ellenborough attaqua la reine à la Chambre des Lords; on chuchotait en haut lieu qu'elle avait eu le projet d'abdiquer; et l'on regrettait qu'elle n'abdiquât pas!<sup>1</sup> Victoria, outragée de ces injures, se sentait incomprise. Elle était profondément malheureuse. Après le discours de lord Ellenborough, le général Grey déclara qu'il « n'avait jamais vu la reine si démoralisée ». Et elle écrivait elle-même à lord Grenville : « Oh ! il est affreux d'être soupçonnée, de n'être ni encouragée, ni guidée, ni aidée; ah ! combien la pauvre reine se sent seule ! » Oui, elle souffrait; mais elle n'en était pas moins obstinée; elle était résolue à ne pas dévier d'un pas de la ligne de conduite qu'un devoir suprême avait tracé pour elle : elle serait fidèle jusqu'au bout.

Ainsi, quand le Schleswig-Holstein fut oublié, quand le souvenir même du prince consort commença de s'effacer dans la mémoire inconstante des hommes, la vigilante solitaire demeura immuablement attachée à son étrange tâche. Les crêpes impénétrables de Victoria affrontaient courageusement l'hostilité, toujours crois-

1. Clarendon, II, 292-3.

sante, du monde. Le monde ne comprendrait-il donc jamais? Ce n'était pas seulement la douleur qui l'obligeait à rester ainsi enfermée; c'était le dévouement, c'était l'abnégation, c'était le legs laborieux de l'amour! La plume passait et repassait sans arrêt sur le papier bordé de noir. Sa chair était faible, peut-être; mais elle n'en porterait pas moins le pesant fardeau. Et, par bonheur, si le monde se refusait à la comprendre, il n'en allait pas de même de ses fidèles amis. Il y avait lord Grenville, et il y avait le bon M. Théodore Martin. Peut-être M. Martin, qui était si intelligent, trouverait-il le moyen d'obliger les gens à comprendre la reine. Elle lui enverrait une lettre où elle marquerait les travaux qu'elle accomplissait, les difficultés dont elle était assaillie; et M. Martin pourrait écrire, pour quelque revue, un article inspiré par cette lettre. « Ce n'est pas, lui disait-elle en 1863, le *chagrin* de la reine qui la tient enfermée; c'est son *travail écrasant* et sa santé ébranlée par la douleur et par le poids écrasant de son travail et de ses responsabilités. Elle se sent tout à fait épuisée. Alice Helps fut frappée d'étonnement à la vue de la chambre de la reine. Si Mme Martin voulait bien y jeter les yeux, elle pourrait dire à M. Martin ce qui entoure la souveraine. Depuis l'heure du lever jusqu'à celle du coucher, ce n'est que travail, travail, travail : lettres qu'il faut écrire, questions auxquelles il faut répondre, etc. Tout cela est épuisant; et si la reine ne pouvait prendre, le soir, un repos relatif, elle ne serait sans doute plus en vie. Son esprit est incessamment surmené. » Il n'était que trop vrai.

### III

Continuer l'œuvre d'Albert, tel était son premier devoir; mais il y en avait un autre, à peine moins important, et qui lui tenait, s'il est possible, encore plus au

cœur; c'était de bien faire comprendre à ses sujets le vrai génie et le vrai caractère du prince. Elle se rendait compte que, durant sa vie, il n'avait pas été estimé à sa juste valeur. Il n'avait pu, tant qu'il avait vécu, dévoiler pleinement toute l'étendue de son esprit, les qualités sublimes de son cœur; mais la mort rendait désormais toute barrière inutile : il fallait que le prince fût révélé maintenant dans toute sa grandeur et toute sa plénitude. Elle se mit à l'œuvre avec méthode; elle chargea sir Arthur Helps de rassembler les allocutions et les discours du prince; et le lourd volume parut en 1862. Puis elle donna l'ordre au général Grey d'écrire l'histoire des premières années d'Albert, de sa naissance à son mariage; elle fit elle-même le plan de l'ouvrage, fournit une grande quantité de documents confidentiels, ajouta de nombreuses notes; le général obéit et le travail fut terminé en 1866. Mais le plus important restait encore à dire; M. Martin reçut l'ordre d'écrire une biographie complète du prince consort. Il y travailla pendant quatorze ans. La quantité de matériaux qu'il eut à employer passe toute imagination; mais il se montra très industrieux, et, d'ailleurs, il put recourir sans cesse à l'aide gracieuse de Sa Majesté. Un premier tome, fort épais, parut en 1874; quatre autres suivirent lentement le premier; en sorte que l'œuvre monumentale ne fut terminée qu'en 1880.

M. Martin fut récompensé par un titre de chevalier; et pourtant, il était trop évident que ni sir Theodore ni ses prédécesseurs n'avaient atteint le but que la reine s'était proposé. Peut-être n'avait-elle pas eu la main heureuse dans le choix de ses collaborateurs; mais l'erreur essentielle venait bien de Victoria elle-même. Sir Theodore et les autres avaient fidèlement rempli la tâche qu'elle leur avait imposée; ils avaient dressé devant le public l'image d'Albert telle qu'elle était dans le cœur

de Victoria; le malheur, c'était que le public ne trouvait pas cette image attrayante. La nature de Victoria, plus vigoureuse que subtile, rejetait toutes les nuances suggérées par la perspicacité ou par l'ironie, et ne voulait admettre que le catégorique et l'absolu. Quand elle haïssait, c'était avec une force irrésistible qui rejetait l'objet de sa haine au néant, sans discussion et sans appel. Et son amour était comme sa haine. Dans tout ce qui touchait à Albert, sa passion du superlatif ne connaissait pas de bornes. Elle eût considéré comme un incroyable blasphème de ne pas voir en lui le parangon universel de vertu, de sagesse, de beauté, de toutes les grâces et de toutes les gloires de l'homme : il avait été parfait; et il fallait le montrer dans tout l'éclat de cette perfection. Et c'est bien ainsi que l'avaient montré sir Arthur, sir Theodore et le général. Un portrait moins idéalisé aurait exigé, d'un peintre qui peignait sous les yeux mêmes de la reine, des talents que ces messieurs n'avaient nullement. Mais ce n'était pas tout; par un surcroît de mauvaise chance, Victoria enrôla aussi à son service un écrivain dont les mérites ne pouvaient, cette fois, faire aucun doute. Le poète lauréat<sup>1</sup>, soit complaisance, soit conviction, adoptant le ton de sa souveraine, joignit sa voix au chœur des louanges et prêta à la formule royale la magique harmonie du vers. Désormais, la question fut hors de toute discussion; impossible d'oublier qu'Albert avait porté la fleur blanche d'une vie sans tache.

Le résultat de tout cela fut doublement malheureux. Victoria, désappointée et peinée, en voulut à ses sujets de s'être refusés, malgré tous ses efforts, à reconnaître la vraie valeur de son mari. Elle ne comprenait pas que l'image de la perfection personnifiée déplût à la plupart des hommes. Ce dégoût naît moins de l'envie que du

1. Tennyson.



doute; on craint qu'une perfection si parfaite ne soit pas humaine. Ainsi le public, voyant étalé devant lui un héros de pain d'épice, un personnage de roman moral et non un homme de chair et de sang, se détourna avec un haussement d'épaules, un sourire ou une raillerie. Mais le public y perdait tout autant que Victoria, car Albert était un personnage beaucoup plus intéressant qu'on ne pensait. Par une curieuse ironie du sort, l'amour de la reine avait dressé devant l'imagination populaire une impeccable poupée de cire; et l'homme véritable, avec son énergie, avec ses luttes, ses tourments, disparaissait sous cette image trompeuse, — l'homme réel, si mystérieux, si malheureux, si faillible, si humain.

#### IV

Les paroles et les livres sont des monuments incertains; mais qui peut méconnaître la solidité visible du bronze et de la pierre? A Frogmore, près de Windsor, Victoria construisit un mausolée vaste et compliqué pour elle-même et pour son époux. Il coûta deux cent mille livres sterling. Mais ce n'était encore qu'un monument privé et domestique et la reine désirait que, partout où ses sujets se rassemblaient, le souvenir du prince leur fût rappelé. Ce désir fut satisfait. Dans tout le royaume, à Aberdeen, à Perth, à Wolverhampton, des statues du prince s'élevèrent; et la reine, faisant trêve à sa réclusion, les inaugurait elle-même. La capitale ne voulut pas être en retard. Un mois après la mort du prince, une assemblée se réunit à Mansion House pour discuter des moyens d'honorer sa mémoire. Les opinions étaient partagées. Fallait-il préférer une statue ou une institution? Une souscription fut ouverte; un Comité, composé de personnes influentes, fut constitué. On consulta la reine. Sa Majesté répondit qu'elle préférerait à une institution un obélis-

que de granit orné de sculptures à sa base. Mais le Comité hésitait. Un obélisque digne de ce nom devait évidemment être monolithe; et où trouver en Angleterre une carrière capable de fournir un bloc de granit de la grandeur voulue? Il y avait bien du granit dans la Finlande russe; mais on avisa le Comité qu'il était impropre à supporter les intempéries. Le Comité proposa donc d'élever à la mémoire du prince une statue et un hall. Sa Majesté y consentit. Mais une nouvelle difficulté surgit : on découvrit que la souscription n'avait produit que soixante mille livres sterling, somme insuffisante pour couvrir les dépenses de ce double monument. On abandonna donc le hall. On s'en tiendrait à la statue. D'éminents architectes présentèrent des projets. Le Comité finit par avoir à sa disposition une somme de cent vingt mille livres, le public en ayant encore souscrit dix, et le Parlement voté cinquante. Quelques années plus tard, une compagnie par actions se fonda et construisit, en spéculation privée, l'*Albert-Hall*.

La reine et le Comité choisirent pour architecte M. Gilbert Scott que son activité, sa conscience, sa sincère piété avaient placé au premier rang dans sa profession. Il avait consacré sa vie à l'étude du style gothique, et on trouvait les traces de sa main, non seulement dans une foule de monuments originaux, mais dans la plupart des cathédrales anglaises. Ses restaurations avaient, à la vérité, soulevé parfois quelques plaintes. Mais M. Scott répondait avec tant de vigueur et d'onction dans des articles et des brochures qu'il n'y eut bientôt plus un doyen qui ne fût convaincu. Il put ainsi continuer paisiblement ses travaux. Une fois pourtant son amour du gothique l'avait mis dans une situation gênante. Il s'agissait de reconstruire les bâtiments du gouvernement à Whitehall. M. Scott concourut et ses plans furent choisis. Ils étaient, cela va sans dire, conçus dans le style gothi-

que et mariaient heureusement « des profils carrés et horizontaux » avec des fenêtres à meneau, des pignons, des toits pointus et des lucarnes. M. Scott fit observer lui-même que ses dessins « étaient peut-être les meilleurs qui eussent jamais été envoyés à un concours, ou à peu de chose près ». Après les délais et les difficultés d'usage, les travaux allaient enfin commencer quand lord Palmerston devint premier ministre. Il fit sur-le-champ venir M. Scott.

— Eh bien, M. Scott, lui dit-il de son air dégagé, je ne veux pas entendre parler de ce style gothique. J'insiste pour que vous fassiez un projet dans le goût italien; vous vous en tirerez à merveille, je n'en doute pas.

M. Scott fut consterné. Le style de la Renaissance italienne n'était pas seulement sans beauté, il était immoral. M. Scott refusa avec hauteur d'y condescendre.

— Assurément, dit alors lord Palmerston d'un ton paterne, on ne saurait demander à un architecte gothique de construire un monument classique. Il me faudra trouver quelqu'un d'autre.

C'en était trop! M. Scott, de retour chez lui, écrivit une lettre sévère au premier ministre. Il y rappelait sa haute position; il était lauréat de deux concours européens, membre de l'Académie royale, titulaire d'une médaille d'or de l'Institut et professeur d'architecture à l'Académie royale. Cette lettre n'eut aucun effet; lord Palmerston ne se donna même pas la peine d'y répondre. M. Scott s'avisa alors que, par un mélange judicieux, en conservant les caractères essentiels du gothique, il pourrait donner le jour à un projet qui produirait, au moins superficiellement, l'effet du style classique.

— Non, non, dit lord Palmerston. Ce nouveau projet n'est ni d'un style, ni d'un autre; c'est un bâtard dont je ne veux pas entendre parler non plus.

Là-dessus, M. Scott jugea nécessaire de se retirer pen-

dant deux mois à Scarborough et d'y faire une cure de quinine. Il recouvra enfin la santé; mais ce fut au prix de ses convictions. Dans l'intérêt de sa famille, il crut qu'il devait obéir enfin au premier ministre. Et, frémissant d'horreur à ce malheureux devoir, il construisit le monument dans le plus pur style de la Renaissance.

Peu après, M. Scott se donna la consolation d'élever l'hôtel Saint-Pancras en un style de son cru.

Une tâche plus agréable et plus flatteuse incombait maintenant à M. Scott. « En dessinant les plans et les élévations du Mémorial, écrivit-il, j'ai eu l'idée d'ériger une sorte de ciborium pour protéger une statue du prince. Le caractère principal du monument résidait dans le fait que ce ciborium était conçu jusqu'à un certain point dans l'esprit des anciens reliquaires. Ces reliquaires étaient des modèles de constructions imaginaires, telles qu'on n'en avait jamais élevées en réalité; mon idée fut de réaliser un de ces monuments imaginaires, avec ses matières précieuses, ses incrustations, ses émaux, etc. » Ce projet était fort approprié aux conjonctures. Le prince, en effet, en avait eu déjà lui-même l'idée, mais en proportion inverse; il avait dessiné et fait exécuter plusieurs huiliers d'argent sur le même modèle. A la demande de la reine, un emplacement fut choisi dans les jardins de Kensington, aussi près que possible de celui où avait eu lieu la Grande Exposition; et, en mai 1864, les fondements furent jetés. Le travail fut long, compliqué, difficile. Un grand nombre d'ouvriers y furent occupés. Plusieurs sculpteurs travaillaient sous la direction de M. Scott. Dès esquisses et des maquettes étaient sans cesse présentées à la reine qui en critiquait soigneusement tous les détails et y proposait de continuels embellissements. La frise qui encerclait la base du monument était à elle seule un ouvrage considérable. « Ceci, disait M. Scott, pris dans son ensemble, est peut-être le travail

de sculpture le plus laborieux qui ait jamais été entrepris puisqu'il consiste en une rangée de figures de grandeur naturelle, au nombre de cent soixante-dix, de l'espèce la plus compliquée, sculptées en très haut relief, sur une longueur de deux cents pieds, et exécutées dans le marbre le plus dur qu'on ait pu se procurer. Après trois ans de travail, le monument était encore loin d'être terminé; M. Scott crut devoir offrir un dîner aux ouvriers pour leur donner « un témoignage tangible de sa satisfaction ». — « Deux longues tables, nous dit-on, construites avec des planches d'échafaudages, furent dressées dans les ateliers et couvertes de journaux en guise de nappes. Plus de quatre-vingts hommes y prirent place. On y servit en abondance du bœuf et du mouton, du plum-pudding et du fromage; chaque convive eut trois pintes de bière; de la bière de gingembre et de la limonade furent servies aux abstinents qui étaient nombreux... Des discours furent prononcés; plusieurs ouvriers prirent la parole, et presque tous commencèrent par ces mots : « Grâce à Dieu, notre santé est bonne. » Quelques-uns firent allusion à la tempérance qui régnait parmi eux; d'autres remarquèrent qu'on les surprenait rarement à jurer; tous enfin déclarèrent qu'ils étaient fiers et heureux d'être employés à une si grande œuvre. »

Peu à peu, l'édifice s'achevait; la cent soixante-dix-septième figure de la frise fut sculptée, les colonnes de granit élevées, les mosaïques encastrées dans les frontons allégoriques; les quatre statues colossales des principales vertus chrétiennes et les statues colossales des quatre principales vertus morales furent hissées sur leurs piédestaux, les huit statues de bronze des principales sciences : l'astronomie, la chimie, la géologie, la géométrie, la rhétorique, la médecine, la philosophie furent fixées dans les airs sur leurs brillants clochetons. On admira surtout la statue de la physiologie. « Sur son bras droit, nous dit



la description officielle, elle porte un enfant nouveau-né qui représente le développement des formes physiologiques les plus élevées et les plus parfaites, tandis que de la main elle montre un microscope, instrument qui prête son aide à l'observation des organismes végétaux et animaux les plus humbles. » Enfin, la croix d'or surmonta les constellations d'anges superposés les uns aux autres; les quatre continents en marbre blanc montèrent la garde aux quatre coins de la base; et, sept années après sa conception, au mois de juillet de l'an 1872, le monument s'ouvrit au public.

Mais quatre ans encore devaient s'écouler avant que la figure centrale fût prête à prendre sa place sous son baldaquin étoilé. Elle était l'œuvre de M. Foley. M. Scott n'avait imposé sa volonté au sculpteur que sur un seul point : « J'ai choisi la position assise, dit M. Scott, parce qu'elle indique mieux la dignité convenable à un personnage royal. » M. Foley exécuta avec adresse la conception de son chef. « Dans l'attitude et dans l'expression, dit-il, mon but a été, tout en maintenant l'individualité d'un portrait, de personnifier le rang, le caractère, une intelligence éclairée, et de donner quelque idée de cette ouverture d'esprit qui s'intéresse activement et non passivement aux labeurs de la civilisation représentés par les statues, les groupes, les reliefs placés tout à l'entour... Pour rappeler mieux une de ses entreprises les plus remarquables dans la vie publique du prince, à savoir l'Exposition Internationale de 1851, un catalogue des œuvres rassemblées dans cette première réunion de l'industrie de tous les peuples est placé dans la main droite de la statue. » Cette statue était de bronze doré et pesait à peu près dix tonnes. On jugea, non sans raison, que le simple mot « Albert » gravé sur la base suffirait à expliquer le monument<sup>1</sup>.

1. *National Memorial.*

## CHAPITRE VIII

### M. GLADSTONE ET LORD BEACONSFIELD

#### I

Le rire de lord Palmerston — ce ha! ha! étrange et métallique qui rappelait le temps de Pitt et le congrès de Vienne — ne résonnait plus dans Picadilly; lord John Russell tombait en enfance; lord Derby quittait la scène d'un pas chancelant. Un acte nouveau commençait et de nouveaux acteurs, M. Gladstone et M. Disraeli, rivalisaient aux feux de la rampe. Victoria, de sa place d'honneur, surveillait le drame avec cet intérêt passionné et comme personnel qu'elle prêtait toujours à la politique. Ses préférences étaient fort inattendues. M. Gladstone, disciple du vénéré Peel, avait mérité aussi l'approbation d'Albert; M. Disraeli, au contraire, s'était montré, jusqu'à la chute de sir Robert, l'ennemi hideusement acharné de cet illustre homme d'Etat. Et le prince avait déclaré « qu'il n'avait pas en lui un seul trait du gentleman ». Pourtant, la reine nourrissait envers Gladstone une méfiance et une aversion qui croissaient chaque jour, tandis qu'elle prodiguait à son rival les marques d'une confiance, d'une estime, d'une affection que lord Melbourne lui-même avait à peine connues.

Son attitude envers le ministre tory avait changé dès le jour où elle s'était aperçue que, parmi les hommes d'Etat, lui seul avait deviné ses sentiments à la mort

d'Albert. Elle pouvait dire des autres : « Ils ont pitié de moi, mais ils ne comprennent pas ma douleur. » M. Disraeli, lui, comprenait. Toutes ses condoléances avaient pris la forme de respectueux panégyriques. La reine déclara que « lui seul savait apprécier le prince ». Elle commença de lui témoigner une faveur marquée; au mariage du prince de Galles elle lui donna, pour lui et pour sa femme, deux des places si recherchées dans la chapelle de Saint-Georges, et l'invita à passer une nuit à Windsor. Quand une somme fut demandée à la Chambre des Communes pour le monument à Albert, Disraeli, en qualité de chef de l'opposition, parla éloquemment en faveur du projet. Il en fut récompensé par un exemplaire des discours du prince, relié en maroquin blanc et dédié de la main même de la reine. Dans sa lettre de remerciement, il « se hasarda à toucher un sujet sacré »; et, faisant écho avec une adroite précision aux sentiments de Victoria, il s'étendit longuement sur l'absolue perfection d'Albert. « Le prince, disait-il, est, à la connaissance de M. Disraeli, la seule personne qui ait réalisé l'idéal. Aucune personne de sa connaissance n'en a jamais approché. En lui, la grâce virile s'unissait à la sublime simplicité, et la chevalerie à la splendeur intellectuelle qui caractérisait l'académie attique. Le seul homme dans l'histoire d'Angleterre qu'on pourrait à quelques égards rapprocher de lui est sir Philip Sidney : même élévation d'esprit, même culture universelle, même tendresse mêlée de vigueur, même combinaison rare de romantique énergie et de tranquillité classique. » Quant à ses rapports avec le prince, ils avaient été, disait-il, « une des rencontres les plus heureuses de son existence; il en garde des souvenirs pleins d'élégance et de beauté qui exerceront, du moins il l'espère, une influence à la fois calmante et exaltante sur tout le reste de sa vie. » Victoria fut très touchée par ces paroles « délicates et pro-

fondes »; et, désormais, Disraeli eut une place assurée dans son affection. En 1866, les conservateurs parvinrent au pouvoir. Disraeli, devenu chancelier de l'Echiquier, vit tout naturellement se resserrer ses rapports avec sa souveraine. Deux ans plus tard, lord Derby donna sa démission, et Victoria, avec une joie intense et une bonne grâce toute particulière, salua en Disraeli son premier ministre.

Mais il ne garda le pouvoir que pendant neuf mois agités au bout desquels le ministère, dont le parti était en minorité aux Communes, fut balayé par les élections. Mais, pendant cette période si courte, les liens qui unissaient la reine à son ministre s'affermirent encore; leurs rapports désormais ne furent plus seulement ceux d'une souveraine reconnaissante et d'un serviteur dévoué, mais bien ceux de deux amis. Les lettres officielles de Disraeli, où avaient toujours percé des traits personnels, devinrent de savoureux comptes-rendus de nouvelles politiques et de potins mondains, écrits, comme disait lord Clarendon, « dans son meilleur style de romancier ». Victoria en était ravie; elle n'avait jamais, disait-elle, reçu de telles lettres; pour la première fois, elle savait *tout*. En récompense, au retour du printemps, elle envoya à son nouvel ami plusieurs bouquets de fleurs cueillies de ses propres mains. Il lui fit hommage d'une édition complète de ses romans; elle s'en montra fort touchée et reconnaissante. Elle-même avait publié récemment ses *Pages du journal de notre vie dans les Highlands*. On remarqua que le premier ministre, dans ses conversations avec la reine, disait souvent : « Nous autres auteurs, Madame. » Elle le soutenait avec force dans les questions politiques. « Réellement, écrivait-elle, la conduite de l'opposition est inqualifiable. » Et, quand le gouvernement fut battu à la Chambre, elle se montra « vraiment choquée de la manière dont se comportent les Communes;

elles discréditent le gouvernement constitutionnel. » Elle redoutait fort un changement; elle craignait que, si les libéraux insistaient pour que l'Eglise d'Irlande fût séparée de l'Etat, le Serment du Couronnement n'y mît obstacle. Mais le changement était inévitable; et Victoria chercha en vain à se consoler d'avoir perdu son ministre favori en élevant Mme Disraeli à la pairie.

M. Gladstone était à Hawarden en bras de chemise, occupé à abattre un arbre, quand lui parvint le message royal. « Très important », dit-il quand il eut terminé la lettre; et il se remit à abattre son arbre. Mais ses pensées secrètes étaient moins compendieuses. Il les confia à son journal : « Le Tout-Puissant, écrivit-il, semble me conserver et me réserver pour quelque dessein qu'Il a formé, si profondément indigne que je me sache moi-même. Gloire à son nom! »

Toutefois, la reine ne partageait pas l'opinion de son nouveau ministre sur les desseins du Tout-Puissant. Elle ne pouvait voir la main du Tout-Puissant dans le programme de changements radicaux que M. Gladstone était décidé à poursuivre. Mais que faire? Avec son énergie démoniaque et l'appui d'une puissante majorité dans la Chambre des Communes, M. Gladstone était irrésistible. Pendant cinq ans (1869-1874), Victoria se vit condamnée à vivre dans une atmosphère de réformes interminables : réforme de l'Eglise d'Irlande et du système agraire irlandais, réforme de l'éducation, réforme des élections parlementaires, réforme dans l'organisation de l'armée et de la marine, réforme dans l'administration de la justice. Elle luttait, elle blâmait, elle se fâchait; elle sentait que, si Albert avait été vivant, les choses ne se seraient jamais passées de la sorte. Mais ses protestations et ses plaintes étaient également vaines. Elle était comme engloutie par une vague de documents et s'épuisait à lutter contre le flot. Quand vint le projet, si long, si compliqué, de l'*Irish*



*Church Bill*, accompagné d'une lettre de M. Gladstone qui lui donnait des explications d'une écriture serrée sur douze pages in-quarto, la reine pensa désespérer. Elle allait de la loi à l'explication de la loi; et celle-ci lui paraissait aussi obscure que celle-là. Mais elle avait son devoir à accomplir; il fallait non seulement lire, mais prendre des notes. Enfin, elle confia tous les documents à M. Martin, qui séjournait à Osborne, et elle lui demanda de lui en faire un abrégé; décidément, elle désapprouvait plus que jamais la loi projetée. Mais telle était la force du gouvernement que, pour éviter un plus grand mal, elle fut obligée elle-même de recommander la modération aux ennemis du ministère.

Au beau milieu de cette crise, tandis que l'avenir de l'Eglise d'Irlande était dans la balance, une nouvelle réforme vint solliciter l'attention de Victoria. Il s'agissait de permettre aux marins de porter la barbe. « M. Childers sait-il rien de certain au sujet des barbes? » écrivait anxieusement la reine au premier lord de l'Amirauté. Tout compte fait, Sa Majesté approuvait l'innovation. « Personnellement, écrivait-elle, elle préférerait les barbes sans moustaches, celles-ci ayant une apparence militaire et terrienne; mais, en supprimant les moustaches, on manquerait le but, à savoir de supprimer la nécessité de se raser. Aussi le mieux sera-t-il de s'en tenir à la barbe complète, pourvu qu'elle soit maintenue courte et très propre. » Après avoir médité la question pendant une semaine encore, la reine écrivit une lettre décisive. Elle tenait, disait-elle, « à faire une dernière remarque au sujet des barbes : à savoir qu'il ne fallait, en aucun cas, permettre la moustache sans la barbe. »

On pouvait tolérer des innovations dans la marine. Toucher à l'armée était chose plus grave. De tout temps, il y avait eu des rapports particulièrement intimes entre l'armée et la Couronne; et Albert avait consacré encore

plus de temps et de peine au détail des questions militaires qu'à étudier les procédés de la peinture à fresque ou à faire des plans de maisons ouvrières pour les prolétaires intéressants. Mais il s'agissait maintenant d'un changement considérable : M. Gladstone voulait que le généralissime dépendît non plus directement du souverain, mais du Parlement et du ministre de la Guerre. De toutes les réformes libérales, ce fut celle-là qui donna à Victoria le plus d'amertume. Elle considérait que c'était là une atteinte à sa position personnelle, presque une atteinte à la position personnelle d'Albert. Mais elle était impuissante à l'empêcher; et le ministre fut le plus fort. Et quand elle apprit que cet homme terrible avait encore une réforme en vue, qu'il se proposait de supprimer l'achat des brevets d'officiers, elle ne s'étonna même plus. Elle espéra un moment que la Chambre des Lords viendrait à son secours. Les pairs s'opposaient à la réforme avec une vigueur inattendue. Mais M. Gladstone, plus certain que jamais de l'appui du Tout-Puissant, s'avisa d'un ingénieux stratagème. L'achat des brevets militaires avait été institué jadis par autorisation royale; et c'est par autorisation royale qu'il serait supprimé. Victoria se trouva en face d'un curieux dilemme. Elle désapprouvait entièrement la suppression; mais on lui demandait d'opérer cette suppression en exerçant son droit souverain; et cela était fort de son goût. Elle n'hésita pas longtemps. Et, quand le ministère lui conseilla de signer l'autorisation royale, elle le fit avec bonne grâce.

Quelque inadmissible que fût la politique de M. Gladstone, il y avait pis. Victoria ne goûtait pas la façon dont le ministre la traitait. Certes, dans son commerce avec elle, M. Gladstone ne manquait ni de courtoisie, ni de respect. Au contraire, sa conversation et sa correspondance marquaient également une extraordinaire révérence envers sa souveraineté. Ce conservatisme profond et pas-

sionné qui, jusqu'à la fin de sa paradoxale carrière, colora son étrange caractère d'une nuance si inattendue, lui faisait considérer Victoria à travers la buée d'une crainte presque religieuse; il voyait en elle la sacro-sainte incarnation de traditions vénérables, un élément essentiel de la constitution anglaise, une reine de par acte du Parlement. Par malheur, la dame appréciait peu ce genre de compliment. « Il me parle comme à une assemblée publique », aurait-elle dit. La phrase a une saveur bien épigrammatique; on peut douter qu'elle soit vraiment de Victoria; mais elle exprime l'essence même de son antipathie. Elle ne s'opposait pas à ce qu'on vît en elle une institution; elle en était une, et elle le savait. Mais elle était femme aussi; M. Gladstone l'oubliait; et c'est ce qu'elle ne pouvait souffrir. Il prodiguait en vain son zèle, son dévouement, ses phrases cérémonieuses, ses humbles révérences, sa correction méticuleuse. Et quand, dans l'excès de sa loyauté, il s'avisa, avec une obséquiosité aveugle, de prêter à l'objet de son culte cette subtilité d'esprit, cette vaste lecture, ce grave enthousiasme qu'il possédait lui-même, le malentendu devint plus profond encore. Le désaccord entre cette étrange divinité et la vraie Victoria produisit des résultats désastreux. Le malaise et l'éloignement de la reine se changèrent en une véritable hostilité; avec des manières toujours parfaites, elle ne fléchit jamais envers son ministre déappointé, mortifié et perplexe.

Mais sa fidélité n'en fut point ébranlée. Quand le Conseil se réunissait, le premier ministre, tout plein de sa vision béatifique, ouvrait la séance par la lecture des lettres que la reine lui avait écrites sur les questions du jour. L'assemblée observait le silence le plus absolu, tandis que, solennellement servies par M. Gladstone, les missives royales étalaient leur emphase, leurs exclamations, leurs curiosités grammaticales. Aucun commentaire d'au-

cune sortie n'était jamais hasardé. Puis, après une pause respectueuse, le Conseil se mettait à la besogne du jour <sup>1</sup>.

## II

Si peu que Victoria appréciât l'attitude du premier ministre envers elle, elle en comprenait l'utilité. Le temps n'avait fait qu'accroître le mécontentement public excité par sa réclusion. Cette impopularité se manifestait maintenant avec éclat, sous une forme nouvelle et effrayante. Un souffle républicain passait dans l'air. L'opinion radicale anglaise, stimulée par la chute du Second Empire et l'établissement de la République en France, s'affirmait plus qu'elle n'avait jamais fait depuis 1848. Et, pour la première fois, elle devenait à peu près comme il faut. Le chartisme avait été jusqu'alors le partage des basses classes. Maintenant, des membres du Parlement, des professeurs distingués, des dames titrées faisaient parade des idées les plus subversives. La monarchie était attaquée en théorie et en fait. Et elle était attaquée sur un point vital : on l'accusait de coûter trop cher. Quels avantages la nation trouvait-elle à dépenser de si grandes sommes pour le souverain ? La retraite de Victoria donnait quelque prise à ces critiques. On faisait remarquer que les fonctions d'apparat de la Couronne étaient tombées à rien. Et il restait à savoir si les autres fonctions royales méritaient une dépense annuelle de 385.000 livres sterling. Les comptes royaux furent examinés avec curiosité. Un pamphlet anonyme intitulé : *Qu'est-ce qu'elle en fait ?* expliqua la position financière de la reine avec une clarté malicieuse. La liste civile, y disait-on, accordait à la reine 60.000 livres sterling par an pour son usage personnel ; mais le reste de ses vastes revenus avait pour but de lui permettre « de subvenir aux dépenses de la Maison

1. Information privée.

royale, et de soutenir l'honneur et la dignité de la Couronne ». Il sautait aux yeux que, depuis la mort du prince, ces dernières dépenses avaient été fort réduites; il était difficile de n'en pas conclure qu'une somme considérable était annuellement détournée de l'usage que le Parlement lui avait assigné pour aller grossir la fortune personnelle de Victoria. Il était impossible de découvrir l'étendue exacte de cette fortune; mais on avait de bonnes raisons pour la supposer immense; il n'était pas impossible qu'elle atteignît cinq millions de livres sterling. Le pamphlet protestait contre un pareil état de choses; et ces protestations trouvaient un écho complaisant dans la presse et dans les réunions publiques. Certes, on exagérait beaucoup; il n'en est pas moins vrai que la reine était très riche. Il est probable qu'elle économisait 20.000 livres par an sur sa liste civile; les revenus du duché de Lancaster allaient sans cesse en augmentant; elle avait hérité une fortune considérable du prince consort; et un avare excentrique, M. John Neild, lui avait laissé par testament, en 1852, un demi-million de livres sterling. Dans ces conditions quand, en 1871, on demanda au Parlement de voter une dot de 30.000 livres et un revenu annuel de 6.000 livres pour la princesse Louise à l'occasion de son mariage avec le fils aîné du duc d'Argyll, il n'est pas surprenant qu'on ait jeté les hauts cris<sup>1</sup>.

Pour se concilier l'opinion publique, la reine ouvrit elle-même le Parlement; et la somme fut votée presque à l'unanimité. Mais, quelques mois plus tard, nouvelle demande : le prince Arthur avait atteint sa majorité, et

1. En 1889, il fut officiellement reconnu que toutes les économies réalisées par la reine sur la liste civile se montaient à 824.025 livres sterling; mais une grande partie de cette somme avait été dépensée à recevoir des visiteurs étrangers. En tenant compte des revenus du duché de Lancaster, qui étaient de plus de 60.000 livres, des économies du prince consort, du legs de M. Neild, il semble probable que, au moment de sa mort, la fortune personnelle de Victoria était de près de deux millions de livres sterling.



on demandait à la nation de lui accorder un revenu annuel de 15.000 livres. Les cris redoublèrent. Les journaux furent pleins d'articles violents; Bradlaugh tonna contre les « indigents princiers » devant une des plus grandes foules qu'on eût jamais vue dans Trafalgar-Square; sir Charles Dilke prêcha la république à ses électeurs de Newcastle. La dotation du prince Arthur fut pourtant votée par la Chambre des Communes à une forte majorité; mais une minorité de cinquante membres vota en faveur d'une réduction de la somme à 10.000 livres.

A tous les aspects de cette pénible question, M. Gladstone opposa un front de marbre. Il désavoua complètement ses partisans les plus avancés. Il déclara que la reine pouvait en toute justice disposer à sa guise de son revenu tout entier; il fit remarquer que, à se plaindre des économies royales, on ne faisait qu'encourager les dilapidations royales; il imposa enfin au Parlement les dotations impopulaires qui étaient, comme il le fit remarquer, tout à fait en accord avec l'usage. Quand, en 1872, sir Charles Dilke, revenant à la charge, demanda aux Communes que les dépenses de la reine fussent examinées en détail, en vue d'une réforme complète de la liste civile, le premier ministre soutint la Couronne de toutes les ressources de son ingénieuse et puissante éloquence. Il réussit pleinement. Et, au milieu d'un grand tumulte, la motion de sir Charles Dilke fut ignominieusement repoussée. Victoria se sentit soulagée; mais elle n'en aima pas plus M. Gladstone.

Ce fut là peut-être le moment le plus triste de sa vie. Les ministres, la presse, le public, tous conspiraient à lui faire de la peine, à la blâmer, à mésinterpréter ses actions, à lui marquer de l'antipathie, à lui manquer de respect. Elle était « cruellement méconnue », disait-elle à M. Martin, et elle se plaignait amèrement des attaques

injustes dont elle était victime; elle déclarait que « seule, sans aide, à un âge déjà avancé et avec une santé peu robuste, dix ans de soucis, d'inquiétudes, de dur labeur l'avaient épuisée et presque réduite au désespoir <sup>1</sup>. »

Et, en effet, sa situation était déplorable. Il semblait qu'elle eût manqué sa vie, qu'un infranchissable fossé d'antagonisme séparât la reine de son peuple. Si Victoria était morte vers 1870, le monde eût proclamé l'insuccès de son règne.

### III

Mais une tout autre destinée l'attendait. Ce grand éclair de républicanisme n'était, en réalité, que le dernier sursaut d'un feu presque éteint. Les idées libérales avaient fait des progrès constants depuis le *Reform Bill* : elles avaient atteint leur zénith sous le premier ministère de Gladstone; et, vers la fin de ce ministère, elles avaient déjà commencé de faiblir. Quand vint la réaction, elle fut soudaine et complète. Les élections générales de 1874 changèrent la face des choses. M. Gladstone et les libéraux furent défaits; et le parti tory, pour la première fois depuis plus de quarante ans, gagna une indiscutable suprématie. On ne pouvait douter que cet étonnant triomphe fût l'œuvre de Disraeli, de son adresse, de sa vigueur. Il revint au pouvoir, non plus en chef douteux, à la tête d'une armée insuffisante, mais tambours battants et bannières déployées, comme un triomphateur et un héros. Et c'est en héros aussi que Victoria accueillit son nouveau premier ministre. Alors commencèrent six romanesques années d'exaltation, d'enchantement, de bonheur et de gloire. Cet être étonnant qui, à soixante-dix ans, après toute une vie de lutttes ardues, réalisait enfin les rêves les plus fous de son adolescence, n'eut pas de peine à gagner entièrement le cœur de la dame sou-

1. Martin, *Queen Victoria*, 41-2.

veraine dont il était si miraculeusement devenu le serviteur tout ensemble et le maître. Les cœurs de femme n'avaient jamais eu de secrets pour lui; ils avaient été, ces cœurs étranges, comme les pivots de sa carrière; et plus ils étaient étranges, mieux il avait semblé les comprendre. Mais lady Beaconsfield, avec son idolâtrie et sa folie, et Mrs Brydges William, avec ses socques, son embonpoint et son legs avaient disparu. Il avait devant lui un phénomène plus remarquable; et il le contemplait d'un regard de connaisseur, que rien ne déconcerte. Il voyait tout : les complications de circonstances exagérant les complexités de caractère, et exagérées par elles; cet orgueil de rang, si étroitement mêlé à une humeur arrogante; cette façon, si naïve, d'envisager la vie, cette solide, cette laborieuse respectabilité, traversée si inopinément par les besoins d'un tempérament avide de couleur et d'étrangeté, cette intelligence si singulièrement limitée; et l'élément féminin, mystérieux et essentiel, qui imprégnait chaque parcelle de ce tout. Un sourire passait sur les traits impassibles du ministre, et il appelait Victoria « the Faery <sup>1</sup> ». Ce surnom l'enchantait, car, dans son ambiguïté épigrammatique, il exprimait exactement l'idée qu'il se faisait de la reine. L'allusion à l'héroïne de Spenser, l'élégante évocation de Gloriana étaient certes aimables; mais il y avait plus : ce surnom faisait penser à une petite créature douée de qualités magiques et mystiques, de pouvoirs légendaires, en désaccord presque ridicule avec le reste de sa personne. Il décida que la fée n'élèverait désormais sa baguette que pour lui seul. Le détachement est une qualité fort rare; et rare surtout, peut-être, parmi les politiciens; mais cet égoïste vieilli sous le harnais la possédait au plus haut degré. Il savait ce qu'il avait à faire, et il le faisait; mais bien plus,

1. *The Faery Queen*, titre d'un poème de Spenser. (N. d. T.)

il était spectateur aussi bien qu'acteur; il dégustait, avec tout le plaisir d'un dilettante, chaque trait de cet intermède, chaque situation de ce drame délicat, chaque détail du rôle qu'il jouait lui-même avec un art si consommé.

Un sourire passait sur son visage et disparaissait; saluant bas, grave et soumis, en bon oriental, il se mettait à l'œuvre. Il avait tout de suite compris qu'il fallait approcher la Fée tout autrement que ne l'avait fait Gladstone. Rien ne lui convenait mieux; il n'avait pas le goût des harangues, des exhortations, des longs discours consciencieux et officiels. Il aimait à joncher de fleurs le chemin des affaires, à exprimer en une phrase heureuse le suc d'un grave argument, à insinuer ce qu'il avait dans l'esprit d'un air amical et avec une courtoisie confidentielle. Rien de moins impersonnel que ses manières; et il s'était aperçu que de telles manières lui ouvraient, comme une clef d'or, le cœur de la reine. Aussi ne permit-il jamais à son commerce avec elle de perdre le ton de l'intimité; il prêtait à toutes les transactions d'Etat les charmes de la conversation familière. Victoria demeurait toujours la dame royale, la maîtresse adorée et révérée, et lui, l'ami dévoué et respectueux. Dès que leurs rapports furent établis de la sorte, toute difficulté disparut. Mais pour maintenir de tels rapports sans interruptions et sans heurts, il fallait des soins assidus; il fallait mettre incessamment de l'huile dans les rouages. Et cette huile, Disraeli la connaissait bien. « Vous m'avez entendu traité de flatteur, disait-il à Matthew Arnold. Et cela est vrai. Tout le monde aime la flatterie; et, quand il s'agit de princes, il faut l'étendre avec une truelle. » Il mettait ses maximes en pratique. Il ne cessait de servir son adulation en tranches épaisses. « Il n'y a pas d'honneur, déclarait-il, pas de récompense que lord Beaconsfield puisse comparer à la possession de la bienveillance de Votre Majesté. Toutes ses pensées, tous ses sentiments, tous ses devoirs, tou-

tes ses affections sont concentrées désormais sur Votre Majesté, et il ne désire rien de plus que de passer le reste de sa vie au service de Votre Majesté; ou, si ce service venait à cesser, de s'en souvenir toujours comme de la période la plus enchanteresse de sa vie. » — « Dans ce monde, disait-il à la reine, il faut avoir un dépositaire sacré à qui confier ses pensées et lord Beaconsfield a la prétention d'en chercher toujours un en la personne de sa souveraine maîtresse. » Elle n'était pas seulement son seul soutien; elle était aussi le seul support de l'Etat. « Si Votre Majesté tombe malade, écrivait-il pendant une grave crise politique, lord Beaconsfield ne manquera pas de succomber lui-même. Tout, vraiment, dépend de Votre Majesté. » — « Il ne vit que pour Elle, déclarait-il solennellement, et ne travaille que pour Elle; sans Elle, tout est perdu. » Quand vint son jour de naissance, il lui servit une pièce montée de compliments hyperboliques. « Il conviendrait peut-être que lord Beaconsfield félicitât une puissante souveraine de l'étendue et de la puissance de son empire, de la force et du succès de ses flottes et de ses armées. Mais il ne saurait : ses pensées vont ailleurs. Il ne peut songer qu'à l'étrangeté d'une destinée qui a voulu qu'il devînt le serviteur d'une si grande reine dont la bonté infinie, la brillante intelligente, la puissante volonté lui ont permis d'entreprendre des travaux dont il eût été sans Elle tout à fait incapable, et qui l'a soutenu en toutes choses avec cette sympathique condescendance, qui, aux heures difficiles, sait à la fois charmer et inspirer. Puisse une Providence toute-puissante répandre sur la souveraine de tant de pays et de tant de cœurs, toutes les bénédictions désirées par la sagesse et méritées par la vertu ! » Dans ces mains adroites, la truelle ne prenait-elle pas l'air de quelque noble symbole maçonnique, orné et brillant, qui transmettait aux initiés des vérités inconnues du profane.



Certes, ces tributs d'admiration étaient délicieux, mais ils demeuraient dans les nébuleuses hauteurs des mots; et Disraeli avait décidé de donner plus de solidité à ses flatteries. Il encouragea sans scrupule cette haute idée que la reine avait toujours et tout naturellement eue de sa position et que les principes d'Albert et les doctrines de Stockmar avaient renforcée encore. Il affecta de croire à une théorie de la constitution qui donnait au souverain une place prépondérante dans les conseils du gouvernement. Mais ces déclarations sur ce sujet restaient dans le vague. Et quand il affirmait qu'il devait y avoir « un vrai trône », il se disait sans doute à part soi que ce trône serait bien irréel s'il était occupé par une personne insensible à ses cajoleries. D'ailleurs, ce vague même ajoutait encore plus de piquant à ses propos; confondant astucieusement la femme et la reine, il jetait, d'un geste grandiose, comme un hommage personnel à sa souveraine, tout le gouvernement de l'Angleterre aux pieds de Victoria. Dans sa première audience, après son retour au pouvoir, il lui assura que « tout ce qu'elle pourrait désirer serait fait ». Quand le Conseil des ministres discutait le bill si compliqué sur le règlement du culte public, il dit à la Fée que « son seul objet était d'appuyer en cette affaire les désirs de la reine ». Quand il fit le grand « coup » du canal de Suez, il laissa entendre à Victoria que, dans cette transaction, elle était la seule à gagner. « Tout vient d'être arrangé, écrivait-il triomphalement. Ça y est, Madame; quatre millions de livres sterling! Et presque tout de suite. Il n'y avait qu'une banque qui pût les avancer : les Rothschild. Ils ont été admirables; ils ont prêté l'argent à un taux très bas et tous les intérêts du Khédive sont maintenant les vôtres, Madame. » Et il ne se contentait pas de ces insinuations de haut goût. Avec toute l'autorité que lui donnait son poste, il écrivait à la reine qu'elle avait le droit de congédier un ministre

soutenu par une forte majorité à la Chambre des Communes. Il la poussait même à le faire, si, disait-il : « Votre Majesté pense que son gouvernement, soit par obstination, soit par faiblesse, a déçu Votre Majesté. » A l'effroi de M. Gladstone, non seulement il tenait la reine au courant des affaires en cours au Conseil des ministres, mais il lui révélait encore la part que chacun des membres avait prise à la discussion. Lord Derby, fils de l'ancien premier ministre et ministre des Affaires étrangères dans le cabinet de Disraeli, n'était pas sans de graves inquiétudes. « Ne pourrait-on pas craindre, hasardait-il à son chef, qu'elle ne prenne une trop haute idée de son pouvoir personnel, et ne tienne pas assez compte de ce que le public attend d'elle ? Je pose seulement la question. A vous d'en juger. »

Quant à Victoria, elle acceptait tout sans broncher : compliments, flatteries, prérogatives inconnues depuis Elisabeth. Après le long deuil de son veuvage, après le froid de la discipline gladstonienne, elle s'épanouissait dans sa dévotion de Disraeli comme une fleur dans les rayons du soleil. Et, en effet, sa situation avait miraculeusement changé. Elle n'avait plus à peiner pendant des heures sur l'énigme compliquée des affaires ; elle n'avait qu'à demander une explication à M. Disraeli, et il la lui donnait sous la forme la plus concise, la plus amusante. Elle n'était plus inquiétée par des nouveautés alarmantes ; elle n'avait plus la stupeur de voir devant elle un gentleman, respectueux et engoncé dans son vaste col, qui la traitait comme un précédent politique doué d'une connaissance ésotérique du grec. Et celui qui l'avait délivrée était, en vérité, le plus charmant des hommes. Il y avait en lui, comme en Napoléon III, une nuance de charlatanisme, dont la reine était inconsciemment séduite. Comme un homme qui a passé sa vie dans la plus monotone tempérance s'enivre tout à coup de liqueur, ainsi

l'esprit naïf de la reine absorbait avec délices, avec avidité, les séductions emberlificotées du ministre. Elle était comme grisée par un philtre. Elle croyait tout ce qu'il lui disait sur elle-même. Et ainsi, elle retrouvait complètement la confiance en soi perdue peu à peu pendant la sombre période qui avait suivi la mort d'Albert. Elle s'enflait d'un nouvel orgueil, tandis qu'il suscitait devant elle des visions merveilleuses et orientales, et l'éblouissait en évoquant une grandeur impériale dont elle n'avait rêvé que vaguement. Sous cette influence puissante, le maintien même de la reine changea. Courte et épaisse, drapée de velours noir et de mousselines flottantes, son gros cou chargé de grosses perles, elle avait pris un aspect presque menaçant. Sur sa physionomie, privée depuis longtemps des grâces juvéniles et que l'âge n'avait point encore adoucie, la douleur, le désappointement, le déplaisir avaient laissé des traces encore visibles; mais elles disparaissaient sous un air d'arrogance, sous les marques aiguës d'une hauteur péremptoire. Seule, l'apparition de M. Disraeli transformait en un instant ce visage sévère et le couvrait de sourires. Il n'est rien qu'elle n'eût fait pour lui. Cédant à ses sollicitations, elle commençait à sortir de sa retraite; elle apparaissait à Londres, en demi-apparat, dans des hôpitaux, à des concerts; elle ouvrait le Parlement; elle passait les troupes en revue et distribuait des médailles à Aldershot. Mais ces signes publics qu'elle lui donnait de sa faveur n'étaient rien au prix des attentions que, dans la vie privée, elle témoignait à son ministre. Quand elle lui accordait une audience, elle avait peine à réfréner son plaisir. « Ce que je puis dire de mieux pour vous donner une idée de son accueil, écrivait-il à une amie, c'est que je crus vraiment qu'elle allait m'embrasser. Elle n'était que sourires, et, tout en bavardant, elle glissait dans la pièce comme un oiseau. » En son absence, elle ne cessait de

parler de lui et s'enquérât de sa santé avec une sollicitude qui lui était peu habituelle. « John Manners, disait Disraeli à lady Bradford, qui arrive d'Osborne me dit que la Fée n'a parlé que de son premier ministre. A l'en croire, elle voudrait gracieusement que le gouvernement fît de ma santé une affaire d'Etat. Le cher John avait l'air fort surpris; mais vous êtes plus habituée à ces ébullitions. » La reine lui envoyait souvent des cadeaux. Chaque Noël, il recevait de Windsor un album illustré. Mais les dons les plus appréciés étaient les bouquets de fleurs printanières cueillies à Osborne par la reine elle-même et par ses dames et qui marquaient tout spécialement la chaleur et la tendresse de ses sentiments. Parmi ces fleurs, c'était, disait-il, les primevères qu'il préférait. Elles étaient « les ambassadrices du printemps », « les pierres précieuses et les bijoux de la nature ». Et il les aimait « d'autant plus qu'elles étaient sauvages et semblaient un tribut des faunes et des dryades d'Osborne ». — « Elles montrent, écrivait-il à la reine, que le sceptre de Votre Majesté a touché l'île enchantée. » Il dînait à une table chargée de bols de primevères et disait à ses hôtes :

— Elles m'ont été envoyées ce matin d'Osborne par la reine qui sait que ce sont mes fleurs préférées.

Le temps avançait, et la Fée devenait de plus en plus son esclave. Et lui-même se permettait des protestations toujours plus colorées, toujours plus audacieuses. Il finit par mêler à ses flatteries des traits d'adoration presque franchement romanesques. Il exprimait sa dévotion en phrases baroquement tortillées. Le poids des affaires, écrivait-il, « a tant accablé lord Beaconsfield, que l'heure du courrier approchant, il ne s'est pas senti l'esprit assez clair, ni la plume assez ferme pour faire part de ses pensées et de ses actions à l'être si aimé, si illustre, qui daigne leur porter quelque intérêt. » Elle lui envoie quelques primevères et il répond qu'il peut dire en vérité

qu'elles sont « plus précieuses que des rubis », puisqu'elles lui viennent, et à un tel moment, « d'une souveraine qu'il adore. » Elle lui envoie des perce-neige, et il répand en poésie le trop plein de son cœur : « Hier, vers le soir, écrit-il, apparut dans Whitehall Gardens une cassette d'aspect délicat et portant une inscription royale; quand lord Beaconsfield l'ouvrit, il crut d'abord que Votre Majesté lui envoyait les étoiles de ses principaux ordres. Et, en vérité, il fut si impressionné par cette aimable illusion que, le soir même, à un banquet où il y avait beaucoup d'étoilés et de rubans, il ne put résister à la tentation de mettre quelques perce-neige sur son cœur, pour montrer que, lui aussi, il était décoré par une gracieuse souveraine. Puis, au milieu de la nuit, il me vint soudain à l'esprit que tout cela n'était peut-être qu'un enchantement, que, peut-être, ces fleurs étaient le don d'une Fée et venaient d'une autre souveraine : de la reine Titania cueillant des fleurs avec sa Cour dans une île charmante et ceinte par la mer, et envoyant des boutons magiques qui, dit-on, égarent l'esprit de ceux qui les reçoivent. »

Le don d'une Fée! Eut-il un sourire en écrivant ces mots? Peut-être. Mais il serait imprudent d'en conclure qu'il n'y avait aucune sincérité dans ses brûlantes déclarations. Acteur et spectateur tout ensemble, l'homme véritable était-il plutôt sur la scène ou dans la salle? Il eût été impossible de le dire. Spectateur, il pesait froidement la valeur intellectuelle de la Fée, remarquait, non sans quelque surprise, qu'elle était, à l'occasion, fort intéressante et divertissante; puis il reprenait sa truelle de flatteries avec une ironique solennité; acteur, il se laissait éblouir par l'éclat immémorial de la royauté; et, pris de vertige à la pensée des sommets qu'il avait atteints, il voyait passer, dans un rêve somptueux, des couronnes, des puissances, de chevaleresques amours. N'était-il pas



sincère après tout, quand il disait à Victoria : « Au cours d'une vie où le rêve et le roman ont eu beaucoup de place, il ne m'est jamais rien arrivé de plus intéressant que cette correspondance confidentielle avec une personne si haut placée et si inspirante. » Et quand il écrivait à une dame : « J'aime la reine; elle est peut-être la seule personne au monde que j'aime encore », ne dressait-il pas un palais enchanté des Mille et une Nuits, un palais de clinquant et de mélancolie, auquel il croyait véritablement? L'état d'esprit de Victoria était beaucoup plus simple. Inaccessible aux surprises de l'imagination, elle ne se perdait jamais dans ces régions nébuleuses où le sentiment se confond avec la fantaisie. Ses émotions, pour intenses et excessives qu'elles fussent, gardaient une qualité prosaïque qui les rapprochait de la vie quotidienne. Et, comme il convient, elle leur donnait une expression également banale. Elle signait une lettre officielle à son premier ministre : « Votre affectionnée <sup>1</sup>, V. R. et I. » Ces quelques mots révèlent tout de suite la profonde réalité de ses sentiments. La Fée marchait sur la terre; c'est le rusé cynique qui flottait dans les nuages.

Mais les enseignements de son adorateur avaient agi sur elle avec une inquiétante rapidité. Il l'avait appelée une autre Gloriana. Fort bien; elle montrerait que le compliment était mérité. De troublants symptômes se manifestèrent bientôt. En mai 1874, le tsar, dont la fille venait d'épouser le duc d'Edimbourg, second fils de Victoria, se trouvait à Londres. Par suite d'une malencontreuse erreur, son départ fut fixé à une date postérieure de deux jours à celle que Victoria avait elle-même choisie pour aller à Balmoral. Sa Majesté refusa de rien changer à ses projets. On lui fit remarquer que le tsar serait certainement offensé, que les plus graves consé-

quences étaient à craindre. Lord Derby protestait; lord Salisbury, ministre des Indes, s'agitait. Mais la Fée restait calme; elle avait décidé de partir pour Balmoral le 18, elle partirait donc le 18. Enfin Disraeli, usant de toute son influence, la persuada de demeurer deux jours de plus à Londres : « Ma tête est encore sur mes épaules, écrivait-il à lady Bradford, la grande dame a renvoyé son départ! Tout le monde avait échoué, même le prince de Galles... Sans doute, je ne suis plus en faveur. Tant pis! Salisbury dit que j'ai empêché une guerre en Afghanistan et Derby me félicite de mon triomphe sans égal. » Mais, peu de temps après, en une autre occasion, ce fut la Fée qui triompha. Disraeli, qui s'était tout à coup converti à un nouvel impérialisme, avait suggéré, un peu à la légère, que la reine d'Angleterre ajoutât à ses titres celui d'impératrice des Indes. Victoria accueillit cette idée avec empressement; à tout propos et hors de propos, elle pressait son ministre de la mettre à exécution. Il soulevait des objections, mais elle ne se laissait pas décourager. En 1876, contre son propre gré, contre le gré de tout le conseil, il se vit obligé d'aggraver encore les difficultés d'une session déjà orageuse en proposant au Parlement d'accorder à la reine ce nouveau titre. Mais son obéissance conquit pour tout de bon le cœur de la Fée. La proposition fut vivement attaquée dans les deux Chambres, et Victoria fut profondément touchée par l'infatigable énergie que Disraeli déploya à la défendre. Elle était, disait-elle, très peinée des ennuis qu'on lui faisait; elle craignait d'en être la cause, et elle n'oublierait jamais ce qu'elle devait à « un ami si bon et si plein de considération ». Et, en même temps, elle accablait l'opposition de sa colère. La conduite, déclarait-elle, en était « extraordinaire, incompréhensible, égarée ». En une phrase emphatique, qui semblait se contredire elle-même et contredire toutes les déclarations précédentes

de la reine, elle affirmait qu'elle « serait heureuse qu'on sût bien que c'était son désir, puisqu'on s'obstinait à prétendre qu'elle y avait été forcée. » L'affaire fut enfin heureusement conclue et le triomphe impérial célébré avec toute la pompe convenable. Le jour de la proclamation de Delhi, le nouveau comte de Beaconsfield s'en fut à Windsor dîner avec la nouvelle impératrice des Indes. Ce soir-là, la Fée, généralement si simplement vêtue, apparut dans une cuirasse étincelante de cabochons énormes que lui avaient envoyés les princes régnants de son *Raj*. A la fin du repas, le premier ministre, au mépris de l'étiquette, se leva et, en un discours fleuri, porta un toast à la santé de la reine-impératrice. Son audace fut bien accueillie et son discours récompensé par une révérence et un sourire.

C'étaient là des épisodes assez significatifs. Mais Victoria devait donner de son humeur une preuve plus remarquable encore l'année suivante, pendant la crise qui marqua le point culminant de la vie du ministre. L'impérialisme toujours croissant de Beaconsfield, son désir de renforcer le pouvoir et le prestige de l'Angleterre, son insistance à pratiquer une politique étrangère « vive et courageuse » l'amènèrent en collision avec la Russie. La terrible question d'Orient se dressa devant lui. Et, quand la guerre éclata entre la Russie et la Turquie, la situation sembla d'une extrême gravité. Le rôle du premier ministre était plein de difficultés et de périls. Parfaitement conscient des terribles conséquences qu'amènerait une guerre anglo-russe, il en envisageait pourtant la possibilité au cas où il ne pourrait arriver à son but par d'autres moyens; mais il croyait que la Russie, plus encore que l'Angleterre, redoutait une rupture, et que, s'il jouait un jeu assez serré et assez audacieux, il obtiendrait, sans coup férir, tout ce qu'il demanderait. La route où il s'engageait ainsi était certes hasardeuse; il aurait

besoin de tout son sang-froid; un seul faux pas causerait sa ruine ou la ruine de l'Angleterre; mais le sang-froid ne lui avait jamais manqué. Il commença donc ses acrobaties diplomatiques avec une souveraine assurance. Il s'aperçut aussitôt qu'il n'avait pas à compter seulement avec le gouvernement russe d'une part, avec M. Gladstone et les libéraux de l'autre. Au sein même du Conseil, un important parti dirigé par lord Derby se refusait à courir le risque d'une guerre; mais son plus grand souci était la Fée.

Dès le début, elle avait adopté une attitude inflexible. La vieille haine contre la Russie, née de la guerre de Crimée, ressuscita dans son cœur. Elle se rappela l'animosité tenace d'Albert; elle se sentit comme éperonnée par sa propre grandeur et elle se jeta dans la lutte avec chaleur et passion. Elle était indignée au dernier point par l'opposition, par tout ce qui témoignait de la sympathie aux Russes dans leur querelle avec les Turcs. Quand elle sut que des réunions anti-turques avaient eu lieu à Londres, que le duc de Westminster et lord Shaftesbury les avaient présidées, que M. Gladstone et d'autres radicaux éminents y avaient assisté, elle déclara que « ces gens-là devraient être livrés au procureur général. » — « De tels faits, s'écriait-elle, ne sauraient être conformes à la constitution. » Jamais, pas même dans l'affaire des dames d'atours, elle n'avait pris parti avec tant de violence. Mais elle ne dépensait pas tout son déplaisir contre les radicaux; elle en gardait une bonne part pour les conservateurs trop tièdes. Elle était mécontente de lord Beaconsfield lui-même. Elle ne comprenait rien aux délicates complexités de sa politique; elle lui demandait sans cesse d'agir vigoureusement; toutes les subtilités du ministre lui semblaient des faiblesses; et, pour un oui ou pour un non, elle était prête à lâcher les serpents de la guerre. Plus les affaires avançaient plus sa fièvre montait. « La

reine, écrivait-elle, a terriblement peur que nous ne soyons trop tard et ne perdions pour toujours notre prestige! Cette pensée la tourmente jour et nuit. » — « La Fée, disait Beaconsfield à lady Bradford, écrit tous les jours et télégraphie toutes les heures; cela est vrai à la lettre! » La fureur de la reine s'exprimait ouvertement et violemment. « Et le langage, s'écriait-elle, l'insultant langage dont ces Russes se servent contre nous! Cela fait bouillir le sang de la reine. » — « Oh! écrivait-elle un peu plus tard, si la reine était un homme, elle voudrait aller donner à ces Russes, sans bonne foi, une telle volée de coups! Nous ne pourrions plus jamais être amis, si nous ne vidons pas cette querelle. La reine n'a aucun doute là-dessus. »

Le malheureux premier ministre, poussé à la violence par Victoria, avait aussi à compter avec un ministre des Affaires étrangères opposé à toute politique d'intervention. Il louvoyait avec peine entre la reine et lord Derby. Il s'amusait quelque peu à se servir de l'un contre l'autre; il stimulait lord Derby en lui montrant les lettres de la reine; il apaisait la reine en réfutant les opinions de lord Derby. Une fois même, il alla jusqu'à composer, sur la requête de Victoria, une lettre où son collègue était amèrement attaqué. La reine la signa aussitôt et l'envoya au ministre des Affaires étrangères. Mais ces petits stratagèmes ne causaient à Beaconsfield qu'un soulagement passager. On vit bien que l'ardeur martiale de Victoria ne se laisserait pas longtemps amuser par des hostilités contre lord Derby; ce qu'elle voulait à tout prix, c'étaient des hostilités contre les Russes. Rejetant désormais toute apparence de modération, elle se mit à accabler son ami de toutes sortes d'extraordinaires menaces, non pas une fois ni deux, mais à plusieurs reprises, elle suscita devant lui le spectre effrayant d'une abdication immédiate. « Si l'Angleterre, écrivait-elle à



Beaconsfield, doit baiser les pieds de la Russie, la reine ne veut pas avoir part à l'humiliation de son pays; elle déposera plutôt sa couronne. » Elle ajoutait que le premier ministre pouvait, s'il le jugeait à propos, répéter ces paroles au Conseil. « Tout ce retard, s'écriait-elle, toute cette incertitude qui nous font perdre notre position et notre prestige en Europe, tandis que les Russes avancent et vont être en moins de rien aux portes de Constantinople! Le gouvernement alors sera si accablé de blâme, la reine si humiliée, qu'elle abdiquera, croit-elle, tout de suite. Montrez donc de l'audace! » — « La reine sent, répétait-elle, comme elle l'a déjà dit, qu'elle ne peut continuer à régner sur un pays qui s'abaisse jusqu'à baiser les pieds de ces grands barbares qui retardent tout ce qu'il y a de liberté et de civilisation dans le monde. » Quand les Russes arrivent aux faubourgs de Constantinople, elle écrit en un seul jour trois lettres enflammées pour demander la guerre. Et, quand elle apprend que le Conseil des ministres a décidé seulement d'envoyer la flotte à Gallipoli, elle déclare que « son premier mouvement est de déposer une couronne d'épines qu'elle n'aura que peu de satisfaction à garder si la position du pays doit rester ce qu'elle est maintenant. » On comprendra facilement l'agitation où une telle correspondance jetait Beaconsfield. La Fée avait disparu; et, ce qu'il avait devant lui, c'était un génie imprudemment évoqué, et qui désirait faire montre de son pouvoir surnaturel. Plus d'une fois, le malheureux ministre ballotté, découragé et, d'ailleurs, malade, fut sur le point d'abandonner la partie. Une seule chose, disait-il à lady Bradford, avec malice, le retenait : « Je donnerais tout de suite ma démission, si je pouvais seulement faire face à la scène qui en résulterait en haut lieu. »

Il tint bon cependant, et finit par sortir victorieux de la lutte. La reine se calma. Lord Derby fut remplacé par

lord Salisbury aux Affaires étrangères et, au congrès de Berlin, « le vieux Juif » remporta des victoires sur toute la ligne. Il revint triomphalement en Angleterre et assura à Victoria ravie qu'elle serait bientôt, qu'elle était peut-être déjà, la « dictatrice de l'Europe ».

Mais un coup inattendu frappa la reine. Aux élections générales de 1880, inquiet de la politique audacieuse des conservateurs, et entraîné par l'éloquence de M. Gladstone, le pays rappela les libéraux au pouvoir. Victoria fut atterrée; mais, moins d'un an plus tard, elle fut atteinte plus cruellement encore. Le beau roman allait finir. Lord Beaconsfield, épuisé par l'âge et la maladie, allait toujours, vieille momie mondaine, de dîner en dîner. Soudain, on ne le vit plus. Quand Victoria sut que la fin était proche, elle sembla, en un mouvement instinctif et touchant, déposer l'appareil de sa royauté et se pencher sur son ami pour lui parler doucement, à voix basse, comme une simple femme, et rien de plus. « Je vous envoie des primevères d'Osborne, lui écrivait-elle avec une simplicité émouvante. Je voulais vous faire une petite visite cette semaine, mais j'ai pensé qu'il valait mieux que vous soyez tout à fait tranquille et ne parliez pas... Je vous en prie, soyez sage et faites tout ce que les médecins vous conseillent. Je vous verrai quand nous rentrerons d'Osborne, ce qui ne tardera guère. » Et elle signait : « Votre très affectionnée V. R. I. » Quand la lettre royale lui fut apportée, le vieux comédien, étendu sur son lit de mort, la soupesa dans sa main, sembla réfléchir profondément et murmura à ceux qui l'entouraient :

— Ceci devrait m'être lu par un conseiller intime<sup>1</sup>.

1. Buckle, VI, 613-4.

## CHAPITRE IX

### LA VIEILLESSE

#### I

Cependant bien des événements avaient changé et élargi la vie privée de Victoria. Les plus âgés de ses enfants s'étaient mariés; elle avait des petits-enfants; une multitude de nouveaux intérêts naissaient pour elle. Le roi Léopold était mort en 1865. Il avait été le personnage important de la vieille génération, le centre d'une parenté fort étendue, tant en Allemagne qu'en Angleterre. Ses fonctions de conseiller auprès d'une famille de plus en plus nombreuse, c'est Victoria qui s'en était chargée et qui les remplissait avec une inlassable diligence. Elle entretenait une correspondance énorme, suivait avec un intérêt passionné, et jusque dans les plus petits détails, l'existence de ses innombrables cousins. Elle connaissait toutes les joies et toutes les peines de la vie de famille. Ses petits-enfants, surtout, faisaient ses délices; elle leur prodiguait des gâteries que leurs parents n'avaient pas toujours connues, mais elle savait à l'occasion leur marquer toute la sévérité nécessaire. L'aîné, le petit prince Guillaume de Prusse, était un enfant remarquablement volontaire et têtu. Il se permettait d'être impertinent même avec sa grand'mère. Une fois, à Osborne, comme elle lui disait de saluer un visiteur, il refusa absolument d'obéir. C'en était trop; la reine répéta sévèrement son ordre; et le méchant petit garçon, voyant que sa bonne grand'mère s'était transformée soudain en une terrible

vieille dame, se soumit et salua plus bas que terre <sup>1</sup>.

Plût au ciel qu'elle n'eût pas eu d'autres difficultés domestiques ! La conduite du prince de Galles lui donnait, entre autres, de grands soucis. Le jeune homme était maintenant marié et indépendant ; il avait secoué le joug maternel ; chose à peine croyable : il commençait de vivre à sa guise. Victoria tremblait et ses pires craintes semblèrent justifiées ; en 1870, le prince fut cité comme témoin dans un procès de divorce mondain. Manifestement, l'héritier du trône s'était mêlé à des gens dont la reine ne pouvait approuver la compagnie. Que faire ? Elle vit bien que son fils n'était pas le seul coupable, qu'il fallait blâmer le système tout entier de la vie mondaine. Elle adressa une lettre à M. Delane, directeur du *Times*, une lettre où elle lui demandait « d'écrire fréquemment des articles pour dénoncer le danger *immense* que les gens du monde faisaient courir aux hautes classes par la légèreté et la frivolité affreuses de leurs idées et de leurs vies. » Et, cinq ans plus tard, M. Delane écrivit un article sur ce sujet ; mais l'effet n'en parut pas considérable.

Ah ! pourquoi les hautes classes n'apprenaient-elles pas à vivre comme elle vivait elle-même à Balmoral, dans la simplicité domestique de son sanctuaire ! Car son domaine des Highlands lui procurait toujours plus de joies et de consolations. Deux fois par an, au printemps et en automne, elle tournait ses regards vers le nord en soupirant d'aise malgré les humbles protestations de ses ministres qui murmuraient en vain dans les oreilles royales que les soucis du gouvernement étaient fort accrus par la nécessité de s'entendre sur les affaires d'Etat à travers deux cents lieues. Ses dames non plus n'étaient pas toujours charmées de partir ; car, surtout dans les

1. Hallé, 296.

premiers temps, ce long pèlerinage n'allait pas sans difficultés. Pendant longtemps, les idées conservatrices de la reine lui interdirent de faire continuer le chemin de fer le long de la Dee, en sorte que la fin du voyage s'accomplissait en voiture. Mais, après tout, la voiture avait du bon. On y montait, on en sortait facilement; c'était un grand avantage; le train royal, au contraire, demeura longtemps privé des commodités modernes; quand il s'arrêtait, loin de toute gare, au milieu de la lande, les dames de haut parage n'avaient, pour en descendre, qu'un dangereux marchepied; le seul escabeau pliant était réservé au wagon-salon de Sa Majesté. Au temps des crinolines, une telle gymnastique avait de grands inconvénients; il fallait parfois appeler M. Johnstone, le petit et vigoureux directeur de la Compagnie calédonienne; bien souvent, par une tempête furieuse, ou sous une pluie battante, il dut, comme il racontait lui-même, hisser jusqu'à leur compartiment de malheureuses lady Blanche ou lady Agathe. Tout cela importait fort peu à Victoria; elle ne songeait qu'à regagner le plus vite possible son château enchanté, si plein de sacro-saints souvenirs, et où la vie n'était qu'une suite ininterrompue et délicieuse d'événements tout à fait dénués d'intérêt.

Ce n'était pas seulement les lieux mêmes qu'elle aimait; elle était également attachée aux « simples montagnards » dont elle tirait, disait-elle, « bien des enseignements de résignation et de foi ». Elle les aimait tous : Smith et Grant, Ross et Thompson; mais celui qu'elle préférait, c'était John Brown. Le garde-chasse du prince était devenu maintenant le domestique attitré de la reine, une sorte de garde du corps qui ne la quittait jamais, l'accompagnait dans ses promenades en voiture, était de service auprès d'elle le jour, et, la nuit, dormait dans une chambre voisine de la chambre royale. Elle aimait sa force, son poids, ce sentiment de sécurité physique



qu'il lui donnait; elle aimait jusqu'à ses manières rustiques, jusqu'à son langage rude et sans artifice. Elle tolérait de sa part des libertés qu'aucun autre n'aurait osé prendre. Qui eût jamais songé à rudoyer la reine, à la gronder, à lui donner des ordres? John Brown le faisait, et elle semblait heureuse qu'il le fît. Et cette excentricité paraissait extraordinaire. Mais il n'est pas rare après tout qu'une douairière pleine de superbe permette à un serviteur éprouvé et indispensable des airs d'autorité qui sont jalousement interdits aux amis et aux parents. Par un tour de passe-passe psychologique, nous considérons que le pouvoir d'un subordonné, même s'il s'exerce contre nous, est encore notre propre pouvoir. Quand Victoria obéissait humblement à son écuyer rustique qui lui ordonnait rudement de descendre de poney ou de mettre son châle, ne montrait-elle pas au plus haut point la puissance de sa volonté? Que le monde s'étonnât tout à son aise, elle n'en avait cure. Il lui convenait de se laisser dominer par un domestique; tel était son bon plaisir. Il eût été plus raisonnable peut-être, ou plus naturel, de soumettre son jugement à un de ses fils, ou à un ministre. Mais son instinct l'avertissait qu'elle eût alors vraiment perdu son indépendance. Et pourtant l'indépendance lui pesait; elle était fatiguée de domination. Tandis qu'elle parcourait les landes, elle se laissait aller aux coussins de sa voiture, silencieuse, oppressée et lasse; mais quel réconfort de sentir que John Brown était sur le siège et qu'elle pourrait, pour descendre, s'appuyer à son bras vigoureux!

Et puis, il lui rappelait particulièrement Albert. Dans leurs excursions d'autrefois, le prince avait plus de confiance en lui qu'en aucun autre. Elle sentait que le bon et rude Ecossais lui avait été, d'une façon mystérieuse, légué par le mort. Elle en vint à croire, ou du moins elle paraissait croire, que l'esprit d'Albert était plus près

d'elle quand elle était près de Brown. Souvent, en cherchant la réponse à quelque question ardue, politique ou domestique, elle regardait longuement, comme pour lui demander conseil, le buste de son mari défunt. Mais on remarquait aussi que, parfois, dans les moments d'hésitation et de doute, Sa Majesté fixait ses regards sur John Brown.

Le « simple montagnard » devenait enfin presque un personnage d'Etat. Son influence n'était pas méconnue. Lord Beaconsfield avait soin, de temps à autre, dans ses lettres à la reine, d'envoyer des messages courtois à « M. Brown » ; et le gouvernement français lui prodiguait des attentions délicates pendant les séjours de la souveraine anglaise en France. Il était naturellement peu goûté par les membres les plus âgés de la famille royale ; et ses faiblesses excitaient les propos acrimonieux de la Cour. Car il avait des faiblesses ; mais jamais la reine n'eut l'air de remarquer chez lui un goût peut-être un peu trop vif pour le whisky écossais. A tout prendre, il servait fidèlement sa maîtresse ; et l'historien ne saurait le passer sous silence sans manquer de respect à la mémoire de la reine. Car elle-même, loin de tenir cette amitié cachée, avait soin de la proclamer à la face du monde. En 1883, elle fit frapper deux médailles d'or en l'honneur de Brown ; à sa mort, une longue et élogieuse notice nécrologique parut dans le *Court Circular* ; enfin, Sa Majesté dessina une broche commémorative en or, portant sur une face la tête de Brown et sur l'autre le monogramme royal ; elle en fit présent à ses domestiques highlandais et aux tenanciers de Balmoral et leur recommanda de la porter, avec une cravate et des épingles de deuil, le jour anniversaire de la mort de Brown. Dans la seconde série d'extraits du *Journal de la reine dans les Highlands*, publiée en 1884, elle mentionne presque à chaque page « son serviteur dévoué et ami fidèle » ; et

John Brown est, en fait, le héros du livre. Avec un manque de réserve bien remarquable chez un personnage royal, Victoria, dans cette affaire intime et délicate, semblait demander la sympathie de la nation tout entière. Et pourtant — ainsi va le monde! — il y avait des gens qui prenaient les relations de la souveraine avec son domestique comme thème à des plaisanteries scabreuses.

## II

Les années, si bien remplies, fuyaient. Le temps avait laissé sur la reine les traces de son invisible passage; déjà la vieillesse la touchait d'une baguette aimable; ses cheveux gris devenaient blancs; ses traits mûris s'adoucissaient; son petit corps solide gagnait en embonpoint; elle marchait à pas plus lents, avec l'aide d'une canne. Et, en même temps, sa vie tout entière prenait un aspect nouveau et extraordinaire. L'attitude de la nation, si longtemps critique et même hostile, avait changé entièrement, tandis qu'une transformation analogue s'était opérée dans l'esprit même de Victoria.

Bien des causes avaient amené ce résultat; et, tout d'abord, les coups répétés et cruellement rapprochés qui avaient atteint la reine dans ses affections. En 1878, la princesse Alice, mariée en 1862 au prince Louis de Hesse-Darmstadt, mourait dans des circonstances tragiques. L'année suivante, le prince impérial, fils unique de l'impératrice Eugénie, à qui Victoria s'était vivement attachée depuis la catastrophe de 1870, était tué dans la guerre contre les Zoulous. La reine perdait lord Beaconsfield deux ans plus tard, en 1881; et, en 1883, John Brown. En 1884, le prince Léopold, duc d'Albany, mourait prématurément, peu de temps après son mariage. En vérité, la mesure de douleurs était comble; et le public, qui contemplait cette veuve pleurant sur ses enfants et ses

amis, lui témoignait une sympathie toujours croissante.

Un événement qui survint en 1882 révéla et renforça les sentiments de la nation. Un jour, à Windsor, tandis que la reine marchait du train à sa voiture, un jeune homme du nom de Roderick Maclean tira sur elle à quelques mètres de distance. Un élève d'Eton frappa Maclean au bras avant que le coup partît; il n'y eut aucun mal et le coupable fut tout de suite arrêté. Ce fut là le dernier d'une série de sept attentats dirigés contre la vie de la reine et qui, espacés à des intervalles inégaux sur une période de quarante ans, se ressemblaient d'assez curieuse façon. Tous, à une exception près, avaient été commis par des adolescents dont les motifs ne paraissaient point homicides puisqu'aucun, sauf Maclean, ne s'était servi d'un pistolet chargé. Ces malheureux jeunes gens, qui, après avoir acheté leurs pauvres armes, les bourraient de poudre et de papier et s'en allaient, certains d'être découverts immédiatement, les décharger au visage de la souveraine, posent au psychologue une bien curieuse question. Mais, quoique leurs actions et leurs mobiles fussent semblables, leurs destinées furent remarquablement diverses. Le premier, Edouard Oxford, qui tira sur la reine quelques mois après son mariage, fut accusé de haute trahison, déclaré fou, et enfermé à vie dans un asile d'aliénés. Apparemment, cette sentence n'avait pas été du goût d'Albert; en effet, deux ans après, quand John Francis commit le même attentat et fut lui aussi traduit en justice pour crime de haute trahison, le prince déclara qu'il ne saurait être question de folie. « Le misérable, disait-il à son père, n'est pas un fou, mais un parfait vaurien. J'espère que son procès sera mené avec la plus grande fermeté. » Ainsi fut fait. Le jury partagea l'opinion du prince; la notion de folie fut écartée; Francis, déclaré coupable de haute trahison, fut condamné à mort; mais, comme il n'y avait aucune preuve qu'il eût

voulu tuer ou même blesser la reine, cette sentence, après une longue délibération entre le ministre de l'Intérieur et les juges, fut commuée en une peine de déportation à perpétuité. Aux termes de la loi anglaise, ces attentats, si ridicules qu'ils fussent, ne pouvaient être poursuivis que du chef de haute trahison. Mais il y avait, entre le fait lui-même et le terrible châtement qu'il comportait, un manque de rapport manifestement grotesque; le jury, sachant qu'un verdict de culpabilité impliquait une sentence capitale, devait chercher une échappatoire et déclarer l'accusé non pas coupable, mais fou; conclusion qui, à tout prendre, semblait bien la plus raisonnable. C'est pourquoi en 1842, un *act* fut voté aux termes duquel tout attentat contre la reine était punissable de déportation pendant sept ans, ou d'emprisonnement, avec ou sans travaux forcés, pendant trois ans au plus; le coupable, selon la libre sentence de la Cour, « devant être fouetté en public ou en particulier, comme il plaira à la Cour de l'indiquer, et pas plus de trois fois. » Les quatre attentats suivants furent traités en application de la nouvelle loi. William Bean, en 1842, fut condamné à dix-huit mois d'emprisonnement; William Hamilton, en 1849, fut déporté pour sept ans; la même sentence fut prononcée en 1850 contre le lieutenant Robert Pate qui avait frappé la reine sur la tête avec sa canne dans Piccadilly. Seul, parmi ces délinquants, Pate était d'âge mûr; il avait été officier dans l'armée, s'habillait en dandy et, comme dit le prince, avait « manifestement l'esprit dérangé ». En 1872, un garçon de dix-sept ans, Arthur O'Connor, tira contre la reine avec un pistolet chargé à blanc tout près du palais de Buckingham; il fut immédiatement saisi par John Brown et condamné à un an de prison et à vingt coups de verge. C'est pour son courage en cette occasion que John Brown reçut l'une de ses médailles d'or. Dans tous ces procès, le jury avait



repoussé la notion de folie. Il n'en fut pas de même pour l'attentat de Roderick Maclean en 1882. Cette fois, le pistolet était chargé et l'extrême indignation du public fut rendue plus vive encore par la croissante popularité de Victoria. Aussi la procédure des quarante dernières années fut-elle abandonnée, et Maclean jugé pour crime de haute trahison. Le résultat en fut ce qu'on pouvait attendre; le jury déclara Maclean « non coupable, mais fou »; et le prisonnier fut interné dans une maison de fous « pendant le bon plaisir de Sa Majesté ». Ce jugement eut une curieuse conséquence. Victoria qui, sans doute, se rappelait qu'Albert avait jadis, dans le cas d'Oxford, désapprouvé un verdict tout semblable, marqua une vive contrariété. Que voulait dire le jury en déclarant que Maclean n'était pas coupable? Sa culpabilité ne faisait pas de doute. Ne l'avait-elle pas vu elle-même décharger son pistolet? Vainement, chercha-t-on à rappeler à Sa Majesté que, d'après le principe de la loi anglaise, aucun homme ne peut être déclaré coupable d'un crime à moins que ses intentions criminelles ne soient prouvées. Victoria ne se laissait pas convaincre. « Si telle est la loi, disait-elle, il faut changer la loi. » Et elle fut changée en effet. En 1883, un *bill* fut voté qui modifiait la forme du verdict dans les cas de folie. Et cette déconcertante anomalie est demeurée dans le code jusqu'à ce jour.

Mais ce n'était pas seulement ces sentiments de sympathie personnelle, nés de la pitié ou de l'indignation, qui rapprochaient la reine et son peuple. Ils en venaient enfin tous deux à s'entendre sur la conduite des affaires publiques. Le second ministère de Gladstone ne fut qu'une suite d'insuccès, et sombra dans le désastre et la honte. Le libéralisme tomba dans le discrédit; et Victoria s'aperçut avec joie qu'un nombre toujours plus grand de ses sujets partageaient la défiance qu'elle avait elle-même pour ses ministres. Pendant la crise du Soudan, l'état

d'esprit populaire fut en communion parfaite avec celui de la reine. Elle avait été des premiers à montrer l'urgence d'une expédition à Kartoum; et, quand on apprit la mort désastreuse de Gordon, elle mena le chœur des voix accusatrices et furieuses qui s'élevèrent contre le gouvernement. Dans sa rage, elle envoya à Gladstone une dépêche furibonde, et non pas chiffrée comme d'habitude, mais ouverte; et une publicité étendue fut donnée à la lettre de condoléances qu'elle écrivit à Miss Gordon et où elle accusait ses ministres d'avoir manqué à leur parole. On assurait qu'elle avait mandé lord Hartington, le ministre de la Guerre, et lui avait fait les plus violents reproches. « Elle m'a traité comme un valet de pied », aurait-il dit à un ami. « Pourquoi, lui demandait-on, n'a-t-elle pas appelé le maître d'hôtel? » — « Oh, répondit lord Hartington, en ces occasions-là, le maître d'hôtel trouve généralement le moyen de s'esquiver. »

Mais le jour vint où s'esquiver ne fut plus possible; M. Gladstone, battu, se retira. Dans leur dernière entrevue, Victoria le reçut avec son aménité habituelle; mais les formalités indispensables accomplies, elle ne lui adressa qu'une seule remarque personnelle; elle lui dit que, sans doute, M. Gladstone aurait maintenant besoin de repos. En 1874, lors d'une entrevue analogue, la reine lui avait dit qu'elle comptait sur lui comme défenseur du trône. Il s'en souvint avec regret; mais il nota le changement sans surprise. « Son esprit et ses opinions, notait-il plus tard dans son journal, ont été, depuis lors, singulièrement faussés. »

M. Gladstone pouvait en juger ainsi; mais la majorité de la nation ne partageait nullement son avis. Aux élections générales de 1886, on vit clairement que la politique de Victoria était conforme aux aspirations du pays; les zélateurs du *Home Rule* — cette abomination de la désolation — furent « jetés dans les ténèbres du dehors »,

et lord Salisbury porté au pouvoir. Victoria en fut profondément satisfaite. Un vent d'espérance, nouveau et inattendu, souffla avec force sur sa vie, attisant le feu de ses énergies naturelles. Elle modifia soudain le train habituel de sa vie. Abandonnant la longue retraite que les sollicitations de Disraeli n'avaient interrompue que pour quelque temps, elle se jeta dans une foule d'activités sociales : elle parut à des réceptions de Cour, à des revues de troupes, à des concerts; elle posa la première pierre de divers monuments; elle alla à Liverpool pour inaugurer une exposition internationale et parcourut les rues en voiture ouverte, par une pluie battante, au milieu des acclamations de la foule. Charmée de l'accueil qu'elle recevait partout où elle se montrait, elle prit son rôle en affection. Elle visita Edimbourg qui fit écho aux acclamations de Liverpool et les surpassa. A Londres, elle inaugura en grand apparat l'exposition des Indes et des colonies à South Kensington. Ce jour-là, le cérémonial fut particulièrement magnifique; les trompettes annoncèrent l'arrivée de la reine; l'hymne national suivit; et la reine, assise sur un trône d'or martelé, répondit elle-même au discours qui lui fut adressé. Puis elle se leva, et, s'avancant sur l'estrade avec une majesté royale, en une série de révérences d'une grâce étudiée et souveraine, elle remercia la grande assemblée qui l'acclamait.

L'année suivante fut la cinquantième de son règne. Le splendide anniversaire en fut célébré en juin, avec une pompe solennelle. Victoria, entourée des plus hauts dignitaires de son royaume et escortée par un brillant cortège de rois et de princes, s'en fut, au milieu des foules enthousiastes de sa capitale, rendre grâce à Dieu à l'abbaye de Westminster. En cette heure de triomphe, les dernières traces de désaccord et d'antipathie furent effacées. La reine fut saluée comme la mère de son peuple et comme la personnification symbolique de son

impériale grandeur, et elle répondit à cette double salutation avec toute l'ardeur qui lui était naturelle. L'Angleterre, le peuple d'Angleterre, elle le savait, elle le sentait, étaient bien à elle, lui appartenaient vraiment par un prodige mystérieux et pourtant tout simple. Exaltation, affection, gratitude, reconnaissance profonde, orgueil sans limites, tels étaient ses sentiments. Mais il y avait en elle une autre émotion encore qui prêtait couleur et vigueur à tout le reste : elle était heureuse. Après si longtemps, le bonheur lui était revenu ; un bonheur incomplet, peut-être, un grave bonheur, mais véritable et certain et dont son cœur, qui en avait perdu l'habitude, était tout réchauffé. Quand, à l'issue de la longue cérémonie, on lui demanda comment elle se trouvait, elle répondit :

— Je suis très lasse, mais très heureuse <sup>1</sup>.

### III

Ainsi, après les labeurs et les tempêtes du jour, survint un long crépuscule, doux, serein, tout doré par la gloire. Car une atmosphère, jusqu'alors inconnue, de succès et d'adoration, environna les dernières années de Victoria. Son propre triomphe était comme l'emblème et le sommaire d'un triomphe plus grand : l'apogée de tout un peuple. Rien dans l'histoire d'Angleterre n'égale la solide splendeur de la décade qui sépare les deux jubilés de Victoria. Les sages conseils de lord Salisbury semblèrent apporter à la nation, non seulement la richesse et la puissance, mais aussi la sécurité ; le pays se mit à goûter avec une tranquille assurance aux délices d'une grandeur bien établie. Et, tout naturellement, Victoria fit de même. Ne faisait-elle pas partie de l'établissement ? N'était-elle pas comme un meuble essentiel, un vaste et magnifique buffet dans cette immense salle d'apparat ?

1. Lee, 487.

Sans elle, le lourd et copieux festin de 1890 aurait perdu sa qualité distinctive, la suite bien ordonnée de mets simples et substantiels, et cet éclat, sur les dressoirs, de la pesante argenterie à demi-cachée dans l'ombre.

Sa propre existence s'harmonisait de plus en plus avec son entourage. Peu à peu, imperceptiblement, Albert reculait; non pas qu'il fût oublié, l'oubli était impossible, mais le vide qu'avait laissé son départ devenait moins torturant et même enfin moins sensible. Victoria en arrivait à pouvoir se plaindre du mauvais temps sans ajouter aussitôt que son cher Albert disait toujours : « Nous n'y pouvons rien changer. » Elle se laissait aller même à savourer un bon déjeuner sans dire que le « cher Albert » en aurait aimé les œufs brouillés. Et, à mesure que s'effaçait l'image du prince, la place en était tout naturellement prise par Victoria elle-même. Après avoir, pendant si longtemps, tourné autour d'un objet extérieur à soi, c'est en soi maintenant qu'elle plaçait son centre. Il ne pouvait en être autrement; tout l'y poussait : sa position dans sa famille, ses fonctions de souveraine, son irréductible sens du devoir. Sa personnalité proclamait ses droits. L'âge s'ajoutait au rang pour faire d'elle un objet de vénération. Et son caractère, révélé enfin dans toute sa plénitude, s'imposait à tous par l'effort conscient d'une volonté impérieuse.

Peu à peu, s'effaçaient les vestiges de la domination posthume d'Albert. A la Cour, la rigueur du deuil se relâcha. Et, quand la reine traversait Hyde Park en voiture découverte suivie de ses Highlandais, les bonnes d'enfants mesuraient des yeux, avec un intérêt passionné, le nœud de velours violet qui envahissait de plus en plus la capote dont les ornements de jais s'agitaient à chaque salut de la reine.

C'était dans sa famille que l'autorité de Victoria était la plus forte. Tous ses enfants étaient mariés. Le nombre



de ses descendants augmentait rapidement; plusieurs mariages avaient eu lieu aussi parmi ses petits-enfants; — au moment de sa mort, elle ne comptait pas moins de trente-sept arrière-petits-enfants. Un tableau du temps représente la famille royale rassemblée dans un des grands salons de Windsor; on y voit plus de cinquante personnes pressées autour de l'aïeule impériale. Elle exerçait sur tous un empire souverain; elle s'intéressait passionnément à tout ce qui arrivait aux plus jeunes; et elle traitait les plus âgés comme s'ils eussent été encore des enfants. Le prince de Galles, en particulier, avait pour sa mère une terreur respectueuse. Elle lui avait obstinément refusé toute participation aux affaires du gouvernement; et il s'était occupé à d'autres jeux. On ne pouvait, certes, nier qu'il s'amusât, mais c'était loin des yeux de la reine; devant elle, dans sa redoutable présence, cet homme, si puissamment viril, subissait une misérable éclipse. Un jour, à Osborne, il arriva en retard pour un dîner; il n'y avait pas de sa faute, mais on le vit, dissimulé derrière une colonne, s'épongeant le front et appelant à lui tout son courage avant d'aller trouver la reine. Elle l'accueillit d'un salut sec, après quoi il alla se cacher derrière une autre colonne jusqu'à la fin de la réunion; il avait alors plus de cinquante ans.

L'activité familiale de Victoria devait inévitablement empiéter parfois sur le domaine de la haute diplomatie; c'était surtout le cas quand il s'agissait des intérêts de sa fille aînée, la princesse héritière de Prusse. Le prince héritier, qui professait des opinions libérales, subissait fortement l'influence de sa femme. Ils étaient tous deux haïs de Bismarck qui déclarait avec une grossière emphase que l'Anglaise et sa mère étaient un danger pour l'Etat prussien. En 1888, à l'avènement du prince héritier, la haine fut encore envenimée. Une crise violente éclata à la suite de certaines complications de famille. Une des

filles de la nouvelle impératrice s'était fiancée au prince Alexandre de Battenberg, que l'hostilité du tsar avait obligé récemment à abandonner le trône de Bulgarie. Victoria, aussi bien que l'impératrice, approuvait hautement cette union. Le prince Alexandre avait deux frères dont l'aîné avait épousé une autre petite fille de la reine; le plus jeune, sa propre fille, la princesse Béatrice. Elle était fort attachée à ces beaux jeunes gens, et elle était charmée à l'idée que le troisième, — à son avis le plus beau, — devint aussi un membre de la famille. Mais, par malheur, Bismarck était opposé à ce projet. Il craignait que le mariage de la princesse de Prusse avec l'ex-souverain de Bulgarie n'indisposât la Russie contre l'Allemagne. Les bons rapports des deux Empires étaient à la base même de sa politique étrangère, et il déclara que le mariage ne saurait avoir lieu. Une lutte furieuse s'engagea entre l'impératrice et le chancelier. Victoria, qui nourrissait pour l'ennemi de sa fille une haine sans merci, vint à Charlottenbourg pour prendre part à la bataille. Bismarck, pipe à la bouche et bock en main, exposait ses craintes en grognant : « Le but de la reine d'Angleterre, disait-il, est manifestement politique : elle veut brouiller l'Allemagne et la Russie; et il est probable qu'elle y réussira. » Et il ajoutait : « Dans les affaires de famille, elle n'a pas l'habitude de la contradiction; elle serait capable d'amener le pasteur dans son sac de voyage, le fiancé dans sa malle, et le mariage se ferait sur-le-champ. » Mais l'homme de fer et de sang n'était pas si vite vaincu. Il sollicita de la reine une entrevue particulière. Les détails de leur conversation ne nous sont point parvenus; tout ce que nous savons c'est que Victoria comprit ce que signifiait la résistance à un homme si formidable et promit d'employer toute son influence à empêcher le mariage. Les fiançailles furent rompues; et, l'année suivante, le prince Alexandre de

Battenberg s'unissait à Fraülein Loisinger, actrice au théâtre de la Cour de Darmstadt.

Mais ces incidents pénibles étaient rares. Victoria devenait fort âgée; elle n'avait plus d'Albert pour la guider, plus de Beaconsfield pour lui enflammer l'imagination. Elle était toute disposée à abandonner à la sagesse de lord Salisbury les épineuses questions de la politique et de concentrer son énergie sur des affaires qui la touchaient de plus près et où son contrôle s'exerçait sans conteste. Sa maison, sa Cour, les monuments de Balmoral, ses basses-cours et ses étables de Windsor; ses devoirs de société, la surveillance des détails infinis de sa routine quotidienne, tout cela occupait maintenant dans sa vie plus de place que par le passé. Son existence s'écoulait avec la plus minutieuse exactitude. L'emploi de chaque moment en était soigneusement fixé d'avance. Tout y semblait immuable : les dates de ses voyages à Osborne, à Balmoral, dans le midi de la France, à Windsor, à Londres ne changeaient guère d'une année à l'autre. Elle exigeait de son entourage une précision rigoureuse dans tous les détails; et elle dépistait avec un flair presque surnaturel les moindres infractions aux règles qu'elle avait établies. La puissance de sa personnalité était si forte que ses moindres désirs semblaient tout naturellement des ordres auxquels il était impossible de ne pas obéir. Pourtant, il arrivait parfois que quelqu'un ne fût pas tout à fait ponctuel; et le manque de ponctualité était vraiment le péché sans rémission. Alors le déplaisir de la reine, son formidable déplaisir, éclatait. Et personne ne s'étonnait plus qu'elle fût la fille du duc de Kent.

Mais ces orages, terribles tant qu'ils duraient, ne duraient guère; et ils devenaient de moins en moins fréquents. Le retour du bonheur avait fait jaillir une source d'aimable bienveillance au cœur de la reine vieillissante.

Le sourire, si rare jadis sur ses traits assombris, y naissait maintenant avec une vive aisance; les yeux bleus rayonnaient; tout le visage, qui avait au repos on ne sait quoi d'inexpressif et de pendant, s'éclairait, s'adoucissait et se parait d'une grâce inoubliable. Car, dans les dernières années de sa vie, il y eut dans l'amabilité de Victoria un charme qui avait manqué même à la vivacité primesautière de sa jeunesse. Elle fascinait curieusement tous ceux ou presque tous ceux qui l'approchaient. Ses petits-enfants l'adoraient; ses dames d'honneur la servaient avec révérence et amour. L'honneur d'avoir une fonction auprès d'elle compensait toutes sortes de désagréments : la monotonie de l'existence de Cour, la fatigue de rester debout, la nécessité d'observer avec une attention surhumaine toutes les minuties du temps et de l'espace. On oubliait, en accomplissant ce merveilleux devoir, qu'on avait mal aux jambes pour avoir trop parcouru les interminables couloirs de Windsor ou que le froid de Balmoral bleuissait les bras nus.

Mais, plus que tout, ce qui rendait ce devoir délicieux, c'était l'intérêt que prenait la reine à tout ce qui touchait son entourage. Rien ne pouvait assouvir sa passion pour les banalités confortables, les effusions sentimentales à date fixe, toutes les petites crises de la vie domestique; sa famille, quelque vaste qu'elle fût, n'y suffisait pas; elle s'intéressait, comme une confidente empressée, aux affaires de ménage de ses dames; sa sollicitude ne s'en tenait pas là; la reine l'étendait au personnel du palais; les femmes de chambre mêmes et les filles de cuisine étaient l'objet de ses enquêtes, et elle ne leur ménageait pas sa sympathie quand leurs soupirants étaient nommés à un poste éloigné ou que leurs tantes souffraient d'une attaque de rhumatisme particulièrement aiguë.

Cependant, les distinctions de rang étaient méticuleu-

sement observées. La seule présence de la reine en assurait le respect; mais, en outre, l'étiquette de Cour régnait despotiquement; ce code compliqué ne s'était relâché en rien depuis le temps où il obligeait lord Melbourne à s'asseoir tout roide sur le canapé et groupait, suivant les degrés de préséance, les hôtes silencieux autour de la table ronde. Chaque soir, devant la cheminée, la carpette royale étendait aux yeux du profane son carré glorieux et inaccessible ou, peut-être, à la terreur de l'assistance, attirait parfois quelque imprudent jusqu'au bord de son abîme. La reine, le moment venu, s'approchait de ses hôtes; ils étaient menés l'un après l'autre auprès d'elle; et, tandis que les dialogues se suivaient dans la contrainte et l'embarras, le reste de la compagnie demeurait immobile, sans prononcer une parole. La sévérité de l'étiquette ne s'adoucit jamais qu'en un seul point. Pendant la plus grande partie du règne, il fut strictement de règle que, dans leurs audiences avec la reine, les ministres restassent debout. Une fois, lord Derby, alors premier ministre, reçu en audience par la reine, comme il relevait d'une grave maladie, considéra que Victoria lui donnait une grande marque de faveur en lui disant combien elle regrettait de ne pouvoir lui demander de s'asseoir. Plus tard, dans un moment de vive expansion, elle offrit un jour une chaise à Disraeli qui souffrait de la goutte; il crut bon de refuser humblement ce privilège. Vers la fin de son règne, cependant, la reine demandait toujours à M. Gladstone et à lord Salisbury de s'asseoir.

Parfois un concert, un opéra, une comédie même rompaient la solennité des réceptions. Quand la reine échappa à la tyrannie de son deuil, elle recommença, après trente ans, à mander à Windsor des compagnies d'acteurs. Elle suivait ces spectacles avec une vive animation. Elle adorait le théâtre; rien ne l'amusait plus qu'une intrigue bien menée; mais ce qu'elle préférait



encore, c'était une bonne farce. Attentive à tout ce qui se passait sur la scène, elle suivait, avec une naïveté enfantine, le déroulement de l'action. Ou bien elle affectait des airs supérieurs et s'écriait au dénouement : « Là ! Vous ne vous attendiez pas à cela, n'est-ce pas ? » Son sens du comique était vigoureux et primitif. Elle s'était autrefois comptée au petit nombre de ceux qui comprenaient toujours les plaisanteries du prince consort ; et, plus tard, elle pouvait encore, dans l'intimité, rire à gorge déployée de quelque petite drôlerie : le tic d'un ambassadeur, ou le faux pas d'un ministre ignorant. Dès que le comique devenait subtil, son plaisir diminuait ; s'il côtoyait l'inconvenant, même d'assez loin, le danger devenait grave. On ne pouvait se permettre, en ces matières, la moindre liberté sans encourir la pesante désapprobation de la reine ; et dire une inconvenance était la plus grande liberté qu'on pût prendre. Alors Sa Majesté laissait tomber les coins de sa bouche ; ses yeux proéminents jetaient des regards étonnés et fixes ; tout son maintien trahissait un redoutable déplaisir. Le coupable frissonnant s'anéantissait dans le silence et la table consternée entendait tomber des lèvres royales le terrible : « Cela ne nous amuse pas. » Ensuite, la reine faisait remarquer à son cercle intime que le plaisant, elle le craignait fort, n'était « pas discret ». C'était là une condamnation sans appel.

Ses goûts esthétiques n'avaient guère changé depuis le temps de Mendelssohn, de Landseer et de Lablache. Les roulades de l'opéra italien l'enchantaient toujours ; et, dans les duos au piano, elle n'exigeait rien de moins que la perfection. En peinture, ses opinions ne variaient pas. Sir Edwin Landseer était sans défaut. Les manières de lord Leighton l'impressionnaient beaucoup ; quant à M. Watts, il lui inspirait une profonde méfiance. De temps à autre, elle commandait un portrait en gravure de quelque membre de la famille royale. Elle se faisait soumet-

tre les épreuves, les inspectait minutieusement, montrait à l'artiste ses erreurs, lui indiquait les moyens de les réparer; et, invariablement, l'artiste reconnaissait que les observations de la reine étaient des plus justes. La littérature l'intéressait moins. Elle chérissait lord Tennyson; et, comme le prince consort avait admiré George Eliot, elle avait parcouru *Middlemarch*, qui l'avait déçue. Mais il n'est pas défendu de penser qu'elle goûtait davantage les écrits d'une autre femme auteur<sup>1</sup> dont les romans jouirent naguère d'une grande popularité dans la petite bourgeoisie anglaise. C'est à quoi la reine s'en tenait en fait de lectures.

Une fois, pourtant, son intérêt fut sollicité par une publication qu'il ne lui était guère possible d'ignorer; M. Reeve édita les *Greville Memoirs*, pleins de renseignements historiques de la plus haute importance, mais bourrés aussi de descriptions fort peu flatteuses de Georges IV, de Guillaume IV et autres personnages royaux. Victoria lut le livre et fut horrifiée : « C'est là, dit-elle, un livre affreux et scandaleux. Rien de plus horrible et de plus indigne que l'indiscrétion de Greville, son indécatesse, son ingratitude envers ses amis, son manque de foi, sa déloyauté envers son souverain. » Elle écrivit à Disraeli que, à son avis, il importait extrêmement de censurer et de discréditer sévèrement cet ouvrage. Elle ajoutait : « Le ton dont il parle des rois ne ressemble à rien de ce qu'on a entendu jusqu'ici, même en histoire; on ne saurait trop le blâmer. » M. Reeve, qui avait publié « ce livre abominable », eut sa bonne part du courroux royal; sir Arthur Helps fut chargé de lui exprimer le profond mécontentement de la reine. Mais M. Reeve ne s'amenda pas.

— La reine, lui dit sir Arthur, estime que cet ouvrage dégrade la royauté.

1. Marie Corelli. (N. d. T.)

— Point du tout, répondit M. Reeve; il l'élève au contraire en marquant le contraste entre le présent et le passé.

Cette adroite défense n'eut aucun effet sur Victoria; et, quand M. Reeve se retira des affaires publiques, il ne reçut pas le titre de chevalier auquel la coutume lui donnait droit. Si la reine avait su combien de passages caustiques sur elle-même M. Reeve avait tranquillement supprimé des *Memoirs*, elle lui aurait peut-être été presque reconnaissante, mais alors, qu'aurait-elle pensé de Greville? L'imagination se refuse à le concevoir. Quant à des travaux plus récents sur la même matière, il est fort à craindre que la reine les eût jugés « peu discrets ».

Mais les loisirs de cette vie si active passaient généralement en récréations moins immatérielles que l'étude de la littérature et les jugements artistiques. Victoria n'avait pas seulement une grande fortune; elle avait hérité d'une quantité innombrable de meubles, de bibelots, de porcelaines, d'argenterie, de toutes sortes d'objets de prix; au cours de sa longue vie, elle avait immensément augmenté ses collections par de continuels achats; en outre, des flots de présents affluaient sans cesse vers elle des quatre coins du monde. Elle surveillait ces richesses avec un soin constant et minutieux; elle les contemplait, elle les rangeait, et tout ce détail lui causait un intime plaisir. L'instinct de collectionneur a des racines profondes dans la nature humaine; il était renforcé encore chez Victoria par les deux traits essentiels de son caractère : le sentiment intense qu'elle avait toujours eu de sa propre personnalité et son aspiration toujours croissante, toujours plus obsédante pour le solide, l'immuable, tout ce qui lui donnait l'illusion d'un rempart matériel contre les assauts du temps. Quand elle contemplait l'immensité de ses biens, ou, mieux encore, quand elle en considérait une portion, choisie selon son

caprice, et savourait, en quelque sorte, les mérites individuels de chaque objet, elle se voyait avec délices réflé-tée elle-même par mille facettes; elle se sentait comme miraculeusement multipliée à l'infini; et elle se réjouis-sait dans son cœur. Les choses étaient bien ce qu'elles devaient être. Mais, hélas, tout passe, tout s'effrite, tout s'évanouit; les services de Sèvres se brisent; même les bassins d'or s'égarent inexplicablement; et soi-même, avec tous ses souvenirs et toutes ses expériences, on change, on périt, on se dissout... Non, non, cela ne pouvait pas être, cela ne serait pas! Il ne pouvait y avoir ni chan-gement, ni pertes; tout était immuable, le passé, le pré-sent, et elle-même plus que tout. Ainsi la femme tenace, veillant sur ses trésors, les déclarait immortels de toute la force de son âme. Elle ne se résignait à perdre ni un souvenir, ni une épingle.

Elle donnait des ordres pour que rien ne fût jeté, et rien ne l'était jamais. Et là, dans d'innombrables tiroirs, dans d'innombrables armoires, reposaient les robes de soixante-dix années; et ce n'étaient pas les robes seule-ment : les fourrures, les mantelets avec leurs volants, les manchons, les parasols, les chapeaux, tout était au com-plet, daté et rangé par ordre chronologique. Un grand placard était consacré aux poupées; dans le cabinet des porcelaines à Windsor une table spéciale portait les gobe-lets de son enfance et de l'enfance de ses enfants. Les monuments du passé l'entouraient de toute part, prodi-gieusement accumulés. Il n'y avait pas une pièce dont les tables ne disparussent sous des photographies de parents; leurs portraits, à tous les âges, couvraient les murs; des piédestaux portaient leurs images en mar-bre; des statuettes d'or ou d'argent éternisaient leurs formes sur des étagères. Les morts continuaient à jamais de vivre autour d'elle, dans la porcelaine, sous le verre des miniatures ou dans le cadre des immenses portraits

à l'huile de grandeur naturelle. Un John Brown en or massif se dressait sur la table à écrire. Les chiens et les chevaux favoris de la reine, désormais immortels, se pressaient à ses pieds; Sharp, en vermeil, dominait la nappe; Boy et Boz étaient étendus côte à côte parmi le bronze de fleurs toujours fraîches. Mais ce n'était pas assez de faire durer dans la pierre ou le métal les plus petites parcelles du passé; la disposition des objets, comme les objets eux-mêmes, devait être immuable; on pouvait ajouter, on ne pouvait rien changer. Aucune cretonne ne variait; aucun tapis, aucun rideau n'était remplacé; si une étoffe était trop usée, elle était reproduite avec une exactitude à dérouter l'œil le plus perçant. On ne pouvait suspendre aucun tableau sur les murs de Windsor, parce que ceux qui s'y trouvaient déjà y avaient été placés par Albert, dont les décisions étaient pour l'éternité. Et les décisions de Victoria elle-même n'étaient pas plus éphémères. Pour plus de sûreté, on demandait l'aide du photographe. Chaque objet possédé par la reine était ainsi reproduit sous plusieurs aspects. Ces photographies étaient soumises à Sa Majesté; et, quand elle les avait approuvées, on les collait dans des albums richement reliés. En face de chaque photographie, une note indiquait le numéro de l'objet, le numéro de la pièce où il était placé, la place exacte qu'il y occupait. Ainsi le destin de ces choses était irrévocablement scellé; elles ne bougeraient plus, elles ne changeraient plus. Et Victoria, sans cesse occupée à revoir, à parcourir, à méditer quelque'un des volumes monstrueux de cet interminable catalogue, prenait un double plaisir à imaginer que sa puissance arrêta la fuite éternelle de l'univers.

Ainsi ce goût de la collection grandissait toujours chez la reine; il s'exerçait dans des domaines de plus en plus variés, il devenait de plus en plus instinctif et profond; il en arrivait à être un des ressorts dominants de cette



étrange existence. Et ce n'était plus seulement des objets et des pensées que Victoria collectionnait, c'étaient encore des états d'esprit et des manières de vivre. Elle faisait notamment collection de fêtes et d'anniversaires : anniversaires de naissances, de mariages, de morts; chacune de ces solennités exigeait des sentiments appropriés qui, à leur tour, s'exprimaient par une cérémonie particulière; ces cérémonies joyeuses ou funèbres étaient aussi invariables que tout le reste : elles faisaient partie de la collection. Tel jour, par exemple, il convenait de répandre des fleurs sur le monument de John Brown à Balmoral; et la date du départ annuel pour l'Ecosse dépendait de cette fête funéraire. Tout naturellement, la mort était le centre de ces orgies commémoratives, la mort, preuve dernière de la fragilité humaine. Et ne pouvait-on pas humilier la mort elle-même à force de souvenirs, en rappelant sans cesse, avec assez de passion et de force, l'éternité de l'amour? C'est pourquoi la reine faisait placer au chevet de tous les lits où elle dormait, à droite, au-dessus de l'oreiller, sous une couronne d'immortelle, une photographie d'Albert sur son lit de mort. A Balmoral, où se pressaient tant de souvenirs, les monuments du souvenir s'élevaient aussi avec profusion et solidité. Des obélisques, des pyramides, des mausolées, des statues, des bancs de granit attestaient les funèbres dévotions de la reine. Là, deux fois l'an, le lendemain de son arrivée, elle accomplissait un pèlerinage solennel d'inspection et de méditation. Là, le 26 août, jour de naissance d'Albert, la reine, sa famille, sa Cour, ses domestiques, ses tenanciers se rassemblaient au pied de la statue du prince en costume écossais et, dans un silence solennel, buvaient à la mémoire du mort. En Angleterre, les gages de mémoire pullulaient à peine moins. Il n'était pas de jour qui n'apportât quelque adjonction à l'assemblage multiforme de souvenirs; c'était une statuette en or de Ross,

le joueur de cornemuse, ou un groupe de marbre, de grandeur naturelle, de Victoria et Albert en costumes du moyen âge, avec cette citation sur le socle :

*Allured to better worlds and led the way.*

C'était encore, à Osborne, dans un bosquet, une plaque de granit : Waldmann, le petit basset favori de la reine Victoria, ramené par elle de Baden en avril 1872; mort le 11 juillet 1881.

Quand la Cour était à Windsor, la reine visitait presque chaque jour le grand mausolée de Frogmore, sans cesse embelli et enrichi. Mais il y avait un autre sanctuaire, plus secret, et à peine moins sacré. Les appartements qu'Albert avait occupés au château demeuraient à jamais fermés à tous les yeux; seuls quelques rares privilégiés y pénétraient. Tout y était demeuré intact depuis la mort du prince; seulement Victoria, adonnée à sa mystérieuse dévotion, avait ordonné que les vêtements de son mari fussent, chaque soir, étendus à nouveau sur le lit, que, chaque soir, comme s'il était encore en vie, l'eau fût préparée dans la cuvette; et ce rite étrange fut scrupuleusement observé pendant plus de quarante ans<sup>1</sup>.

Ainsi s'exerçait le culte intime. Et toujours la chair était soumise à l'esprit : toujours le long travail quotidien montrait que Victoria était vouée au devoir et fidèle à l'idéal du mort. Mais, peu à peu, le sacrifice était devenu un plaisir. L'exercice des fonctions publiques convenait à cette nature si débordante d'énergie; l'amour des affaires que, dès sa jeunesse, Victoria avait si vivement ressenti, s'affirma avec une vigueur nouvelle; dans sa vieillesse, être privée de ses papiers et de ses portefeuilles, eût été pour elle non un soulagement, mais un

1. Information privée.

martyre. Ainsi, malgré les soupirs des ministres surmenés, tout le mécanisme gouvernemental continua, jusqu'à la fin, à passer par ses mains. Ce n'était pas tout. D'anciennes coutumes voulaient qu'une multitude de transactions officielles ne fussent valables que munies d'une signature autographe de la reine; et c'est à apposer mécaniquement cette signature que la reine passait une grande partie de son temps. Elle ne témoignait aucun désir de rendre cette tâche plus légère. Bien au contraire; de son propre choix, elle recommença à signer de sa main les brevets d'officiers, devoir dont un *act* du parlement l'avait libérée et dont elle s'était abstenue pendant longtemps. Elle ne voulut jamais admettre qu'elle pourrait se servir d'un timbre. Tout au plus, devant les retards insupportables causés par ce système suranné, admit-elle que, pour une certaine catégorie de documents, sa sanction orale suffirait. Chaque papier lui était lu à haute voix; et, la lecture terminée, elle disait : « Approuvé. » Souvent, elle restait assise pendant des heures devant le buste d'Albert et répétait : « Approuvé » à intervalles réguliers. Le mot rendait un son majestueux, car le fausset argentin de son enfance était devenu un profond et puissant contralto.

#### IV

Les dernières années de Victoria s'écoulèrent dans une apothéose. Aux yeux éblouis de ses sujets, elle était devenue une sorte de divinité nimbée de la plus pure gloire. Toute critique s'était tue; les défauts que chacun aurait admis vingt ans auparavant étaient universellement ignorés. On s'apercevait à peine que la nation était très imparfaitement représentée par son idole. Pourtant, rien n'était plus certain. Les vastes changements qui, de l'Angleterre de 1837 avaient fait l'Angleterre de 1897, n'a-

vaient eu aucune influence sur la reine. L'immense développement industriel dont le prince Albert avait si bien compris la signification, le merveilleux mouvement scientifique dont il n'avait pas moins senti l'importance, étaient restés lettre close pour Victoria. Elle n'avait rien changé à la conception de l'univers, de la place de l'homme dans l'univers, et de tous les prodigieux problèmes de la nature et de la philosophie. Sa religion était toujours celle que lui avait enseignée la baronne Lehzen et la duchesse de Kent. Dans ce domaine aussi, on peut croire que les opinions d'Albert l'auraient influencée. Car Albert, en religion, avait des opinions avancées. Il ne croyait pas aux démons et avait des doutes sur le miracle des pourceaux gadaréniens. Stockmar même, dans un remarquable mémoire sur l'éducation du prince de Galles, avait hasardé que si l'enfant devait « sans aucun doute être élevé dans la foi anglicane », il serait peut-être conforme à l'esprit du siècle de ne pas lui inculquer la croyance « aux doctrines surnaturelles du christianisme ». C'était aller bien loin, et les petits princes furent élevés dans une scrupuleuse orthodoxie; tout autre éducation aurait peiné Victoria, bien qu'elle n'eût pas sur l'orthodoxie des notions très précises. Mais sa nature, si dénuée de subtilité et d'imagination, répugnait instinctivement aux raffinements extatiques de la haute Eglise; et elle se sentait bien plus à l'aise dans la simple foi de l'Eglise presbytérienne d'Ecosse. C'était à prévoir. Lehzen était la fille d'un pasteur luthérien; et il y a beaucoup de points communs entre les luthériens et les presbytériens. Pendant de longues années, le docteur Norman Macleod, innocent pasteur écossais, fut le principal conseiller spirituel de la reine; et, quand il lui fut repris, elle trouva un grand réconfort à de petits bouts de causerie sur la vie et la mort avec les habitants de Balmoral. Sa piété, absolument sincère, se plaisait aux sages exhortations du vieux

John Grant et aux maximes dévotes de Mrs P. Farquharson. Elle y trouvait les qualités que, à quatorze ans, elle avait tant prisées dans *L'Exposition de l'Evangile selon Saint Mathieu*, de l'évêque de Chester; tout y était clair et compréhensible, plein de vérité et de bons sentiments. Victoria, qui devait donner son nom à l'âge des machines et de Darwin, n'alla jamais plus avant.

Elle demeura également étrangère aux mouvements sociaux de son temps, inaccessible aux petits comme aux grands changements. Pendant sa jeunesse et son âge mûr, on ne fumait pas dans la société polie; et, tant qu'elle vécut, elle ne consentit jamais à admettre cette coutume. En vain, les rois se plaignaient; en vain, des évêques et des ambassadeurs invités à Windsor en étaient réduits à s'étendre de tout leur long par terre dans leur chambre pour fumer dans la cheminée; rien ne faisait lever l'interdit. Il eût semblé naturel qu'une reine prêtât son appui à une des réformes les plus importantes de l'époque, à l'émancipation des femmes; bien au contraire, Victoria ne pouvait sans fureur en entendre parler. En 1870, ayant jeté par hasard les yeux sur le compte-rendu d'une réunion en faveur du suffrage des femmes, elle laissa déborder sa rage dans une lettre à M. Martin. « La reine, disait-elle, désire vivement enrôler tous ceux qui savent parler ou écrire dans la lutte contre cette coupable folie qu'on appelle « les droits de la femme » et toutes les horreurs qui l'accompagnent; le pauvre sexe faible en oublie tout sentiment féminin, tout sens des convenances. Lady \*\*\* mériterait une *volée de coups*. Ce sujet cause à la reine une telle irritation qu'elle ne peut pas se contenir. Dieu a créé la femme différente de l'homme; que chacun donc reste à sa place. Tennyson a écrit dans *La Princesse* des vers admirables sur les différences entre l'homme et la femme. La femme deviendrait l'être le plus haïssable, le plus méchant, le plus repoussant, si on lui permettait de



perdre son sexe; et que deviendrait cette protection que les hommes sont appelés à accorder aux femmes? La reine est sûre que Mrs Martin sera de son avis. » L'argument était sans réplique : Mme Martin fut de l'avis de la reine. Et pourtant l'infection se répandait à travers le monde.

Mais il y a un autre domaine où Victoria passe constamment pour avoir compris l'esprit de son époque. Pendant longtemps, les historiens de la Cour et les politiciens polis ont loué la reine d'avoir gardé une attitude si correcte envers la constitution. De tels éloges ne semblent guère justifiés. Dans les dernières années de sa vie, Victoria parlait souvent avec regret de sa conduite dans l'affaire des dames d'atours et laissait entendre que le temps l'avait rendue plus sage. Mais, en vérité, on ne voit pas qu'elle ait, dans tout le cours de sa vie, changé grand-chose à sa manière de juger ou de pratiquer les affaires constitutionnelles. Cet esprit despotique et personnel qui l'avait poussée à rompre ses négociations avec Peel est également sensible dans sa haine contre Palmerston, dans les menaces d'abdication dont elle accablait Disraeli, dans son désir de faire poursuivre le duc de Westminster, parce qu'il avait assisté à un *meeting* de protestation contre les atrocités bulgares. On ne peut vraiment pas dire que ses facultés intellectuelles fussent de nature à saisir les principes complexes et délicats de la Constitution qui subit plusieurs transformations sous son règne, mais sans qu'elle y fût pour rien. De 1840 à 1861, le pouvoir de la Couronne grandit constamment; il déclina constamment de 1861 à 1901; il augmenta sous l'influence du prince consort; il s'abaissa devant le pouvoir de toute une série de grands ministres. Pendant la vie du prince, Victoria ne fut en somme qu'un accessoire; plus tard, les fils du gouvernement, si soigneusement rassemblés par Albert, passèrent tout naturellement des mains de la

reine à la poigne puissante de M. Gladstone, de lord Beaconsfield, de lord Salisbury. Absorbée par la routine des affaires, incapable de bien distinguer l'accessoire de l'essentiel, peut-être s'aperçut-elle à peine de ce qui se passait. Pourtant, dans le cours entier de l'histoire d'Angleterre, la Couronne n'avait jamais été moins puissante qu'elle ne le fut à la fin de son règne. Plaisant paradoxe, Victoria reçut les plus grands éloges pour avoir contribué à une évolution politique qu'elle aurait détestée si elle en avait compris l'importance.

Pourtant, il serait absurde de la confondre avec un Georges III. Si son violent désir d'imposer sa volonté n'était arrêté par aucun principe, il était toutefois limité par une certaine prudence. Elle tenait tête à ses ministres avec un extrême emportement; elle restait sourde aux raisonnements comme aux prières; ses résolutions semblaient inébranlables; puis, à la dernière minute, elle cédait. Ses capacités d'homme d'affaires et, peut-être aussi, le souvenir de la répugnance qu'Albert avait toujours marquée pour les moyens extrêmes, l'empêchaient de se laisser jamais acculer dans une impasse. Quand les faits étaient plus forts qu'elle, elle le sentait instinctivement et elle s'inclinait devant eux. Et, à vrai dire, pouvait-elle faire autrement?

Mais si la reine était, sur tant de points, séparée de son époque, elle s'en rapprochait de bien des manières. Elle comprenait à merveille le sens et le charme du pouvoir et de la propriété; et la nation anglaise, elle aussi, avait appris à les comprendre de mieux en mieux. Pendant les quinze dernières années du règne, — car le ministère libéral de 1892 ne fut qu'un bref intermède, — l'impérialisme devint le credo principal du pays. C'était aussi celui de Victoria. Elle avait permis à son esprit de se développer du moins dans ce sens-là. Sous la direction de Disraeli, elle s'était mise à attacher plus de prix que

jamais aux *Dominions* anglaises au delà des mers, et elle s'était surtout prise de passion pour l'Orient. L'Inde fascinait son imagination; elle apprit un peu d'hindustani; elle engagea quelques domestiques hindous qui devinrent ses suivants inséparables et dont un, Munshi Abdul Karim, finit presque par occuper auprès d'elle la place qui avait été celle de John Brown. En même temps, les tendances impérialistes de la nation prêtaient à son rôle de reine une signification nouvelle tout à fait en accord avec son propre penchant. La constitution politique de l'Angleterre était, tout compte fait, une œuvre de raison et de bon sens; mais elle avait toujours gardé un petit coin où le bon sens ne pouvait entrer, où, pour une raison ou pour une autre, les mesures habituelles et les règles ordinaires n'étaient plus applicables. Ainsi nos ancêtres avaient, dans leur sagesse, tenu compte de cet élément mystique qu'on retrouve toujours, semble-t-il, dans les affaires humaines. Naturellement, c'était sur la Couronne que se concentrait tout le mysticisme de la constitution anglaise, la Couronne dans son antiquité vénérable, avec ses souvenirs sacrés, ses cérémonies imposantes et pittoresques. Mais, pendant près de deux siècles, le bon sens avait prédominé dans le grand édifice et le petit coin, inexploré, inexplicable, avait passé presque inaperçu. L'essor de l'impérialisme le remit en valeur. Car l'impérialisme n'est pas seulement une question d'affaires, c'est aussi une question de foi; à mesure qu'il grandit, le mysticisme grandit avec lui. Une importance toute nouvelle commença de s'attacher à la Couronne. Le besoin d'un symbole se faisait plus violemment sentir que jamais : symbole de la puissance anglaise, de la valeur de l'Angleterre, de ses destinées extraordinaires et mystérieuses. Ce symbole, c'était la Couronne; et la Couronne était sur le front de Victoria. Il se trouva ainsi que, vers la fin du règne, tandis que le pouvoir du sou-

verain avait sensiblement diminué, le prestige du souverain avait augmenté prodigieusement.

Mais ce prestige n'était pas seulement le résultat de certains changements dans l'esprit et les affaires publiques. La personne même du souverain y entraît pour une part énorme. Certes, Victoria était la reine d'Angleterre, l'impératrice des Indes, le pivot autour duquel tournait toute la machine magnifique, mais elle était bien autre chose encore. Et tout d'abord elle était très vieille : un grand âge est, en Angleterre, une condition presque indispensable de popularité. La reine avait fait preuve d'une des plus admirées parmi les qualités de sa race : une vitalité persistante. Elle avait régné pendant soixante ans, et elle régnait encore. Et puis elle était un grand caractère. Les traits essentiels de sa nature se montraient clairement, même à travers les brouillards qui enveloppent la royauté. Elle occupait avec aisance dans l'imagination populaire une place nettement définie. C'était une figure familière qui devait tout naturellement exciter à la sympathie et à l'admiration la grande majorité de ses sujets. Ils appréciaient avant tout la vertu ; et Victoria qui, à l'âge de douze ans, promettait d'être sage, n'avait pas manqué à sa parole. Devoir, conscience, moralité, la reine avait toujours vécu à la lumière de ces nobles flambeaux. Elle avait passé ses jours dans le travail, non dans les plaisirs ; elle avait vécu parmi les responsabilités publiques et les soucis de famille. L'idéal de solide vertu qu'elle avait placé si haut jadis, aux beaux temps d'Osborne et de son bonheur domestique, elle ne consentit jamais à le rabaisser. Pendant plus d'un demi-siècle, aucune femme divorcée n'approcha de la Cour. Et même, dans son enthousiasme pour la fidélité conjugale, Victoria avait édicté une loi plus sévère encore : elle réprouvait hautement toute veuve qui se remariait. Si l'on considère qu'elle était elle-même fille d'une veuve remariée, on

peut trouver que cette prohibition était bizarre, mais c'était une bizarrerie qui avait du bon. Les classes bourgeoises, bien fortes dans le triple airain de leur respectabilité, se réjouissaient de posséder la plus respectable des reines. Elles la réclamaient presque comme étant des leurs. C'était aller un peu loin. Bien qu'il y eût en elle beaucoup des traits de la bourgeoisie, Victoria était, à d'autres égards, et, par exemple, dans ses manières, nettement aristocratique. Enfin, il y avait un point sur lequel elle n'était ni aristocrate, ni bourgeoise; son attitude envers soi-même était tout bonnement royale.

Toutes ces qualités sautaient aux yeux; et certes, elles n'étaient pas sans importance. Mais, dans l'ensemble d'une personnalité, ce qui compte surtout c'est quelque chose de plus profond encore, de fondamental et de commun à tous les traits du caractère. Cet élément essentiel, il est facile de le découvrir chez Victoria; c'était une sincérité toute particulière. Cette sincérité avait des formes diverses : l'incapacité de mentir, la simplicité du caractère, la vivacité des émotions et la franchise dans la façon dont ces émotions s'exprimaient. C'était cette sincérité qui donnait à la reine son prestige, son charme et son absurdité. Elle avançait dans la vie avec la démarche imposante et assurée de quelqu'un qui ne peut et ne veut rien cacher, ni aux autres, ni à soi-même. Elle était, Elle, la reine d'Angleterre, manifeste et complète; il fallait la prendre ou la laisser; elle n'avait rien de plus à montrer, rien à expliquer, rien à modifier; elle continuait sa route, majestueuse et magnifique. Et, non seulement il n'était jamais question de rien cacher, mais toute réticence, toute réserve, toute dignité même parfois semblaient inutiles. Lady Lyttelton disait : « Il y a dans sa façon de dire la vérité, une transparence bien rare : elle n'exagère jamais les sentiments ou les faits qu'elle décrit. Beaucoup de gens sont peut-être aussi véridiques, mais



ils observent presque toujours quelque réserve. La reine raconte tout, comme cela est, sans y rien ajouter ou en rien retrancher <sup>1</sup>. » Oui, elle racontait tout; et elle écrivait tout aussi. Ses lettres, si jaillissantes dans leur expression, donnent l'idée d'un robinet ouvert. L'eau du réservoir s'écoule avec une rapidité spontanée et immédiate. Son style, si parfaitement illettré, a du moins le mérite de convenir exactement à ses pensées et à ses sentiments; et la platitude même de sa phraséologie n'est pas dénuée d'une saveur curieusement personnelle. Il n'est pas douteux que ce soit par ses écrits qu'elle ait touché le cœur du public. C'étaient, non seulement, son *Journal des Highlands*, où sa vie privée était mise en chronique tout simplement, sans affectation, sans embarras, mais aussi ces remarquables messages à la nation qu'elle publiait de temps à autre dans les journaux, et où son peuple la sentait toute proche de lui. Il subissait instinctivement l'attrait de son irrésistible sincérité et y répondait à son tour. Et, certes, c'était une qualité bien attachante que cette sincérité.

Mais, en définitive, ce qui parlait le plus à l'imagination populaire c'était l'union, et le contraste, du personnage et de sa situation. Une petite vieille dame, aux cheveux blancs, aux simples vêtements de deuil, dans une chaise roulante ou une voiture à âne, voilà comment on voyait la reine; et puis, juste derrière elle, avec tout ce que leur présence évoquait de mystère, de singularité, de puissance, apparaissaient les domestiques hindous. Vision familière et admirable. Mais il convenait aussi que, en certaines occasions choisies, la veuve de Windsor se montrât dans tout l'appareil d'une reine. La dernière et la plus glorieuse de ces occasions fut le jubilé de 1897. Alors, tandis que la splendide procession passait à tra-

1. Lyttelton, 331,

vers les rues bondées de Londres, escortant Victoria vers la cathédrale de Saint-Paul et la cérémonie d'actions de grâce, on vit éclater en même temps la grandeur de son royaume et l'adoration de ses sujets. Les larmes noyaient ses yeux; et, tandis que la multitude hurlait ses acclamations, elle répétait :

— Comme ils sont bons, pour moi, comme ils sont bons! <sup>1</sup>

Cette nuit-là, le message royal vola à travers tout l'Empire. « Du fond du cœur, je remercie mon peuple bien-aimé. Que Dieu le bénisse! » La longue course tirait à sa fin. Mais le voyageur, qui avait tant marché et traversé tant d'étranges expériences, avançait encore du même pas assuré. La jeune fille, l'épouse, la vieille femme étaient les mêmes : vitalité, conscience, orgueil et simplicité, Victoria fut tout cela jusqu'à sa dernière heure.

1. *Quarterly Review*, CXCHII, 310.

## CHAPITRE X

### LA FIN

Le soir avait été de pourpre et d'or; et, pourtant, la journée devait finir dans les nuages et la tempête. Des besoins, des ambitions d'Empire, jetèrent le pays dans la guerre sud-africaine. Il y eut des insuccès, des revers, de sanglants désastres. Un instant, la nation fut ébranlée; et la reine prit part avec une intime sollicitude aux détresses publiques. Mais son esprit restait ferme; elle gardait tout son courage et toute sa confiance. Elle se jetait corps et âme dans la lutte, travaillait avec une vigueur redoublée, s'intéressait à tous les détails des hostilités, cherchait, par tous les moyens qui étaient en son pouvoir, à rendre service à la cause nationale. En avril 1900, à l'âge de quatre-vingt-un ans, elle prit l'extraordinaire décision de renoncer à son séjour annuel dans le midi de la France et de visiter plutôt l'Irlande qui avait fourni aux troupes en campagne un contingent particulièrement nombreux. Elle resta trois semaines à Dublin, parcourant les rues en voiture, sans escorte armée, malgré les conseils. Son séjour réussit pleinement. Mais c'est alors que, pour la première fois, elle commença de donner des marques d'âge et de fatigue<sup>1</sup>.

La continuelle tension d'esprit, l'angoisse causée par la guerre se faisaient enfin sentir. Naturellement robuste, malgré certaines périodes de dépression qui lui avaient fait croire parfois qu'elle était malade, Victoria avait joui toute sa vie d'une santé remarquable. Dans sa vieillesse, une roideur rhumatismale dans les articulations

1. *Quarterly Review*, CXCIH, 318, 336-7.

l'avait obligée à l'emploi d'une canne, puis d'une chaise roulante. Mais elle n'avait souffert d'aucune autre infirmité jusqu'en 1898, où elle commença d'être atteinte de cataracte. Dès lors, la lecture lui devint de plus en plus difficile, mais elle put continuer à signer son nom, et même, avec quelque peine, à écrire des lettres. Toutefois, dans l'été de 1900, des symptômes plus sérieux apparurent. Sa mémoire, dont la force et la précision lui avaient été jusque-là des sujets d'orgueil, lui manqua par instants; elle eut une tendance à l'aphasie; et, sans être atteinte d'aucun mal spécifique, elle donna dès l'automne tous les signes d'un affaiblissement physique général. Pourtant, pendant ces derniers mois, la veine de fer tint bon. La reine continua à travailler chaque jour comme par le passé; elle travailla même davantage. Car elle mit une extrême obstination à entrer personnellement en rapports avec une multitude toujours croissante d'hommes et de femmes victimes de la guerre.

Vers la fin de l'année, les derniers restes de sa force déclinante semblèrent la quitter; et, dès les premières journées du nouveau siècle, on comprit clairement qu'elle ne vivait plus que par un effort de sa volonté. Le 14 janvier, elle eut un entretien d'une heure avec lord Roberts qui était, quelques jours auparavant, rentré victorieux de l'Afrique du Sud. Elle posa toutes sortes de questions anxieuses touchant la guerre, et elle parut soutenir sans peine cet effort. Mais, quand l'audience fut terminée, la reine eut une syncope. Le lendemain, les médecins reconnurent que son état était désespéré; et, pourtant, pendant deux jours encore, cet esprit indomptable combattit; pendant deux jours encore, Victoria accomplit les devoirs d'une reine d'Angleterre. Puis, elle cessa de travailler; alors seulement son entourage perdit tout espoir. Son esprit l'abandonnait; et la vie la quittait doucement. Sa famille s'assembla autour d'elle; elle languit encore

un peu, muette et apparemment insensible; le 22 janvier 1901, elle mourut.

Quand, deux jours auparavant, le public avait appris que la reine allait mourir, un douloureux étonnement s'était répandu par tout le pays. Il semblait que quelque événement monstrueux vînt interrompre le cours naturel des choses. L'immense majorité de ses sujets ne se souvenaient pas d'un temps où la reine Victoria n'avait pas régné sur eux. Elle rentrait pour eux dans l'ordre normal de l'univers; il leur semblait inadmissible de la perdre. Et elle-même, étendue sur son lit d'agonie, aveugle et silencieuse, semblait à ceux qui l'entouraient avoir déjà perdu tout sentiment, avoir déjà glissé, comme par mégarde, dans le fleuve de l'oubli. Et, cependant, dans les retraites secrètes de sa conscience, peut-être que des pensées s'agitaient quand même. Peut-être que son esprit évanescent évoquait et faisait flotter encore devant elle les fantômes du passé, et, pour la dernière fois, lui retraçait les visions évanouies de sa longue histoire; peut-être que, à travers le brouillard des années, elle revivait des souvenirs de plus en plus anciens : les bois d'Osborne, au printemps, tout fleuris de primevères pour lord Beaconsfield; les vêtements étranges et les grands airs de lord Palmerston; le visage d'Albert sous la lampe verte, le premier cerf tué par Albert à Balmoral, et Albert dans son uniforme bleu et argent; le baron entrant par une porte; lord M. rêvant à Windsor et écoutant caqueter les corneilles dans les ormes; l'archevêque de Canterbury, à l'aube, à genoux devant elle; les cris de dindon du vieux roi, et la douce voix de l'oncle Léopold à Claremont, et Lehzen avec le globe terrestre, et les longues plumes de sa mère penchées sur son visage, et une vieille montre à répétition de son père, dans un écrin d'écaille, et un tapis jaune, et quelque doux volant de mousseline à ramages, et les arbres et le gazon de Kensington...





*BIBLIOGRAPHIE*



## BIBLIOGRAPHIE

- ADAMS. — *The Education of Henry Adams : an autobiography*. London. 1919.
- A. E. M. ASHLEY. — *The Life and Correspondence of H. J. Temple, Viscount Palmerston*. 2 vol. 1879.
- LADY BLOOMFIELD. — *Reminiscences of Court and Diplomatic Life*. 2 vol. 1883.
- LORD BROUGHTON. — *Recollections of a Long Life*. 6 vol. 1909-1911.
- G. E. BUCKLE. — *The Life of Benjamin Disraeli, Earl of Beaconsfield*. 6 vol. 1910-1920.
- BULOW. — *Gabriele von Bülow, 1791-1887*. Berlin. 1893.
- BUNSEN. — *A Memoir of Baron Bunsen*. Par sa veuve, Frances, Baroness Bunsen. 2 vol. 1868.
- DR M. BUSCH. — *Bismarck : some secret pages of his history*. 3 vol. 1898.
- CHILDERS. — *The Life and Correspondence of the Rt. Hon. Hugh C. E. Childers*. 2 vol. 1901.
- CLARENDON. — *The Life and Letters of the Fourth Earl of Clarendon*. Par sir Herbert Maxwell. 2 vol. 1913.  
*Cornhill Magazine*, vol. 75.
- E. CRAWFORD. *Victoria, Queen and Ruler*. 1903.
- CREEVEY. — *The Creevey Papers*. Publiés par sir Herbert Maxwell. 2 vol. 1904.
- CROKER. — *The Croker Papers*. Publiés par L. J. Jennings. 3 vol. 1884.
- J. DAFFORNE. — *The Albert Memorial : its history and description*. 1877.
- LORD DALLING. — *The Life of H. J. Temple, Viscount Palmerston*. 3 vol. 1871-1884.  
*Dictionary of National Biography*.
- B. DISRAELI. — *Lord George Bentinck : a political biography*. 1852.
- FREIHERR V. ECKARDSTEIN. — *Lebens-Erinnerungen u. Politische Denkwürdigkeiten*. 2 vol. Leipzig. 1919.
- ERNEST. — *Memoirs of Ernest II, Duke of Saxe-Coburg-Gotha*. 4 vol. 1888.
- LORD FITZMAURICE. — *The Life of Earl Granville*. 2 vol. 1905.
- MRS GASKELL. — *The Life of Charlotte Brontë*. 2 vol. 1857.  
*The Girlhood of Queen Victoria*. Publié par Viscount Esher. 2 vol. 1912.
- GOSSART. — *Adolphe Quetelet et le Prince Albert de Saxe-Coburg*. Académie Royale de Belgique, Bruxelles. 1919.
- GRANVILLE. — *Letters of Harriet, Countess Granville*. 2 vol. 1894.

- GREVILLE. — *The Greville Memoirs*. 8 vol. 1896.
- GL. CH. GREY. — *Early Years of the Prince Consort*. 1867.
- HALLÉ. — *Life and Letters of sir Charles Hallé*. Publié par son fils. 1896.
- LORD G. HAMILTON. — *Parliamentary Reminiscences and Reflections*. 1917.
- A. J. C. HARE. — *The Story of My Life*. 6 vol. 1896-1900.
- HAYDON. — *Autobiography of Benjamin Robert Haydon*. 3 vol. 1853.
- A. HAYWARD. — *Sketches of Eminent Statesmen and Writers*. 2 vol. 1880.
- R. HUISE. — *The History of the Life and Reign of William the Fourth*. 1837.
- HUNT. — *The Old Court Suburb : or Memorials of Kensington, regal, critical, and anecdotal*. 2 vol. 1855.
- C. JERROLD. — *The Early Court of Queen Victoria*. 1912.
- C. JERROLD. — *The Married Life of Queen Victoria*. 1913.
- C. JERROLD. — *The Widowhood of Queen Victoria*. 1916.
- A. W. KINGLAKE. — *The Invasion of the Crimea*. 9 vol. Cabinet Edition. 1877-1888.
- KNIGHT. — *The Autobiography of Miss Cornelia Knight*. 2 vol. 1861.
- SIR JOHN LAUGHTON. — *Memoirs of the Life and Correspondence of Henry Reeve*. 2 vol. 1898.
- Leaves from the Journal of our Life in the Highlands, from 1848 to 1861*. Par la reine Victoria. Publié par A. Helps. 1868.
- SIDNEY LEE. — *Queen Victoria : a biography*. 1902.
- LESLIE. — *Autobiographical Recollections by the late Charles Robert Leslie, R. A.* 2 vol. 1860.
- The Letters of Queen Victoria*. 3 vol. 1908.
- LIEVEN. — *Letters of Dorothea, Princess Lieven, during her residence in London. 1812-1834*. Publié par Lionel G. Robinson. 1902.
- Lovely Albert! A Broadside*.
- LYTTTELTON. — *Correspondence of Sarah Spencer, Lady Lyttelton, 1787-1870*. Publié par Mrs Hugh Wyndham. 1912.
- TH. MARTIN. — *The Life of His Royal Highness the Prince Consort*. 5 vol. 1875-1880.
- TH. MARTIN, QUEEN VICTORIA. *Queen Victoria as I knew her*. 1908.
- MARTINEAU. — *The Autobiography of Harriet Martineau*. 3 vol. 1877.
- SIR HERBERT MAXWELL. — *The Hon. Sir Charles Murray, K. C. B. : a memoir*. 1898.
- More Leaves from the Journal of a Life in the Highlands, from 1862 to 1882*. Par la reine Victoria. 1884.
- J. MORLEY. — *The Life of William Ewart Gladstone*. 3 vol. 1903.
- A. MURRAY. — *Recollections from 1803 to 1837*. 1868.
- NATIONAL MEMORIAL. — *The National Memorial to H. R. H. the Prince Consort*. 1873.
- G. P. NEELE. — *Railway Reminiscences*. 1904.
- OWEN. — *The Life of Robert Owen, écrite par lui-même*. 1857.
- OWEN, JOURNAL. — *Owen's Rational Quarterly Review and Journal*.
- PANAM. — *A German Prince and His Victim*. Extrait des Mémoires de Mme Pauline Panam. 1915.



- The Private Life of the Queen.* Par une des suivantes de Sa Majesté. 1897.
- The Quaterly Review*, vol. 193 et 213.
- C. B. ROBERTSON. — *Bismarck*. 1918.
- SIR GEORGE-GILBERT SCOTT. — *Personal and Professional Recollections*. 1879.
- G. B. SMITH. — *Life of Her Majesty Queen Victoria*. 1887.
- SMYTH. — *Streaks of Life*. 1921.
- SPINSTER LADY. — *The Notebooks of a Spinster Lady*. 1919.
- STEIN. — *Denkschriften über Deutsche Verfassungen*. Publié par G. H. Pertz. 6 vol. 1848.
- STOCKMAR. — *Denkwürdigkeiten aus den Papieren des Freiherrn Christian Friedrich v. Stockmar*. Publié par Ernst Freiherr v. Stockmar. Braunschweig. 1872.
- TAIT. — *The Life of Archibald Campbell Tait, Archbishop of Canterbury*. 2 vol. 1891.
- The Times*.
- The Life of Queen Victoria*, d'après le *The Times*. 1901.
- W. M. TORRENS. — *Memoirs of William Lamb, second Viscount Melbourne*. Minerva Library Edition. 1890.
- VITZTHUM. — *Saint-Petersburg und London in den Jahren 1852-1864*. Carl Friedrich Graf Vitzthum von Eckstädt. Stuttgart. 1886.
- SIR SPENCER WALPOLE. — *The Life of Lord John Russell*. 2 vol. 1889.
- WILBERFORCE, SAMUEL. — *Life of Samuel Wilberforce, Bishop of Oxford*. Par son fils, R. G. Wilberforce. 3 vol. 1881.
- WILBERFORCE, WILLIAM. — *The Life of William Wilberforce*. 5 vol. 1838.
- F. W. WYNN. — *Diaries of a Lady of Quality*. 1864.



## TABLE DES MATIÈRES

Chapitre premier. ANTÉCÉDENTS .....	7
— II. L'ENFANCE .....	23
— III. LORD MELBOURNE .....	54
— IV. MARIAGE .....	98
— V. LORD PALMERSTON .....	145
— VI. LES DERNIÈRES ANNÉES DU PRINCE CONSORT .....	178
— VII. VEUVAGE .....	208
— VIII. M. GLADSTONE ET LORD BEACONSFIELD	228
— IX. LA VIEILLESSE .....	254
— X. LA FIN .....	289



## EXTRAITS DE PRESSE

« Quand le lecteur rencontre un héros de pain d'épice, un personnage de roman moral, et non un homme de chair et de sang, il se détourne avec un haussement d'épaules, un sourire ou une raillerie. » M. Strachey nous montre en Victoria une femme de chair et de sang et peu de romanciers, même parmi les meilleurs, sont plus subtils que cet historien. La délicatesse de ses analyses fait bien souvent songer à celles de Proust, à qui il s'apparente aussi par une fugitive poésie, toute chargée de joyaux aux feux sombres. Plus un personnage est nuancé, complexe, plus il est cher à M. Strachey. Son Melbourne, son Disraeli, son prince consort enchantent l'amateur de portraits. Un humour insaisissable et vif imprègne l'œuvre de sa forte saveur, sans que jamais un mot, un clin d'œil de l'auteur viennent gâter l'effet comme il arrive chez les humoristes inférieurs.

André MAUROIS (*Revue Universelle*).

C'est avec un vif intérêt qu'on lit, dans cette traduction élégante et rapide, la charmante biographie de la reine Victoria par un écrivain des plus spirituels, un historien des mieux informés sur l'Angleterre contemporaine. Ecrit sans l'ombre de pédantisme et avec une parfaite indépendance de jugement, à l'aide du journal de la reine et de sa correspondance, cet Essai (que l'on peut placer à côté des meilleurs produits de ce genre littéraire) ne fait pas connaître seulement la femme et la reine, personnage éminemment représentatif de son pays et de son temps, puis son époux, le Prince consort, dont les qualités et l'influence ont été retracées en traits infiniment nuancés; il fournit, en outre, au lecteur étranger mal renseigné sur les choses d'outre-Manche l'occasion de voir fonctionner un des rouages essentiels de la constitution britannique, la « Couronne », dans ses rapports avec le Cabinet et avec le Parlement.

Charles BÉMONT (*Revue Historique*)



Œuvre d'un écrivain anglais de grand renom, cette monographie de la reine Victoria est un portrait psychologique qui porte visiblement le caractère d'une exacte et scrupuleuse ressemblance. Nulle flatterie, nulle idéalisation, mais une sympathie pleine de franche sincérité. Pareil témoignage mérite d'être consulté et utilisé. La reine Victoria, sans avoir rien d'une héroïne de légende, a fait preuve de sagesse, de bon sens et de volonté réfléchie dans l'accomplissement du devoir royal pendant plus de soixante années de grande histoire pour le Royaume-Uni et pour l'Empire.

Yves de la BRIÈRE (*Les Etudes*).

Ce n'est pas assez de dire que Strachey fut le créateur de la biographie moderne, et que ses livres sont parmi les meilleurs qu'on ait écrits dans ce genre difficile. Il faut ajouter aussitôt que sa personnalité débordait infiniment le cadre où il lui a plu de s'enfermer. Pour peu qu'on le lise avec attention, on découvrira, derrière le biographe, des collaborateurs insoupçonnés à qui le biographe doit beaucoup : un romancier, un dramaturge, un philosophe, un critique, et, au centre de tout, un poète.

Jacques DOMBASIES (*Revue de Paris*)

H. HOUBEN

**Christophe Colomb**  
(1447-1506)

Célèbre navigateur, découvreur du Nouveau Monde.

Dès 1476, il semble avoir imaginé qu'il était possible d'atteindre les Indes par la voie de l'Atlantique, à l'ouest de l'Europe. En 1484, il se rend en Espagne afin de préparer une expédition mais c'est après huit années d'attente qu'il obtient enfin l'accord d'Isabelle la Catholique.

Le 3 août 1492, trois caravelles, la *Santa Maria*, la *Niña* et la *Pinta*, quittent l'Espagne...

Christophe Colomb ne se doutait pas qu'il allait découvrir un continent inconnu, le 12 octobre 1492.

histoire payot



Eric THOMPSON  
**La civilisation maya**

Les six siècles qui s'écoulèrent de l'an 300 à l'an 900 furent pour l'Europe une période sombre et sanglante, tandis que dans le Nouveau Monde, la civilisation maya atteignait son apogée. Tout au long de ces siècles, les grandes cités maya et les centres religieux dressèrent leurs pyramides, leurs palais et leurs temples sous le soleil de l'Amérique Centrale. Puis l'histoire tourna : l'Europe occidentale entra dans son ère médiévale alors que les cités maya étaient abandonnées.

Telle est l'épopée que fait revivre E. Thompson dans cet ouvrage où il reconstitue l'environnement et la vie quotidienne d'un peuple dont l'histoire demeure l'un des grands moments de l'humanité.

histoire payot





V. CHKLOVSKI

## **Le voyage de Marco Polo** (1254-1324)

Grand voyageur vénitien à l'époque de la toute-puissance de Venise.

Marco Polo s'embarque à l'âge de 17 ans. Il traverse toute l'Asie en passant par la Mongolie et atteint la Chine du Nord en 1275. Il apprend la langue mongole et séjourne en Chine pendant 16 ans durant lesquels il est chargé de nombreuses missions dans le pays. Après son retour à Venise en 1295, Marco Polo participe à la bataille de Curzola où il est fait prisonnier par les Génois. C'est pendant sa captivité qu'il dicte à l'un de ses compagnons le récit précieux de ses voyages.

histoire payot



M. S. CORYN  
**Bertrand Du Guesclin**  
(1320-1380)

Connétable de France.

Bertrand Du Guesclin est l'un des plus grands capitaines du Moyen Age. Il incarne toutes les valeurs chevaleresques du guerrier médiéval, fidèle et courageux.

Pendant la Guerre de Cent Ans, il consacre sa vie entière à la consolidation du Royaume de France afin qu'il puisse résister aux invasions étrangères.

Après le traité de Brétigny (1360), la France perd le quart du royaume de Philippe le Bel. Bertrand Du Guesclin est alors au service du roi, Charles V. Il délivre le royaume des Grandes Compagnies qui pillent le pays en les dirigeant sur l'Espagne. A son retour, il réussit à chasser les Anglais hors de France.

Bertrand Du Guesclin meurt pendant le siège qu'il dirige devant Chateaufort-de-Randon.

histoire payot



P. BALLAGUY

## **Bayard**

(1475-1524)

Surnommé « le chevalier sans peur et sans reproche », Bayard est demeuré pour l'histoire un modèle de courage, d'honneur et de respect de l'ennemi vaincu.

Servant d'abord Charles VIII lors des campagnes italiennes, son acte de bravoure le plus illustre est la défense du pont du Garigliano contre deux cents Espagnols.

Blessé au siège de Brescia, Bayard combat ensuite en Picardie où il est fait prisonnier par les Anglais pour avoir refusé de suivre l'armée en déroute. Henri VIII le relâchera sans rançon, après avoir tenté de se l'attacher.

A l'issue de la victoire de Marignan, à laquelle il contribue largement, François I<sup>er</sup> lui demande de l'armer chevalier.

Revenu dans le Nord, Bayard contraint Charles Quint à lever le siège de Mézières, puis repart pour l'Italie où il est mortellement blessé sur la Siesa.

histoire payot





M. LEWIS

## **L'Invincible Armada**

Ce nom est donné à la flotte de guerre espagnole envoyée par Philippe II contre l'Angleterre en 1588, afin de détrôner Elizabeth I<sup>re</sup> pour rétablir le catholicisme.

Après avoir essuyé de nombreuses tempêtes, l'Armada se heurte à la flotte britannique, inférieure en nombre mais commandée par de remarquables marins.

C'est la phase la plus dramatique de ce désastre maritime, la dispersion de l'Armada après sa défaite, l'odyssée des vaisseaux isolés longeant la côte anglaise par le nord, ballotés ou engloutis par de terribles tempêtes, le massacre des Espagnols échoués en territoire britannique. Enfin le retour des rescapés dans la péninsule ibérique, apportant un douloureux terme aux prétentions d'hégémonie maritime de Philippe II. La fin d'une flotte et d'un empire.

histoire payot



D. CENTORE-BINEAU

## **Saint-Just**

(1767-1794)

Enthousiasmé par la Révolution de 1789, Saint-Just devient lieutenant-colonel de la Garde Nationale locale de Picardie.

Il participe à la Fête de la Fédération et escorte la voiture du roi au retour de Varenne.

Le collège de Soissons l'envoie en 1792 à la Convention. C'est là, au procès de Louis XVI, qu'il s'impose comme l'un des principaux orateurs de la Montagne. Il joue un grand rôle dans la Constitution de 1793 et entre au Comité de Salut Public.

Lorsque la Révolution est menacée à l'intérieur et à l'extérieur des frontières, il part pour l'armée du Rhin où il rétablit la discipline et obtient plusieurs victoires militaires.

Très lié à Robespierre, il est l'un des théoriciens du gouvernement révolutionnaire et de la Terreur. Accusé avec lui, il est guillotiné le 28 juillet 1794, à l'âge de 27 ans.

histoire payot





*A paraître dans la même collection :*

- A. H. VERRILL : **L'Inquisition**
- F. ARMITAGE : **Lawrence d'Arabie**
- H. SLOCOMBE : **Henri IV**
- M. PRAWDIN : **Genghis Khan**
- B. SPULER : **Les Mongols**
- L. COLLISON-MORLEY : **Histoire des Borgia**
- G. ENDORE : **Casanova**
- R. BARROUX : **Dagobert**
- P. GUERLOT : **Napoléon III**
- R. KORNGOLD : **Robespierre**
- A. WEIGALL : **Cléopâtre**
- F. A. KIRKPATRICK : **Les Conquistadors espagnols**

histoire payot



## histoire payot

Si vous vous intéressez à cette collection historique et si vous désirez être tenu au courant de nos publications, découpez ce bulletin et adressez-le à :

ÉDITIONS PAYOT

106, boulevard Saint-Germain

75006 PARIS

*A découper ici*

NOM .....

PRÉNOM .....

PROFESSION .....

ADRESSE .....

.....

*Cet ouvrage  
reproduit par procédé photomécanique  
a été achevé d'imprimer le 4 mars 1980  
sur les presses de l'Imprimerie Bussière  
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'impression : 419. —  
Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 1980.  
*Imprimé en France*





# *La Reine Victoria*

(1819-1901)

Reine de Grande-Bretagne et d'Irlande.

Victoria accède au trône en 1837 à l'âge de dix-huit ans. Elle témoigne d'un caractère indépendant et énergique et épouse en 1840, malgré l'avis de sa mère, son cousin Albert de Saxe-Cobourg.

Initiée à la politique par Lord Melbourne, elle laisse fonctionner le régime parlementaire et essaie surtout d'intervenir en politique étrangère. C'est pendant son règne que la Grande-Bretagne s'installe au premier rang des puissances économiques mondiales et que l'Empire connaît son apogée colonial.

Son ministre favori, Disraeli, lui fait donner en 1876 le titre d'Impératrice des Indes.

Par son prestige et son autorité, Victoria symbolise l'Angleterre impérialiste et victorieuse.

Couverture : Portrait de la reine Victoria en 1842, par François-Xavier Winterhalter (*Château de Versailles*).  
Document Bulloz.

## histoire payot